



COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE J. RACINE

AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS.

QUATRIÈME ÉDITION PUBLIÉE

PAR L. AIMÉ-MARTIN.

TOME VII.







A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.
M DCCC XXV.

LE BANQUET
DE PLATON.

LETTRE DE RACINE

A BOILEAU,

En le chargeant de remettre la traduction du BANQUET à l'abbesse de Fontevrault [1].

18 décembre [2]....

Puisque vous allez demain à la cour, je vous prie d'y porter les papiers ci-joints: vous savez ce que c'est. J'avois eu dessein de faire, comme on me le demandoit, des remarques sur les endroits qui me paroîtroient en avoir besoin; mais comme il falloit les raisonner, ce qui auroit rendu l'ouvrage un peu long, je n'ai pas eu la résolution d'achever ce que j'avois commencé, et j'ai cru que j'aurois plus tôt fait d'entreprendre une traduction nouvelle. J'ai tra-

[1] Marie-Madeleine-Gabrielle de Rochechouart, sœur du maréchal de Vivonne et de madame de Montespan, abbesse de Fontevrault, imagina de traduire le Banquet de Platon, et envoya sa traduction à Racine, en le priant de la revoir. Racine trouva plus commode de faire une traduction nouvelle; mais il n'alla pas loin dans ce travail.

[2] On ignore la date précise de cette lettre; tout fait cependant présumer que Racine l'a écrite après sa retraite du théâtre, et avant la disgrace de madame de Montespan, c'est-à-dire de 1678 à 1686.

duit jusqu'au discours du médecin exclusivement. Il dit, à la vérité, de très belles choses, mais il ne les explique point assez; et notre siècle, qui n'est pas si philosophe que celui de Platon, demanderoit que l'on mît ces mêmes choses dans un plus grand jour. Quoi qu'il en soit, mon essai suffira pour montrer à madame de Fontevrault que j'avois à cœur de lui obéir. Il est vrai que le mois où nous sommes[1] m'a fait souvenir de l'ancienne fête des Saturnales, pendant laquelle les serviteurs prenoient avec leurs maîtres des libertés qu'ils n'auroient pas prises dans un autre temps. Ma conduite ne ressemble pas trop mal à celle-là: je me mets sans façon à côté de madame de Fontevrault, je prends des airs de maître; je m'accommode sans scrupule de ses termes et de ses phrases; je les rejette quand bon me semble. Mais, monsieur, la fête ne durera pas toujours, les Saturnales passeront; et l'illustre dame reprendra sur son serviteur l'autorité qui lui est acquise. J'y aurai peu de mérite en tout sens: car il faut convenir que son style est admirable; il a une douceur que nous autres hommes n'attrapons point; et si j'avois continué à refondre son ouvrage, vraisemblablement je l'aurois gâté. Elle a traduit le discours d'Alcibiade, par où finit le Banquet de Platon; elle l'a rectifié, je l'avoue, par un choix d'expressions fines et délicates,

[1] Le mois de décembre.

qui sauvent en partie la grossièreté des idées; mais avec tout cela je crois que le mieux est de le supprimer : outre qu'il est scandaleux, il est inutile; car ce sont les louanges, non de l'amour dont il s'agit dans ce dialogue, mais de Socrate, qui n'y est introduit que comme un des interlocuteurs. Voilà, monsieur, le canevas de ce que je vous supplie de vouloir dire pour moi à madame de Fontevrault. Assurez-la qu'enrhumé au point où je le suis depuis trois semaines, je suis au désespoir de ne point aller moi-même lui rendre ces papiers; et si par hasard elle demande que j'achève de traduire l'ouvrage, n'oubliez rien pour me délivrer de cette corvée. Adieu, bon voyage; et donnez-moi de vos nouvelles dès que vous serez de retour.

RACINE.





LE BANQUET DE PLATON.

APOLLODORE, L'AMI D'APOLLODORE, GLAUCON, ARISTODÈME, SOCRATE, AGATHON, PHÈDRE, PAUSANIAS, ÉRYXIMAQUE, ARISTOPHANE[1], ALCIBIADE.

APOLLODORE.

Je crois que je n'aurai pas de peine à vous faire le récit que vous me demandez : car hier, comme je revenois de ma maison de Phalère, un homme de ma connoissance, qui venoit derrière moi, m'aperçut, et m'appela de loin. « Hé quoi! s'écria-t-il « en badinant, Apollodore ne veut pas m'attendre? » Je m'arrêtai, et je l'attendis.

« Je vous ai cherché long-temps, me dit-il, pour « vous demander ce qui s'étoit passé chez Agathon « le jour que Socrate et Alcibiade y soupèrent. On « dit que toute la conversation roula sur l'amour,

[1] On peut être étonné qu'un homme tel qu'Aristophane, ennemi des philosophes, occupe une place au banquet philosophique d'Agathon, et rende hommage à la vertu de Socrate; mais Aristophane n'avoit point encore composé sa comédie des *Nuées*. (G.)

« et je mourois d'envie d'entendre ce qui s'étoit dit « de part et d'autre sur cette matière. J'en ai bien « su quelque chose par le moyen d'un homme à qui « Phénix avoit raconté une partie de leur discours; « mais cet homme ne me disoit rien de certain: il « m'apprit seulement que vous saviez le détail de « cet entretien; contez-le-moi donc, je vous prie: « aussi bien, à qui peut-on mieux s'adresser qu'à « vous pour entendre le discours de votre ami? Mais « dites-moi, avant toutes choses, si vous étiez pré-« sent à cette conversation. »

« Il paroit bien, lui répondis-je, que votre homme « ne vous a rien dit de certain, puisque vous parlez « de cette conversation comme d'une chose arrivée « depuis peu, et comme si j'avois pu y être présent. «

« Je le croyois, » me dit-il.

« Comment, lui dis-je, Glaucon, ne savez-vous « pas qu'il y a plusieurs années qu'Agathon n'a mis « le pied dans Athènes? Pour moi, il n'y a pas en-« core trois ans que je fréquente Socrate, et que je « m'attache à étudier toutes ses paroles, toutes ses « actions. Avant ce temps-là, j'errois de côté et d'au-« tre; et croyant mener une vie raisonnable, j'étois « le plus malheureux de tous les hommes. Je m'ima-« ginois alors, comme vous faites maintenant, qu'un « honnête homme devoit songer à toute autre chose « qu'à ce qui s'appelle philosophie. »

« Ne m'insultez point, répliqua-t-il; dites-moi plu-« tôt quand se tint la conversation dont il s'agit. »

« Nous étions bien jeunes vous et moi, lui dis-je;

« ce fut dans le temps qu'Agathon remporta le prix « de sa première tragédie[1]; tout se passa chez lui, « le lendemain du sacrifice qu'il avoit fait avec ses « acteurs pour rendre grace aux dieux du prix qu'il « avoit gagné. »

« Vous parlez de loin, me dit-il; mais de qui sa- « vez-vous ce qui fut dit dans cette assemblée? Est-ce « de Socrate? »

« Non, lui dis-je; je tiens ce que j'en sais de « celui-là même qui l'a conté à Phénix, je veux dire « d'Aristodème, du bourg de Cydathène, ce petit « homme qui va toujours nu-pieds. Il se trouva lui- « même chez Agathon. C'étoit alors un des hommes « qui étoit le plus attaché à Socrate. J'ai quelquefois « interrogé Socrate sur des choses que cet Aristo- « dème m'avoit récitées, et Socrate avouoit qu'il m'a- « voit dit la vérité. »

« Que tardez-vous donc, me dit Glaucon, que « vous ne me fassiez ce récit[2]? Pouvons-nous mieux « employer le chemin qui nous reste d'ici à Athènes? »

[1] Agathon, poëte tragique et comique, qui vivoit vers la quatre-vingt-dixième olympiade. On dit qu'il composa le premier une tragédie sur un sujet de pure invention, quoique ce fût alors une loi pour les poëtes de choisir tous leurs sujets dans l'histoire ou dans la fable. La pièce d'Agathon, intitulée *la Fleur*, réussit; et cette nouveauté eut sans doute des imitateurs que nous ne connoissons pas. Platon a immortalisé Agathon en choisissant la maison de ce poëte pour son Banquet. On ne sait si c'est ce même Agathon qu'Aristophane présente dans sa comédie des *Fêtes de Cérès* comme un poëte efféminé. (G.)

[2] *Que tardez-vous que:* latinisme alors employé par les meilleurs auteurs, mais qui n'est plus en usage. (G.)

Je le contentai, et nous discourûmes de ces choses le long du chemin. C'est ce qui fait que, comme je vous disois tout-à-l'heure, j'en ai encore la mémoire fraîche; et il ne tiendra qu'à vous de les entendre: aussi bien, outre le profit que je trouve à parler ou à entendre parler de philosophie, c'est qu'il n'y a rien au monde où je prenne tant de plaisir, tout au contraire des autres discours. Je me meurs d'ennui quand je vous entends, vous autres riches, parler de vos intérêts et de vos affaires; je déplore en moi-même l'aveuglement où vous êtes: vous croyez faire merveilles, et vous ne faites rien d'utile. Peut-être vous, de votre côté, vous me plaignez et me regardez en pitié. Peut-être même avez-vous raison de penser cela de moi; et moi, non seulement je pense que vous êtes à plaindre, mais je suis très convaincu que j'ai raison de le penser.

L'AMI D'APOLLODORE.

Vous êtes toujours le même, cher Apollodore: vous ne cessez point de dire du mal de vous et de tous les autres. Vous êtes persuadé qu'à commencer par vous, tous les hommes, excepté Socrate, sont des misérables. Je ne sais pas pour quel sujet on vous a donné le nom de *furieux;* mais je sais bien qu'il y a quelque chose de cela dans tous vos discours. Vous êtes toujours en fureur contre vous et contre tout le reste des hommes, excepté contre Socrate.

APOLLODORE.

Il vous semble donc qu'il faut être un furieux et

un insensé pour parler ainsi de moi et de tous tant que vous êtes?

L'AMI D'APOLLODORE.

Une autre fois nous traiterons cette question. Souvenez-vous maintenant de votre promesse, et redites-nous les discours qui furent tenus chez Agathon.

APOLLODORE.

Les voici; ou plutôt il vaut mieux vous faire cette narration de la même manière qu'Aristodème me l'a faite:

« Je rencontrai Socrate, me disoit-il, qui sortoit du bain, et qui étoit chaussé plus proprement qu'à son ordinaire. Je lui demandai où il alloit si propre et si beau: « Je vais souper chez Agathon, me ré« pondit-il. J'évitai de me trouver hier à la fête de « son sacrifice, parceque je craignois la foule; mais « je lui promis en récompense que je serois du len« demain, qui est aujourd'hui. Voilà pourquoi vous « me voyez si paré. Je me suis fait beau pour aller « chez un beau garçon. Mais vous, Aristodème, se« riez-vous d'humeur à venir aussi, quoique vous « ne soyez point prié? »

« Je ferai, lui dis-je, ce que vous voudrez. »

« Venez, dit-il, et montrons, quoi qu'en dise le « proverbe, qu'un galant homme peut aller souper « chez un galant homme sans en être prié. J'ac« cuserois volontiers Homère d'avoir péché contre « ce proverbe, lorsqu'après nous avoir représenté « Agamemnon comme un grand homme de guerre,

« et Ménélas comme un médiocre guerrier, il feint « que Ménélas vient au festin d'Agamemnon sans « être invité, c'est-à-dire qu'il fait venir un homme « de peu de valeur chez un brave homme qui ne l'at- « tend pas[1]. »

« J'ai bien peur, dis-je à Socrate, que je ne sois « le Ménélas du festin où vous allez. C'est à vous de « voir comment vous vous défendrez : car, pour moi, « je dirai franchement que c'est vous qui m'avez « prié. »

« Nous sommes deux, répondit Socrate, et nous « étudierons en chemin ce que nous aurons à dire. « Allons seulement. »

« Nous allâmes vers le logis d'Agathon, en nous entretenant de la sorte. Mais à peine eûmes-nous avancé quelques pas, que Socrate devint tout pensif, et demeura en la même place sans bouger. Je m'arrêtois pour l'attendre; mais il me dit d'aller toujours devant, et qu'il me suivroit. Je trouvai la porte ouverte; et il m'arriva même une assez plaisante aventure. Un esclave d'Agathon me mena sur-le-champ dans la salle où étoit la compagnie, qui étoit déja à table, et qui attendoit que l'on servît. Agathon s'écria en me voyant:

« O Aristodème, soyez le bienvenu si vous venez « pour souper! Que si c'est pour affaires, je vous « prie, remettons les affaires à un autre jour. Je « vous cherchai hier par-tout pour vous prier d'être « des nôtres. Mais que fait Socrate? »

[1] Iliade, ch. II.

« Alors je me retournai, croyant certainement que Socrate me suivoit. Je fus bien surpris de ne voir personne. Je dis que j'étois venu avec lui, et qu'il m'avoit même invité.

« Vous avez bien fait de venir, reprit Agathon; « mais où est-il? »

« Il marchoit sur mes pas, lui répondis-je; et je « ne conçois point ce qu'il peut être devenu. »

« Petit garçon, dit Agathon, courez vite voir où est « Socrate; dites-lui que nous l'attendons. Et vous, « Aristodème, placez-vous à côté d'Éryximaque. »

« Un esclave eut ordre de me laver les pieds; et cependant celui qui étoit sorti revint annoncer qu'il avoit trouvé Socrate sur la porte de la maison voisine, mais qu'il n'avoit point voulu venir, quelque chose qu'on lui eût pu dire.

« Vous me dites là une chose étrange, dit Aga-« thon. Retournez, et ne le quittez point qu'il ne « soit entré. »

« Non, non, dis-je alors, ne le détournez point: « il lui arrive assez souvent de s'arrêter ainsi, en « quelque endroit qu'il se trouve. Vous le verrez « bientôt, si je ne me trompe: il n'y a qu'à le laisser « faire. »

« Puisque c'est là votre avis, dit Agathon, je m'y « rends. Et vous, mes enfants, apportez-nous donc « à manger; donnez-nous ce que vous avez; on vous « abandonne l'ordonnance du repas, c'est un soin « que je n'ai jamais pris; ne regardez ici votre maître « que comme s'il étoit du nombre des conviés. Faites

« tout de votre mieux, et tirez-vous-en à votre hon-« neur. »

« On servit. Nous commençâmes à souper, et Socrate ne venoit point. Agathon perdoit patience, et vouloit à tout moment qu'on l'appelât; mais j'empêchois toujours qu'on ne le fît. Enfin, il entra comme on avoit à moitié soupé. Agathon, qui étoit seul sur un lit au bout de la table, le pria de se mettre auprès de lui.

« Venez, dit-il, Socrate, venez, que je m'approche « de vous le plus que je pourrai, pour tâcher d'avoir « ma part des sages pensées que vous venez de trou-« ver ici près: car je m'assure que vous avez trouvé « ce que vous cherchiez: autrement vous y seriez « encore. »

« Quand Socrate se fut assis: « Plût à Dieu, dit-il, « que la sagesse, bel Agathon, fût quelque chose « qui se pût verser d'un esprit dans un autre, comme « l'eau se verse d'un vaisseau plein dans un vaisseau « vide! Ce seroit à moi de m'estimer heureux d'être « auprès de vous, dans l'espérance que je pourrois « me remplir de l'excellente sagesse dont vous êtes « plein: car pour la mienne, c'est une espèce de « sagesse bien obscure et bien douteuse; ce n'est « qu'un songe: la vôtre, au contraire, est une sa-« gesse magnifique, et qui brille aux yeux de tout « le monde; témoin la gloire que vous avez acquise « à votre âge, et les applaudissements de plus de « trente mille Grecs, qui ont été depuis peu les ad-« mirateurs de votre sagesse. »

« Vous êtes toujours moqueur, reprit Agathon, et « vous n'épargnez point vos meilleurs amis. Nous « examinerons tantôt quelle est la meilleure de votre « sagesse ou de la mienne; et Bacchus sera notre « juge : présentement ne songez qu'à souper. »

« Pendant que Socrate soupoit, les autres conviés achevèrent de manger. On en vint aux libations ordinaires, on chanta un hymne en l'honneur du dieu Bacchus; et, après toutes ces petites cérémonies, on parla de boire. Pausanias prit la parole :

« Voyons, nous dit-il, comment nous trouverons « le secret de nous réjouir. Pour moi, je déclare que « je suis encore incommodé de la débauche d'hier; « je voudrois bien qu'on m'épargnât aujourd'hui. Je « ne doute pas que plusieurs de la compagnie, sur-« tout ceux qui étoient du festin d'hier, ne deman-« dent grace aussi bien que moi. Voyons de quelle « manière nous passerons gaiement la nuit. »

« Vous me faites plaisir, dit Aristophane, de vou-« loir que nous nous ménagions : car je suis un de « ceux qui se sont le moins épargnés la nuit passée. »

« Que je vous aime de cette humeur! dit le méde-« cin Éryximaque. Il reste à savoir dans quelle in-« tention se trouve Agathon. »

« Tant mieux pour moi, dit Agathon, si vous « autres braves vous êtes rendus; tant mieux pour « Phèdre et pour les autres petits buveurs, qui ne « sont pas plus vaillants que nous. Je ne parle pas « de Socrate, il est toujours prêt à faire ce qu'on « veut. »

« d'Euripide[1] : *Les paroles que vous entendez, ce ne* « *sont point les miennes;* ce sont celles de Phèdre. « Car Phèdre m'a souvent dit avec une espèce d'in- « dignation : « O Éryximaque! n'est-ce pas une chose « étrange que, de tant de poëtes qui ont fait des « hymnes et des cantiques en l'honneur de la plu- « part des dieux, aucun n'ait fait un vers à la louange « de l'Amour, qui est pourtant un si grand dieu? Il « n'y a pas jusqu'aux sophistes, qui composent tous « les jours de grands discours à la louange d'Hercule « et des autres demi-dieux. Passe pour cela. J'ai « même vu un livre qui portoit pour titre : *L'Éloge* « *du Sel*, où le savant auteur exagéroit les merveil- « leuses qualités du sel, et les grands services qu'il « rend à l'homme. En un mot, vous verrez qu'il n'y « a presque rien au monde qui n'ait eu son panégy- « rique. Comment se peut-il donc faire que, parmi « cette profusion d'éloges, on ait oublié l'Amour, « et que personne n'ait entrepris de louer un dieu « qui mérite tant d'être loué? » Pour moi, continua « Éryximaque, j'approuve l'indignation de Phèdre. « Il ne tiendra pas à moi que l'Amour n'ait son éloge « comme les autres. Il me semble même qu'il siéroit « très bien à une si agréable compagnie de ne se « point séparer sans avoir honoré l'Amour. Si cela « vous plaît, il ne faut point chercher d'autre sujet « de conversation. Chacun prononcera son discours « à la louange de l'Amour. On fera le tour, à com-

[1] Cette tragédie d'Euripide est perdue.

« mencer par la droite. Ainsi, Phèdre parlera le pre-« mier, puisque c'est son rang, et puisque aussi bien « il est le premier auteur de la pensée que je vous « propose. »

« Je ne doute pas, dit Socrate, que l'avis d'Éryxi-« maque ne passe ici tout d'une voix. Je sais bien « au moins que je ne m'y opposerai pas, moi qui « fais profession de ne savoir que l'amour. Je m'as-« sure qu'Agathon ne s'y opposera pas non plus, ni « Pausanias, ni encore moins Aristophane, lui qui « est tout dévoué à Bacchus et à Vénus. Je puis « également répondre du reste de la compagnie, « quoique, à dire vrai, la partie ne soit pas égale « pour nous autres, qui sommes assis les derniers. « En tous cas, si ceux qui nous précèdent font bien « leur devoir, et épuisent la matière, nous en serons « quittes pour leur donner notre approbation. Que « Phèdre commence donc, à la bonne heure, et qu'il « loue l'Amour. »

« Le sentiment de Socrate fut généralement suivi. De vous rendre ici mot à mot tous les discours que l'on prononça, c'est ce que vous ne devez pas attendre de moi; Aristodème, de qui je les tiens, n'ayant pu me les rapporter si parfaitement, et moi-même ayant laissé échapper quelque chose du récit qu'il m'en a fait: mais je vous redirai l'essentiel. Voici donc à-peu-près, selon lui, quel fut le discours de Phèdre:

DISCOURS DE PHÈDRE[1].

« C'est un grand dieu que l'Amour, et véritablement digne d'être honoré des dieux et des hommes. Il est admirable par beaucoup d'endroits, mais surtout à cause de son ancienneté; car il n'y a point de dieu plus ancien que lui. En voici la preuve: on ne sait point quel est son père ni sa mère, ou plutôt il n'en a point. Jamais poëte, ni aucun autre homme, ne les a nommés. Hésiode, après avoir d'abord parlé du chaos, ajoute :

La terre au large sein, le fondement des cieux;
Après elle l'Amour, le plus charmant des dieux.

Hésiode, par conséquent, fait succéder au chaos la Terre et l'Amour. Parménide a écrit que l'Amour est sorti du chaos:

L'Amour fut le premier enfanté de son sein.

« Acusilaüs a suivi le sentiment d'Hésiode. Ainsi, d'un commun consentement, il n'y a point de dieu qui soit plus ancien que l'Amour. Mais c'est même de tous les dieux celui qui fait le plus de bien aux hommes; car quel plus grand avantage peut arriver à une jeune personne que d'être aimée d'un homme vertueux; et à un homme vertueux que d'aimer une

[1] Phèdre: c'est le même qui a donné son nom au dialogue de Platon intitulé ΦΑΙΔΡΟΣ, Η ΠΕΡΙ ΚΑΛΟΥ (*Phèdre*, ou *du Beau*.) (G.)

jeune personne qui a de l'inclination pour la vertu? Il n'y a ni naissance, ni honneurs, ni richesses, qui soient capables, comme un honnête amour, d'inspirer à l'homme ce qui est le plus nécessaire pour la conduite de sa vie: je veux dire la honte du mal, et une véritable émulation pour le bien. Sans ces deux schoes, il est impossible que ni un particulier, ni même une ville, fasse jamais rien de beau ni de grand. J'ose même dire que, si un homme qui aime avoit ou commis une mauvaise action, ou enduré un outrage sans le repousser, il n'y auroit ni père, ni parent, ni personne au monde, devant qui il eût tant de honte de paraître que devant ce qu'il aime. Il en est de même de celui qui est aimé: il n'est jamais si confus que lorsqu'il est surpris en quelque faute par celui dont il est aimé. Disons donc que, si par quelque enchantement une ville ou une armée pouvoit n'être composée que d'amants, il n'y auroit point de félicité pareille à celle d'un peuple qui auroit tout ensemble et cette horreur pour le vice, et cet amour pour la vertu. Des hommes ainsi unis, quoique en petit nombre, pourroient, s'il faut ainsi dire, vaincre le monde entier; car il n'y a point d'honnête homme qui osât jamais se montrer devant ce qu'il aime après avoir abandonné son rang ou jeté ses armes, et qui n'aimât mieux mourir mille fois que de laisser ce qu'il aime dans le péril: ou plutôt il n'y a point d'homme si timide qui ne devînt alors comme le plus brave, et que l'amour ne transportât hors de lui-même. On lit dans Homère

que les dieux inspiroient l'audace à quelques uns de ses héros; c'est ce qu'on peut dire de l'Amour plus justement que d'aucun des dieux. Il n'y a que parmi les amants que l'on sait mourir l'un pour l'autre.

« Non seulement des hommes, mais des femmes même, ont donné leur vie pour sauver ce qu'elles aimoient. La Grèce parlera éternellement d'Alceste, fille de Pélias: elle donna sa vie pour son époux, qu'elle aimoit, et il ne se trouva qu'elle qui osât mourir pour lui, quoiqu'il eût son père et sa mère. L'amour de l'amante surpassa de si loin leur amitié, qu'elle les déclara, pour ainsi dire, des étrangers à l'égard de leur fils; il sembloit qu'ils ne lui fussent proches que de nom. Aussi, quoiqu'il se soit fait dans le monde un grand nombre de belles actions, celle d'Alceste a paru si belle aux dieux et aux hommes, qu'elle a mérité une récompense qui n'a été accordée qu'à un très petit nombre de personnes: les dieux, charmés de son courage, l'ont rappelée à la vie; tant il est vrai qu'un amour noble et généreux se fait estimer des dieux mêmes!

« Ils n'ont pas ainsi traité Orphée: ils l'ont renvoyé des enfers, sans lui accorder ce qu'il demandoit. Au lieu de lui rendre sa femme qu'il venoit chercher, ils ne lui en ont montré que le fantôme; car il manqua de courage, comme un musicien qu'il étoit. Au lieu d'imiter Alceste, et de mourir pour ce qu'il aimoit, il usa d'adresse, et chercha l'invention de descendre vivant aux enfers. Les dieux, indignés

de sa lâcheté, ont permis enfin qu'il périt par la main des femmes.

« Combien, au contraire, ont-ils honoré le vaillant Achille! Thétis, sa mère, lui avoit prédit que, s'il tuoit Hector, il mourroit aussitôt après; mais que, s'il vouloit ne le point combattre, et s'en retourner dans la maison de son père, il parviendroit à une longue vieillesse. Cependant Achille ne balança point; il préféra la vengeance de Patrocle à sa propre vie: il voulut non seulement mourir pour son ami, mais même mourir sur le corps de son ami. Aussi les dieux l'ont-ils honoré par-dessus tous les autres hommes, et lui ont su bon gré d'avoir sacrifié sa vie pour celui dont il étoit aimé.

« Eschyle se moque de nous, quand il nous dit que c'étoit Patrocle qui étoit l'aimé. Achille étoit le plus beau des Grecs, et par conséquent plus beau que Patrocle. Il étoit tout jeune, et plus jeune que Patrocle, comme dit Homère. Mais véritablement si les dieux approuvent ce que l'on fait pour ce qu'on aime, ils estiment, ils admirent, ils récompensent tout autrement ce que l'on fait pour la personne dont on est aimé. En effet, celui qui aime est quelque chose de plus divin que celui qui est aimé; car il est possédé d'un dieu: de là vient qu'Achille a été encore mieux traité qu'Alceste, puisque les dieux l'ont envoyé, après sa mort, dans les îles des bienheureux.

« Je conclus que, de tous les dieux, l'Amour est le plus ancien, le plus auguste, et le plus capable de

rendre l'homme vertueux durant sa vie, et heureux après sa mort. »

« Phèdre finit de la sorte. Aristodème passa pardessus quelques autres dont il avoit oublié les discours, et il vint à Pausanias, qui parla ainsi :

DISCOURS DE PAUSANIAS.

« Je n'approuve point, ô Phèdre, la simple proposition qu'on a faite de louer l'Amour; cela seroit bon s'il n'y avoit qu'un Amour. Mais, comme il y en a plus d'un, je voudrois qu'on eût marqué, avant toutes choses, quel est celui que l'on doit louer. C'est ce que je vais essayer de faire. Je dirai quel est cet Amour qui mérite qu'on le loue, et je le louerai le plus dignement que je pourrai.

« Il est constant que Vénus ne va point sans l'Amour. S'il n'y avoit qu'une Vénus, il n'y auroit qu'un Amour; mais puisqu'il y a deux Vénus, il faut nécessairement qu'il y ait aussi deux Amours. Qui doute qu'il y ait deux Vénus? L'une, ancienne fille du ciel, et qui n'a point de mère; nous la nommons *Vénus Uranie*. L'autre, plus moderne, fille de Jupiter et de Dioné; nous l'appelons *Vénus populaire*. Il s'ensuit que de deux Amours, qui sont les ministres de ces deux Vénus, il faut nommer l'un céleste, et l'autre populaire. Or, tous les dieux, à la vérité, sont dignes d'être honorés; mais distinguons bien les fonctions de ces deux Amours.

« Toute action est de soi indifférente, comme ce

que nous faisons présentement, boire, manger, discourir. Aucune de ces actions n'est ni bonne ni mauvaise par elle-même; mais elle peut devenir bonne ou mauvaise par la manière dont on la fait. Elle devient honnête si on la fait selon les régles de l'honnêteté, et vicieuse si on la fait contre ces régles. Il en est de même de l'amour: tout amour, en général, n'est point louable ni vertueux, mais seulement celui qui fait que nous aimons vertueusement.

« L'Amour de la Vénus populaire inspire des passions basses et populaires: c'est proprement l'amour qui régne parmi les gens du commun. Ils aiment sans choix, plutôt les femmes que les hommes, plutôt le corps que l'esprit; et même entre les esprits, ils s'accommodent mieux des moins raisonnables, car ils n'aspirent qu'à la jouissance; pourvu qu'ils y parviennent, il ne leur importe par quels moyens. De là vient qu'ils s'attachent à tout ce qui se présente, bon ou mauvais: car ils suivent la Vénus populaire, qui, parcequ'elle est née du mâle et de la femelle, joint aux bonnes qualités de l'un les inperfections de l'autre.

« Pour la Vénus Uranie, elle n'a point eu de mère, et par conséquent il n'y a rien de foible en elle. De plus, elle est ancienne, et n'a point l'insolence de la jeunesse. Or, l'Amour céleste est parfait comme elle. Ceux qui sont possédés de cet Amour ont les inclinations généreuses: ils cherchent une autre volupté que celle des sens; il faut une belle ame et un beau naturel pour leur plaire et pour les toucher; on re-

connoit dans leur choix la noblesse de l'Amour qui les inspire; ils s'attachent, non point à une trop grande jeunesse, mais à des personnes qui sont capables de se gouverner: car ils ne s'engagent point dans la pensée de mettre à profit l'imprudence d'une personne qu'ils auront surprise dans sa première innocence, pour la laisser aussitôt après, et pour courir à quelque autre; mais ils se lient dans le dessein de ne se plus séparer, et de passer toute leur vie avec ce qu'ils aiment. Il seroit effectivement à souhaiter qu'il y eût une loi par laquelle il fût défendu d'aimer des personnes qui n'ont pas encore toute leur raison, afin qu'on ne donnât point son temps à une chose si incertaine: car, qui sait ce que deviendra un jour cette trop grande jeunesse, quel pli prendront et le corps et l'esprit, de quel côté ils tourneront, vers le vice ou vers la vertu? Les gens sages s'imposent eux-mêmes une loi si juste. Mais il faudroit la faire observer rigoureusement par les amants populaires dont nous parlions, et leur défendre ces sortes d'engagements comme on leur défend l'adultère. Ce sont eux qui ont déshonoré l'Amour; ils ont fait dire qu'il étoit honteux de bien traiter un amant; leur indiscrétion et leur injustice ont seules donné lieu à une semblable opinion, qui, à la prendre en général, est très fausse, puisque rien de ce qui se fait par des principes de sagesse et d'honneur ne sauroit être honteux.

« Il n'est pas difficile de connaître l'opinion que les hommes ont de l'Amour dans tous les pays de la

terre, car la loi est claire et simple. Il n'y a que les seules villes d'Athènes et de Lacédémone où la loi est difficile à entendre, où elle est sujette à explication. Dans l'Élide, par exemple, et dans la Béotie, où les esprits sont pesants, et où l'éloquence n'est pas ordinaire, il est dit simplement qu'il est permis d'aimer qui nous aime. Personne ne va parmi eux à l'encontre de cette ordonnance, ni jeunes ni vieux; il faut croire qu'ils ont ainsi autorisé l'amour pour en aplanir les difficultés, et afin qu'on n'ait pas besoin, pour se faire aimer, de recourir à des artifices que la nature leur a refusés.

« Les choses vont autrement dans l'Ionie, et dans tous les pays soumis à la domination des barbares : car là on déclare infame toute personne qui souffre un amant. On traite sur un même pied l'amour, la philosophie, et tous les exercices dignes d'un honnête homme. D'où vient cela? C'est que les tyrans n'aiment point à voir qu'il s'élève de grands courages, ou qu'il se lie dans leurs états des amitiés trop fortes: or c'est ce que l'amour sait faire parfaitement. Les tyrans d'Athènes en firent autrefois l'expérience: l'amitié violente d'Harmodius et d'Aristogiton renversa la tyrannie dont Athènes étoit opprimée. Il est donc visible que, dans les états où il est honteux d'aimer qui nous aime, cette trop grande sévérité vient de l'injustice de ceux qui gouvernent, et de la lâcheté de ceux qui sont gouvernés; mais que, dans les pays, au contraire, où il est honnête de rendre amour pour amour, cette indul-

gence est un effet de la grossièreté des peuples qui ont craint les difficultés.

« Tout cela est bien plus sagement ordonné parmi nous. Mais, comme j'ai dit, il faut bien examiner l'ordonnance pour la concevoir : car, d'un côté, on dit qu'il est plus honnéte d'aimer aux yeux de tout le monde que d'aimer en cachette, sur-tout quand on aime des personnes qui ont elles-mêmes de l'honneur et de la vertu, et encore plus quand la beauté du corps ne se rencontre point dans ce qu'on aime. Tout le monde s'intéresse pour la prospérité d'un homme qui aime ; on l'encourage ; ce qu'on ne feroit point si l'on croyoit qu'il ne fût pas honnête d'aimer. On l'estime quand il a réussi dans son amour ; on le méprise quand il n'a pas réussi. On permet à son amant de se servir de mille moyens pour parvenir à son but ; et il n'y a pas un seul de ces moyens qui ne fût capable de le perdre dans l'esprit de tous les honnêtes gens, s'il s'en servoit pour toute autre chose que pour se faire aimer : car si un homme, dans le dessein de s'enrichir, ou d'obtenir une charge, ou de se faire quelque autre établissement de cette nature, osoit avoir pour un grand seigneur la moindre des complaisances qu'un amant a pour ce qu'il aime ; s'il employoit les mêmes supplications, s'il avoit la même assiduité, s'il faisoit les mêmes serments, s'il couchoit à sa porte, s'il descendoit à mille bassesses où un esclave auroit honte de descendre, il n'auroit ni un ennemi ni un ami qui le laissât en repos : les uns lui reprocheroient publiquement sa turpitude,

ses bassesses; les autres en rougiroient, et s'efforceroient de l'en corriger. Cependant tout cela sied merveilleusement à un homme qui aime; tout lui est permis: non seulement ses bassesses ne le déshonorent pas, mais on l'en estime comme un homme qui fait très bien son devoir. Et ce qui est de plus merveilleux, c'est qu'on veut que les amants soient les seuls parjures que les dieux ne punissent point; car on dit que les serments n'engagent point en amour: tant il est vrai que les hommes et les dieux donnent tout pouvoir à un amant! Il n'y a donc personne qui là-dessus ne demeure persuadé qu'il est très louable, en cette ville, et d'aimer et de vouloir du bien à ceux qui nous aiment.

« Mais ne croira-t-on pas le contraire, si l'on regarde, d'un autre côté, avec quel soin un père met auprès de ses enfants une personne qui veille sur eux, et que le plus grand soin de ces personnes est d'empêcher qu'ils ne parlent à ceux qui les aiment? S'il arrive même qu'on les voie entretenir de pareils commerces, tous leurs camarades les accablent de railleries, et les gens plus âgés ni ne s'opposent à ces railleries, ni ne querellent ceux qui les font. Encore une fois, à examiner cet usage de notre ville, ne croira-t-on pas que nous sommes dans un pays où il y a de la honte à aimer et à se laisser aimer? Voici comme il faut accorder toutes ces contrariétés. L'amour, comme je disois d'abord, n'est de soi-même ni bon ni mauvais; il est louable, si l'on aime avec honneur; il est condamnable, si l'on aime contre les

régles de l'honnêteté. Il y a de la honte à se laisser vaincre à l'amour d'un malhonnête homme; il y a de l'honneur à se rendre à l'amitié d'un homme qui a de la vertu. J'appelle malhonnête homme cet amant populaire qui aime le corps plutôt que l'esprit; son amour ne sauroit être de durée, car il aime une beauté qui ne dure point; dès que la fleur de cette beauté est passée, vous le voyez qui s'envole ailleurs, sans se souvenir de ses beaux discours et de toutes ses belles promesses. Il n'en est pas ainsi de l'amant honnête: comme il s'est épris d'une belle ame, son amitié est immortelle, car ce qu'il aime est solide et ne périt point.

« Telle est donc l'intention de la loi qui est établie parmi nous: elle veut qu'on examine avant de s'engager, et qu'on honore ceux qui aiment pour la vertu, tandis qu'on aura en horreur ceux qui ne recherchent que la volupté; elle encourage les jeunes gens à se donner aux premiers et à fuir les autres; elle examine quelle est l'intention de celui qui aime, et quel est le motif de celui qui se laisse aimer. Il s'ensuit de là qu'il y a de la honte à s'engager légèrement; car il n'y a que le temps qui découvre le secret des cœurs.

« Il est encore honteux de céder à un homme riche, ou à un homme qui est dans une grande fortune, soit qu'on se rende par timidité, ou qu'on se laisse éblouir par l'argent, ou par l'espérance d'entrer dans les charges: car, outre que des raisons de cette nature ne peuvent jamais lier une amitié véri-

table et généreuse, elles portent d'ailleurs sur des fondements trop peu durables.

« Reste un seul motif, pour lequel, selon l'esprit de notre loi, on peut accorder son amitié à celui qui la demande : car, tout de même que les bassesses et la servitude volontaire d'un homme qui aspire à se faire aimer ne lui sont point odieuses, et ne lui sont point reprochées, aussi y a-t-il une espèce de servitude volontaire qui ne peut jamais être blâmée : c'est celle où l'on s'engage pour la vertu. Tout le monde s'accorde en ce point, que si un homme s'attache à en servir un autre, dans l'espérance de devenir honnête homme par son moyen, d'acquérir la sagesse, ou quelque autre partie de la vertu, cette servitude n'est point honteuse, et ne s'appelle point une bassesse.

« Il faut que l'amour se traite comme la philosophie, et que les lois de l'un soient les mêmes que les lois de l'autre, si l'on veut qu'il soit honnête de favoriser celui qui nous aime ; car si l'amant et l'aimé s'aiment tous deux à ces conditions, savoir, que l'amant, en reconnoissance des honnêtes faveurs de celui qui l'aime, sera prêt à lui rendre tous les services qu'il pourra lui rendre avec honneur ; que l'aimé, de son côté, pour reconnaître le soin que son amant aura pris de le rendre sage et vertueux, aura pour lui toutes les complaisances que l'honneur lui permettra ; et si l'amant est véritablement capable d'inspirer la vertu et la prudence à ce qu'il aime, et que l'aimé ait un véritable desir de se faire instruire ;

si, dis-je, toutes ces conditions se rencontrent, c'est alors uniquement qu'il est honnête d'aimer qui nous aime.

« L'amour ne peut point être permis pour quelque autre raison que ce soit. Alors il n'est point honteux d'être trompé; par-tout ailleurs il y a de la honte, soit qu'on soit trompé, soit qu'on ne le soit point: car si, dans l'espérance du gain, on s'abandonne à un amant que l'on croyoit riche, et qu'on reconnoisse que cet amant est pauvre en effet, et qu'il ne peut tenir parole, la honte est égale de part et d'autre. On a découvert ce que l'on étoit, et on a montré que, pour le gain, on pouvoit tout faire pour tout le monde. Et qu'y a-t-il de plus éloigné de la vertu que ce sentiment? Au contraire, si, après s'être confié à un amant que l'on auroit cru honnête homme, dans l'espérance d'acquérir la vertu par le moyen de son amitié, on vient à reconnaître que cet amant n'est point honnête homme, et qu'il est lui-même sans vertu, il n'y a point de déshonneur à être trompé de la sorte; car on a fait voir le fond de son cœur, on a montré que, pour la vertu, et dans l'espérance de parvenir à une plus grande perfection, on étoit capable de tout entreprendre; et il n'y avoit rien de plus glorieux que d'avoir cette passion pour la vertu.

« Il s'ensuit donc qu'il est beau d'aimer pour la vertu. C'est cet amour qui fait la Vénus céleste, et qui est céleste lui-même, utile aux particuliers et aux républiques, et digne de leur principale étude, qui

oblige l'amant et l'aimé de veiller sur eux-mêmes, et d'avoir soin de se rendre mutuellement vertueux. Tous les autres amours appartiennent à la Vénus populaire.

« Voilà, ô Phèdre, tout ce que j'avois à vous dire présentement sur l'amour. »

« Pausanias ayant fait ici une pause (car voilà de ces allusions que nos sophistes enseignent), c'étoit à Aristophane à parler; mais il en fut empêché par un hoquet qui lui étoit survenu, apparemment pour avoir trop mangé. Il s'adressa donc à Éryximaque, médecin, auprès de qui il étoit, et lui dit:

« Il faut ou que vous me délivriez de ce hoquet, « ou que vous parliez pour moi jusqu'à ce qu'il ait « cessé. »

« Je ferai l'un et l'autre, répondit Éryximaque; « car je vais parler à votre place, et vous parlerez à « la mienne, quand votre incommodité sera finie: « elle le sera bientôt, si vous voulez retenir votre « haleine, et vous gargariser la gorge avec de l'eau. « Il y a encore un autre remède qui fait cesser infail- « liblement le hoquet, quelque violent qu'il puisse « être; c'est de se procurer l'éternuement en se frot « tant le nez une ou deux fois. »

« J'aurai exécuté vos ordonnances, dit Aristo- « phane, avant que votre discours soit achevé. Com- « mencez [1]. »

[1] Ici finit la traduction de Racine, et commence celle de madame de Rochechouart.

DISCOURS D'ÉRYXIMAQUE.

« Pausanias a dit de très belles choses; mais, comme il me semble qu'il ne les a pas assez approfondies, et qu'il ne les a que commencées, je crois devoir les achever. J'approuve fort la distinction qu'il a faite des deux amours; mais je crois découvrir par la médecine que l'amour ne réside pas seulement dans l'ame des hommes, pour la porter à la recherche de la beauté: je suis persuadé qu'il se trouve encore dans plusieurs autres choses, tant dans le corps des animaux que dans les productions de la terre, et, pour ainsi dire, dans toute la nature. *Ce dieu se montre grand et admirable en tout parmi les hommes et parmi les dieux. Je tire de la médecine la première preuve de cette doctrine, afin d'honorer mon art.

« Les parties de nos corps qui sont saines, et celles qui sont en mauvaise disposition, consistent en des choses dissemblables, et diffèrent par conséquent dans leurs desirs. L'amour donc qui réside dans un corps qui jouit de la santé est autre que celui qui se trouve dans un corps malade; et la maxime que Pausanias a établie touchant la complaisance qui est due à un ami vertueux, et la résistance à celui qui est animé d'une passion déréglée: cette maxime, dis-je, doit être pratiquée par un savant médecin à l'égard de ce double amour que nous établissons dans les corps, en suivant la pente des bons

tempéraments, et en combattant ceux qui sont dépravés. C'est en cela que consiste tout l'art de la médecine : car, pour le dire en peu de mots, la médecine est une science par laquelle on découvre l'inclination des corps à rechercher les aliments, et à se soulager de la réplétion ; et le médecin qui sait le mieux discerner en cela l'amour réglé d'avec le vicieux doit être estimé très habile. Mais une autre grande marque de son savoir et de son industrie est de disposer tellement des inclinations du corps, qu'il puisse les changer selon le besoin ; arracher ce que nous avons appelé amour vicieux, introduire celui qui est réglé où il se trouve nécessaire, établir la concorde entre les qualités qui se combattent, et les entretenir dans une mutuelle correspondance. On peut, en effet, regarder comme ennemies ces qualités, lorsqu'elles sont contraires les unes aux autres, comme le froid l'est au chaud, le sec à l'humide, l'amer au doux, et les autres de même espèce. C'est pour avoir trouvé le moyen de mettre l'union entre ces contraires, qu'Esculape, qui est en si grande réputation parmi nous, a été appelé l'inventeur de la médecine, ainsi que chantent les poëtes, et que je le crois. J'ose donc assurer que la médecine est gouvernée par le dieu dont nous avons entrepris la louange.

« Si l'on veut y faire attention, on reconnoîtra de même sa puissance dans la gymnastique, dans la musique, dans l'agriculture : c'est ce qu'Héraclite a peut-être senti, quoiqu'il ne se soit expliqué qu'avec

obscurité, en disant que ce qui se combat soi-même produit l'accord. Sur quoi il donne l'exemple de l'harmonie qui procède de la lyre. Il est absurde que l'harmonie ne soit pas d'accord, ou qu'elle soit formée de dissonances en tant qu'elle demeure telle; mais apparemment Héraclite entendoit que des choses qui étoient contraires, comme le ton grave et l'aigu, il se formoit une harmonie, après les avoir mises d'accord par l'art de la musique. Sans cet art de mettre d'accord les contraires, l'harmonie ne se formeroit jamais: car, étant une consonnance et un accord, elle ne peut pas se former des choses opposées, tant qu'elles demeurent opposées. C'est de cette manière que les longues et les brèves, qui diffèrent entre elles, composent la mesure lorsqu'elles sont accordées. Ainsi, la musique accorde les sons différents, comme la médecine réconcilie les humeurs qui se font la guerre; et cet amour ne peut-il pas être appelé un amour mutuel, que cette science produit entre les sons et les mesures, en discernant la manière dont ils doivent être assemblés? Le pouvoir de l'amour se reconnoît aisément dans cet assemblage; mais la distinction de ces deux amours ne s'y remarque que dans l'usage de cette science par rapport aux hommes; ou en inventant, et c'est ce qui s'appelle composition; ou en se servant à propos de cette même composition, et c'est ce qui s'appelle discipline. Pour cela il est besoin d'une grande attention, et d'un maître très habile.

« Appliquons ici la maxime qui a déja été établie, qui est de favoriser les personnes modestes, et celles qui sont en chemin de le devenir, afin d'entretenir en eux l'amour légitime et céleste de la muse Uranie. Pour celui de Polymnie, qui est vulgaire, on n'en doit user qu'avec une grande retenue, en sorte que l'agrément qu'on y trouve ne puisse jamais porter au dérèglement. La même circonspection est nécessaire dans notre art, afin d'accorder l'usage des viandes qui flattent le goût dans une si juste mesure, qu'elles ne puissent pas être nuisibles à la santé. Nous devons donc distinguer soigneusement ces deux amours dans la musique, dans la médecine, et dans toutes les choses humaines et divines, puisqu'il n'y en a aucune où ces deux divinités ne se rencontrent. Elles se trouvent aussi dans la diversité des saisons qui composent l'année : car toutes les fois que ces qualités dont je parlois tout-à-l'heure, le froid, le chaud, l'humide et le sec, contractent ensemble un amour réglé, et composent une harmonie juste et tempérée, l'année devient fertile et salutaire aux plantes et à tous les animaux, qui au contraire sont infectés de peste et de toute sorte de maladies, lorsque le mauvais amour domine dans ces mêmes qualités, lequel produit aussi toutes les intempéries qui agitent l'air et qui corrompent les moissons. La connoissance de ces choses, celle du mouvement des cieux et du partage de l'année, s'appellent astronomie. De plus, les sacrifices, toutes les choses où la divination est em-

ployée, en un mot, tout ce qui concerne la communication des hommes avec les dieux, n'ont pour but que d'entretenir l'amour réglé qui est le fondement de la piété, puisque les actions impies, telles que les omissions des devoirs envers les parents vivants et morts, et l'abandon du service des dieux, ne viennent que de ne pas cultiver cet amour divin, et de s'être abandonné à son contraire. L'emploi de la divination est d'observer ces amours, par où elle devient l'instrument du commerce qui est entre Dieu et les hommes. C'est donc la divination qui, en examinant et en conservant ces amours, devient l'instrument de l'amitié qui est entre les dieux et les hommes : car elle ne discerne ce qu'il y a de juste et d'illicite dans les affections humaines. Ainsi, il est vrai de dire en général que l'amour est puissant, et que sa puissance est universelle. Mais ce qui met le comble à cette puissance, et ce qui nous prouve une parfaite félicité, c'est quand il s'applique au bien, et qu'il est réglé par la justice et la tempérance, tant à notre égard qu'à l'égard des dieux, nous faisant vivre en paix les uns avec les autres, et nous conciliant la bienveillance des dieux, dont la nature est si relevée au-dessus de la nôtre. J'omets peut-être beaucoup de choses qui pourroient contribuer à la louange de l'amour; mais ce n'est pas volontairement. C'est à vous, Aristophane, à faire entrer dans votre éloge ce qui manque à celui-ci. Si c'est pourtant par une autre voie que vous voulez honorer le dieu, vous êtes libre de la prendre

Commencez donc, puisque votre hoquet est cessé. »

« Aristophane répondit :

« Il est cessé, en effet; mais ce n'a pu être que « par l'éternuement: et j'admire qu'un mouvement « comme celui-là, accompagné de bruits et d'agita-« tions ridicules, puisse convenir à un corps dont « l'amour réglé (pour parler dans vos termes) fait « le tempérament et la liaisou. »

« Prenez garde, Aristophane, à ce que vous faites, « dit Éryximaque. Vous êtes sur le point de parler; « et votre raillerie pourroit bien m'obliger à obser-« ver votre discours avec un esprit de censure, pour « peu que vous y donniez de matière. C'est volontai-« rement que vous vous exposez à ce péril, qu'il « vous auroit été libre d'éviter. »

« Vous avez raison, Éryximaque, répondit Aristo-« phane. Oubliez, je vous prie, ce que je viens de « dire, et ne m'examinez point à la rigueur: car je « crains, non pas de faire rire, qui est une chose fort « convenable à ma Muse, mais de dire des choses « qui soient dignes de moquerie. »

« Vous prétendez échapper, reprit Éryximaque, « après avoir le premier lancé vos traits contre moi. « Appliquez-vous à ce que vous allez dire, comme si « vous deviez rendre compte de chacune de vos pa-« roles. S'il m'en prend envie, je vous traiterai peut-« être avec plus d'indulgence. »

« Aristophane commença ainsi :

DISCOURS D'ARISTOPHANE.

« Je me propose de suivre une autre méthode que celle de Pausanias et que la vôtre, en traitant de l'amour. Il me semble que jusqu'ici tous les hommes ont ignoré la puissance de ce dieu : car s'ils la connoissoient ils lui éléveroient des temples, et lui offriroient des sacrifices, ce qui n'est point en pratique, quoique rien ne fût plus convenable : car c'est celui de tous les dieux qui répand le plus de bienfaits sur tous les hommes ; il est leur protecteur et leur médecin, et leur fait trouver la félicité, après les avoir soulagés de leurs maux. Je vais essayer à vous faire connoître cette puissance. Vous enseignerez aux autres ce que vous apprendrez de moi sur ce sujet.

« Il faut commencer par connoître quelles étoient autrefois les passions de l'homme, et sa nature qui différoit beaucoup de ce qu'elle est aujourd'hui. Il y avoit alors trois sortes d'hommes, les deux sexes qui subsistent encore, et un troisième composé qui les renfermoit tous deux. Ce dernier a été détruit : il s'appeloit *androgyne*, et ce nom infame est la seule chose qui en reste. Tous les hommes généralement étoient d'une figure ronde, avoient deux visages opposés l'un à l'autre, tenant à une seule tête qui étoit ronde aussi, quatre bras, quatre pieds, et tout le reste multiplié dans la même proportion. Leur situation étoit droite comme la nôtre ; ils n'avoient pas besoin de se tourner pour suivre tous les chemins qu'ils vouloient

prendre; et quand ils vouloient rendre leur marche plus prompte, ils s'appuyoient de leurs bras aussi bien que de leurs pieds, par un mouvement circulaire semblable à celui d'une certaine danse, où s'appuyant successivement sur la tête, les pieds, et les mains, on imite le mouvement d'une roue. La différence qui se trouve entre ces trois espèces d'hommes, vient de la différence de leurs principes. Le sexe masculin est produit par le soleil, le féminin par la terre; et celui qui est composé de deux, par la lune qui participe de la terre et du soleil. Ces trois principes leur avoient communiqué leur figure et leur manière de se mouvoir, qui est sphérique. Ces mêmes causes rendoient leurs corps robustes, et leurs courages élevés, ce qui leur inspira l'audace de monter au ciel, et de combattre contre les dieux, ainsi qu'Homère l'écrit d'Éphialtus et d'Otus. Jupiter examina avec les dieux ce qu'il y avoit à faire pour arrêter cette entreprise. L'affaire n'étoit pas sans difficulté: car une telle insolence ne pouvoit être soufferte; mais d'autre part les dieux ne vouloient pas, en détruisant les hommes, abolir le culte qu'ils ne peuvent recevoir que d'eux. Enfin, Jupiter prit une résolution qu'il déclara de cette sorte: « J'ai trouvé, dit-il, « un moyen de conserver les hommes, et de les ren-« dre plus retenus; c'est de diminuer leurs forces: je « les séparerai en deux; par-là ils deviendront foibles, « et nous aurons encore un autre avantage, qui sera « d'augmenter le nombre de ceux qui nous servent; « ils marcheront droit, soutenus de deux jambes seu-

« lement; et si, après cette punition, leur audace im-
« pie subsiste encore, je les séparerai de nouveau,
« et ils seront réduits à n'avoir plus qu'un seul
« pied. »

« Après cette déclaration, le dieu fit la séparation qu'il venoit de résoudre, et il la fit de la manière que l'on fend les œufs, lorsqu'on veut les saler, ou qu'avec un cheveu on les divise en deux parties égales. Il commanda ensuite à Apollon de guérir les plaies, et de placer le visage des hommes du côté que la séparation avoit été faite, afin que la vue de ce châtiment les rendit plus modestes. Apollon obéit, et ramassant les peaux coupées, il les réunit toutes à la manière d'une bourse que l'on ferme, ainsi que cela paroît encore. Il les polit avec un instrument semblable à celui dont se servent les cordonniers, et laissa seulement quelques plis qui sont comme des cicatrices que l'homme ne peut regarder sans se souvenir de son ancien crime. Cette division étant faite, chaque moitié cherchoit à rencontrer celle qui lui étoit propre; et s'étant trouvées toutes les deux, elles se joignoient avec une telle ardeur, dans le desir de rentrer dans leur ancienne unité, qu'elles périssoient dans cet embrassement, oubliant toutes les fonctions nécessaires à l'entretien de la vie. Quand l'une des moitiés périssoit, l'autre qui restoit en cherchoit une autre, à laquelle elle s'unissoit de nouveau; et cela arrivoit indifféremment aux deux sexes. Ainsi, le genre humain alloit bientôt être détruit, si Jupiter, touché de ce malheur, n'eût fait un changement à la

conformation de ces moitiés, par le moyen duquel cette union ne fut plus un obstacle à la continuation de l'espéce, non plus qu'aux autres soins nécessaires pour vivre. C'est de là qu'a pris naissance l'amour mutuel, qui, par l'union étroite qu'il met entre deux personnes qui s'aiment, rétablit en quelque sorte leur nature dans son ancienne perfection. Chacun de nous n'est donc pas un homme parfait, mais seulement une moitié de ce qu'il étoit originairement: moitié qui a été séparée de son tout de la même manière que nous voyons séparer une sole ou une plie. Ces moitiés cherchent toujours leurs moitiés; et c'est d'où procède la différence des inclinations. Les hommes qui recherchent les femmes, et les femmes qui aiment les hommes, sortent de ce composé des deux sexes, nommé *androgyne*. Les autres, qui n'étoient composés que d'un sexe, cherchent leur semblable. Cette inclination a de bons effets parmi les hommes, parceque, les portant dès leur jeunesse à converser avec ceux qui sont plus avancés en âge, ils se forment à la vertu, et se rendent propres aux emplois de la république. Dans un âge mûr ils ont à leur tour les mêmes attentions pour la jeunesse qui s'attache à eux. Ils sont d'autant plus maîtres de leur consacrer leurs soins, qu'ils n'en sont point détournés par les embarras domestiques: car ils aiment le célibat, et ne se soumettent au mariage que lorsqu'ils y sont invités par la loi. C'est bien à tort que la jeunesse de ce caractère est blâmée, puisqu'au contraire ce n'est que par grandeur d'ame et par générosité qu'ils re-

cherchent leurs semblables, dans l'espérance d'y trouver les mêmes qualités.

« Toutes les fois que quelqu'un rencontre sa moitié, il demeure saisi et agité d'une ardeur véhémente; et la séparation d'un objet si cher, quand même elle ne dureroit qu'un moment, lui est d'une douleur insupportable. Les délices que de vrais amants trouvent à être ensemble n'ont point une source déshonnête. Ce qu'ils desirent l'un de l'autre n'est pas si commun, et ne peut s'exprimer: ils se le font comprendre par des signes obscurs, que leur mutuelle affection leur rend intelligibles. Et si Vulcain, leur apparoissant avec des instruments de son art, leur disoit: « Qu'est-ce que vous demandez réciproque« ment? » et que les voyant hésiter, il continuât à les interroger ainsi: « Ce que vous voulez, n'est-ce pas « d'être tellement unis ensemble, que ni jour ni nuit « vous ne soyez jamais l'un saus l'autre? Si c'est là ce « que vous desirez, je vais vous fondre, et vous mê« ler de telle façon, que vous ne serez plus deux per« sonnes, mais une seule, non seulement pendant « cette vie, mais encore dans le tombeau. Voyez donc, « encore une fois, si c'est là le sujet de vos desirs, et « ce qui peut vous rendre parfaitement heureux. » Si, dis-je, Vulcain leur tenoit ce discours, il est certain qu'aucun ne refuseroit son offre, ni ne rechercheroit autre chose pour l'accomplissement de ses desirs, jugeant que Vulcain a développé ce qui de tout temps étoit caché au fond de leur ame, ce desir d'un mélange si parfait avec la personne aimée qu'on ne

composât plus qu'un tout avec elle : desir qui n'est autre chose qu'une pente naturelle à rétablir notre nature dans sa première perfection. Car, comme je l'ai déja dit, nous étions autrefois un composé parfait, qui a été divisé pour punir notre injustice ; et l'on appelle amour l'inclination que l'on a, et les efforts que l'on fait pour rejoindre ces deux parties. Nous devons donc prendre garde à ne commettre aucune faute contre les dieux, de peur d'être exposés à une seconde division. Tâchons d'obtenir d'eux le bien que nous cherchons par l'inspiration de l'amour auquel on ne sauroit résister sans résister aux dieux mêmes : amour qui, si nous nous le rendons favorable, nous fera trouver cette partie de nous-mêmes nécessaire à notre bonheur : grace très rare, et qui n'est accordée qu'à un petit nombre.

« Mais, au reste, qu'Éryximaque ne s'avise pas de critiquer ces dernières paroles, comme si elles notoient Pausanias et Agathon. Peut-être ont-ils cette origine mâle et généreuse que nous avons louée tantôt. Quoi qu'il en soit, je suis certain que nous serons tous heureux, tant les hommes que les femmes, si nous suivons les impressions de l'amour, et si nous jouissons de ses faveurs, recouvrant par-là notre ancienne nature. Cet état étant parfaitement heureux, on ne peut nier que ce qui en approche le plus, qui est de rencontrer un ami capable de remplir le cœur, ne soit ce qu'il y a de meilleur et de plus desirable ; et en louant Dieu de ce bonheur, c'est amour que nous louons, et auquel il est bien juste que nous ren-

dions graces, puisque non seulement il nous assiste dans le temps présent, en nous donnant ce qui nous convient, mais qu'il nous fait espérer encore que, si nous sommes fidèles au service des dieux, il rendra notre bonheur complet, en remédiant aux défauts de notre nature, et la rétablissant dans sa première perfection.

« Voilà, Éryximaque, ce que j'avois à dire sur l'amour. J'ai mis au jour des idées différentes des vôtres; mais je vous conjure, encore une fois, de ne point faire la critique de mon discours, afin de ne rien dérober du temps qui nous reste pour entendre les autres, ou plutôt pour entendre Agathon et Socrate, les deux seuls qui aient à parler. »

« Je vous obéirai, dit Éryximaque, et d'autant « plus volontiers que votre discours m'a charmé, « mais à un tel point que, si je ne connoissois com- « bien sont éloquents Socrate et Agathon en matière « d'amour, je craindrois fort qu'ils ne demeurassent « court, la matière paroissant épuisée par tout ce qui « a été dit jusqu'à présent. Je ne laisse pas cepen- « dant d'attendre encore beaucoup d'eux. »

« Vous vous êtes très bien tiré d'affaire, dit So- « crate; mais, si vous étiez à ma place, vous seriez « dans la crainte, Éryximaque, et dans la perplexité « où je suis présentement: et ma crainte augmentera « encore quand Agathon aura parlé avec cette élo- « quence qui lui est ordinaire. »

« Vous voulez, ô Socrate, dit Agathon, m'enchan- « ter par vos flatteries, afin que je tremble devant

« vous, en m'imaginant que cette assemblée attend « d'aussi grandes choses de moi, que si j'avois à pa- « roître sur un théâtre. »

« J'aurois bien peu de mémoire, reprit Socrate, « si je vous soupçonnois d'être intimidé par une pe- « tite troupe de gens tels que nous : vous que j'ai vu « paroître hier sur la scène tragique, environné des « comédiens, et qui avez récité vos vers sans aucune « crainte devant une si nombreuse assemblée. »

« Ah ! je vous prie, répondit Agathon, ne croyez « pas, Socrate, que je sois tellement enivré du théâtre « et de ses applaudissements, que j'ignore combien « le jugement d'un petit nombre de sages est préfé- « rable à celui de la multitude. »

« Je serois bien injuste, reprit Socrate, si je dou- « tois de votre discernement, et si je n'étois persuadé « que vous trouvant avec un petit nombre de per- « sonnes qui vous paroîtroient sages, vous les préfé- « reriez au vulgaire. Mais peut-être ne sommes-nous « pas de ces sages ; car enfin nous étions hier mêlés « avec le vulgaire. Mais, supposé que vous vous trou- « vassiez avec ces mêmes sages, craindriez-vous de « faire quelque chose qu'ils pussent désapprouver ? »

« Oui, certainement, je le craindrois, » répondit Agathon.

« Et n'auriez-vous pas la même crainte avec les « personnes vulgaires ? » reprit Socrate.

« Phèdre prit la parole là-dessus, et dit à Agathon :

« Mon cher, si vous continuez à répondre à Socrate,

« il ne se mettra pas en peine du reste : car il est con-« tent pourvu qu'il ait quelqu'un avec qui disputer, « principalement quand c'est une personne qui a de « la beauté. Je prends grand plaisir à entendre dis-« courir Socrate ; mais je ne dois pas souffrir que ce « que nous avons entrepris à l'honneur de l'amour « demeure imparfait. Que chacun achève donc dans « son rang de louer ce dieu. Après cela vous dispute-« rez tant qu'il vous plaira. »

« Vous avez raison, Phèdre, dit Agathon : rien ne « m'empêche de parler, puisque en effet je pourrai « d'autres fois rentrer en dispute avec Socrate. J'éta-« blirai donc d'abord le plan de mon discours, et « puis je commencerai. »

DISCOURS D'AGATHON.

« Il me paroît que ceux qui ont parlé jusqu'ici ont plutôt célébré les bienfaits de l'Amour, et le bonheur qu'il procure aux hommes, qu'ils n'ont loué l'Amour même. On a bien dit de quelles faveurs il est la source ; mais on ne l'a pas encore fait connoître lui-même. La bonne méthode de louer est pourtant d'exposer d'abord quelle est la nature du sujet que l'on loue, et de passer ensuite aux effets dont il est la cause. Il faut donc dire, premièrement, quel est ce dieu, et faire ensuite connoître les faveurs qu'on reçoit de lui. Je commence par assurer non seulement qu'il jouit du bonheur attaché à la nature divine, mais encore (s'il est permis de le dire)

qu'il est le plus heureux de tous les dieux, parcequ'il n'y en a point qui soit si beau ni si excellent que lui. Voulez-vous savoir, Phèdre, pourquoi je le crois le plus beau? C'est qu'il est le plus jeune. On le voit bien par l'aversion qu'il a pour la vieillesse, et par son inclination pour la jeunesse, qui l'accompagne toujours: car, suivant l'ancien proverbe, chacun s'attache à son semblable.

« Je conviens de plusieurs choses que Phèdre a avancées; mais je ne saurois lui accorder que l'Amour soit plus ancien que Saturne et Japet. Je soutiens, au contraire, qu'il est le plus jeune des dieux, et qu'il est toujours jeune. Dans tout ce qu'Hésiode et Parménide nous rapportent de l'ancienne histoire des dieux (supposé qu'elle soit telle qu'ils nous la racontent) on ne remarque aucun événement qui ne puisse être attribué à la nécessité plutôt qu'à l'Amour. En effet, les dieux n'eu seroient pas venus entre eux à des divisions, à des violences, et à ces mutilations honteuses qu'on leur attribue, s'ils avoient eu l'Amour parmi eux. L'amitié et la paix y auroient régné, ils auroient été tranquilles et unis comme ils l'ont été depuis que l'Amour leur a fait sentir son pouvoir. Il est donc certain qu'il est jeune, et de plus il est tendre et délicat. Il faudroit un Homère pour exprimer cette tendre délicatesse. Homère dit qu'Até ou la Calamité est une déesse qui ne s'appuie point sur la terre, mais qu'elle marche sur la tête des hommes. Il donne par-là à conjecturer clairement combien elle est délicate. J'aurois besoin d'user de quel-

que expression semblable, pour faire connoître que l'Amour est encore plus délicat et plus tendre, puisque la tête même seroit trop rude pour lui, et qu'il s'arrête non seulement sur des choses délicates, mais même sur celles qui le sont le plus, telles que l'ame et l'esprit des hommes et des dieux. Encore fait-il un choix entre ces esprits, car il rejette ceux qu'il trouve grossiers. Mais outre qu'il ne s'attache qu'aux ames les plus délicates, il les pénètre de toutes parts, y entre et en sort sans en être aperçu; ce qui est encore une preuve de sa souplesse et de sa subtilité. On ne peut pas douter de sa beauté, puisqu'il y a une guerre perpétuelle entre la laideur et l'amour. Il est fleuri et parfumé comme les fleurs mêmes, avec lesquelles il se plaît si fort, qu'il ne s'arrête qu'aux objets où elles se trouvent, et qu'il s'en éloigne en même temps qu'elles. On pourroit apporter plusieurs autres preuves de la beauté de ce dieu, si celles-ci n'étoient suffisantes.

« Parlons de sa vertu. Il ne peut recevoir aucune offense de la part des hommes ni des dieux; et aussi n'y a-t-il aucun d'eux qui soit offensé par lui : car s'il souffre, ou s'il fait souffrir les autres, c'est sans aucune contrainte, la violence étant incompatible avec l'Amour. Tous ceux qui éprouvent le pouvoir de l'Amour s'y sont soumis volontairement. Or, selon les lois, on ne commet point d'injustice en prenant ce qui est cédé de bon gré. Mais l'Amour n'est pas seulement juste, il est encore tempérant; car la tempérance est une vertu qui domine sur les voluptés.

Et y a-t-il une volupté plus puissante que celle dont l'Amour est le maître? Si donc toutes autres voluptés sont plus foibles que l'Amour, il faut que l'Amour ait la tempérance en partage.

« Sa force n'est pas moins aisée à prouver. Elle est telle, que Mars même ne lui résiste pas : car on ne dit pas que Mars retient l'Amour, mais que l'amour de Vénus retient Mars. Ainsi, surmonter celui qui surmonte les autres, n'est-ce pas être le plus fort de tous?

« Après avoir parlé de la justice, de la tempérance et de la force de ce dieu, il reste à faire connoître sa sagesse. Pour honorer donc mon art, comme Éryximaque a voulu honorer le sien, je dirai que l'Amour possède si excellemment la poésie, qu'il la communique à qui il lui plaît. En effet, quiconque est inspiré de l'Amour devient aussi poëte, quand même son esprit seroit naturellement grossier. Et si l'Amour fait les poëtes, il est indubitable qu'il est poëte lui-même, puisqu'on n'enseigne point ce qu'on ne sait pas, comme on ne donne point ce qu'on n'a pas. Qui doute que la production des animaux ne soit l'ouvrage de l'Amour, et un effet de sa sagesse? Mais cette même sagesse ne nous donne-t-elle pas aussi tous les arts? et celui qui a l'Amour pour maître n'excelle-t-il pas bientôt en quelque art que ce soit? Au contraire, ne voit-on pas languir dans l'obscurité tous ceux que ce dieu n'anime pas? Apollon lui-même est disciple de l'Amour, puisque sans lui il n'auroit pas inventé la manière de tirer

de l'arc, la médecine et la divination. Tous les autres dieux inventeurs des arts, comme les Muses, Vulcain et Minerve, en sont de même redevables à l'Amour. C'est lui qui a aussi enseigné à Jupiter l'art de gouverner les hommes et les dieux. Ainsi, les affaires des uns et des autres sont conduites par l'Amour, c'est-à-dire par l'impression de la beauté : car ce qui lui est contraire ne peut jamais attirer l'Amour. Avant que ce dieu eût paru, il s'est commis plusieurs actions cruelles et indignes parmi les dieux, ainsi que je l'ai remarqué au commencement de ce discours. On appelle ce temps le régne de la Nécessité. Mais aussitôt que le desir des belles choses eut fait naître ce dieu dans le monde, toutes sortes de biens se répandirent tant dans le ciel que sur la terre. Il me semble donc, Phèdre, que j'ai eu raison d'avancer que ce dieu est très beau et très bon, et qu'il communique ces mêmes avantages aux autres. Je puis autoriser mes pensées sur ce sujet de certains vers qui me reviennent dans l'esprit, et dont voici le sens :

« C'est ce dieu qui procure la paix aux hommes, « qui apaise les vents, qui répand la sérénité sur la « surface de la mer, et qui fait reposer les humains « tranquillement. C'est ce même Amour qui ensei- « gne la politesse, et qui concilie l'amitié entre les « hommes, en les assemblant dans une douce so- « ciété. Il est notre maître et notre chef, dans les « danses et les sacrifices qui se célèbrent les jours « solennels. Il adoucit les naturels féroces. Toute

« haine est chassée, et toute amitié est formée par « lui. Il est favorable, bienfaisant, admiré des sa- « ges, agréable aux dieux, l'objet des desirs de ceux « qui ne le possédent pas encore, un trésor pré- « cieux à ceux qui le possédent, le père des délices, « des doux charmes, des agréments, des tendres « voluptés; il s'intéresse aux bons, et méprise les « méchants. C'est de lui qu'on est secouru, protégé « et gouverné dans les travaux et dans toutes les « actions de la vie. Enfin, il est la gloire des dieux « et des hommes. Il doit être suivi et célébré avec « des hymnes par ceux que lui-même a instruits des « divins chants dont il se sert pour répandre la dou- « ceur parmi les dieux et parmi les hommes. »

« A ce dieu charmant, ô Phèdre, je consacre ce discours, que j'ai entremêlé de choses badines et sérieuses, selon la portée de mon esprit! »

« Tous les conviés donnèrent un applaudissement général à Agathon, et jugèrent qu'il avoit parlé d'une manière digne du dieu et de lui. Après quoi Socrate s'étant tourné vers Éryximaque :

« N'avois-je pas raison, lui dit-il, de prévoir que « l'éloquence d'Agathon épuiseroit la matière, et ne « me laisseroit plus rien à dire? »

« Vous avez bien conjecturé, répondit Éryxima- « que, de l'éloquence d'Agathon, mais très mal de la « vôtre, si vous avez cru pouvoir en manquer. »

« Qui est-ce, répondit Socrate, qui ne seroit pas « intimidé aussi bien que moi, ayant à parler après « un discours si parfait, admirable en toutes ses par-

« ties, mais principalement sur la fin, où il paroît « une élévation et une élégance qu'on ne sauroit « considérer sans étonnement? Je me trouve si éloi« gné de pouvoir parvenir à cette perfection que, « me sentant saisi de honte, j'aurois quitté la place, « si j'en avois eu la liberté: car je sais ce que j'ai « éprouvé avec Gorgias[1]; et, me souvenant de ce « que rapporte Homère touchant la tête de la Gor« gone, j'ai pensé qu'Agathon lançoit sur moi l'élé« gance de Gorgias, qui m'alloit en quelque sorte pé« trifier, en me réduisant à un honteux silence. J'ai « reconnu en même temps combien j'étois témé« raire, lorsque je me suis engagé avec vous à rap« porter en mon rang les louanges de l'Amour, et « que je m'étois vanté d'être savant dans cette ma« tière, puisque j'ignorois comment il faut louer « quelque sujet que ce soit. J'avois été jusqu'ici as« sez stupide pour croire qu'on ne peut faire entrer « dans les louanges que des choses véritables, entre « lesquelles il falloit choisir les plus belles, et les « placer de la manière la plus convenable. Fondé « sur cette opinion, je me fiois à ma capacité, et « croyois pouvoir réussir. Mais enfin j'ai reconnu « que cette méthode n'étoit pas bonne, et qu'il fal« loit attribuer toutes sortes de perfections au sujet « que l'on a entrepris de louer, soit qu'elles lui ap« partiennent en effet, soit qu'elles ne lui appartien« nent pas, la vérité ou la fausseté n'étant en cela de

[1] Gorgias le Léontin, sophiste et orateur célèbre, qui passe pour être l'inventeur du nombre oratoire, et de l'art d'improviser.

« nulle importance. C'est ainsi que vous attribuez « toutes choses à l'Amour. Vous le faites si grand, et « la cause de si grandes choses, qu'il est impossible « que les ignorants ne le croient très beau et très « bon : car, pour les gens éclairés, cette manière de « louer ne leur imposera jamais. Elle m'étoit tout-à- « fait inconnue, lorsque je vous ai donné ma parole. « C'est donc seulement ma langue et non pas mon « esprit qui a pris cet engagement. Aussi me seroit-il « impossible de le remplir à votre manière ; mais j'y « satisferai à la mienne, si vous le voulez ; et, selon « ma coutume, je ne m'attacherai qu'à dire des cho- « ses vraies, sans me donner ici le ridicule de pré- « tendre disputer d'éloquence avec vous. Voyez, « Phèdre, si vous serez content d'un éloge qui ne « passera pas les bornes de la vérité, et dont le style « sera simple. »

« J'approuve fort, répondit Phèdre, et toute l'as- « semblée approuve de même que vous parliez comme « il vous plaira. »

« Permettez-moi, Phèdre, reprit Socrate, de « faire quelques questions à Agathon, afin qu'étant « éclairé par lui, je puisse parler avec plus d'assu- « rance. »

« Très volontiers, » répondit Phèdre.

« Après quoi Socrate commença.

DISCOURS DE SOCRATE.

« Je trouve, mon cher Agathon, que vous vous êtes fait un plan très juste, en vous proposant de montrer quelle est la nature de l'amour, et ensuite quelles sont ses opérations. Mais après les magnifiques louanges que vous lui avez données, je vous prie de me dire si cet amour est l'amour de quelque chose ou de rien : car si, en vous parlant d'un père, je vous demandois de qui donc est-il père, votre réponse, pour être juste, devroit être qu'il est père d'un fils ou d'une fille : n'en conveucz-vous pas? »

« Oui, sans doute, » dit Agathon.

« Souffrez donc, ajouta Socrate, que je vous fasse encore quelques interrogations, pour vous découvrir micux ma pensée. Un frère est-il frère de quelqu'un? »

« Oui, » répondit Agathon.

« Est-ce d'un frère ou d'une sœur? »

« Ce peut être de l'un et de l'autre. »

« Tâchez donc, reprit Socrate, de nous montrer si l'amour est l'amour de quelque chose ou de rien? »

« De quelque chose, certainement. »

« Retenez bien ce que vous avancez là-dessus. Mais, avant que d'aller plus loin, dites-moi encore si l'amour desire la chose dont il est amour? »

« Il la desire beaucoup. »

« Mais, reprit Socrate, est-il possesseur de cette

chose qu'il desire? ou plutôt ce qu'il desire n'est-il pas hors de lui? »

« Vraisemblablement, reprit Agathon, il n'a pas « la chose qu'il desire. »

« Vraisemblablement? Pour moi je trouve que ce n'est pas dire assez. Il faut nécessairement que celui qui desire manque de la chose qu'il desire. Un homme, par exemple, qui est grand et qui est fort, desire-t-il la grandeur et la force? »

« Il me paroît, répondit Agathon, que cela ne sau« roit être : car on ne manque pas de ce qu'on pos« séde. »

« Vous avez raison, reprit Socrate : car, s'il arrivoit que celui qui jouit de la force, de la santé, de l'agilité, desirât ces sortes de choses, il faudroit avouer qu'il desire ce qu'il posséde. Prenons bien garde à ceci. Vous trouverez que, dans le temps qu'on est possesseur d'une chose, on la posséde nécessairement, soit qu'on le veuille, soit qu'on ne le veuille pas. Or, qui est celui qui, ayant cette chose, s'aviseroit de la desirer? Peut-être nous objectera-t-on qu'une personne qui seroit riche et saine pourroit dire : « Je souhaite les richesses et la santé, et « par conséquent je desire ce que je posséde. » Mais ne lui répondrions-nous pas : « Votre desir ne peut « tomber que sur l'avenir : car, puisque vous possé« dez ces choses présentement, il est certain que « vous les avez sans que votre volonté soit la cause « de cette possession? Vous voyez donc bien que, « lorsque vous dites, je desire une chose que j'ai,

« cela signifie, je desire d'avoir à l'avenir ce que je « n'ai pas besoin de desirer présentement, puisque « je l'ai. »

« A ce que vous dites là, reprit Agathon, je ne « vois rien à répliquer. »

« Tout amour, continua Socrate, a donc pour objet ce que l'on ne posséde pas encore: de même que toute personne qui desire ne desire que ce qu'elle n'a pas encore, ne souhaite d'être que ce qu'elle n'est point, et de posséder que ce qui lui manque. »

« Il est vrai, » dit Agathon.

« Repassons, ajouta Socrate, tout ce que nous venons de dire. Premièrement, l'amour est amour de quelque chose; en second lieu, d'une chose qui lui manque. »

« J'en conviens, » dit Agathon.

« Souvenez-vous, reprit Socrate, quelles sont ces choses que vous avez dit être l'objet de l'amour. Si vous voulez, je vous en ferai souvenir. Vous avez dit, ce me semble, que tout ce que les dieux ont fait n'a pour principe que l'amour des belles choses, parceque le contraire du beau ne peut jamais être l'objet de l'amour. N'est-ce pas ce que vous disiez? »

« Cela même, » répondit Agathon.

« Selon vos propres paroles, l'amour a donc pour objet la beauté, et non pas la laideur? Or, ne sommes-nous pas convenus que l'amour desire les choses qu'il n'a pas? Nous en sommes convenus. L'amour donc est privé de beauté. »

« Il faut nécessairement le conclure. »

« Hé bien donc, appelez-vous beau ce qui est privé de beauté? »

« Non, certainement, » répondit Agathon.

« S'il est ainsi, reprit Socrate, assurez-vous que l'amour est beau? »

« J'avoue, répondit Agathon, que je n'avois pas bien compris ce que je disois de sa beauté. »

« Vous parlez sagement, reprit Socrate. Mais continuez un peu à me répondre. Vous paroît-il que les bonnes choses soient belles? »

« Il me le paroît. »

« Si donc l'amour est privé de beauté, et que le beau soit inséparable du bon, il est donc aussi privé de la bonté. »

« Il en faut demeurer d'accord, Socrate : car il n'y « a pas moyen de vous résister. »

« O mon cher ami, ce n'est pas à Socrate qu'il est impossible de résister, c'est à la vérité. Mais il est temps que je quitte Agathon, et que j'adresse la parole à tous les conviés. Je vous rapporterai donc ce que j'ai ouï dire à Diotime sur le sujet de l'amour. Elle étoit savante sur cette matière et sur plusieurs autres, et pénétroit même jusque dans l'avenir. Ce fut elle qui prescrivit aux Athéniens les sacrifices qui suspendirent dix ans une peste dont ils étoient menacés. Je tiens d'elle tout ce que je sais sur l'amour. Je vais essayer de vous rapporter les instructions qu'elle m'a données; et, pour ne point m'écarter de votre méthode, Agathon, j'expliquerai d'abord ce que c'est que l'amour, et ensuite ses effets. J'avois

dit à Diotime presque les mêmes choses qu'Agathon vient de dire : « Que l'Amour étoit un dieu puissant, « bon et beau ; » et elle se servoit des mêmes raisons que je viens d'employer contre Agathon, pour me prouver que l'Amour n'étoit ni beau ni bon. Je lui répliquai :

« Qu'entendez-vous, Diotime? Quoi! l'Amour se-« roit-il laid et mauvais? »

« Parlez-moi juste, me répondit-elle. Croyez-vous « que tout ce qui n'est pas beau soit nécessairement « laid? »

« Je le croyois ainsi, » lui répondis-je.

« Et croyez-vous, ajouta-t-elle, qu'on ne puisse « manquer de science sans être absolument igno-« rant? N'avez-vous pas pris garde qu'il y a un mi-« lieu entre la science et l'ignorance, qui est d'opi-« ner avec vraisemblance, et de tenir à la vérité sans « pourtant la connoître avec certitude? Cela ne se « peut appeler science, puisqu'elle doit être fondée « sur des raisons certaines ; ce n'est pas une igno-« rance non plus : car ce qui participe au vrai ne « peut, avec justice, recevoir ce nom. Ainsi, il y a « une opinion droite qui tient le milieu entre la « science et l'ignorance. »

« J'avouai à Diotime qu'elle disoit vrai.

« Ne condamnez donc pas, reprit-elle, tout ce « qui n'est pas beau à être laid, et tout ce qui n'est « pas bon à être mauvais ; et convenez, par les rai-« sons que nous venons de dire, que, pour avoir « reconnu que l'Amour n'est ni beau ni bon, vous

« n'êtes pas dans la nécessité de le croire laid et mau-
« vais. »

« Mais pourtant, lui répliquai-je, tout le monde « est d'accord que l'Amour est un grand dieu. »

« Par tout le monde, entendez-vous, Socrate, les « savants ou les ignorants? »

« J'entends tout le monde, lui dis-je, sans excep- « tion. »

« Comment, reprit-elle en souriant, pourroit-il « passer pour un grand dieu parmi ceux qui ne le « reconnoissent pas même pour un dieu? »

« Qui peuvent être ceux-là? » dis-je.

« Vous et moi, » répondit-elle.

« Comment, repris-je, pouvez-vous assurer que je « vous aie rien dit d'approchant? »

« Je vous le montrerai aisément, dit-elle. Répon- « dez-moi, je vous prie. N'assurez-vous pas que « tous les dieux sont beaux et heureux? Oseriez- « vous priver quelqu'un des dieux de ces attri- « buts? »

« Non, par Jupiter! » lui répondis-je.

« N'appelez-vous pas heureux ceux qui possèdent « les belles et les bonnes choses? »

« Ceux-là seulement. »

« Mais, dans vos discours précédents, vous avez « établi que l'Amour desiroit les belles et les bonnes « choses, et que le desir étoit une marque de priva- « tion. »

« Je l'ai établi en effet. »

« Comment donc, reprit Diotime, se peut-il faire

« que l'Amour soit dieu, étant privé de tous ces « biens? »

« Il faut que j'avoue que cela ne se peut, » répondis-je.

« Ne voyez-vous donc pas bien que vous ne pen« sez pas que l'Amour soit un dieu? »

« Quoi! lui répondis-je, est-ce que l'Amour est « mortel? »

« Je ne dis pas cela. »

« Mais enfin, Diotime, dites-moi, qu'est-il donc? »

« C'est, Socrate, ce qu'on appelle un démon, une « nature qui tient le milieu entre les dieux et les « hommes. »

« Quelle est, lui demandai-je, la puissance d'un « démon? »

« D'être l'interprète et l'entremetteur entre les « dieux et les hommes, en portant au ciel les vœux « que les hommes y adressent, et rapportant aux « mêmes hommes les ordonnances des dieux, tou« chant le culte qui leur est dû. Cet être entretient « une communication mutuelle entre les parties de « l'univers les plus séparées, et doit être regardé « comme le lien qui unit ce grand tout. C'est de ces « démons que procèdent la divination, les enchante« ments, la magie, tout ce qui concerne les sacrifi« ces, et les fonctions des prêtres. C'est encore par « leur moyen que les songes mystérieux et autres « avertissements des dieux nous sont envoyés, la « nature divine ne se communiquant point immé« diatement aux hommes. Celui qui est savant dans

« toutes ces choses est appelé d'un nom qui signifie « heureux et sage; et les autres, qui excellent dans « les arts mécaniques, sont appelés mercenaires. « L'Amour est un de ces démons, qui sont en grand « nombre, et de plusieurs sortes. »

« De quels parents tire-t-il sa naissance? » dis-je à Diotime.

« Je vais vous le dire, répondit-elle, quoique le « récit en soit long:

« A la naissance de Vénus il se fit un souper où « tous les dieux assistèrent, et en particulier Porus, « fils du Conseil et dieu de l'Abondance. Le repas fini, « la Pauvreté étoit venue en chercher des débris, et « se tenoit à la porte, d'où elle aperçut Porus en- « dormi dans le jardin de Jupiter, après s'être rem- « pli de nectar, parceque le vin n'étoit pas encore « en usage. Pressée de son indigence, elle desira le « commerce de ce dieu, et chercha les moyens de « le surprendre. Elle alla donc auprès de lui : et « c'est de ces deux principes si opposés que l'Amour « prit naissance. Il est attaché à Vénus, parcequ'il « a été conçu le jour qu'elle est née. Il desire la « beauté, parceque cette déesse est belle. Fils de « la Pauvreté, et fils du dieu de l'Abondance, il « tient du naturel de l'un et de l'autre. Suivant « celui de sa mère il est indigent; et bien loin d'être « beau et délicat, comme plusieurs le pensent, il est « maigre, malpropre, marche nu-pieds, et sans ha- « bits, est attaché à la terre malgré ses ailes, sans « maison ni demeure fixe, couchant à l'air, aux por-

« tes, et dans les places publiques. Mais tenant aussi « de son père, il recherche ce qui est beau et bon; « il est hardi et industrieux dans cette poursuite, in- « ventant sans cesse des artifices et des expédients « nouveaux; il s'étudie à la philosophie et à la pru- « dence; c'est un éloquent sophiste, et le plus grand « de tous les enchanteurs. De sa nature il n'est ni « mortel ni immortel, mais il s'éteint par sa propre « indigence, et il recommence à vivre par l'abon- « dance qu'il tient de son père. Il s'éteint et se ranime « quelquefois en un même jour. Il acquiert sans « cesse et dissipe de même : ainsi il n'est ni riche ni « pauvre. Il tient aussi le milieu entre le savoir et « l'ignorance : car les dieux étant sages par leur na- « ture, ne peuvent philosopher, et n'ont point à de- « sirer la sagesse. Les gens qui sont dans l'autre ex- « trémité ne philosophent pas non plus : car le carac- « tère de la parfaite ignorance, et son plus pernicieux « effet, c'est de persuader à ceux qui n'ont point la « sagesse, qu'elle ne leur manque pas, et de leur ôter « par-là le desir de la rechercher, parcequ'on ne de- « sire jamais les choses dont on croit être posses- « seur. »

« Qui donc, Diotime, sont ceux qui s'appliquent « à la philosophie, puisque vous excluez de cette « étude les sages et les ignorants? »

« Un enfant le comprendroit, répondit-elle. Ce « sont ceux qui tiennent le milieu entre ces deux « contraires, et l'Amour est de ce nombre. La sa- « gesse tient rang entre les plus belles choses qui

« sont l'objet de la recherche de l'Amour. De là « concluons nécessairement que l'Amour est philo- « sophe, et qu'ainsi il tient le milieu entre les sages « et les ignorants. Il ressemble donc à son père qui « est sage et opulent, et à sa mère qui n'a ni l'une « ni l'autre de ces deux qualités. Voilà, mon cher « Socrate, quelle est la nature des démons. De la « manière dont vous aviez parlé de l'Amour, il « paroît que vous le conceviez plutôt comme la « chose aimée, que comme celle qui aime; et cela « supposé, il n'est pas surprenant que vous ayez « donné dans l'erreur de croire l'Amour très beau : « car ce qui est aimable est en effet beau, délicat « et parfait. »

« Vous raisonnez si bien, Diotime, qu'il faut con- « venir de ce que vous dites. Mais l'Amour étant tel, « ajoutai-je, de quelle utilité peut-il être aux hom- « mes? »

« C'est, Socrate, ce que je vais, répondit-elle, « m'efforcer de vous apprendre. Suivant la définition « que nous avons donnée de l'Amour et de son ori- « gine, nous avons établi qu'il s'attache aux belles « choses; mais si quelqu'un vous demandoit pour- « quoi s'attache-t-il aux belles choses; ou, pour par- « ler avec plus de clarté, qu'est-ce qu'il en desire « principalement, que répondrions-nous? De les pos- « séder. Cette réponse attire une autre question, « pour savoir ce qui arrive de cette possession. »

« Je ne vois pas présentement, Diotime, ce que « je pourrois dire là-dessus. »

« Si l'on changeoit de terme, reprit-elle, et qu'en « mettant le bon à la place du beau, ou vous demandât que desire celui qui aime les bonnes choses ? « D'en être possesseur. Et qu'arrivera-t-il à celui qui « possèdera ces bonnes choses? »

« La réponse, lui dis-je, est plus facile de cette « manière : il lui arrivera d'être heureux. »

« Il est vrai, répondit Diotime : car tous ceux qui « sont heureux ne le sont que par la possession des « bonnes choses. Cela termine la question, n'étant « pas besoin de rechercher pourquoi celui qui veut « être heureux desire la félicité. »

« Vous avez raison, » lui dis-je.

« Croyez-vous, Socrate, reprit-elle, que cet amour « des bonnes choses, et ce desir de les posséder, « soient communs à tous les hommes? »

« Je le crois, » répondis-je.

« Pourquoi donc, Socrate, ne disons-nous pas que « tous les hommes aiment? et puisqu'ils aiment tou-« jours, et les mêmes choses, pourquoi donne-t-on le « nom d'amants aux uns, sans le donner aux autres? »

« Je m'en étonne, » lui dis-je.

« Ne vous en étonnez point, Socrate : c'est que ce « nom, qui conviendroit à la rigueur à tous les hom-« mes, n'est pourtant attribué qu'à ceux qui ont un « amour d'une certaine espèce, et qu'il y a d'autres « termes particuliers pour désigner ceux qui aiment « d'une autre sorte. »

« Éclaircissez-moi cela, je vous en prie, par quel-« que exemple. »

« En voici un, reprit-elle : le mot *faire*, comme « vous savez, a une vaste signification : il exprime « en général ce qui fait passer du non-être à l'être. « Tout exercice des arts est action, et tout agent est « *facteur*, s'il est permis de se servir de ce terme. »

« Vous avez raison, » lui répondis-je.

« Vous voyez cependant que chaque art et chaque « action donne son nom particulier à celui qui la « produit, et que le mot général, *faire*, n'a été ap- « pliqué qu'à ceux qui composent des vers : *poésie* si- « gnifiant *action*, et *poëte* celui *qui agit*. Il en est de « même de l'Amour : car, en général, le desir du bien « et de la félicité, qui est commun à tous les hommes, « n'est autre chose que ce grand et décevant Amour ; « mais le desir de ces bonnes choses, qui porte à les « rechercher dans les richesses, dans les arts, et « dans les sciences, n'est point appelé amour, non « plus que ceux qui s'y attachent ne sont point ap- « pelés amants, mais prennent les noms particuliers « de ces arts et de ces sciences qu'ils ont acquises. Il « n'y a qu'une seule espéce d'amour qui garde son « nom, et qui fasse appeler amants ceux qui la sui- « vent. »

« Vous parlez très bien, Diotime. »

« Quelques uns, reprit-elle, croient que c'est ai- « mer que de rechercher la moitié de soi-même ; et « pour moi j'assure que la moitié de soi-même, ni le « tout, ne sont aimables qu'autant que le bon s'y « trouve en quelque manière. En effet, lorsque les « mains et les pieds se trouvent mauvais et nuisibles,

« ne se résout-on pas à s'en défaire? On n'aime pas « une chose parcequ'elle est à soi, mais parcequ'elle « est bonne, si ce n'est que l'on s'approprie tout ce « qui paroît bon, et que l'on regarde comme étranger « ce que l'on croit mauvais. Puisqu'en un mot les « hommes n'aiment que ce qui est bon, il n'y a que « le bon qui soit l'objet de l'amour des hommes. N'ê- « tes-vous pas de cet avis, Socrate? »

« Certainement, Diotime. »

« Il faut donc dire simplement que les hommes « aiment ce qui est bon. »

« Il est vrai. »

« Ne faut-il point ajouter, reprit-elle, qu'ils de- « sirent de le posséder? »

« Il le faut. »

« Et non seulement qu'ils desirent de le posséder, « mais de le posséder toujours? »

« Toujours. »

« L'amour donc en général est l'inclination qui « fait desirer à chacun de posséder toujours ce qui « lui paroît bon. »

« Il n'y a rien de plus vrai, » répondis-je.

« Après avoir connu que l'amour est universel, « il faut voir quelle est la manière, l'usage, et les con- « ditions qui déterminent à l'appeler Amour. Ne « pouvez-vous point le dire, Socrate? »

« Si j'étois capable de donner cet éclaircissement, « lui répondis-je, je ne serois pas venu m'instruire « auprès de vous, et je ne serois pas aussi surpris « que je le suis de votre savoir. »

« Je vous l'expliquerai donc. C'est une production « causée par le goût pour la beauté tant spirituelle « que corporelle. »

« Il faudroit un devin, répondis-je, pour dévelop- « per cette énigme : je ne l'entends en aucune façon. »

« Je vais parler plus clairement. Tous les hommes, « Socrate, ont dès leur naissance une disposition à « produire ; elle se manifeste avec l'âge ; elle réside « dans l'ame aussi bien que dans le corps ; elle ne « peut jamais avoir la laideur pour objet. Par-là les « hommes sont perpétués ; et cet effet, quoique cor- « porel, est un ouvrage divin, par lequel un animal, « qui de soi est mortel, devient immortel dans son « espèce. Mais cet ouvrage ne se peut accomplir que « dans un sujet convenable ; et ce ne peut être par « conséquent la laideur, qui n'a nulle convenance « avec la nature divine ; au lieu que la beauté s'y ac- « corde parfaitement, et n'est beauté que par cet ac- « cord, comme la laideur n'est laideur que par sa « dissonance avec la divinité, s'il est permis de par- « ler ainsi. La beauté préside donc à la naissance des « hommes avant les Parques et Lucine. D'où il s'en- « suit que ce qui est disposé à produire, ressent de « la joie et du soulagement en s'approchant du beau, « et éprouve un effet contraire qui arrête sa fécon- « dité, lorsque par quelque contrainte il se trouve « uni à la laideur. Ainsi, plus ces productions sont « avancées, plus le sujet qui les renferme cherche « avidement la beauté, comme la seule chose qui peut « soulager son tourment, et accomplir son ouvrage.

« Voilà, Socrate, ce que c'est que l'amour, et non « pas, comme vous croyez, un simple desir de la « beauté. Il est immortel en quelque sorte, puisque « c'est par lui que l'animal, mortel de lui-même, « parvient à l'immortalité; car cette immortalité est « un bien : et suivant nos principes, l'amour est le « desir par lequel chacun cherche à s'unir inséparablement au bien. »

« Voilà ce que m'enseigna Diotime, dans la conversation que j'eus avec elle touchant l'Amour; et continuant à m'instruire, elle me fit cette question :

« A quelle cause, Socrate, attribuez-vous ce desir « et cet amour? Ne voyez-vous pas avec quelle ar- « deur et quelle véhémence tous les animaux sont « portés au soin de conserver leur espèce; combien « ils travaillent pour fournir la nourriture à leurs « petits; avec quelle audace ils combattent pour les « défendre contre des ennemis qu'ils redouteroient « en toute occasion, et comme ils s'exposent à la « faim et à la mort pour les conserver? Si cela n'arri- « voit que parmi les hommes, on l'attribueroit au rai- « sonnement; mais pour les bêtes, qui en sont pri- « vées, d'où leur peut venir, à votre avis, un si grand « amour? »

« Je ne saurois vous le dire, » lui répondis-je.

« Croyez-vous, reprit-elle, être savant en amour, « quand vous ignorez une pareille chose? »

« Je connois fort bien, Diotime, que j'ai besoin « d'être instruit; et c'est pour cela, comme je vous « l'ai déja dit, que je suis venu à vous. Je vous con-

« jure donc de m'apprendre, non seulement le point « dont il s'agit, mais encore tout ce qui regarde l'A- « mour. »

« Vous n'avez point sujet de vous étonner, reprit « Diotime, si vous croyez sa nature telle que nous « l'avons tantôt définie. Suivant les autres principes « dont nous sommes aussi convenus, toutes les cho- « ses mortelles tendent de tout leur pouvoir à l'im- « mortalité, laquelle ne se peut acquérir que par gé- « nération qui substitue le jeune à la place du vieux: « et cela n'arrive pas seulement dans les sujets qui « se succèdent les uns aux autres; mais chaque sujet « particulier, quoique estimé le même dans toute sa « durée, devient différent par la succession des âges; « il a l'un à mesure qu'il se dépouille de l'autre, et « parvient ainsi jusqu'à la vieillesse. Mais outre ce « changement, il s'en fait encore un continuel dans « toute la matière qui se renouvelle sans cesse: en « sorte qu'un animal, par exemple, en conservant « les mêmes apparences, ne conserve ni le même « sang, ni la même chair, ni les mêmes os, parce- « que les petites parties qui les composent, s'écou- « lent sans cesse, et qu'il en survient aussi sans cesse « de nouvelles, qui prennent leur place. L'ame est « sujette à ces vicissitudes aussi bien que les corps: « ses mœurs, ses coutumes, ses opinions, ses desirs, « ses goûts, ses douleurs, ses craintes, éprouvent de « fréquentes révolutions; et, ce qui est de plus sur- « prenant, ses connoissances mêmes n'en sont pas « exemptes: non seulement les unes s'évanouissent

« pour faire place à d'autres, mais la même ne sub-
« siste pas toujours dans un état semblable : car mé-
« diter n'est autre chose que se rappeler des idées
« qui ne sont plus présentes, et qui par conséquent
« sont sorties de l'esprit; et la mémoire, à qui ap-
« partient cette fonction, fait renaître les sciences
« qui avoient été éteintes par l'oubli. De cette ma-
« nière l'être mortel se conserve toujours, non pas
« par une ferme subsistance, comme l'être divin,
« mais par une succession qui ne souffre aucune
« perte sans la réparer, et qui introduit toujours des
« choses nouvelles à la place de celles qui s'échap-
« pent. Voilà, Socrate, comme une nature périssable
« participe à l'immortalité, que la divinité possède
« par elle-même. Voilà d'où part ce penchant à pro-
« duire son semblable, seule ressource contre la mor-
« talité attachée à la nature humaine. »

« O sage Diotime! m'écriai-je, transporté d'admi-
« ration, faut-il croire tout ce que vous venez de me
« dire? »

« A quoi elle repartit, comme un savant sophiste :

« N'en doutez nullement, Socrate : car si vous
« aviez voulu examiner le desir de gloire dont tous
« les hommes sont possédés, vous vous trouveriez
« stupide de n'avoir pas compris de vous-même les
« choses que je viens de vous expliquer. Ne voyez-
« vous pas combien les hommes desirent de se ren-
« dre recommandables à la postérité, combien ils
« travaillent pour acquérir une gloire future? Car
« c'est encore plus par ce motif que par amour pour

« leurs enfants qu'ils amassent des richesses, qu'ils « affrontent les périls, et qu'ils s'exposent à la mort. « Pensez-vous qu'Alceste eût souffert la mort pour « son cher Admète, qu'Achille l'eût cherchée pour « venger Patrocle, et que votre Codrus s'y fût dé- « voué pour conserver le royaume à ses enfants, « s'ils n'avoient été poussés par l'espérance de la « mémoire glorieuse que ces généreuses actions leur « devoient acquérir parmi les hommes? Assurément « c'étoit, continua-t-elle, c'étoit par-là qu'ils étoient « animés; et plus les personnes sont vertueuses, « plus elles ressentent ce desir, qui n'est autre chose « que le desir de l'immortalité. Les hommes maté- « riels et grossiers espèrent conserver leur mémoire, « et acquérir le bonheur de l'immortalité par le « moyen de leurs enfants; et c'est ce qui leur fait « rechercher les femmes. Pour ceux qui font plus « de cas de la fécondité de l'ame que de celle du « corps, ils ne s'affectionnent qu'aux productions « qui lui conviennent: je veux dire la prudence et « les autres vertus dont les poëtes peuvent être ap- « pelés les pères et les inventeurs. La plus excel- « lente de toutes ces vertus, c'est la prudence, par « laquelle les affaires publiques et particulières sont « gouvernées, et qui produit la tempérance et la jus- « tice. Celui donc qui a en soi la semence des vertus, « et qui par conséquent participe à la nature divine, « n'a pas plus tôt atteint l'âge de connoître le trésor « dont son ame est remplie, qu'il desire de le répan- « dre au-dehors, et qu'il cherche avec ardeur quel-

« qu'un à qui il puisse le communiquer. La beauté « est une des principales choses qui attirent cette « communication; au lieu que son contraire y est « un obstacle, comme nous l'avons déja dit plusieurs « fois. Si une belle ame docile et généreuse se trouve « unie à un beau corps, ces deux beautés, concou« rant ensemble, ont des charmes incroyables; et « celui qui s'attache à un objet si parfait devient élo« quent en sa présence, et se sent porté avec une « ardeur infinie à lui enseigner la vertu. Étant par« venu à cette liaison, il enfante, pour ainsi dire, les « belles idées qu'il a conçues depuis long-temps, et « qui lui sont plus chères lorsqu'elles lui deviennent « communes avec cet ami qu'il ne perd point de vue, « même quand il est absent. En cultivant ensemble « ces connoissances, leur amitié devient d'autant « plus étroite que ce sont des enfants de leur esprit, « infiniment plus nobles que ceux du corps. Il n'y a « personne qui ne dût choisir ces enfants-là préféra« blement aux autres, sur-tout s'il examinoit ceux « qu'Homère et Hésiode ont laissés, lesquels, étant « immortels, ont aussi acquis une gloire et une mé« moire immortelle à ces excellents hommes. Quels « sont aussi, à votre avis, les enfants que Lycurgue « a laissés aux Lacédémoniens, qui ont été les libé« rateurs de leur patrie et de presque toute la Gréce? « Solon n'est-il pas de même honoré parmi vous pour « être l'auteur de vos lois? Et ne révère-t-on pas plu« sieurs grands hommes dans le reste de la Gréce, « et parmi les Barbares, pour les excellents ouvra-

« ges qu'ils ont laissés, et qui sont la semence de « toute vertu? C'est à cause de ces enfants de leur « esprit qu'on leur a élevé des temples et institué « des sacrifices : honneurs que les enfants qui pro- « cèdent du corps n'ont jamais attirés à leurs pères. « Peut-être votre esprit pénétrera-t-il aisément dans « ce que je vous ai déclaré des mystères de l'Amour; « mais si vous vouliez aller jusqu'à leur source, et « pénétrer ce qu'ils renferment de plus sublime, je « doute qu'il vous fût facile d'y parvenir. Je ne lais- « serai pas de vous le déclarer, et de vous aider au- « tant que je pourrai dans cette découverte. C'est à « vous à seconder mes efforts, et à écouter attenti- « vement ce que je vais vous dire.

« Il faut premièrement que celui qui s'achemine « vers cet amour céleste, et qui y est conduit par le « droit chemin, s'accoutume dès sa jeunesse à con- « templer les beautés matérielles, et à en connoître « la nature et les rapports; qu'il conçoive que celle « qu'il aimera en particulier n'est qu'une espèce des « autres beautés corporelles, dont la beauté univer- « selle est le genre, et qu'en suivant cette beauté uni- « verselle il y auroit de l'absurdité à croire que tout « ce qui est beau n'en est pas une participation. « Cette connoissance empêche que l'on ne s'attache « trop ardemment à un objet particulier, et tourne « toutes les affections vers cet objet général. On s'é- « lève ensuite à connoître que la beauté de l'ame est « plus excellente que celle du corps, et qu'elle doit « lui être préférée : en sorte que, si l'on rencontre

« un jeune homme qui en soit pourvu, quoique d'ail-
« leurs il ne possède aucune des graces extérieures,
« on ne doit pas laisser de s'affectionner à lui, et
« d'employer ses soins et ses instructions à rendre
« son ame encore plus parfaite. Par-là on s'approche
« de la beauté invariable qui réside dans les lois et
« dans les devoirs, en comparaison de laquelle celle
« du corps qui est sujette au changement est mé-
« prisable. On l'admire ensuite dans les sciences; et
« alors, bien loin d'être assujetti, comme un esclave,
« aux charmes de quelque jeune personne, on se
« plonge dans la beauté universelle, comme dans
« une mer, où par une vue directe on puise les con-
« noissances et les raisons que la philosophie fournit
« abondamment, desquelles étant pleinement imbu,
« on n'est plus occupé que d'une science unique, qui
« est celle du beau. Appliquez ici, Socrate, toute la
« pointe de votre esprit. Quiconque a suivi cet ordre
« que je viens de marquer, et, après avoir parcouru
« ainsi tous les degrés de beauté, est arrivé au terme
« de l'amour, contemple cette beauté admirable de
« la nature : beauté qui est subsistante par elle-
« même, n'étant point sujette à fuir, comme elle n'a
« jamais eu de commencement, ne pouvant rece-
« voir ni accroissement ni diminution; dont la per-
« fection est entière et invariable; qui n'est suspen-
« due dans aucun temps, ni affoiblie par le défaut
« d'aucune partie; qui ravit infailliblement tous ceux
« qui la connoissent, sans qu'il soit possible que les
« goûts soient partagés sur son sujet, comme ils le

« peuvent être sur les objets fragiles et composés, « qui sont beaux en quelques parties et défectueux « en d'autres, et qui ne subsistent pas toujours dans « le même état ; beauté universelle, qui ne peut être « représentée à l'esprit sous aucune image, telle que « seroient de beaux yeux ou de belles mains ; ni « même comme un beau discours, un beau raison-« nement, ou quelque science que ce soit ; beauté « qui n'est affectée en particulier ni à un animal, ni « à la terre, ni au ciel, ni à quelque être séparé, « mais qui doit être conçue simplement en elle-« même, sans aucun mélange ; existant indépen-« damment de tout, et exempte de toute altération ; « se communiquant aux natures particulières, sans « que leur changement ni leur ruine lui apporte ni « dommage ni augmentation. Celui qui étant épris « d'un amour légitime s'en sert comme d'un moyen « pour parvenir à connoître cette souveraine beauté, « est arrivé au but où il doit tendre. C'est par cette « voie qu'on peut s'instruire dans la doctrine de l'A-« mour, soit qu'on se conduise soi-même, ou qu'on « soit guidé par un autre. On s'attache à des beautés « particulières, pour s'élever comme par degrés à la « beauté universelle. Après l'avoir admirée dans un « corps particulier, on la reconnoît dans toutes les « beautés corporelles. On passe ensuite à l'esprit : et « on voit que c'est cette même beauté qui se répand « dans les lois, dans les discours, dans l'acquit des « devoirs, et dans toutes les choses dépendantes de « l'esprit, qui sont trouvées belles. De là on s'élève

« aux sciences particulières, d'où on parvient enfin « à celle qui a le beau pour objet, et qui nous rend « capables de le contempler. C'est dans cette occu- « pation que les hommes doivent passer leur vie; et « si jamais vous y parvenez, Socrate, dit la sage Dio- « time, vous avouerez que l'or et les choses estimées « les plus précieuses, que même ces jeunes gens, « dont vous et tant d'autres paroissez enchantés, et « que vous voudriez ne jamais quitter un moment, « que tout cela n'est rien en comparaison du beau « considéré en lui-même. O le merveilleux spectacle « que cette beauté divine, pure, simple, entière, « parfaite, sans mélange de corps ni de couleurs, et « inaccessible à toutes les misères qui corrompent « les biens terrestres! Quelle opinion auriez-vous « d'une vie qui seroit employée à cette contempla- « tion? Ne pensez-vous pas que l'œil qui est capable « d'apercevoir le beau ne conçoit pas seulement l'i- « mage des vertus, mais les vertus mêmes? Car les « ombres ne conviennent plus à qui a atteint la réa- « lité. L'homme arrivé à cet état produisant et nour- « rissant la vertu, devient ami de Dieu, et obtient « l'immortalité, si quelque personne humaine y peut « prétendre. »

« Tels furent les discours de Diotime. J'en suis demeuré convaincu : et ils me portent à persuader aux hommes, autant que je puis, qu'un amour légitime est le moyen le plus sûr et le plus facile pour les conduire à l'heureuse immortalité. L'Amour est donc infiniment digne d'être honoré. Je l'honore moi-

même, et y exhorte les autres de tout mon pouvoir. Je viens de lui donner toutes les louanges que mon esprit m'a pu fournir. Voyez, Phèdre, si vous les jugez dignes d'être admises entre les éloges que vous avez exigés; ou si ce que j'ai dit ne vous semble pas éloge, donnez-leur tel autre nom qu'il vous plaira[1]. »

« Socrate ayant cessé de parler, les autres se répandoient en éloges; mais Aristophane se disposoit à faire quelques observations, parceque Socrate, dans son discours, avoit fait mention de lui, lorsqu'on entendit frapper à coups redoublés à la porte de la cour. On crut que c'étoient de jeunes débauchés qui couroient la ville, accompagnés d'une joueuse de flûte.

« Esclaves, s'écria Agathon, hâtez-vous d'aller « voir ce que c'est: si ce sont des amis qui se pré- « sentent, priez-les d'entrer; si ce sont des incon- « nus, dites-leur que nous ne buvons plus, et même « que nous sommes déja endormis. »

« Un instant après, nous entendons dans la cour la voix d'Alcibiade, qui paroissoit ivre, et qui faisoit grand bruit en criant:

« Où est Agathon? Qu'on me mène auprès de « lui. »

« La joueuse de flûte et quelques jeunes gens qui accompagnoient Alcibiade le prirent sous le bras, et le conduisirent à la porte de la salle. Alcibiade s'y

[1] Ici finit la traduction de madame de Rochechouart, et commence celle de Geoffroy.

arrêta, couronné de violettes et de lierre, la tête environnée de bandelettes :

« Bonsoir, amis, dit-il; voulez-vous admettre pour « votre convive un homme qui n'a déja que trop bu, « ou faudra-t-il nous en aller après avoir couronné « Agathon, ce qui est l'objet principal de notre vi- « site? Il m'a été impossible hier de lui rendre cet « hommage, et je viens aujourd'hui ceindre le front « du plus sage, et, s'il m'est permis de le dire, du « plus beau des poëtes, avec une des bandelettes « qui environnent ma tête. Vous allez rire de mon « ivresse ; riez tant qu'il vous plaira : tout ivre que je « suis, je sais que je dis vrai. Mais voyons, répon- « dez, entrerai-je ou non, sans condition? Buvez- « vous, ou non? »

« Alors tous s'écrient :

« Qu'il entre, qu'il prenne place auprès de « nous! »

« Agathon lui-même l'appelle : Alcibiade s'avance conduit par ses compagnons; il ôte en même temps ses bandelettes, comme pour en couronner Agathon; et ses yeux se fixant sur lui, il n'aperçoit point Socrate, et s'assied entre lui et Agathon : car Socrate s'étoit dérangé pour lui faire place. Dès qu'il fut assis, il embrassa Agathon et le couronna. Aussitôt Agathon ordonna à ses esclaves de déchausser Alcibiade.

« Il sera, dit-il, le troisième sur ce lit[1]. »

[1] Les lits des anciens, autour de la table, étoient ordinairement de trois places.

« Volontiers, répondit Alcibiade; mais où est « donc notre troisième convive? »

« En même temps, il se retourne et voit Socrate. A son aspect, il tressaille, et s'écrie:

« Qu'est-ce que cela? Quoi, Socrate, vous étiez « donc ici en embuscade pour me surprendre, sui- « vant votre coutume, au moment où je vous attends « le moins? Que venez-vous faire ici aujourd'hui; et « au lieu de vous placer auprès d'Aristophane ou de « quelque autre de ceux qui font profession de plai- « santerie, et qui s'imaginent être plaisants, pour- « quoi avez-vous si bien fait que je vous trouve au- « près du plus jeune et du plus beau de l'assem- « blée? »

« Au secours, Agathon, reprit Socrate; protégez- « moi contre Alcibiade, le plus fougueux et le plus « jaloux des amants! il ne peut souffrir que je parle « à un jeune homme aimable, ni même que je le re- « garde; son dépit et sa jalousie le font se porter à « des excès incroyables: il m'accable d'injures, et « peu s'en faut qu'il n'y joigne les coups. Je crains « dans ce moment quelque violence de cette espèce: « tâchez donc de faire ma paix, ou, s'il me menace « de quelque emportement, donnez-moi du secours: « car je crains terriblement sa folie, et l'excès d'une « si furieuse passion. »

« Point de paix à faire entre nous, dit Alcibiade; « j'aurai bientôt une occasion de punir votre infidé- « lité. Quant à présent, Agathon, donnez-moi quel- « ques unes de vos bandelettes, afin que je couronne

« ici cette merveilleuse tête de Socrate. Je ne veux « pas qu'il puisse me reprocher qu'après vous avoir « couronné, je lui aie refusé le même honneur, à lui « dont l'éloquence entraîne tous les hommes, et qui « obtient tous les jours, et à toute heure, le même « triomphe que vous avez reçu hier au théâtre. »

« En parlant ainsi, il prit des bandelettes, en couronna Socrate, et se remit ensuite sur son lit. Après s'y être bien établi :

« Hé bien, dit-il, mes amis, qu'est-ce? Vous me « paroissez d'une grande sobriété; c'est ce que je ne « prétends pas vous permettre : il faut boire; c'est « un article du traité. Je me constitue moi-même le « maître et le roi du festin, jusqu'à ce que vous ayez « bu comme il convient. Agathon, faites-nous apporter la plus grande coupe qu'il y ait à la maison, « ou plutôt qu'on nous donne ce vase énorme qui « tient plus que huit cotyles [1]. »

« Après l'avoir rempli, il le vida le premier, et le fit ensuite présenter à Socrate, en disant :

« Amis, ne soupçonnez de ma part ni supercherie « ni stratagème contre Socrate. Car, après avoir bu « tout autant qu'on l'a exigé, sa raison n'en est pas « pour cela plus troublée. »

« En effet, l'esclave remplit le vase; Socrate but.

« Alors Éryximaque, prenant la parole :

« Que voulez-vous faire, dit-il, ô Alcibiade! Quoi, « nous ne dirons rien à table, nous ne chanterons

[1] Nom d'une mesure de liquide, chez les anciens, laquelle répond à-peu-près à notre demi-setier

« rien, mais nous boirons grossièrement comme des « gens qui ont soif? »

« Alcibiade répondit :

« Je te salue, ô Éryximaque, digne fils du meil- « leur et du plus sage des pères. »

« Eh bien, reprit Éryximaque, quel parti pren- « drez-vous? »

« Celui que vous voudrez, réplique Alcibiade; « c'est à nous de vous obéir : car un médecin est un « homme distingué dans la société[1]. Ordonnez donc « ce qu'il vous plaira. »

« Écoutez donc, dit Éryximaque : avant votre ar- « rivée, nous étions convenus que chacun de nous, « à son tour, en commençant par la droite, feroit l'é- « loge de l'Amour, le mieux qu'il lui seroit possible. « Nous avons déja tous rempli notre tâche; mais « vous, qui n'avez rien dit, et qui avez beaucoup « bu, vous devez prendre la parole. Après avoir « parlé, vous pourrez commander à Socrate ce que « vous jugerez à propos : Socrate fera la même chose « à l'égard de son voisin à droite, et ainsi de suite. »

« Fort bien, Éryximaque! dit Alcibiade. Vous « voulez qu'un homme ivre dispute d'éloquence avec « des gens sobres et de sang-froid : la partie n'est « pas égale. Ce que Socrate vient de dire tout-à- « l'heure vous a-t-il persuadé, ou croyez-vous qu'il « ait voulu vous tromper en vous disant tout le con- « traire de ce qu'il pense? Si je m'avise, en sa pré-

[1] Alcibiade fait allusion à un vers, lequel signifie littéralement : *Qui vaut lui seul plusieurs autres hommes.*

« sence, de faire l'éloge d'un autre que lui, soit dieu, « soit homme, il ne pourra contenir sa mauvaise hu- « meur, et m'en fera porter les marques. »

« Quelle idée! répliqua Socrate. Parlez mieux, je « vous prie. »

« Vous aurez beau dire, reprit Alcibiade: j'en « jure par Neptune, je ne louerai point d'autre que « vous en votre présence. »

« Hé bien, faites ce que vous voudrez, répondit « Éryximaque: louez Socrate, nous y consentons. »

« Comment l'entendez-vous? Je crois, ô Éryxima- « que, qu'il faut que j'attaque cet homme-là, et que « je me venge de lui devant vous. »

« Quelle est donc votre intention? dit Socrate. « Prétendez-vous me tourner en ridicule? Voulez- « vous me donner des louanges ironiques? »

« Je dirai la vérité, répondit Alcibiade; voyez si « vous y consentez. »

« Je le permets, répliqua Socrate; et même je l'or- « donne. »

« Je vais vous obéir tout-à-l'heure, répondit Alci- « biade; et voici ce que vous avez à faire: si je trahis « la vérité, vous pouvez m'interrompre sur-le-champ, « et me donner publiquement un démenti formel: « car ce sera involontairement, et contre mon gré, « que j'aurai menti. Ma mémoire troublée ne me « rappellera peut-être pas les faits dans un ordre « bien exact; n'en soyez pas surpris: un homme, « dans l'état où je suis, ne peut pas rassembler avec « précision et rapporter de suite tous les traits qui

« peignent une nature aussi merveilleuse. Pour l'é-
« loge de Socrate, j'aurai besoin de figures et de si-
« militudes ; il les regardera peut-être comme des
« plaisanteries, mais ce seront des images fidèles de
« la vérité. »

DISCOURS D'ALCIBIADE.

« Je dis donc que Socrate ressemble à ces Silènes[1] représentés, dans divers morceaux de sculpture, avec une flûte ou un chalumeau à la main : si vous les séparez en deux parties, l'intérieur vous offre l'image de quelque divinité. Je compare particulièrement Socrate au satyre Marsyas. Vous conviendrez vous-même que votre figure a beaucoup de rapport avec celle des satyres. N'êtes-vous pas, comme Marsyas, railleur et effronté? Si vous le niez, je produi-

[1] Pour bien sentir toute la finesse et toute la grace de cette comparaison d'Alcibiade, il faut savoir que les sculpteurs faisoient des statues qui représentoient des Silènes, c'est-à-dire de vieux satyres difformes et hideux, tenant en main une flûte ou un chalumeau. Ces statues étoient creuses, et pouvoient s'ouvrir : leur intérieur renfermoit la statue de quelque divinité de l'Olympe, pleine de majesté, admirable par l'élégance des formes et par une beauté surnaturelle. Socrate étoit fort laid, chauve et camus, comme l'attestent ses bustes ; son extérieur annonçoit un ivrogne, un débauché : c'étoit au-dehors un vrai Silène; mais, quand on pénétroit dans son intérieur, on découvroit une ame céleste, vivante image de la divinité. Cette comparaison d'Alcibiade fut, chez les Grecs, l'origine d'un proverbe dont le peuple se servoit pour désigner les hommes qui paroissoient tout autre chose que ce qu'ils étoient : on les appeloit *les Silènes d'Alcibiade*. (G.)

rai des témoins. N'êtes-vous pas aussi un joueur de flûte plus admirable que lui? Marsyas, en effet, enchantoit les auditeurs avec son instrument, et par la puissance du souffle qui sortoit de sa bouche; et même encore aujourd'hui ceux qui exécutent les airs de Marsyas produisent le même effet; lui-même les avoit enseignés à Olympus; et ces airs, quel que soit le musicien qui les exécute, fût-ce même une misérable joueuse de flûte, sont les seuls qui ravissent et qui transportent par une vertu qui leur est particulière et connue; ils ont un caractère divin; ils indiquent, par leur action sur les auditeurs, ceux qui doivent être admis au commerce des dieux, et initiés à leurs mystères[1].

« Mais ce qui vous rend, ô Socrate, supérieur à Marsyas, c'est que sans le secours d'aucun instrument, avec de simples discours, vous faites la même chose. Qu'un autre parle, fût-ce même le plus habile orateur, il ne fait aucune impression sur nous, lors même que ce sont ses propres discours qu'il prononce: mais que Socrate prenne la parole lui-même, ou qu'un autre nous transmette ses discours, quelque peu versé qu'il soit dans l'art de parler, tous ceux qui l'écoutent, hommes, femmes, enfants, tous sont fortement émus, et pour ainsi dire hors d'eux-mêmes.

« Si je ne craignois, mes amis, de vous paroître

[1] J'ai été obligé de paraphraser un peu le texte, qui n'est obscur pour nous que parcequ'il expose des idées fort étrangères aux nôtres. (G.)

tout-à-fait ivre, je vous attesterois l'effet extraordinaire que ses discours m'ont fait et me font encore : quand je l'entends, je me sens plus agité que les corybantes; mon cœur palpite, les larmes coulent de mes yeux : je ne suis pas le seul, je vois beaucoup de ses auditeurs qui ressentent la même émotion que moi. J'ai entendu Périclès et beaucoup d'autres grands orateurs; ils me sembloient éloquents, mais leurs discours ne me faisoient éprouver rien de semblable : mon ame n'étoit point troublée, je n'étois point saisi d'indignation contre moi-même, je ne me méprisois pas comme un vil esclave. Mais en écoutant ce Marsyas, la vie honteuse que je menois me paroissoit pire que la mort. Vous ne contesterez pas, Socrate, la vérité de ce que je dis, et je sens encore à présent que, si je prêtois l'oreille à ses discours, je n'y tiendrois pas; ils produiroient encore sur moi la même impression : c'est un homme qui me force de convenir que, manquant moi-même de plusieurs choses essentielles, je néglige mes propres affaires pour faire celles des Athéniens. Je suis donc obligé de m'éloigner de lui en me bouchant les oreilles, comme Ulysse pour s'arracher aux enchantements des sirènes : sans cette précaution, je ne pourrois jamais me résoudre à le quitter; je vieillirois à ses côtés; lui seul a pu dompter l'audace de mon caractère; lui seul a su m'inspirer un sentiment de pudeur et de confusion que je n'ai jamais connu vis-à-vis d'aucun autre homme. Ma conscience me dit qu'il faut faire ce qu'il ordonne, je ne trouve rien à lui ré-

pliquer; mais à peine me suis-je éloigné, que l'ambition reprend son empire. Je fuis donc, je déserte; mais quand je le revois, je rougis à ses yeux d'avoir rétracté mes aveux par ma conduite, et j'en viens quelquefois jusqu'à souhaiter qu'il n'existât pas; mais si ce vœu s'accomplissoit, je serois bien plus malheureux encore. Concevez-vous combien cet homme m'embarrasse, à quel point beaucoup d'autres et moi nous nous sommes laissé charmer par la flûte de ce satyre! Je veux encore vous convaincre davantage de la justesse de cette comparaison, et de la puissance extraordinaire que Socrate exerce sur les esprits; je puis vous assurer que vous ne la connoissez pas encore. Puisque j'ai commencé à vous en parler, je ne vous laisserai rien ignorer.

« Vous voyez combien Socrate témoigne d'ardeur pour les jeunes gens d'une figure agréable, avec quel empressement il les suit, et à quel point il en est épris. Vous voyez qu'il ignore tout, qu'il ne sait rien; c'est bien là le masque d'un Siléne: il est vraiment au-dehors tel que les Silénes que représentent les sculpteurs. Mais pénétrez dans l'intérieur, ô mes chers convives! Quel trésor de sagesse et de vertus n'y découvre-t-on pas! Sachez que la beauté est pour lui l'objet le plus indifférent. On n'imagineroit jamais à quel point il dédaigne cet avantage. De même, qu'un jeune homme soit riche, élevé en dignité, orné de quelques uns de ces dons du hasard dans lesquels le vulgaire fait consister le bonheur, il n'attache à ces prétendus biens aucune valeur: ce

n'est rien à ses yeux. Il passe sa vie à badiner, à plaisanter; mais quand il parle sérieusement, quand il ouvre son ame, je ne sais si on a vu les qualités admirables qu'elle renferme. Je les ai vues, moi, et j'en ai été frappé : elles m'ont paru si riches, si belles, si divines, qu'il est impossible de lui résister et de ne pas faire ce qu'il ordonne. Persuadé d'abord qu'il étoit idolâtre de la fleur de ma jeunesse, je regardai ce moyen que j'avois de lui plaire comme une bonne fortune; je me flattai qu'à ce prix Socrate n'auroit point de secrets pour moi, et me communiqueroit toute sa science. J'étois d'ailleurs prodigieusement vain des agréments de ma figure. Ayant donc formé ce dessein, je commençai par renvoyer le pédagogue qui avoit coutume de m'accompagner, afin de pouvoir rester seul avec Socrate. Il faut que, devant vous, je rende témoignage à la vérité : soyez attentifs; et vous, Socrate, interrompez-moi si je mens.

« J'étois donc seul avec Socrate, et je m'attendois toujours qu'il alloit lui échapper quelques uns de ces discours que la passion inspire aux amants, quand ils se trouvent sans témoin avec l'objet aimé : je m'en faisois d'avance un plaisir; mais mon espoir étoit toujours trompé. Socrate s'entretenoit tranquillement, et, après avoir passé avec moi la journée, s'en alloit à son ordinaire. Une autre fois je l'invitois à m'accompagner aux exercices du Gymnase; nous nous exercions ensemble, et je croyois qu'il devoit en résulter quelque chose; nous luttions souvent l'un contre l'autre sans témoin. Que vous dirai-je? Je n'en

étois pas plus avancé. Ne pouvant réussir par cette voie, je résolus d'employer des moyens plus efficaces et plus décisifs. Ayant une fois commencé, je ne voulois pas lâcher prise; et voici le stratagème que je mis en usage:

« Je l'invitai à souper avec moi, précisément comme un amant passionné invite l'objet qu'il aime. Il me refusa d'abord; mais enfin, avec le temps, il se laissa gagner. Il vint souper; mais après le repas il voulut s'en aller. J'y consentis par une sorte de pudeur; mais bientôt, lui tendant un piége, je prolongeai l'entretien bien avant dans la nuit, et lorsqu'il voulut s'en aller, prétextant qu'il étoit trop tard, je le forçai de rester. Il dormit donc sur le lit le plus voisin du mien, sur le même lit où il avoit soupé, et nous étions seuls couchés dans la chambre.

« Jusqu'ici il n'y a rien eu de mystérieux dans mon discours; je pouvois parler ainsi devant tout le monde. Ce qui me reste à dire, je vous en ferois un secret, mes amis, si d'abord le vin, dans les enfants comme dans ceux qui ne le sont pas, pouvoit cacher la vérité; ensuite si je ne me faisois pas un devoir de révéler un trait sublime de la sagesse de Socrate, puisque j'ai entrepris son éloge. Je me trouve d'ailleurs dans la même situation que cet homme qui, mordu par une vipère, ne vouloit parler de cet accident qu'à ceux qui avoient été mordus comme lui, les jugeant seuls capables de l'entendre, et d'excuser tout ce que la violence du mal lui feroit dire et faire. Je me sens aussi moi-même blessé à la partie

la plus sensible, au cœur et à l'ame, par cette philosophie qui, lorsqu'elle s'attache à des jeunes gens d'un caractère noble et ardent, les mord aussi vivement que le serpent le plus cruel, et les rend capables de tout dire et de tout faire. Je vois autour de moi les Phèdre, les Agathon, les Éryximaque, les Pausanias, les Aristodème, les Aristophane, sans parler de Socrate lui-même et de beaucoup d'autres; vous avez tous participé à l'enthousiasme et à l'ivresse philosophique, vous pouvez tous m'entendre; mais s'il y a ici des esclaves, s'il s'y trouve quelque profane, quelque homme grossier, qu'il se retire[1].

« Lors donc, mes amis, que la lampe fut éteinte, et que ceux qui nous servoient se furent retirés, je jugeai qu'il ne falloit point user de détour et de dissimulation avec Socrate, et que je devois lui parler franchement. Je m'approche donc, et le touchant légèrement, je lui dis:

« Socrate, dormez-vous? »

« Pas encore, » dit-il.

« Hé bien, savez-vous ce que je pense? »

« Quoi donc? »

« Je pense que vous êtes le seul amant digne de « moi, et vous me paroissez avoir quelque répu- « gnance à me communiquer vos sentiments. Atta- « ché à vous comme je le suis, je serois bien peu « raisonnable de ne pas me conformer à vos desirs, « en cela comme en toute autre chose dont vous

[1] Le texte dit littéralement qu'on ferme sur ses oreilles de grandes portes. (G.)

« pourriez avoir besoin, et qui dépendroit de moi ou « de mes amis. Je n'ai rien de plus à cœur que de « devenir un homme parfait; et personne ne peut « mieux que vous me guider vers cette perfection « où j'aspire. En refusant quelque chose à un homme « tel que vous, je craindrois bien plus d'être blâmé « des sages, que je ne crains d'être blâmé du vul-« gaire et des sots en vous accordant tout. »

« Socrate m'entendant parler ainsi, me répondit en plaisantant, avec cette ironie qui lui est si familière :

« Mon cher Alcibiade, si ce que vous dites de « moi est vrai; si j'ai, en effet, une puissance ca-« pable de vous rendre meilleur, et de vous faire « découvrir en moi cette beauté parfaite bien supé-« rieure à l'agrément de votre figure, certes vous ne « manquez ni d'esprit ni de prudence, quand vous « vous efforcez, en vous unissant à moi, de profiter « de cette découverte, et d'échanger votre beauté « contre la mienne : vous mettez tout l'avantage de « votre côté, puisqu'au lieu de l'apparence du beau « vous voulez en acquérir la réalité, et vous imitez « en effet ce héros d'Homère, qui change ses armes « d'airain contre des armes d'or [1]. Mais, bon jeune « homme, regardez-moi mieux, et prenez garde de « vous tromper, en m'estimant plus que je ne vaux. « Les yeux de l'esprit deviennent plus perçants à l'âge

[1] Glaucus, dans l'*Iliade*, après un long entretien avec Diomède, change ses armes d'or contre celles de ce guerrier, qui n'étoient que d'airain. (G.)

« où ceux du corps s'affoiblissent: et vous êtes en-
« core loin de cet âge. »

« Ce sont, lui répondis je, mes véritables senti-
« ments que je viens de vous exposer; je n'ai rien
« dit légèrement et sans réflexion: c'est à vous à
« prendre la résolution qui vous paroîtra la plus
« convenable et pour vous et pour moi. »

« C'est bien, reprit Socrate, nous y penserons,
« et nous ferons, sur cet article comme sur les au-
« tres, ce que nous aurons jugé devoir être le meil-
« leur. »

« Après cette conversation, je le regardai comme blessé au cœur: sans lui laisser le loisir de dire une seule parole, je me léve, et, vêtu du manteau que vous me voyez, car c'étoit en hiver, je m'étends sous la vieille casaque de Socrate, et, jetant mes bras autour de cet être merveilleux et vraiment divin, je passai près de lui la nuit tout entière. O Socrate, vous ne me démentirez pas! Et cependant, mes amis, Socrate, dans une pareille situation, resta maître de lui; il n'eut que de l'indifférence et du mépris pour cette beauté dont j'étois si fier. Je vous fais juges de l'orgueil de Socrate. Oui, j'en jure par tous les dieux, par toutes les déesses, je me levai d'auprès de lui tel que je serois sorti du lit de mon père ou de mon frère aîné. Après cela vous concevez quelles devoient être mes réflexions. D'un côté, je me croyois insulté; de l'autre, j'admirois son caractère, sa sagesse, la force de son ame; il me paroissoit impossible de rencontrer un homme qui lui fût égal en prudence et en

tempérance. Comment aurois-je pu, n'écoutant que mon dépit, me priver de la société d'un tel homme? mais je n'avois plus de moyens pour le subjuguer et l'enchaîner à moi. Je savois bien qu'il étoit aussi invulnérable contre les traits de l'avarice qu'Ajax contre les coups du fer; l'or ne pouvoit rien sur son ame, et le seul attrait auquel je le croyois sensible avoit échoué contre sa vertu. Ainsi, asservi à cet homme plus qu'aucun esclave ne le fut jamais à son maître, j'errois çà et là, inquiet et mécontent de moi. Voilà quelle fut alors ma conduite envers Socrate. Depuis, nous allâmes ensemble au siége de Potidée : nous y avions la même chambre et la même table; là je voyois Socrate surpasser tous les autres et moi-même, par sa patience à supporter les fatigues. S'il nous arrivoit, comme cela n'est que trop ordinaire, de manquer de vivres, Socrate souffroit la faim et la soif avec plus de courage qu'aucun de nous. Étions-nous dans l'abondance, Socrate savoit en jouir mieux que personne. Sans aimer à boire, il buvoit plus que qui que ce soit, s'il y étoit forcé; et, ce qui va vous étonner, personne ne l'a jamais vu ivre; et de cela vous pourrez avoir la preuve tout-à-l'heure. L'hiver est très rigoureux dans ce pays-là. La manière dont Socrate résistoit au froid le plus violent alloit jusqu'au prodige. Dans le temps de la plus forte gelée, quand personne n'osoit sortir, ou du moins ne sortoit que bien vêtu, bien fourré, les pieds enveloppés de peaux d'agneau et d'étoffes de laine, Socrate seul sortoit avec le même habit qu'il avoit coutume de por-

ter avant l'hiver, et il marchoit pieds nus sur la glace beaucoup plus aisément que nous qui étions bien chaussés. Les soldats, témoins d'un si grand courage, soupçonnoient qu'il vouloit les braver et insulter à leur mollesse. Tel étoit Socrate à l'armée.

« Mais il faut que je vous raconte particulièrement un trait fort extraordinaire. Un matin on le vit plongé dans des réflexions profondes; abymé dans la méditation, ne trouvant point sans doute ce qu'il cherchoit, il s'obstinoit à rester enseveli dans ses pensées. Il étoit déja midi; toute l'armée s'apercevoit de cette situation singulière, et les soldats se disoient avec étonnement les uns aux autres: « Qu'a donc au« jourd'hui Socrate? il est là qui réfléchit et qui rêve « depuis le matin. » Vers le soir, quelques guerriers de l'Ionie, après avoir soupé, apportèrent leurs lits autour de lui, car on étoit en été, afin d'avoir le double avantage de coucher au frais, et d'observer si Socrate passeroit ainsi toute la nuit enfoncé dans ses idées. Ils furent étrangement surpris de le voir dans la même posture jusqu'à l'aurore, et même jusqu'au lever du soleil. Alors, après avoir adressé sa prière au soleil, il se retira.

« Voulez-vous savoir comment il se comportoit dans les batailles? C'est encore une justice qu'il faut lui rendre; lui seul m'a sauvé dans ce combat, dont les généraux m'ont fait tout l'honneur. Me voyant blessé, il ne voulut jamais m'abandonner: il conserva ma vie et mes armes. C'étoit à lui qu'appartenoient les dons militaires que l'on m'offroit comme

le prix de la valeur. J'insistai pour qu'on les lui donnât; mais les généraux, ayant plus d'égard à ma naissance et à ma dignité qu'à son mérite, s'obstinèrent à vouloir m'en décorer; et Socrate se montroit encore plus empressé que les généraux à me faire décerner, même à son préjudice, ces récompenses honorables qu'il méritoit mieux que moi.

« Considérons aussi Socrate dans cette circonstance où notre armée, vaincue à Delium, fut réduite à fuir. A cette bataille j'étois à cheval, et Socrate à pied. L'armée étant dispersée, Lachès et lui se retiroient. Je les rencontre, et leur crie d'avoir bon courage, que je ne les abandonnerai point. C'est là que j'ai connu Socrate beaucoup mieux encore qu'à Potidée. Étant à cheval, j'avois peu d'inquiétude pour ma personne, et tout le loisir d'observer combien il surpassoit Lachès en fermeté, en présence d'esprit: là, comme ici, on reconnoissoit, dans sa démarche et dans ses manières, cette assurance et cette noble fierté que vous avez remarquées vous-même, ô Aristophane! Tournant paisiblement ses regards de tous côtés, il examinoit tout, amis, ennemis, et faisoit voir, par sa contenance, à ceux qui étoient éloignés de lui, qu'on ne l'approcheroit pas impunément; et c'est ce qui protégeoit sa retraite et celle de son compagnon: car les ennemis n'attaquent point ceux qu'ils voient ainsi disposés à se défendre; ils poursuivent plutôt ceux qui fuient comme des lâches.

« Je pourrois ajouter encore à ce que je viens de

raconter, plusieurs faits non moins merveilleux; mais peut-être rencontreroit-on dans d'autres hommes les vertus dont je viens de faire l'éloge. Ce qui rend Socrate vraiment unique, vraiment admirable, c'est qu'il n'a point son semblable, ni chez les anciens, ni chez les modernes. Brasidas, et quelques autres, offrent peut-être, à certains égards, une sorte de ressemblance avec Achille; Périclès a des traits de Nestor et d'Antenor. On pourroit établir plusieurs autres comparaisons et rapprochements de ce genre; il me suffit de les avoir indiqués. Mais on ne trouvera, ni chez les anciens, ni chez les modernes, un homme qui approche de ce caractère merveilleux, que Socrate fait éclater dans ses actions comme dans ses discours; à moins qu'on ne s'avise de le comparer, lui et ses discours, non pas à un homme quel qu'il soit, mais aux Silènes et aux satyres dont je viens de parler : car, faisant moi-même cette comparaison, j'avois omis d'observer que ses discours ressembloient parfaitement à ces statues de Silènes qui s'ouvrent. En effet, lorsqu'on entend les discours de Socrate, ils ne paroissent d'abord que plaisants; les noms et les expressions dont il a soin de les revêtir sont la peau d'un satyre moqueur; il ne vous parle que d'ânes chargés de leur bât, de serruriers, de cordonniers, de corroyeurs, et il a l'air de dire toujours la même chose dans les mêmes termes : il ne peut exciter que le rire des auditeurs ignorants et frivoles. Mais qu'on pénètre à travers cette écorce grossière; que, pour ainsi dire, on ouvre ses discours, et qu'on

en sonde le fond, on les trouvera d'abord pleins de sens; bientôt on s'apercevra qu'ils sont divins, et l'on y admirera les images des plus sublimes vertus; on sera étonné de leur profondeur, et l'on verra qu'ils renferment toute la doctrine nécessaire pour devenir un homme accompli. Voilà ce qui m'a paru digne d'éloge dans Socrate. Je ne vous ai pas dissimulé les reproches que j'avois à lui faire, et les insultes que j'en avois reçues, et je ne suis pas le seul qui ait à s'en plaindre: il a fait les mêmes outrages à Charmide, fils de Glaucon; à Euthydême, fils de Dioclès, et à plusieurs autres qu'il a trompés de même, et auxquels il a inspiré la plus violente passion, en feignant d'être leur amant. Craignez le même sort, ô Agathon! Je vous en avertis: que la connoissance de mes aventures vous rende plus sage; n'imitez pas ces enfants dont parle le proverbe, qui ne connoissent que ce qu'ils éprouvent, et ne s'aperçoivent d'une chose que lorsqu'elle est faite[1]. »

« Alcibiade ayant cessé de parler, on commença par rire de la franchise et de la liberté avec laquelle il avoit exprimé ses sentiments à l'égard de Socrate; on le soupçonna d'être encore vivement épris de ce philosophe. Socrate, prenant la parole:

« Vous nous avez montré, lui dit-il, toute la finesse « et la présence d'esprit d'un homme sobre et d'un « orateur à jeun; car, en tournant ainsi avec autant

[1] C'est la traduction de cet hémistiche d'Homère auquel Alcibiade fait ici allusion : ῥεχθὲν δέ τε νήπιος ἔγνω.

« de grace que d'adresse autour de votre sujet, vous « avez voulu nous faire prendre le change, et nous « déguiser le véritable motif de tout votre discours. « Vous ne l'avez annoncé qu'à la fin, et comme un « hors-d'œuvre; mais il n'en est pas moins vrai que « vous n'avez point eu, en parlant, d'autre but que « de nous brouiller Agathon et moi. Votre prétention « est que je dois vous aimer, et n'en point aimer d'au- « tre; que vous devez aimer Agathon, et qu'il n'est « permis qu'à vous de l'aimer; mais votre ruse ne « nous a point échappé; nous avons deviné l'objet de « votre drame satirique, tout-à-fait digne de Silène. « Ainsi, mon cher Agathon, déconcertons son projet, « et prenez vos mesures pour que rien ne puisse « rompre notre union. »

« O Socrate, répondit Agathon, vous avez proba- « blement raison, et vos conjectures me paroissent « parfaitement justes. Alcibiade ne s'est placé au mi- « lieu de nous que pour nous séparer. Il n'y gagnera « rien: car je vais vous rejoindre et me placer à côté « de vous. »

« C'est bien dit, reprit Socrate; mettez-vous ici, « au-dessous de moi, à ma gauche. »

« O Jupiter, s'écria Alcibiade, que cet homme me « fait souffrir! Il s'imagine avoir droit de me faire la « loi par-tout. Mais, ô divin Socrate, permettez du « moins qu'Agathon soit entre nous deux! »

« Cela est impossible, répliqua Socrate, car vous « venez de me louer; il faut que je loue de même « celui qui est à ma droite. Si Agathon demeure à la

« place qu'il occupe actuellement, ne seroit-il pas « obligé de me louer avant que j'eusse moi-même « fait son éloge? Permettez donc, charmant Alcibiade, ce nouvel arrangement, et n'enviez pas à « ce jeune homme les louanges que je meurs d'envie « de lui donner. »

« Non, non, s'écria Agathon, je ne puis absolument rester ici; laissez-moi, Alcibiade, il faut que « je change de place, pour être loué par Socrate! »

« Voilà, dit Alcibiade, ce qui arrive toujours: « dans quelque endroit que se trouve Socrate, il n'y « a de place que pour lui auprès des jeunes gens « les plus aimables. Voyez avec quelle facilité et par « quelles raisons plausibles il vient d'attirer à lui le « bel Agathon! »

« Au moment même où Agathon se levoit pour se placer auprès de Socrate, une troupe de jeunes étourdis qui faisoient la débauche se présenta à la porte, et la trouvant ouverte, parcequ'un des convives venoit de sortir, ces étrangers entrèrent dans la salle, et prirent place autour de la table. Il y eut alors un grand tumulte, et dans ce désordre les convives furent forcés de boire plus qu'ils n'auroient voulu. Aristodème rapporte qu'Eryximaque, Phèdre, et quelques autres, prirent alors le parti de se retirer chez eux, et d'aller se coucher. Pour lui, il s'endormit; et après un assez long sommeil, car les nuits étoient alors fort longues, il ne se réveilla que vers l'aurore, au chant du coq. En ouvrant les yeux, il remarqua que les autres convives ou dormoient, ou

s'en étoient allés. Agathon, Socrate et Aristophane étoient seuls éveillés, et s'amusoient à boire, se faisant passer mutuellement de droite à gauche une large coupe. Socrate, tout en buvant, tenoit divers discours. Aristodéme ne se les rappelle pas, parceque, appesanti par le sommeil, il n'avoit pas assisté au commencement de la conversation. La seule chose dont il se souvienne, c'est que Socrate força ses deux auditeurs de convenir que la tragédie et la comédie étoient deux sortes d'ouvrages que le même auteur pouvoit également bien traiter, et que celui qui savoit composer une tragédie suivant les régles de l'art devoit par-là même savoir aussi composer une comédie. Forcés d'en convenir, sans en être bien persuadés, ils s'endormirent au jour, Aristophane le premier, et ensuite Agathon. Socrate, les voyant succomber au sommeil, sortit pour aller au Lycée; et je l'accompagnai suivant ma coutume. Là il se baigna, employa la journée à divers exercices, et ne rentra chez lui que le soir, pour prendre quelque repos. »

FIN DU BANQUET DE PLATON.

FRAGMENTS

DU PREMIER LIVRE

DE LA POÉTIQUE D'ARISTOTE.

FRAGMENTS

DU PREMIER LIVRE

DE LA POÉTIQUE D'ARISTOTE[1].

. . . .
. . . .

La tragédie est donc l'imitation d'une action grave et complète, et qui a sa juste grandeur. Cette imitation se fait par un discours, un style composé pour le plaisir, de telle sorte que chacune des parties qui la composent subsiste et agisse séparément et distinctement. Elle ne se fait point par récit, mais par une représentation vive, qui, excitant la pitié et la terreur, purge et tempère ces sortes de passions: c'est-à-dire[2] qu'en émouvant ces passions elle leur ôte ce qu'elles ont d'excessif et de vicieux, et les ramène à un état modéré et conforme à la raison.

[1] Ces passages étoient écrits de la main de Racine sur les marges du Commentaire de la Poétique d'Aristote par Victorius. Louis Racine déposa cet exemplaire à la Bibliothèque du Roi, et ils sont publiés ici pour la seconde fois.

[2] Ceci est un commentaire que Racine a cru devoir ajouter au texte d'Aristote. Le style de ce philosophe étant très concis, Racine s'est permis quelques paraphrases en faveur de la clarté. (G.)



J'appelle discours composé pour le plaisir un discours qui marche avec cadence, harmonie, et mesure. Et quand je dis que chacune des parties doit agir séparément, je veux dire qu'il y a des choses qui se représentent par les vers tout seuls, et d'autres par le chant.

Or, puisque c'est en agissant que se fait l'imitation, il faut d'abord poser qu'il y a une des parties de la tragédie qui n'est que pour les yeux (comme la décoration, les habits, etc.); ensuite il y a le chant et la diction: car c'est avec ces choses qu'on imite. J'appelle diction la composition des vers; et pour le chant, il s'entend assez sans qu'il soit besoin de l'expliquer.

La tragédie est l'imitation d'une action. Or toute action suppose des gens qui agissent, et les gens qui agissent ont nécessairement un caractère, c'est-à-dire des mœurs et des inclinations qui les font agir: car ce sont les mœurs et l'inclination, c'est-à-dire la disposition de l'esprit, qui rendent les actions telles ou telles; et par conséquent les mœurs et le sentiment, ou la disposition de l'esprit, sont les deux principes des actions. Ajoutez que c'est par ces deux choses que tous les hommes viennent ou ne viennent pas à bout de leurs desseins et de ce qu'ils souhaitent.

La fable est proprement l'imitation de l'action. J'entends par le mot de *fable* le tissu ou le contexte des affaires. Les mœurs, ou autrement le caractère, c'est ce qui rend un homme tel ou tel, c'est-à-dire

bon ou méchant; et le sentiment marque la disposition de l'esprit, lorsqu'il se déclare par des paroles qui font connaître dans quels sentiments nous sommes.

Il faut donc nécessairement qu'il y ait six parties de la tragédie, lesquelles constituent sa nature et son essence: la fable, les mœurs, la diction, le sentiment, la décoration, et tout ce qui est pour les yeux, et le chant: car il y a deux choses par lesquelles on imite, qui sont le chant et la diction; une manière d'imiter, qui est la représentation du théâtre, c'est-à-dire la décoration, les habits, le geste, etc.; et il y a trois choses qu'on imite, au-delà desquelles il n'y a rien de plus, c'est-à-dire l'action, les mœurs et les sentiments. . . . .

. . . .

. . . .

Un tout est ce qui a un commencement, un milieu et une fin. Le commencement est ce qui n'est point obligé d'être après une autre chose, et après quoi il y a ou il y doit avoir d'autres choses. La fin, au contraire, est ce qui est nécessairement ou qui a coutume d'être après une autre chose, et après quoi il n'y a plus rien. Le milieu est ce qui est après une autre chose, et après quoi il y a encore d'autres choses.

Il faut qu'une fable bien constituée ne commence et ne finisse point au hasard, mais qu'elle soit selon les règles que nous en venons de donner. . . . . .

. . . .

. . . .

Voilà pourquoi la poésie est quelque chose de plus philosophique et de plus parfait que l'histoire. La poésie est occupée autour du général, et l'histoire ne regarde que le détail. J'appelle le général ce qu'il est convenable qu'un tel homme dise ou fasse vraisemblablement ou nécessairement : et c'est là ce que traite la poésie, jetant son idée sur les noms qui lui plaisent, c'est-à-dire empruntant les noms de tels ou de tels pour les faire agir ou parler selon son idée. L'histoire, au contraire, ne traite que le détail; par exemple, ce qu'a fait Alcibiade, ou ce qui lui est arrivé. . . . .

. . . .

. . . .

Le prologue est toute cette partie de la tragédie qui précède l'entrée du chœur. L'épisode est toute cette partie de la tragédie qui est entre deux cantiques du chœur; l'exode, toute cette partie de la tragédie après laquelle le chœur ne chante plus. Les parties du chœur sont, 1° l'entrée, πάροδος, c'est-à-dire lorsque le chœur parle tout entier la première fois; la seconde, le repos, στάσιμον, c'est-à-dire ce chant du chœur qui est sans anapeste et sans trochée, et où le chœur demeure fixe en sa place; et enfin la lamentation, κόμμος, ce chant lugubre du chœur et des acteurs ensemble. . . . .

. . . .

. . . .

Puis donc qu'il faut que la constitution d'une excellente tragédie soit, non pas simple, mais com-

posée, et pour ainsi dire nouée, et qu'elle soit une imitation de choses terribles et dignes de compassion (car c'est là le propre de la tragédie), il est clair, premièrement, qu'il ne faut point introduire des hommes vertueux qui tombent du bonheur dans le malheur : car cela ne seroit ni terrible ni digne de compassion, mais bien cela seroit détestable et digne d'indignation.

Il ne faut pas non plus introduire un méchant homme qui, de malheureux qu'il étoit, devienne heureux: car il n'y a rien de plus opposé au but de la tragédie, cela ne produisant aucun des effets qu'elle doit produire; c'est-à-dire qu'il n'y a rien en cela de naturel ou d'agréable à l'homme, rien qui excite la terreur et qui émeuve la compassion. Il ne faut pas non plus qu'un très méchant homme tombe du bonheur dans le malheur: car il y a bien à cela quelque chose de juste et de naturel; mais cela ne peut exciter ni pitié ni crainte: car on n'a pitié que d'un malheureux qui ne mérite point son malheur, et on ne craint que pour ses semblables. Ainsi cet évènemeut ue sera ni terrible ni digne de compassion.

Il faut donc que ce soit un homme qui soit entre les deux, c'est-à-dire qui ne soit point extrêmement juste et vertueux, et qui ne mérite point aussi son malheur par un excès de méchanceté et d'injustice. Mais il faut que ce soit un homme qui, par sa faute, devienne malheureux, et tombe d'une grande félicité et d'un rang très considérable daus une grande

misère: comme Œdipe, Thyeste, et d'autres personnages illustres de ces sortes de familles. . . . .
. . . .
. . . .

Puis donc que c'est par l'imitation que le poëte peut produire en nous ce plaisir qui naît de la compassion et de la terreur, il est visible que c'est de l'action et pour ainsi dire du sein de la chose que doit naître ce plaisir.

Voyons maintenant quelles sortes d'événements peuvent produire cette terreur et cette pitié. Il faut de nécessité que ce soient des actions qui se passent entre amis ou entre ennemis, ou entre des gens qui ne soient ni l'un ni l'autre. Si un ennemi tue un ennemi, nous ne ressentons aucune pitié ni à lui voir faire cette action, ni lorsqu'il se prépare à la faire. Il n'y a que le moment même où nous lui voyons répandre du sang où nous pouvons ressentir cette simple émotion que la nature ressent en voyant tuer un homme. Nous n'aurons point non plus une grande pitié pour des gens indifférents qui voudront se tuer les uns les autres. Il reste donc que ces événements se passent entre des personnes liées ensemble par les nœuds du sang et de l'amitié: comme, par exemple, lorsqu'un frère ou tue ou est près de tuer son frère, un fils son père, une mère son fils, ou un fils sa mère; et ce sont de ces événements que le poëte doit chercher.

On ne peut changer et démentir les fables qui sont reçues: on ne peut point faire, par exemple,

que Clytemnestre ne soit point tuée par Oreste; qu'Ériphile ne soit point tuée par Alcméon. Il faut donc que le poëte ou invente lui-même un sujet nouveau, ou qu'il songe à bien traiter ceux qui sont déja inventés. Expliquons ce que nous entendons par bien traiter. On peut faire, comme faisoient les anciens, que ceux qui agissent agissent avec connoissance de cause; comme Euripide fait que Médée tue ses enfants, qu'elle connoit pour ses enfants: ou on peut faire en sorte que ceux qui commettent une action de cette nature la commettent, à la vérité, mais sans savoir ce qu'ils font, et qu'ils reconnoissent ensuite la personne contre qui ils l'ont commise: par exemple, OEdipe dans Sophocle. Il est vrai que, dans cette tragédie, l'action s'est faite hors de la tragédie, c'est-à-dire long-temps avant la reconnoissance: mais, dans la tragédie même, Alcméon, chez le poëte Astydamas, tue sa mère avant que de la connaître; et Télégonus blesse son père avant que de le connaître, dans la tragédie d'Ulysse blessé. Il y a encore une troisième manière, qui est de faire que celui qui va commettre quelque action horrible par ignorance reconnoisse, avant l'action même, l'horreur de son action. Et il n'y a que ces trois manières; car il faut de nécessité où que l'action s'achéve ou qu'elle ne s'achéve point; et que ceux qui agissent ou connoissent ou ignorent ce qu'ils veulent faire.

La plus mauvaise de ces trois manières, c'est lorsqu'un homme veut faire une action horrible avec connoissance de cause, et qu'il ne l'achéve pourtant

pas: car il n'y a rien en cela que de scélérat, et il n'y a point de tragique, n'y ayant point de sang répandu. Aussi il arrive peu qu'on représente rien de cette nature. On en peut voir un exemple dans l'Antigone, où Hémon veut tuer son père Créon, et ne le tue point. La seconde de ces trois manières, et qui est meilleure que l'autre dont je viens de parler, c'est lorsqu'un homme agit avec connoissance, et qu'il achève l'action; mais le meilleur de bien loin, c'est lorsqu'un homme commet quelque action horrible sans savoir ce qu'il fait, et qu'après l'action il vient à reconnaître ce qu'il a fait: car il n'y a rien là de méchant et de scélérat, et cette reconnoissance a quelque chose de terrible qui fait frémir.

Cette dernière manière est infiniment la meilleure. En voici des exemples: dans le Cresphonte, Mérope, mère de Cresphonte, le veut faire mourir, et ne le tue point, parcequ'elle le reconnoît pour son fils. Dans Iphigénie, la sœur reconnoît son frère, et ne le tue point; et dans Hellé, le fils reconnoît sa mère au moment qu'il l'alloit livrer.

C'est pour cela que l'on a souvent dit que les tragédies ne mettent sur la scène qu'un petit nombre de familles: car les poëtes qui cherchoient à traiter des actions de cette nature en sont redevables à la fortune, et non pas à leur invention. Ainsi ils sont contraints de revenir à ces mêmes familles, où ces sortes d'événements se sont passés. Voilà tout ce qu'on peut dire de la constitution de l'action et de la fable, et de la nature dont les fables doivent être.

Venons maintenant aux mœurs. Il y a quatre choses qu'il faut y chercher : 1° qu'elles soient bonnes. Un personnage a des mœurs lorsqu'on peut reconnaître, ou par ses actions ou par ses discours, l'inclination et l'habitude qu'il a au vice ou à la vertu. Ses mœurs seront mauvaises si son inclination est mauvaise, et elles seront bonnes si cette inclination est bonne. Les mœurs, ou le caractère, se rencontrent en toutes sortes de conditions : car une femme peut être bonne, un esclave peut l'être aussi, quoique d'ordinaire la femme soit d'une moindre bonté que l'homme, et que l'esclave soit presque absolument mauvais. La seconde qualité que doivent avoir les mœurs, c'est d'être convenables : car la valeur tient rang parmi les mœurs, mais elle ne convient pas aux mœurs d'une femme, qui naturellement n'est point brave et intrépide. Troisièmement, elles doivent être semblables (c'est-à-dire que les personnages qu'on imite doivent avoir au théâtre les mêmes mœurs que l'on sait qu'ils avoient durant leur vie); et cette qualité de semblables est différente des deux premières, qui sont d'être bonnes et convenables. En quatrième lieu, il faut qu'elles soient uniformes : car, quoique le personnage qu'on représente paroisse quelquefois changer de volonté et de discours, il faut néanmoins qu'il soit toujours le même dans le fond, que tout parte d'un même principe, et qu'il soit inégalement égal et uniforme.

On peut apporter pour exemples de mauvaises mœurs qui le sont sans nécessité le Ménélas de l'O-

reste; de mœurs messéantes, et qui ne conviennent pas au personnage, les lamentations d'Ulysse dans la Scylla, et les discours philosophiques de Ménalippe; et de mœurs inégales et qui se démentent, l'Iphigénie en Aulide: car Iphigénie timide, et qui a peur de mourir, ne ressemble en rien à l'Iphigénie qui s'offre généreusement à la mort, et qui veut mourir malgré tout le monde.

Or il faut toujours chercher dans les mœurs, aussi bien que dans la constitution de la fable, ou le nécessaire, ou le vraisemblable: c'est-à-dire qu'il faut que celui qui parle ou qui agit fasse et dise tout nécessairement ou vraisemblablement; qu'une chose n'arrive point après l'autre que par nécessité, ou parcequ'il est vraisemblable qu'elle arrive ainsi.

Il est donc manifeste que le dénouement de la fable doit être tiré de la fable même, et non point du secours d'une machine, comme dans Médée et dans l'embarquement des Grecs après la prise de Troie. Le secours d'une machine ne peut être bon que pour les choses qui sont hors de la fable, ou qui se sont passées devant la fable (comme sont les choses qu'il est impossible que l'homme sache sans le secours des dieux), ou pour les choses qui doivent arriver après la fable, et qu'on ne peut savoir que par révélation ou par prophétie: car nous accordons aux dieux la connoissance de toutes choses. Il ne faut pas non plus qu'il y ait rien d'absurde et de peu vraisemblable dans l'action; cela ne se souffre que

dans les choses qui sont hors de la tragédie : ce qu'on peut voir dans l'OEdipe de Sophocle [1].

La tragédie étant une imitation des mœurs et des personnes les plus excellentes, il faut que nous fassions comme les bons peintres qui, en gardant la ressemblance dans leurs portraits, peignent en beau ceux qu'ils font ressembler. Ainsi le poëte, en représentant un homme colère ou un homme patient, ou de quelque autre caractère que ce puisse être, doit non seulement les représenter tels qu'ils étoient, mais il les doit représenter dans un tel degré d'excellence, qu'ils puissent servir de modéle ou de colère ou de douceur, ou d'autre chose. C'est ainsi qu'Agathon et Homère ont su représenter Achille.

Le poëte doit observer toutes ces choses, et prendre garde sur-tout de ne rien faire qui choque les sens qui jugent de la poésie, c'est-à-dire les oreilles et les yeux : car il y a plusieurs manières de les choquer ; j'en ai parlé dans d'autres discours où je traite de cette matière.

Nous avons dit ce que c'est que reconnoissance. Il y en a de plusieurs sortes. La première, qui est la plus grossière, et dont la plupart se servent faute d'invention, est celle qui se fait par les signes. De ces signes, les uns sont naturels et attachés dès la naissance à la personne, comme cette lance dont

[1] Peut-être il veut dire qu'il n'étoit pas vraisemblable que l'on n'eût point fait une recherche plus exacte des meurtriers de Laïus. Cette absurdité se peut souffrir, selon Aristote, parcequ'elle est dans les choses qui précèdent la tragédie. (*Note de Racine.*)

les enfants de la terre sont marqués (c'étoit une famille de Thèbes), ou de petites étoiles, comme dans le Thyeste de Carcinus. Les autres sont acquis et venus depuis; et de ceux-là, il y en a qui sont encore attachés au corps de la personne, comme sont les cicatrices; ou sont tout-à-fait extérieurs, comme les colliers, et ce petit berceau dans la Tyro.

On peut faire même de bonnes ou de médiocres reconnoissances avec ces sortes de signes. Ulysse, par exemple, à la faveur de sa cicatrice, est reconnu d'une façon par sa nourrice, et d'une autre façon par les porchers: car il y a moins d'art dans cette dernière, où Ulysse découvre exprès sa cicatrice pour se faire reconnaître, et pour vérifier son discours. Au lieu que dans l'autre, c'est sa nourrice qui le reconnoît d'elle-même en voyant cette cicatrice. Ainsi, il n'y a point de dessein dans cette reconnoissance; il y a, au contraire, une surprise qui fait une péripétie; et les reconnoissances de cette nature sont bien meilleures que ces autres qui se font avec dessein. . . . .

. . . .

. . . .

La plus belle des reconnoissances est celle qui, étant tirée du sein même de la chose, se forme peu à peu d'une suite vraisemblable des affaires, et excite la terreur et l'admiration: comme celle qui se fait dans l'OEdipe de Sophocle et dans l'Iphigénie: car qu'y a-t-il de plus vraisemblable à Iphigénie, que de vouloir faire tenir une lettre dans son pays?

Ces reconnoissances ont cet avantage par-dessus toutes les autres, qu'elles n'ont point besoin de marques extérieures et inventées par le poëte, de colliers et autres sortes de signes. Les meilleures, après celles-ci, sont celles qui se font par raisonnement. . . . .

. . . .

. . . .

Homère est admirable par beaucoup de choses, mais sur-tout en ce qu'il est le seul des poëtes qui sache parfaitement ce qui convient au poëte : car le poëte doit rarement parler comme poëte : il n'imite point lorsqu'il parle, mais lorsqu'il fait parler les autres. Tous les autres poëtes parlent par-tout et n'imitent presque jamais. Homère, au contraire, lorsqu'il a dit quelques paroles pour préparer ses personnages, amène aussitôt ou un homme, ou une femme, ou quelque autre personnage, qui parlent chacun selon leurs mœurs et leur caractère : car tout a son caractère chez lui, et il n'y a point de personnage sans caractère. . . . .

. . . .

. . . .

On demandera peut-être laquelle imitation est la plus parfaite, ou celle qui se fait par le poëme épique, ou celle qui se fait par la tragédie. Ceux qui donnent l'avantage au poëme épique disent que la meilleure des imitations est celle qui se fait avec le moins d'embarras, et qui ne se propose que les honnêtes gens pour spectateurs. Ils appellent une imi-

tation qui se fait avec embarras, celle qui veut tout imiter, et qui, craignant de n'être pas assez entendue et de ne point faire son effet, s'efforce de s'imprimer elle-même, s'agite, et emprunte le secours du geste et du mouvement des acteurs [1].

Tels sont ces mauvais joueurs de flûte, qui tournent autour d'eux-mêmes pour mieux représenter un disque, une pierre qui tourne, et qui ne se fient pas à la cadence de leur chant, et ceux encore qui, pour exprimer l'action de Scylla qui attire à elle les vaisseaux, attirent à eux celui qui chante auprès d'eux, *soit le maître de musique ou quelque autre.*

La tragédie, disent-ils, ressemble en cela aux acteurs modernes, et elle est, à l'égard du poëme épique, ce que ces nouveaux acteurs sont à l'égard des anciens : car Mynisque, ancien acteur, accusant Callipides de faire trop de gestes, l'appeloit un singe. On disoit la même chose du comédien Pindare.

Au lieu que le poëme épique, n'ayant que les hon-

[1] Le Commentaire n'a rien entendu à ce passage *. (*Note de Racine.*)

* Cette observation, que Racine a mise en marge, est parfaitement juste; mais lui-même a plutôt paraphrasé que traduit ce passage, dont le texte est obscur et paroit altéré. Voici une traduction plus littérale :

« L'imitation épique vaut-elle mieux que l'imitation tragique? C'est une « question qu'on peut proposer. Si l'imitation la plus simple, la moins « chargée, celle qui n'a pour spectateurs que les honnêtes gens, mérite la « préférence, l'épique doit l'emporter; car l'imitation tragique, qui se pi« que de tout imiter, est fort chargée : le poëte s'y donne un grand mou« vement; et, dans la crainte qu'on n'y soit pas assez sensible, il appellera « à son secours une foule d'ornements (tels que le chant, le geste, les dé« corations, les costumes, et tous les prestiges du théâtre). » (G.)

nêtes gens pour spectateurs, n'a point besoin de tous ces secours empruntés, dont la tragédie se sert pour faire son effet sur ses spectateurs, qui sont d'ordinaire une vile populace: et de là on conclut qu'elle est la moindre imitation, puisqu'elle se fait avec le plus d'embarras.

Je réponds à cela, premièrement[1]:

[1] Ici Racine a cessé de traduire, page 299 des *Commentaires* de P. Victorius sur le premier livre de la Poétique d'Aristote. (G.)

FIN DE LA POÉTIQUE D'ARISTOTE.

FRAGMENTS
DE TRADUCTIONS
PAR JEAN RACINE.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Les manuscrits originaux des traductions suivantes furent déposés à la Bibliothèque du Roi, le 15 mars 1756, par Racine le fils lui-même. Sur le papier qui leur sert d'enveloppe on lit ces mots, écrits de la main de Jean Racine : *Brouillons et extraits faits presqu'à la sortie du collège*. L'auteur avoit alors quatorze ans, peut-être seize[1]. Il étoit à Port-Royal.

On peut considérer ces traductions comme les premières études d'un enfant qui devoit devenir un grand poëte: elles étoient de son choix, et remplissoient les heures de liberté que lui laissoient ses autres travaux. En les publiant, notre but est de montrer quelle route le génie de Racine a suivie pour arriver jusqu'à *Athalie*.

Les fragments sur les *Esséniens* nous paroissent sur-tout remarquables; il y a de l'onction et une simplicité antique dans le style; on sent que Racine s'est complu à réunir tout ce que Philon avoit écrit sur une secte dont les vertus rappellent celles des chrétiens. Il est utile de remarquer qu'étant extraits de divers ouvrages, les mêmes idées s'y trouvent répé-

[1] Voyez à ce sujet la note, tome I, page 28.

tées jusques à trois fois : mais cette répétition même a du charme, et nos lecteurs nous sauront gré de n'y avoir rien changé.

La traduction de quelques passages d'*Eusèbe* n'a pas moins d'intérêt : on ne lira point sans émotion la lettre de l'Église de Smyrne, touchant le martyre de saint Polycarpe.

Quant à la vie de Diogène le cynique, traduite de Diogène Laërce, on ne doit la considérer que comme un essai.

Le traité de Lucien a déja été publié, mais le véritable texte de Racine est rétabli ici dans toute sa pureté.

Voici la liste des ouvrages qui sont imprimés pour la première fois :

Extrait du traité de Lucien : Comment il faut écrire l'histoire.
Traduction de la vie de Diogène le cynique.
Des Esséniens ; fragments traduits de Philon.
Lettre de l'Église de Smyrne ; fragments traduits d'Eusèbe.
Vie de saint Polycarpe ; fragments traduits d'Eusèbe.
Épitre de saint Polycarpe.
Lettre de saint Irénée ; fragment traduit d'Eusèbe.
Vie de saint Denis, archevêque d'Alexandrie ; fragment traduit d'Eusèbe.
Fragments d'Eusèbe sur les martyrs d'Alexandrie.

Je saisis cette occasion d'exprimer ma reconnoissance à M. Langlès, conservateur de la Bibliothèque du Roi, qui a bien voulu me donner communication de ces précieux manuscrits.

SUR LA MANIÈRE
D'ÉCRIRE L'HISTOIRE,

PAR RACINE.

La première chose que doit faire celui qui veut écrire l'histoire, c'est de choisir un sujet qui soit beau et agréable aux lecteurs. C'est un avantage qu'Hérodote a par-dessus Thucydide; car Hérodote raconte la guerre que les Grecs ont eue contre les Barbares, et les actions des uns et des autres, dignes de n'être jamais oubliées; au lieu que Thucydide n'écrit qu'une seule guerre, et encore infortunée, qu'il seroit à souhaiter qui n'eût jamais été, et qui fût ensevelie dans le silence, car lui-même éloigne son lecteur, en lui disant qu'il va lui raconter des malheurs horribles, des villes désertes ou renversées, des morts sans nombre, des pertes, des tremblements de terre, des éclipses plus fréquentes qu'elles n'ont jamais été.

La seconde chose que doit faire un historien, c'est de bien considérer là où il commence et là où il finit. Hérodote a encore cet avantage sur Thucydide; car le premier commence à la première injure que les Barbares firent aux Grecs, et finit à la bataille que les Athéniens perdirent contre ceux du Péloponèse.

EXTRAIT

DU TRAITÉ DE LUCIEN:

COMMENT IL FAUT ÉCRIRE L'HISTOIRE.

L'éloge et l'histoire sont éloignés infiniment; et, comme disent les musiciens, δὶς διὰ πασῶν, c'est-à-dire que ce sont les deux extrémités.

Il n'y a guère moins de différence entre l'histoire et la poésie. Le poëte a besoin de tous les dieux. Quand il veut peindre Agamemnon, il lui faut la tête et les yeux de Jupiter, la poitrine de Neptune, le bouclier de Mars; mais l'historien peint Philippe borgne, comme il étoit.

L'utilité est le principal objet de l'histoire. Le plaisir suit l'utilité, comme la beauté suit d'ordinaire la santé.

L'historien a pour juges des lecteurs malins, qui ne demandent pas mieux que de le reprendre, et qui l'examinent avec la même rigueur qu'un changeur examine la monnoie.

Alexandre jeta dans l'Hydaspe l'histoire d'Aristobule, qui lui attribuoit des actions merveilleuses qu'il n'avoit point faites, dans la bataille contre Porus, et lui dit qu'il lui faisoit grace de ne l'y pas faire jeter lui-même.

Il y a des historiens qui croient faire grand plaisir à un prince, en ravalant le mérite de ses ennemis. Achille seroit moins grand, s'il n'avoit défait que Thersite au lieu d'Hector.

D'autres invectivent contre le chef des ennemis, comme s'ils vouloient le défaire, la plume à la main.

Il se moque d'un historien impertinent qui vouloit imiter, ou pour mieux dire copier Thucydide en toutes choses, jusqu'à faire arriver une peste dans le camp des ennemis, parcequ'il y a une peste dans Thucydide. Il commençoit en déclinant son nom, et mettoit: *Creperius a écrit*, etc. Il faisoit une oraison funèbre, à l'imitation de Périclès, et la faisoit réciter par un centurion.

Un autre remplira son histoire de petits détails et de mots de l'art, comme feroit un soldat ou un ouvrier qui auroit travaillé dans le camp.

Un autre emploiera tout son temps à faire d'ennuyeuses descriptions ou de l'habillement et des armes du général, ou d'un bois, ou d'une caverne; et, quand il vient aux grandes affaires, il y est neuf, comme un valet héritier de son maître, et qui ne sait comment mettre ses habits, ni sur quelles viandes il doit se ruer, préférant quelques méchants haricots aux perdrix et aux faisans.

Ils pensent attraper le merveilleux en écrivant des choses contre le vraisemblable, des blessures prodigieuses, des morts incroyables.

Un autre faisoit des noms grecs de tous les noms latins, appeloit Chronos Saturnin, Frontin Fronton, etc.

Ils se servent quelquefois de phrases magnifiques, comme pourroit faire un poëte, et tombent tout-à-coup dans de basses expressions. C'est un homme qui a un pied chaussé d'un brodequin, et une sandale à l'autre pied.

Il y en a qui mettent de magnifiques prologues au-devant d'une histoire peu importante. Le casque est d'or et la cuirasse est de haillons; et tout le monde s'écrie: *La montagne accouche.*

Un autre entrera d'abord en matière, et croira imiter Xénophon, qui commence ainsi: Darius et Parysatis eurent deux fils. Mais il ne voit pas qu'il y a des prologues qui sont imperceptibles, et qui sont pourtant des prologues.

Ils confondent toute la géographie. Ils décrivent curieusement et fort au long de petites choses, et passent légèrement sur les grandes. Ils ont grand soin de bien examiner le piédestal, et ne disent presque rien de la statue.

Un qui n'étoit jamais sorti de Corinthe commençoit ainsi son histoire: Les yeux sont de plus sûrs témoins que les oreilles; et après cela décrivoit la Perse et tout ce qui s'y rencontroit d'extraordinaire.

Un autre avoit fait un prologue prophétique, promettant d'écrire le triomphe dans un temps où la guerre n'étoit pas encore terminée.

Voilà les principales fautes où peut tomber un historien; voici les principales qualités qu'il doit avoir:

Les deux plus nécessaires, ce sont un bon sens

pour les choses du monde et une agréable expression, σύνεσιν τε πολιτικὴν καὶ δύναμιν ἑρμηνευτικήν. La première est un don du ciel; l'autre se peut acquérir par un grand travail et une grande lecture des anciens.

Un historien doit être capable d'agir lui-même et de commander en un besoin. Il faut qu'il ait vu l'armée; des soldats rangés en bataille et faisant l'exercice; ce que c'est qu'une aile, qu'un front, des bataillons, des escadrons; qu'il ait vu de près des machines de guerre, et qu'il ne s'en rapporte pas aux yeux d'autrui.

Sur-tout il doit être libre, n'espérant et ne craignant rien, inaccessible aux présents et aux récompenses; appelant figue une figue, etc.; ne faisant grace à personne, et ne respectant rien par une mauvaise honte; juge équitable et indifférent, sans pays, sans maître, et sans dépendance, ἄπολις, αὐτόνομος, ἀβασίλευτος; qu'il dise les choses comme elles sont, sans les farder ni les déguiser; car il n'est pas poëte, il est narrateur, et par conséquent n'est point responsable de ce qu'il raconte. En un mot, il faut qu'il sacrifie à la seule vérité, et qu'il n'ait pas devant les yeux des espérances aussi courtes que celles de cette vie, mais l'estime de toute la postérité. Qu'il imite cet architecte du phare d'Égypte, qui mit sur du plâtre le nom du roi qui l'employoit, mais sous ce plâtre son propre nom, sachant bien que le plâtre tomberoit après sa mort, et que son nom se verroit éternellement sur la pierre.

Alexandre a dit plus d'une fois: « Oh! que ne

« puis-je revenir dans trois ou quatre cents ans pour « entendre de quelle manière les hommes parleront « de nous! »

Il ne faut point se mettre en tête d'avoir un style si magnifique et si guindé; il faut s'y prendre plus familièrement. Que les idées soient pressées, c'est-à-dire que ce ne soient point des paroles vagues, et qu'il y ait du sens et des choses par-tout; mais que l'expression soit claire, et comme parlent les honnêtes gens. Car, comme l'historien ne doit avoir dans l'esprit que la liberté et la vérité, il faut aussi qu'on n'ait pour but dans le style que la netteté, et de représenter les choses telles qu'elles sont; en un mot, que tout le monde l'entende, et que les savants le louent; ce qui arrivera, si on se sert d'expressions qui ne soient point trop recherchées, ni aussi trop communes.

Il faut pourtant que l'historien ait quelque chose du poëte dans les pensées, sur-tout quand il viendra à décrire une bataille, des armées qui se vont choquer, des vaisseaux qui combattent les uns contre les autres. C'est alors qu'on a besoin, pour ainsi dire, d'un vent poétique qui enfle les voiles, qui fasse grossir la mer. Mais il faut pourtant que l'expression ne s'élève guère de terre, et qu'elle ne se ressente en rien de la fureur des corybantes; enfin, il faut aller bride en main.

N'avoir point trop de soin de l'harmonie et du son, mais aussi ne pas écorcher les oreilles.

Il faut bien prendre garde de qui on prend des

mémoires, et ne consulter que des gens non suspects de haine ou de complaisance, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres.

Quand on a fait provision de bons mémoires, alors il faut les coudre, et faire comme une suite ou un corps d'histoire, sec et décharné d'abord, pour y mettre ensuite la chair et les couleurs.

Il faut, comme le Jupiter d'Homère, que l'historien porte les yeux de tous côtés, tantôt sur les Thraces, tantôt sur les Mysiens; qu'il voie aussi bien ce qui se passe dans le parti des ennemis comme dans l'autre parti; qu'il mette tout dans une égale balance, qu'il se mêle, qu'il combatte, qu'il fuie avec les fuyards, qu'il donne la chasse avec les victorieux.

Son esprit doit être comme un miroir pur et sans tache, qui reçoit les objets tels qu'ils sont, ne mettant rien du sien qu'une expression naïve, sans se mettre en peine de quelle nature est ce qu'il dit, mais bien de quelle manière il le doit dire. C'est aux Athéniens à lui fournir l'or et l'ivoire, et à lui de tailler l'un ou l'autre, et de le mettre en œuvre.

Il faut que la narration ne soit point décousue. Non seulement les choses doivent se suivre, mais elles doivent se tenir les unes aux autres.

Il faut savoir négliger les petites choses, et ne point trop s'étendre dans les descriptions. Témoin Homère, qui en a pu faire de si belles, et qui a si souvent passé par-dessus courageusement.

Ne croyez point que Thucydide soit long dans la description de la peste; songez de quelle importance

est tout ce qu'il dit : il fuit les choses, mais les choses l'arrêtent malgré lui.

On peut s'élever et être orateur dans les harangues, pourvu qu'elles conviennent à celui qui parle.

Il faut être court et circonspect dans les jugements que l'on porte des uns et des autres, toujours être appuyé de preuves, éviter d'être calomniateur, et ne les point faire mal-à-propos. Songez sur-tout que vous n'êtes point devant les juges, et qu'il ne s'agit pas de faire le procès à ceux dont vous parlez. Théopompe a passé en cela les bornes, et semble plus un accusateur qu'un historien.

S'il se présente des fables ou des choses peu vraisemblables, contez-les, mais non pas comme les croyant et voulant forcer les autres à les croire; mais donnez-les pour ce qu'elles sont, sans les appuyer.

FIN DU TRAITÉ DE LUCIEN.

TRADUCTION

DE

LA VIE DE DIOGÈNE LE CYNIQUE,

ÉCRITE PAR DIOGÈNE LAERCE.

Diogène, natif de Sinope, étoit fils d'un changeur nommé Icésius. Dioclès rapporte qu'il fut obligé de s'enfuir de son pays à cause que son père, qui tenoit la banque publique, avoit fait de la fausse monnoie. Mais Euclide, dans le livre qu'il a écrit de ce philosophe, assure que ce fut Diogène lui-même qui fut atteint de ce crime, et qu'il fut banni pour cela de Sinope avec son père; et en effet, il confesse ingénument lui-même, dans son Podule, d'avoir fait de la fausse monnoie. Quelques uns disent, qu'ayant été créé maître de la monnoie, les ouvriers qui travailloient sous lui lui mirent en tête de la falsifier, et que pour ce sujet il vint à Delphes et à Délos, pays d'Apollon, pour savoir de ce dieu s'il feroit ce qu'on lui conseilloit, et que l'oracle l'ayant encore confirmé dans cette résolution, il fit en effet de la fausse monnoie, ne prévoyant pas ce qui en pourroit arriver; si bien que depuis, la chose ayant été décou-

verte, il fut banni, ou, comme d'autres veulent, il se retira de lui-même, par la crainte qu'il avoit. Il y en a d'autres qui racontent, qu'ayant reçu de son père l'intendance de la monnoie, il la falsifia, et que, pour ce sujet, le premier fut mis en prison, où il mourut; mais que Diogène, heureusement pour lui, se sauva. Ces mêmes auteurs assurent qu'il vint, à la vérité, à Delphes, toutefois qu'il ne demanda pas à l'oracle s'il feroit de la fausse monnoie, mais ce qu'il feroit pour se rendre illustre dans le monde, et que l'oracle là-dessus lui dit d'en faire.

Étant arrivé à Athènes, il alla aussitôt trouver Antisthène, pour être reçu au nombre de ses disciples; et bien que ce philosophe eût résolu de ne plus recevoir personne, et le rabrouât d'abord fort rudement, Diogène le vainquit néanmoins par son obstination; car comme Antisthène leva un bâton pour le frapper s'il ne se retiroit: Frappe, lui dit Diogène, en lui présentant la tête, mais sache que tant que tu parleras il n'y a pas de bâton si dur qu'il me puisse chasser d'auprès de toi. Antisthène le reçut dès-lors au nombre de ses disciples; et, depuis ce temps-là, il commença à vivre avec une simplicité tout-à-fait grande, et telle qu'il convenoit à un misérable banni, comme il étoit. Théophraste, dans son Mégarique, dit de lui, que voyant un jour courir un rat, il prit de là un sujet de se consoler, considérant que ce petit animal vivoit à son aise dans des trous obscurs, sans se soucier ni de coucher dans un lit, ni de manger des morceaux délicats. Il fut le premier, au rapport

de quelques uns, qui s'avisa de faire doubler son manteau (à cause du besoin qu'il en avoit), parce-qu'il avoit accoutumé de s'entortiller dedans quand il vouloit dormir. Il portoit aussi ordinairement une besace où il mettoit ses provisions; car il n'avoit point de lieu particulier où se retirer quand il vouloit ou manger, ou dormir, ou étudier; mais le premier endroit où il se trouvoit lui étoit bon, et, à propos de cela, il disoit que les Athéniens lui avoient bâti un palais magnifique pour prendre ses repas, moutrant le portique du temple de Jupiter. Il prit, au commencement, un bâton par nécessité, à cause qu'il relevoit de maladie; depuis, à la vérité, il ne le porta plus dans la ville; mais toutes les fois qu'il alloit aux champs, il n'alloit point sans sa besace et son bâton, comme rapportent Olympiodore, Polyeucte, et Lysanias. Ayant écrit à un de ses amis de lui chercher quelque maisonnette pour se loger, et voyant que cet homme ne se pressoit pas trop de lui en trouver, il s'alla loger dans un tonneau qui étoit dans la place de Métroos, ainsi qu'il le déclare lui-même dans ses lettres. Pour s'endurcir au chaud et au froid, il avoit accoutumé, l'été, de se rouler sur du sable brûlant, et l'hiver, il embrassoit des statues couvertes de neige. C'étoit un homme, au reste, d'un naturel extrêmement piquant et railleur.

Il disoit des combats qui se font en l'honneur de Bacchus, que c'étoit de grandes merveilles pour étonner les sots; et des orateurs de son temps, qu'ils étoient les valets de la populace. Il disoit aussi que

quand il considéroit dans cette vie les magistrats, les médecins, et les philosophes, l'homme lui paroissoit l'animal du monde le plus sage et le plus raisonnable; mais que lorsqu'il venoit ensuite à contempler les devins, les ambitieux, les avares, et toute autre semblable manière de gens, il ne trouvoit rien de si fou que l'homme. Il répétoit souvent cette parole, qu'un homme devoit toujours faire provision ou de raison pour se consoler dans les adversités de la vie, ou de cordes pour se pendre. Voyant un jour Platon à un festin magnifique, qui ne mangeoit que des olives: D'où vient, lui dit-il, grand philosophe, que vous, qui avez été autrefois tout exprès en Sicile pour manger de bons morceaux, maintenant que vous êtes à même, vous n'en mangez point? J'atteste les dieux, répliqua Platon, que là, non plus qu'ici, je ne vivois que d'olives et d'autres semblables fruits. Qu'étoit-il donc nécessaire que vous y allassiez? reprit brusquement Diogène; est-ce qu'il n'y avoit point d'olives en Attique dans ce temps-là? Phavorin, dans son histoire de toutes sortes, attribue ce mot à Aristippe. Une autre fois, comme il mangeoit des figues, il rencontra Platon en son chemin, et d'abord il lui demanda s'il en vouloit goûter; Platon en prit volontiers quelques unes qu'il mangea: Je vous avois dit, reprit tout d'un coup Diogène, d'en goûter, et non pas de les avaler. Un jour que Platon traitoit quelques amis de Denys le tyran, Diogène se trouva chez lui, et voyant des tapis que ce philosophe avoit fait étendre pour s'asseoir, il se mit à les fouler, di-

sant: Je foule aux pieds la vanité de Platon. Mais, lui répliqua Platon: Combien es-tu plus vain et plus orgueilleux que moi, de croire que tu peux faire cela sans orgueil! Quelques uns rapportent la chose d'une autre manière, et racontent que Diogène dit: Je foule aux pieds l'orgueil de Platon; et que Platon lui répondit: Mais avec un autre orgueil. Sotion, dans son quatrième livre, rapporte encore un autre bon mot que dit ce cynique à Platon. Il avoit prié ce philosophe de lui donner un peu de vin et de figues; Platon lui en envoya une grande cruche toute pleine. Diogène l'ayant rencontré à quelque temps de là: Je pense, lui dit-il, que si l'on s'enquéroit de vous combien font deux et deux, vous répondriez vingt, si vous ne répondez pas plus à propos de ce qu'on vous interroge, que vous donnez à proportion de ce qu'on vous demande; voulant marquer par-là le vice de Platon qui étoit grand parleur de son naturel. On lui demandoit une fois en quel lieu de la Gréce il avoit vu des hommes qui fussent honnêtes gens. Pour d'hommes, répondit-il, je n'en vis jamais; mais j'ai vu des enfants à Lacédémone qui l'étoient. Un jour qu'il discouroit fort sérieusement, voyant que personne ne le venoit entendre, il se mit à fredonner de la voix comme une cigale, et ayant de cette sorte amassé beaucoup de monde autour de soi, il commença à leur reprocher leur peu d'esprit, de courir, comme ils faisoient, après des niaiseries, et de se presser si peu pour ouïr de bonnes choses. Il se plaignoit que les hommes disputoient tous les jours

sur cent badineries, comme à qui escrimeroit et à qui lutteroit le mieux, et que personne ne disputoit à qui seroit le plus honnête homme. Il disoit qu'il s'étonnoit de la folie des grammairiens de son temps, qui se tourmentoient le corps et l'ame pour déchiffrer les peines et les fatigues d'Ulysse, et qui ne prenoient pas garde à celles qu'ils se donnoient inutilement. Il se moquoit plaisamment des musiciens qui trouvent bien le moyen, ajoutoit-il, de mettre leurs lyres d'accord, et qui mènent une vie si déréglée. Il n'étoit pas moins divertissant sur les astrologues qui s'amusent, poursuivoit-il, toute leur vie, à contempler le soleil et la lune, et qui ne voient pas le plus souvent ce qui se passe à leurs pieds. Il disoit des orateurs, qu'ils s'étudioient plutôt à dire de bonnes choses qu'à en faire. Il étoit ennemi mortel des avares, qui ne haïssent rien tant, à les entendre parler, que l'argent, et qui l'adorent dans l'ame. Il ne pouvoit non plus souffrir ces sortes de gens qui louent fort ceux qui méprisent les richesses, et qui cependant n'estiment d'heureux que ceux qui sont riches. Il blâmoit fort ces hypocrites qui faisoient des sacrifices aux dieux pour leur santé, et qui se soûloient au sacrifice jusqu'à se faire malades. Il disoit qu'il ne pouvoit assez s'étonner de la sobriété des valets qui ne déroboient rien de ce qu'on servoit sur table, voyant leurs maîtres avaler à leurs yeux de si bons morceaux. Il louoit fort ceux qui pouvant se marier ne se marioient point, ou qui pouvant aller sur mer n'y alloient point, et qui pouvant se mêler d'affaires publiques ne s'en mê-

joient point, ou qui pouvant mener une vie voluptueuse ne la menoient point, et enfin, ceux qui pouvant s'approcher des grands seigneurs ne se soucioient point d'en approcher. Il disoit qu'il falloit toujours avoir les mains ouvertes pour ses amis. Ménippe, dans le livre qu'il a écrit de la vente de Diogène, raconte de lui, qu'ayant été fait captif, comme on l'eut mis en vente, celui qui le vouloit acheter lui demanda ce qu'il savoit faire: Commander aux hommes, reprit Diogène; puis s'adressant au sergent qui le crioit: Crie, lui dit-il, Qui veut acheter son maître? Durant qu'il étoit ainsi exposé en vente, on ne lui vouloit pas permettre de s'asseoir: Hé quoi! dit-il, quand on achète des poissons, regarde-t-on s'ils sont debout ou assis? Il se plaignoit que c'étoit une chose étrange, que quand on achetoit un plat ou une marmite on les manioit et l'on les examinoit auparavant, et qu'on achetoit les hommes sur la simple vue. Il disoit à Xéniade, qu'encore qu'il fût son esclave, il falloit qu'il se résolût à lui obéir, par la raison qu'on obéit à un médecin et à un précepteur, tout esclaves qu'ils sont. Eubule, dans le livre qui est intitulé *La vente de Diogène*, raconte qu'il éleva les enfants de Xéniade de cette sorte: après qu'il les eut instruits dans tous les arts libéraux, il voulut qu'ils apprissent à monter à cheval, à tirer de l'arc, à manier la fronde, et à lancer le javelot. Au reste, il ne souffrit point qu'ils allassent aux lieux publics pour s'exercer à la manière des athlètes, chez les maîtres de ces exercices; mais il se

donna la peine lui-même de les exercer, afin de les rendre plus robustes et plus dispos. Il eut soin de leur faire apprendre par cœur plusieurs passages, tant des poëtes que des orateurs, et même de ses écrits; et afin qu'ils retinssent plus aisément ce qu'il leur enseignoit, il leur fit un abrégé de tout ce qui étoit nécessaire pour avoir les principes des sciences. Au reste il vouloit, quand ils étoient chez eux, qu'ils s'employassent aux offices de la maison, en se contentant pour leur nourriture de quelques viandes légères, et d'un peu d'eau pure. Pour ce qui est du corps, il ne se soucioit point qu'ils fussent malpropres ni mal peignés; au contraire, il les laissoit aller dans les rues, le plus souvent sans pourpoint et sans souliers, car il vouloit qu'ils marchassent ainsi sans dire mot, et sans regarder personne qu'eux-mêmes, et les menoit quelquefois dans cet équipage à la chasse. Mais ces jeunes gens, d'autre côté, avoient un soin particulier de lui, et faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour le mettre bien auprès de leur père et de leur mère. Eubule rapporte encore qu'il acheva ses jours chez Xéniade, et que les enfants de son maître l'enterrèrent.

Lorsqu'il fut à l'article de la mort, Xéniade lui demanda de quelle manière il vouloit être enterré: Le visage dessous, reprit-il; car ceux qui sont dessous auront bientôt le dessus. Il disoit cela à cause des progrès des Macédoniens, qui, de petits commencements, s'étoient élevés à une grande puissance. Quelqu'un l'ayant mené chez lui le pria de ne point cra-

cher, de peur de rien gâter dans sa maison, qui étoit merveilleusement propre et bien parée ; mais Diogène, sans dire mot, tira un gros crachat du fond de son estomac, et le lui jetant au nez : Excusez, lui dit-il, c'est que je n'ai trouvé que ce lieu-là ici d'assez sale pour cracher. Il y en a qui prétendent que ce mot est d'Aristippe. Une autre fois, étant au milieu de la rue, il se mit à crier : Que tout ce qu'il y a d'hommes ici vienne à moi! En même temps, plusieurs s'amassèrent autour de lui; mais Diogène les écartant avec son bâton : Je demandois des hommes, dit-il, et non pas des bêtes. C'est Hécaton qui rapporte cela dans son premier livre des *Sentences*. On raconte d'Alexandre qu'il disoit de lui, que s'il n'eût été Alexandre il eût voulu être Diogène.

Métroclès, dans ses *Dits notables*, rapporte qu'un jour, comme on lui faisoit le poil, il s'en alla, la barbe à demi faite, à un festin que faisoient ensemble des jeunes gens, où il fut fort bien battu; mais que pour sa revanche, il fit un grand placard où il mit en écrit le nom de ceux qui lui avoient fait cet outrage, et qu'il les suivoit par-tout avec cette affiche dans les mains. Ainsi il se vengea de l'affront qu'ils lui avoient fait en les faisant connaître, et attirant sur eux la haine et l'indignation de tout le monde. Il disoit qu'il étoit un bon chien de chasse à l'égard des personnes louables, parcequ'il ne les suivoit pas avec moins d'ardeur qu'un chien fait un lièvre, et que cependant personne de ceux qui font métier de louer les gens ne l'osoit mener à la chasse. Quelqu'un disoit

une fois devant lui, en se vautrant: J'ai bien vaincu des hommes en ma vie aux jeux pythiens. Des hommes? reprit Diogène; c'est moi qui sais vaincre les hommes: mais toi, ce ne sont que des faquins. On lui représentoit un jour qu'il étoit vieux, et qu'il devoit songer à se reposer: Hé quoi! repartit-il, si j'étois entré en lice pour courir, songerois-je à m'arrêter quand je serois près du but; au contraire, ne tâcherois-je pas à mieux courir que jamais? Quelqu'un l'ayant prié de souper, il n'y voulut point aller, à cause que quelques jours auparavant il y avoit été, et qu'on ne l'en avoit point remercié. L'hiver, il alloit les pieds nus dans la neige, et faisoit toutes les autres choses que nous avons rapportées ci-devant. Il tâcha, au commencement, de manger de la viande crue; mais n'en pouvant venir à bout, il y renonça. Il rencontra une fois l'orateur Démosthène dans un cabaret, qui dînoit: dès que Démosthène le vit, il se voulut retirer; mais Diogène l'ayant aperçu: Tu n'as que faire de t'enfuir, lui dit-il; tu n'en auras pas moins été au cabaret pour cela. Quelques étrangers souhaitant de voir cet orateur: Le voilà, dit-il, en élevant sa main, et leur montrant le doigt du milieu, le flatteur des Athéniens. Un jour, voyant un pauvre homme qui, ayant laissé choir un morceau de pain, avoit honte de le ramasser, il le voulut guérir de cette mauvaise honte-là; et attachant une corde à l'embouchure de son tonneau, il se mit à le traîner de cette sorte tout le long de la rue Céramique; et il disoit qu'il imitoit en cela les maîtres de musique qui dé-

tonnent quelquefois dans un concert, afin de faire prendre le ton aux autres. Il assuroit qu'on pouvoit être fou jusqu'au bout des doigts, et qu'en effet, si l'on voyoit quelqu'un aller dans les rues le doigt du milieu tendu, il n'y a personne qui ne le prît pour un fou, au lieu qu'on ne trouvoit rien à dire quand il tendoit celui qui est proche du pouce. Il disoit qu'on avoit à bon marché les choses qui valent beaucoup, et qu'au contraire on vendoit bien cher celles qui ne valent rien, vu qu'on ne pouvoit faire faire une statue à moins de trois mille oboles, et qu'on avoit un boisseau de farine pour deux liards. Il disoit une fois à Xéniade, celui qui l'avoit acheté: Prenez garde à m'obéir de point en point, et à faire ce que je vous ordonnerai. Hé quoi! lui répliqua Xéniade,

Les fleuves révoltés remontent à leurs sources!

Mais, lui répondit Diogène, si vous étiez malade, et que vous eussiez acheté un médecin, au lieu de faire ce qu'il ordonneroit, vous amuseriez-vous à lui dire:

Les fleuves révoltés remontent à leurs sources?

Il y eut une fois un homme qui le vint trouver à dessein de se faire philosophe: Diogène, pour l'éprouver, lui donna d'abord un merlan qu'il tenoit à porter, et lui commanda de le suivre; mais l'autre jeta là le merlan, tout honteux, et s'en retourna comme il étoit venu. Diogène le rencontra à quelques jours de là, et ne pouvant s'empêcher de rire en le voyant:

Faut-il qu'un merlan, lui dit-il, ait rompu une amitié comme la nôtre! Dioclès rapporte cela autrement, et raconte qu'un homme ayant dit à Diogène: Commandez, et nous vous obéirons, Diogène le prit à part, et lui donna un morceau de fromage à porter; mais que l'autre ayant refusé de le faire: Hé quoi! lui répliqua-t-il, voulez-vous rompre avec moi pour un morceau de fromage? Voyant un jour un petit garçon qui buvoit dans le creux de sa main, il tira son écuelle de sa besace, et la jetant par terre: Il a, dit-il, plus d'esprit que moi. Il jeta aussi sa cuillère pour un même sujet, voyant un autre jeune garçon qui mangeoit une soupe de lentilles avec une croûte de pain qu'il avoit creusée en guise de cuillère.

Voici à-peu-près sa manière de raisonner: Toutes choses appartiennent aux dieux; les sages sont amis des dieux: or est-il que tous biens sont communs entre amis, et par conséquent toutes choses appartiennent aux sages. Un jour, comme rapporte Zoïle, voyant une femme qui se prosternoit devant un autel, jusqu'à se mettre dans une posture indécente, Diogène la voulut guérir de cette superstition-là; et s'approchant d'elle: N'avez-vous point de peur que Dieu, qui est par-tout, ne voie derrière vous quelque chose qui ne soit pas fort honnête? Il consacra un homme à Esculape, seulement pour avoir soin d'aller battre ceux qui viendroient baiser la terre dans le temple de ce dieu. Il disoit que toutes les malédictions tragiques étoient tombées sur lui; qu'il étoit sans ville, sans maison, sans pays, gueux, vaga-

bond, et vivant à la journée; mais qu'il opposoit à la fortune la constance, aux lois la nature, aux passions la raison. Une fois Alexandre le vint voir, qu'il se reposoit au soleil daus la place de Cranion; et s'arrêtant devant lui: Diogène, lui dit-il, demande-moi ce que tu voudras. Ce que je veux, reprit Diogène, c'est que vous vous ôtiez un peu de mon soleil. Quelqu'un ayant lu une fois devant lui un ouvrage d'assez longue haleine, comme il fut à la fin du livre, voyant qu'il n'y avoit plus de feuillets écrits, il se mit à crier, comme font les matelots sur mer: Terre! terre! prenons courage. Un homme lui vouloit prouver une fois, par un argument sophistique, qu'il avoit des cornes; mais Diogène, pour toute réponse, passant sa main sur son front: Je ne les sens point, dit-il. Il fit environ la même chose à un autre qui soutenoit qu'il n'y avoit point de mouvement; car il se leva tout d'un coup et se mit à se promener. Un astrologue discouroit un jour devant lui des choses célestes: Depuis quand, mon ami, lui dit-il, êtes-vous revenu du ciel? Un certain eunuque, perdu de débauche, avoit fait mettre cette inscription sur la porte de son logis: *Que rien de méchant n'entre ici dedans.* Où est-ce, reprit Diogène, que logera le maître de la maison? Ayant une fois des huiles de senteur, au lieu de s'en parfumer la tête, comme font les autres, il s'en oignit les pieds; et la raison qu'il en rendit, c'est que l'odeur des parfums de la tête s'exhale en l'air, au lieu que celle des pieds monte droit au nez. Les Athéniens lui conseilloient de se faire initier aux mys-

tères de quelques dieux, et lui disoient, pour l'y porter davantage, que ceux qui l'étoient dans cette vie avoient les places honorables dans les enfers. Vraiment, répliqua-t-il, ce seroit une assez plaisante chose que tandis qu'Agésilas et Épaminondas seroient dans la fange, une troupe de marauds initiés eût le haut bout dans les iles des bienheureux. Voyant des rats qui venoient manger les miettes de sa table: Comment, dit-il, Diogène a des parasites! Un jour Platon l'appelant chien: Vous avez raison, lui répliqua-t-il, car j'ai été retrouver ceux qui m'ont vendu. Une fois, comme il sortoit des bains, quelqu'un lui demanda s'il y avoit bien des hommes au bain: Il n'y en a pas un, repartit-il; mais ensuite un autre l'ayant prié de lui dire s'il y avoit bien du monde au bain: Tout en est plein, ajouta-t-il. Un jour Platon ayant défini l'homme, Un animal sans plumes et qui n'a que deux pieds, cette définition plut extrêmement à tous ceux qui étoient présents; mais Diogène, sans dire mot, prit un coq qu'il se donna la peine de plumer tout entier, et l'ayant porté chez Platon: Tenez, leur dit-il, voilà l'homme de Platon; de sorte que ce philosophe fut obligé d'ajouter à sa définition, Et qui a les ongles larges. On lui demandoit à quelle heure il falloit dîner: Si l'on est riche, reprit-il, quand on veut; si l'on est pauvre, quand on peut. Ayant remarqué à Mégare que les moutons y étoient gras et couverts de bonne laine, au lieu que les enfants y étoient presque tout nus: J'aimerois mieux, dit-il, être mouton, que fils d'un Mégarien. Un homme,

dans les rues, l'ayant heurté d'un ais qu'il portoit, se mit ensuite à crier : Gare! gare! Est-ce, lui dit-il, que tu as envie de me heurter encore une fois? Il appeloit les orateurs les valets de la populace, et les couronnes qu'on leur donnoit, des ampoules de gloire. Il alloit quelquefois en plein jour, une lanterne allumée à la main; et comme on lui demanda par quelle raison il faisoit cela : Je cherche, répondit-il, un homme. Un jour qu'il se reposoit en pleine rue, tout dégouttant de l'eau de la pluie qui étoit tombée sur lui, cela amassa autour de lui plusieurs personnes que ce spectacle avoit touchées de pitié ; mais Platon s'étant rencontré là par hasard : Hé ! de grace, leur dit-il, si vous avez pitié de cet homme, laissez-le là ; voulant témoigner par ces paroles la vanité de ce philosophe, comme ne faisant cela que par ostentation. Il y eut une fois un homme qui lui donna un soufflet : Vraiment, reprit-il, j'ai bien oublié de mettre un casque. Un certain Midias qui lui en vouloit, le rencontra un jour, et l'ayant bien battu : Ton argent est prêt, ajouta-t-il. Diogène ne répondit rien sur l'heure; mais le lendemain il l'attendit avec des gantelets aux deux mains, et lui assénant un coup de toute sa force : Ton argent est prêt, lui dit-il. Lysias, un certain apothicaire, lui demandoit une fois s'il croyoit qu'il y eût des dieux : Il faut bien que je le croie, répliqua-t-il, puisque je sais même qu'ils n'ont point de plus grand ennemi que toi. Quelques uns assurent que ce mot est de Théodose. Voyant un jour un homme qui se lavoit dans l'eau pour se pu

rifier : Hé! pauvre misérable, lui dit-il, sache que cette eau n'est pas plus capable d'effacer les crimes que tu as commis pendant ta vie, que des fautes de grammaire. Il assuroit que les hommes se plaignoient à tort de la fortune, parcequ'ils demandoient aux dieux, non pas ce qui étoit bon véritablement, mais ce qui leur paroissoit bon. Il disoit à ceux qui sont effrayés des songes qu'ils font : Vous vous embarrassez des choses que vous faites en dormant, et vous n'avez pas la moindre inquiétude de celles que vous faites étant éveillés. S'étant trouvé aux jeux olympiques, comme le héraut, selon sa coutume, se fut mis à crier, Dioxippe a vaincu tous les hommes qui ont paru dans la lice : C'est moi, lui dit-il, qui sais vaincre les hommes; car pour lui ce ne sont que des esclaves. Il étoit fort aimé des Athéniens, jusque-là qu'ils condamnèrent au fouet un jeune garçon pour avoir rompu son tonneau, et lui en firent donner un autre. Denys le stoïque rapporte qu'après la bataille de Chéronée, il fut pris prisonnier des Macédoniens, et qu'étant mené à Philippe, ce roi lui demanda qui il étoit : Un espion, reprit-il, de ton insatiable avidité. Ce même auteur assure que cette hardiesse inspira de l'admiration à Philippe, qui donna ordre qu'on le délivrât sur l'heure. Alexandre avoit envoyé des lettres à Athènes, adressées à Antipater par un certain Athlië, qui veut dire en grec autant que malheureux. Diogène s'y trouva présent quand il les reçut, et, faisant allusion à ce nom : Athlië, dit-il, a envoyé les lettres d'Athlië à Athlië par Athlië. Pervi-

ceus l'ayant menacé par lettres de le faire mourir s'il ne le venoit trouver: Il ne fera pas grand'chose, répliqua-t-il, puisqu'une mouche et une araignée peuvent bien en faire autant; que ne me menace-t-il plutôt, ajouta-t-il, que si je ne le vais trouver il trouvera bien moyen de vivre heureux sans moi? Il crioit souvent que les dieux ne donnoient que trop de moyens aux hommes pour vivre à leur aise, mais que les moyens étoient cachés à ceux qui aimoient si fort les ragoûts, les parfums, et toutes ces vaines superfluités. Voyant un jour un homme qui se faisoit chausser par son valet: Tu ne seras point encore parfaitement heureux, lui dit-il, qu'on ne t'ait coupé les deux mains, afin que tu te puisses honnêtement faire moucher par lui. Une autre fois, ayant aperçu des sergents qui menoient en prison un coupeur de bourse qui avoit volé une aiguière: Voilà, dit-il, de grands voleurs qui en mènent un petit en prison. Voyant un jeune garçon qui ruoit des pierres à une potence: Courage, lui dit-il, tu parviendras au but. Il se trouva une fois entouré d'une foule de petits garçons qui crioient gare! gare! qu'il ne nous morde: Ne craignez rien, leur dit-il, un chien ne mange point de carottes. Voyant un homme qui prenoit plaisir à se couvrir de la peau d'un lion: Cesse, mon ami, lui dit-il, de déshonorer l'habit de la vertu.

On exaltoit un jour devant lui le bonheur de Callisthènes, d'être participant, comme il étoit, de toute la magnificence d'Alexandre: Et moi, répliqua-t-il, je le trouve bien malheureux de ne pouvoir dîner ni

souper que quand il plaît à Alexandre. Il disoit que quand il avoit affaire d'argent, et qu'il en prenoit de ses amis, c'étoit une dette dont ils s'acquittoient, plutôt qu'un présent qu'ils lui faisoient. On le trouva un jour en pleine rue qui faisoit quelque chose de la main qui n'étoit pas fort honnête; mais lui, sans s'étonner: Plût aux dieux, dit il, que je pusse aussi bien apaiser la faim de mon ventre en le grattant! Il se donna bien une fois la peine de remener lui-même à la maison un jeune garçon qui alloit faire la débauche avec des seigneurs de Perse, et avertit ses parents d'avoir l'œil sur lui. Il y eut un jour un jeune homme fort bien paré qui le vint consulter sur certaine matière: Je ne vous répondrai point, lui dit Diogène, que vous ne m'ayez fait savoir auparavant si vous êtes homme ou femme. Une autre fois, comme il étoit au bain, il en vit un qui versoit du vin d'un pot dans un autre, afin de juger, par le bruit que faisoit le vin en tombant, s'il réussiroit dans ses amours; et comme, à son avis, le pot eut rendu un bon son: Il est d'autant plus mauvais pour toi, lui dit Diogène, qu'il est fort bon. Quelques uns, dans un festin, lui jetoient de loin, par dérision, des os comme à un chien; mais Diogène, se levant de table, se mit à pisser contre eux comme un chien. Il disoit des orateurs et de ceux qui mettent leur gloire à bien parler, qu'ils étoient trois fois hommes, c'est-à-dire trois fois misérables. Il appeloit un riche ignorant un mouton qui avoit une toison d'or. Ayant vu sur la porte d'un fameux débauché, *Maison à vendre:* Je me

doutois bien, dit-il, que cette maison boiroit tant et mangeroit tant qu'elle vomiroit enfin son maître. Un jeune garçon se plaignit une fois à lui de la multitude de ceux qui le vouloient corrompre : Cesse, lui répondit Diogène, de leur faire voir qu'on te peut corrompre. Étant un jour entré dans un bain fort sale : Où est-ce, dit-il, que l'on fera laver à la sortie de ce bain-ci? Il entendoit une fois un joueur de luth qui en jouoit d'une manière fort grossière, et comme tous les autres le traitoient d'ignorant et de ridicule, lui seul le louoit et le prisoit extrêmement; quelques uns lui en demandèrent la raison : Je l'admire, reprit-il, de ce que, jouant si mal, il s'amuse plutôt à cela qu'à tuer ou à voler. Il y en avoit encore un autre qui faisoit fuir tout le monde dès qu'il commençoit à jouer; un jour Diogène l'ayant rencontré : Bonjour, lui dit-il, monsieur le Coq. D'où vient que vous m'appelez ainsi? lui dit l'autre : C'est, répliqua-t-il, que tu fais lever tout le monde dès que tu commences à chanter. Voyant plusieurs personnes qui avoient les yeux fichés sur un jeune garçon, il se mit à ramasser du lupin qui étoit à terre, à la vue de tout le monde, et en remplissoit à mesure sa besace. Cette action fit tourner la tête à tous ceux qui étoient là : Hé quoi! leur dit-il, aimez-vous mieux me voir que ce beau fils? Un homme extrêmement superstitieux lui disoit une fois : Ne me fâche pas, car, d'un coup de poing, je te romprois la tête. Et moi, reprit-il, je te ferois trembler si je t'avois seulement regardé du côté gauche. Un certain Hégésias le prioit un jour de

lui prêter quelques uns de ses ouvrages pour apprendre la philosophie : Dites-moi un peu, reprit Diogène, si vous vouliez manger des figues, voudriez-vous qu'on vous donnât des figues en peinture, et n'en achèteriez-vous pas de véritables ? Avouez donc que vous êtes fou, puisque, pouvant embrasser l'exercice véritable de la philosophie, vous vous contentez de la voir par écrit. Quelqu'un lui reprochoit qu'il s'étoit enfui de son pays : Hé, misérable, lui répliqua-t-il, n'y ai-je pas trop gagné, puisque c'est ce qui m'a fait devenir philosophe ? Et un autre qui lui disoit : Ceux de Sinope t'ont banni de leur pays ; et moi, reprit-il, je les condamne à n'en bouger. Voyant un homme qui avoit gagné le prix aux jeux olympiques, qui menoit paître les brebis : Pauvre homme, lui dit-il, tu n'as quitté les jeux olympiques que pour venir aux néméens. On lui demandoit une fois d'où venoit que les athlétes ne sentoient point les coups qu'on leur donnoit : C'est, reprit-il, qu'ils ne sont faits que de chair de pourceau et de bœuf. Il demandoit un jour l'aumône à une statue, et la raison qu'il en donna : Je m'apprends, dit-il, à être refusé. Il fut obligé au commencement de demander l'aumône pour subsister. Un jour donc, comme il pria quelqu'un de la lui donner : Si tu l'as jamais donnée à quelque autre en ta vie, donne-la moi ; si tu ne l'as point donnée, commence par moi. Un tyran lui demandoit un jour quel étoit le meilleur airain : Celui, répliqua-t-il, dont on fond les statues d'Harmodius et d'Aristogiton. A propos de Denys le

tyran, il disoit qu'il traitoit ses amis comme des sacs; car, ajoutoit-il, il les prend quand ils sont pleins, et les jette quand ils sont vides. Un nouveau marié avoit fait mettre cette inscription sur le seuil de sa porte: *Hercule callinique, fils de Jupiter, loge céans; que rien de méchant n'entre ici dedans.* Mais Diogène, sans dire mot, écrivit ceci ensuite: *Après la mort le médecin.* Il vit une fois un homme, qui s'étoit ruiné en folles dépenses, qui faisoit son souper de quelques olives dans une gargoterie: Misérable, lui dit-il, si tu eusses dîné de la sorte, tu ne souperois pas aujourd'hui comme tu fais. Il disoit que les hommes vertueux étoient les images des dieux. Il appeloit l'amour l'occupation des oisifs. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il croyoit qu'il y eût au monde de plus misérable, il répondit: Un vieillard pauvre; et à un autre qui s'enquéroit de lui quelle étoit la bête la plus dangereuse: Un médisant, répliqua-t-il, entre les farouches, et un flatteur entre les privées. Voyant un tableau où il y avoit deux centaures fort mal peints: Quel est le Chiron des deux? dit-il. Il appeloit les paroles de flatterie des filets de miel; et le ventre, la Charybde de la vie. Ayant ouï dire qu'un certain Didyme avoit été surpris en adultère: Il est digne deux fois, dit-il, d'être pendu par son nom[1]. On lui demandoit un jour d'où venoit que l'or étoit pâle: C'est, répliqua-t-il, que tout le monde est aux aguets pour l'attraper. Voyant une femme dans une litière:

[1] Diogène jouoit ici sur le mot grec *δίδυμοι*, qui signifie jumeau.

Ce n'est pas là, dit-il, une cage pour une bête si farouche. Il vit un jour un esclave fugitif qui étoit assis sur la margelle d'un puits : Mon ami, lui dit-il, prends garde d'y tomber. Une fois étant au bain, il aperçut un certain Cillius, qui étoit un de ces voleurs qui viennent pour voler les habits de ceux qui se baignent, et s'approchant de lui : Est-ce pour voler ou pour vous baigner, lui dit-il, que vous êtes ici? Voyant un jour des femmes qu'on avoit pendues à des oliviers : Plût aux dieux, s'écria-t-il, que tous les arbres portassent de semblables fruits ! Ayant rencontré un certain homme qui étoit accusé de fouiller dans les sépulcres, il lui dit sur-le-champ ces deux vers :

Qui t'amène en ces lieux, honte de la nature?
Viens-tu fouiller les morts jusqu'en leur sépulture?

On lui demandoit un jour s'il avoit un valet ou une servante ; il répondit que non. Et qui est-ce donc, reprit celui qui l'interrogeoit, qui prendra le soin de tes funérailles après ta mort? Celui, répliqua-t-il, qui voudra loger dans ma maison. Il aperçut un jour un beau garçon qui dormoit à son aise, couché tout de son long : Réveille-toi, lui dit Diogène, n'as-tu point de peur

Qu'une flèche, en dormant, te perce par-derrière?

Et à un autre qui aimoit extrêmement la bonne chère : Si tu n'y donnes ordre, lui dit-il,

Tes jours seront, mon fils, de fort courte durée

Un jour Platon discouroit de ses idées, assurant qu'une table avoit sa tabléité, et un pot sa potéité : Pour moi, reprit Diogène, je vois bien un pot et une table; mais je ne vois ni potéité, ni tabléité. C'est, lui répliqua Platon, que tu as des yeux pour voir la table et les pots, mais tu n'as pas assez d'esprit pour concevoir la tabléité et la potéité. On lui demandoit une fois quel homme lui paroissoit Socrate : Un fou, répliqua-t-il. Un autre s'enquéroit de lui en quel âge il se falloit marier : Quand on est jeune, il n'est pas temps; quand on est vieux, il n'est plus temps. Quelqu'un lui disoit un jour : Que voudriez-vous qu'un homme vous donnât pour recevoir un soufflet de lui? Un casque, reprit Diogène. Voyant un homme qui se paroit : Si c'est aux hommes, lui dit-il, que tu veux disputer le prix de la beauté, tu es bien misérable; si c'est aux femmes, tu es bien injuste. Comme un jeune homme eut rougi devant lui : Courage, lui dit Diogène, je vois la couleur de la vertu. Entendant un jour plaider deux avocats sur un larcin dont l'un étoit accusé par l'autre, il les condamna tous deux : Car l'un, ajouta-t-il, a volé, et l'autre ne l'a point été. On lui demandoit un jour quel vin étoit le plus agréable à boire : Le vin d'autrui, répondit-il. On lui disoit une fois, Tout le monde se rit de toi : Je ne suis pas ridicule pour cela, reprit-il. Un autre soutenoit devant lui que c'étoit une chose malheureuse que de vivre : Dis de mal vivre, interrompit Diogène, et non pas de vivre. Quelques uns lui conseilloient de faire chercher un valet qu'il avoit, et qui

s'étoit enfui. Non, non, reprit-il, ce seroit une chose ridicule que Manès se pût passer de Diogène, et que Diogène ne se pût passer de Manès. Un jour, comme il mangeoit des olives, un homme lui vint offrir des gâteaux; mais il le renvoya avec ce vers:

Fuyons, amis, fuyons ces infames tyrans.

On lui demandoit une fois de quelle espèce de chien il étoit: Quand j'ai faim, répliqua-t-il, je suis doux comme un chien de Mélite; mais quand je suis soûl, je suis ardent comme un chien de Molosse. Enfin, ajouta-t-il, je suis de cette espèce de chien qu'on prise extrêmement, mais que peu de personnes veulent mener à la chasse, à cause de la fatigue qu'il se faut donner. En effet, vous louez assez mon genre de vie, mais il n'y en a pas un qui le veuille suivre à cause des peines et des sueurs qu'il faut endurer. On s'enquéroit une fois de lui si les sages mangeoient des tartes et des gâteaux: Que cela est étrange, répliqua-t-il, qu'ils en mangent tout de même que d'autres hommes! Quelqu'un se plaignoit à lui de ce qu'on donnoit souvent l'aumône à de gros gueux aveugles et estropiés, et qu'on ne donnoit rien aux philosophes: C'est, répliqua-t-il, que la plupart des hommes prévoient bien qu'ils pourront devenir aveugles ou estropiés, mais pas un n'aspire à devenir philosophe. Il demandoit un jour l'aumône à un homme fort avare, et comme celui-ci ne se pressoit pas trop de la lui donner: Je ne demande pas votre mort, lui dit-il, je demande ma vie. Quelqu'un lui ayant re-

proché qu'il avoit autrefois fait de la fausse monnoie : Il est vrai, lui répondit-il, que j'ai été autrefois ce que vous êtes ; mais le mal est que vous ne serez jamais ce que je suis. Et à un autre qui lui faisoit le même reproche : Je pissois aussi, répliqua-t-il, plus roide en ce temps-là que je ne fais à cette heure. Un jour étant allé à Mynde, il prit garde en entrant que les portes de la ville étoient fort grandes, bien que la ville fût fort petite, et s'adressant à quelques Myndieus qui étoient là : Messieurs, leur dit-il, si vous m'en croyez, vous fermerez les portes de votre ville de peur qu'elle ne sorte. Voyant un homme qu'on avoit surpris volant de la pourpre, et qu'on menoit eu prison, il lui dit sur-le-champ ce vers :

La mort sera bientôt de ton sang empourprée.

Cratère l'ayant fait prier de le venir trouver : J'aime mieux, répliqua-t-il, lécher du sel à Athènes, que de manger les meilleurs morceaux du monde à la table de Cratère. Il alla voir une fois un certain orateur nommé Anaximène, qui étoit fort gras : Si vous faisiez bien, lui dit Diogène, vous nous donneriez la moitié de votre ventre, car vous n'en seriez pas plus mal, et nous nous en trouverions mieux. Un jour, comme ce même orateur haranguoit publiquement, Diogène se mit à montrer de loin un morceau de salé, et attira par cette action tous les assistants auprès de soi ; et comme Anaximène s'en voulut fâcher : Vous voyez, leur dit Diogène, que tous les beaux discours de votre orateur ne valent pas un liard, car mon salé

ne m'a pas coûté davantage. On lui reprochoit une fois qu'il mangeoit en plein marché : C'est, répliqua-t il, que j'ai faim en plein marché. Il y en a quelques uns qui lui attribuent encore cet autre mot-ci : Platon le trouva un jour qui lavoit des choux, et, s'approchant de lui : Si tu eusses pu te résoudre, lui dit-il tout bas à l'oreille, à faire la cour à Denys le tyran, tu ne serois pas réduit à laver toi-même tes choux. Mais Diogène s'approchant de lui tout de même : Si tu eusses pu te résoudre, lui repartit-il, à laver toi-même tes choux, tu ne serois pas réduit à faire la cour à Denys le tyran. Quelqu'un lui disoit un jour : Tu ne saurois croire combien il y a de gens qui se moquent de toi : Peut-être, répliqua-t-il, que les ânes se moquent d'eux aussi ; mais ils ne se soucient point pour cela des ânes, ni moi d'eux. Voyant un jeune homme qui raisonnoit de philosophie : Courage, lui dit-il ; voilà les moyens de rendre les amants de ton corps amoureux de ton esprit. Étant un jour entré dans le temple de Samothrace, comme quelqu'un s'étonna de la multitude des offrandes qui y avoient été faites par ceux qui avoient fait des vœux au milieu de la tempête, et qui étoient échappés du naufrage : Vous en verriez bien d'autres, reprit Diogène, si tous ceux qui n'en sont pas réchappés avoient accompli les leurs. Il y en a qui donnent ce mot à Diagoras. Il vit une fois un jeune homme qui alloit à un festin : Mon ami, lui dit-il, tu en reviendras pire que tu n'es. Ce jeune homme le rencontra quelques jours après, et l'ayant abordé : Vous voyez, lui dit-il, j'ai

été au festin, et si je n'en suis pas empiré pour cela. Non, sans doute, reprit Diogène, car tu en es plus gros et plus gras. Il demandoit un jour à quelqu'un quelque chose d'assez grande conséquence: Si tu me peux persuader, lui dit l'autre, que je te la dois donner, je te la donne. Moi, répliqua Diogène, si j'avois quelque chose à te persuader, je te persuaderois de t'aller pendre. Un jour, comme il retournoit de Lacédémone à Athènes, on lui demanda d'où il venoit et où il alloit: Je viens de quitter des hommes, dit-il, pour voir des femmes. Une autre fois qu'il retournoit des jeux olympiques, on lui demanda s'il y avoit bien du monde: Pour du monde, répondit-il, il y en a assez, mais d'hommes, fort peu. Il comparoit les prodigues à ces figuiers qui naissent dans des précipices, dont les fruits ne sont point mangés par des hommes, mais par des corbeaux et par des vautours. Phryné, cette fameuse courtisane, ayant offert à Delphes une Vénus d'or, il alla mettre cette inscription au-dessous: *Cette Vénus a été érigée des dépouilles de la lubricité des Grecs*. Un jour, comme Alexandre passoit devant lui: Ne me connois-tu pas? lui dit ce roi; je suis le grand Alexandre. Et moi, répliqua Diogène, je suis Diogène le cynique. On lui demandoit une fois d'où venoit qu'on l'appeloit chien: C'est, répliqua-t-il, que je caresse ceux qui me donnent, j'aboie après ceux qui ne me donnent rien, et je mords les coquins. Comme il cueilloit des figues à un figuier, quelqu'un l'en voulut empêcher, en lui disant que cet arbre étoit impur, et qu'il y avoit peu

de temps qu'un homme s'y étoit pendu : Eh bien, répondit-il, je le purifierai. Voyant un athlète qui venoit de remporter le prix aux jeux olympiques, et qui ne pouvoit détourner ses yeux de dessus une courtisane : Voyez, dit-il, ce brave champion qu'une jeune fille emmène par le collet. Il comparoit les belles courtisanes à du miel empoisonné. Un jour, comme il mangeoit en plein marché, il y eut plusieurs personnes qui s'amassèrent autour de lui, et qui se mirent à crier, Au chien ! au chien ! mais Diogène, sans s'émouvoir : C'est vous, leur répliqua-t-il, qui êtes des chiens, de rôder comme vous faites à l'entour de moi durant que je dîne. Voyant deux jeunes débauchés qui se cachoient pour éviter sa rencontre : Ne craignez rien, leur dit-il, un chien ne mange point de carottes. On lui demandoit un jour d'un jeune efféminé de quel pays il étoit : Voilà une belle demande, répondit-il, il est de Tégée [1]. Ayant rencontré un certain homme qui avoit la réputation d'avoir été autrefois un méchant athlète, et qui depuis s'étoit fait médecin : Vraiment, lui dit-il, vous avez trouvé un beau secret pour mettre en terre ceux qui vous jetoient à terre auparavant. Un jeune homme lui montroit un jour une épée qu'un de ses amoureux lui avoit donnée : Voilà une belle épée, répondit-il, mais la garde en est fort vilaine. Comme quelques uns louoient fort un homme d'un présent qu'il lui avoit fait : Et moi, répliqua Diogène, vous

[1] C'est encore un jeu de mots. Le mot grec τεγος veut dire boudoir de courtisane.

ne me louez point de l'avoir mérité. Quelqu'un lui redemandoit un manteau : Si vous me l'avez donné, reprit-il, il est à moi; si vous me l'avez prêté, je m'en sers. Un autre lui disoit une fois : Il a de l'or caché sous son manteau : Oui, sans doute, répliqua-t-il, et c'est pour cela que je couche dessus. On lui demandoit une fois quel fruit il avoit tiré de la philosophie : N'y aurois-je pas trop gagné, répliqua-t-il, quand je n'y aurois gagné que d'être prêt comme je suis à tous les accidents qui pourroient m'arriver? Quelqu'un le prioit de lui dire de quel pays il étoit : Du monde, répondit-il. Comme quelqu'un sacrifioit aux dieux pour avoir un fils : Et vous ne sacrifiez point, lui dit-il, pour avoir un fils honnête homme. Celui qui avoit la charge de lever la taille la lui vouloit faire payer, mais il le renvoya avec ce vers :

Dépouillez les Troyens, mais épargnez Hector.

Il disoit que les concubines étoient les reines des rois, parcequ'elles leur faisoient faire tout ce qu'elles vouloient. Les Athéniens ayant résolu qu'on décerneroit à Alexandre les mêmes honneurs qu'à Bacchus : Faites-moi, leur dit-il, tout d'un trait votre Sérapis. Quelqu'un lui reprochoit qu'il hantoit des lieux infames : Le soleil, répliqua-t-il, entre bien dans des cloaques, et n'en est pas gâté pour cela. Un jour qu'il soupoit dans un temple, voyant des pains qu'on y avoit apportés, qui étoient sales et gâtés, il alla les prendre et les jeta dehors, disant que rien de sale ni d'impur ne devoit entrer dans le temple. Un

homme lui disoit une fois qu'il étoit un ignorant qui ne savoit rien et qui faisoit le philosophe : Quand je le contreferois, répondit-il, il faudroit toujours que je le fusse beaucoup pour le contrefaire comme je fais. On lui amena un jour pour être son disciple un jeune garçon qu'on lui disoit qui avoit un beau naturel, et qui étoit bien morigéné : Qu'a-t-il donc affaire de moi? repartit-il. Il comparoit ceux qui parlent bien et qui font mal à des luths qui rendent un beau son, mais qui n'ont aucun sentiment. Lorsqu'il alloit au théâtre, il y entroit toujours quand les autres en sortent; et, comme on lui demandoit pourquoi il faisoit cela : C'est, répondit-il, que je me suis étudié toute ma vie à faire le contraire de ce que font les autres. Il disoit une fois à un jeune efféminé : N'as-tu point de honte de te faire pire que la nature ne t'a fait, car elle t'a fait homme, et tu t'efforces de devenir femme! Voyant un homme sans jugement qui accordoit un luth : Ne devrois-tu pas être honteux, lui dit-il, de savoir mettre un luth d'accord, et de ne pouvoir être d'accord avec toi-même? Quelqu'un disoit devant lui : Pour moi, je n'ai point d'inclination à la philosophie. Pourquoi vis-tu donc, lui répliqua-t-il, puisque tu ne te soucies point de bien vivre? Voyant un jeune homme qui parloit de son père avec mépris : N'as-tu point de honte, lui dit-il, de mépriser avec orgueil celui qui t'a donné de quoi être orgueilleux? Entendant un beau garçon qui tenoit des discours sales : Ne devrois-tu pas rougir, lui dit-il, de tirer d'une gaîne d'ivoire une lame de plomb? On

lui reprochoit qu'il alloit boire au cabaret : Vous pourriez ajouter, répliqua-t-il, que je me fais faire la barbe chez un barbier. Comme quelqu'un l'accusoit d'avoir reçu un manteau d'Antipater, il lui dit ce vers :

Il ne faut point des dieux rejeter les largesses.

Un homme, sans y prendre garde, le heurta d'un grand ais qu'il portoit, et se mit ensuite à crier, Gare! gare! Mais Diogène, pour toute réponse, s'approchant de lui, lui donna un bon coup de bâton, et se mit à crier de même, Gare! gare! Voyant un débauché qui sollicitoit une femme de mauvaise vie : Misérable, lui dit-il, que cherches-tu en un lieu où le meilleur pour toi c'est de ne rien obtenir? Et à un autre extrémement poudré et parfumé : Prends garde, lui dit-il, que les parfums de ta tête ne te mettent en mauvaise odeur dans le monde. Il disoit que les esclaves obéissent à leurs maîtres, et les méchants à leurs passions. Quelqu'un lui demandoit d'où venoit qu'en grec on appelle les esclaves *andrapodas:* C'est, répliqua-t-il, qu'ils ont des pieds d'homme et une ame comme la tienne.

FIN DE LA VIE DE DIOGÈNE.

DES ESSÉNIENS.

FRAGMENTS TRADUITS DE PHILON.

Il y a parmi les Juifs trois différentes sectes qui font profession de l'amour de la sagesse. La première est des Pharisiens, la deuxième des Saducéens, et la troisième, qui paroît aussi la plus sainte et la plus austère, est de personnes que l'on nomme Esséniens, qui sont bien Juifs de nation, mais qui sont beaucoup plus étroitement liés ensemble par une affection mutuelle que ne sont les autres.

Ils abhorrent toutes les voluptés et tous les plaisirs, comme mauvais et illégitimes, et ils tiennent comme une souveraine vertu parmi eux de ne se point laisser vaincre à leurs passions. C'est pourquoi ils ont de l'aversion pour le mariage, et prennent seulement auprès d'eux quelques enfants étrangers, d'un âge tendre et susceptible des impressions qu'on leur veut donner; ils les regardent comme leur propre sang, les forment et les élèvent selon leurs mœurs et leur discipline. Leur éloignement du mariage ne vient pas de ce qu'ils voudroient abolir la succession des enfants aux pères, qu'il entretient dans le monde; mais c'est qu'ils croient devoir se

garantir de l'incontinence des femmes, qui, selon leur opinion, ne gardent presque jamais à leurs maris la fidélité qu'elles leur doivent.

Ils méprisent les richesses, et rien ne leur paroît plus excellent et plus admirable qu'une communauté de tous biens. Aussi l'on n'en voit point entre eux qui soient plus riches que les autres, parcequ'ils ont établi comme une loi inviolable, à tous ceux qui embrassent leur genre de vie, de distribuer en commun ce qu'ils possèdent. De là vient que l'on ne voit parmi eux ni le rabaissement de la pauvreté, ni l'élévation des richesses, et que, toutes leurs possessions étant mêlées ensemble, ils n'ont tous qu'un seul patrimoine comme des frères.

Ils tiennent comme une chose impure les eaux de senteur et les huiles de parfum; et si, par hasard et malgré eux, on en a répandu quelques gouttes sur leurs corps, ils se lavent et se nettoient aussitôt. Ils croient qu'il n'y a rien qui soit plus dans la bienséance que de fuir toutes les délicatesses, et de ne porter que des habits blancs, qui sont les plus simples; ils choisissent quelques uns d'entre eux, à qui ils donnent le soin de pourvoir aux besoins communs de tous.

Ils ne sont pas tous retirés dans une seule ville de la Judée, mais plusieurs habitent en diverses villes; ceux de leur compagnie qui viennent du dehors sont reçus par eux comme en leur propre maison, et ils vivent avec ceux qu'ils n'ont jamais vus comme avec leurs plus intimes amis : c'est pourquoi ils font leurs

voyages sans porter sur eux quoi que ce soit, sinon quelques armes pour se défendre contre les voleurs. Il y a dans chaque ville une personne qui a la charge de recevoir les hôtes, et de les pourvoir d'habits et de toutes les autres choses dont ils ont besoin.

On voit dans leurs vêtements, dans leur visage, et dans tous leurs gestes, la même simplicité et la même modestie que dans des enfants que l'on élève sous une étroite discipline. Ils ne quittent jamais ni leurs habits, ni leurs souliers, qu'ils ne soient ou entièrement déchirés, ou tout-à-fait usés par le temps.

Ils ne vendent jamais rien, et n'achètent rien entre eux; mais ils se donnent mutuellement ce dont ils ont besoin. L'un reçoit de l'autre ce qui lui est nécessaire, quoiqu'ils ne soient pas obligés de donner toujours quelque chose en échange à ceux dont ils reçoivent ce qu'ils leur ont demandé.

Ils ont une piété toute particulière envers Dieu; jamais ils ne tiennent aucun discours profane avant le lever du soleil, mais ils passent tout ce temps en des vœux et en des prières qu'ils ont reçues de leurs ancêtres, comme s'ils demandoient à Dieu de faire lever cet astre. Ensuite de quoi les directeurs les envoient tous travailler aux métiers auxquels ils sont propres; et après qu'ils ont travaillé avec une grande assiduité jusqu'à la cinquième heure, c'est-à-dire jusqu'à onze heures, ils s'assemblent encore tous en un même lieu, où, se ceignant d'une espèce de caleçon de toile, ils se lavent dans l'eau froide. Ainsi purifiés, ils s'assemblent en un autre lieu particulier, dont

l'entrée est défendue à tous ceux qui ne sont pas de leur profession.

Ils entrent dans leur réfectoire avec le même respect que l'on entreroit dans quelque temple sacré, et, s'y étant assis en silence et avec modestie, celui qui a la charge de faire le pain leur en distribue à tous selon leur rang, et le cuisinier leur sert aussi à chacun un petit plat où il n'y a que d'une sorte de viande. Le prêtre fait une prière avant laquelle il n'est pas permis de rien manger; aussitôt qu'ils ont achevé de dîner, le même prêtre fait encore une prière; et ainsi, soit avant, soit après leur repas, ils rendent toujours graces à Dieu, comme à celui qui leur fournit leur nourriture. Ils quittent ensuite ces vêtements qu'ils estiment comme sacrés, et retournent à leur ouvrage jusques au soir, qui est le temps où ils reviennent souper. S'il leur est venu quelques étrangers, ils les font seoir à la même table qu'eux.

Jamais aucun cri ni aucun tumulte ne trouble la paix de leur solitude, et chacun aime mieux laisser parler les autres que de parler lui-même lorsque son rang le lui permet; de sorte que le grand silence qui régne au-dedans de leurs maisons est comme une espéce de mystère qui donne de l'étonnement et de la vénération à ceux qui sont de dehors. La principale cause de ce grand silence est leur continuelle sobriété, qui leur fait réduire leur boire et leur manger à une très petite mesure. Ils ne font jamais rien sans l'ordre de leurs directeurs, excepté deux choses que l'on laisse en leur liberté, qui sont d'avoir compas-

sion des misérables et de les secourir; car il leur est permis de soulager les besoins de ceux qui sont dignes de leur assistance, et de leur donner de quoi vivre alors qu'ils en manquent. Mais, quant à leurs propres parents, ils ne peuvent jamais leur faire aucun don sans la permission des supérieurs.

Ils sont de très justes modérateurs de leur colère, et savent tempérer leurs ressentiments. Ils sont fidéles dans leurs promesses et amateurs de l'union et de la paix.

La moindre parole qu'ils aient donnée leur est plus inviolable que ne sont aux autres tous les serments; c'est pourquoi ils ne jurent point afin qu'on les croie, estimant que les jurements sont encore pires que les parjures; car ils disent qu'un homme est déja condamné de mensonge et de perfidie dans l'esprit de ceux qui le connoissent, lorsqu'on ne veut point ajouter foi à ses paroles s'il ne prend Dieu à témoin pour persuader qu'elles sont sincères.

Ils s'appliquent avec un soin particulier à la lecture des livres des anciens, et recherchent principalement ceux qui sont utiles et pour l'ame et pour le corps, et ceux dont ils peuvent tirer la connoissance de quelques herbes salutaires ou de la vertu particulière de quelques pierres minérales propres à la guérison de toutes sortes de maux.

Lorsque quelqu'un se présente pour entrer dans leur société, ils ne l'y admettent pas aussitôt; mais ils le font demeurer au-dehors l'espace d'un an, et lui proposant le même genre de vie que le leur, ils

lui donuent une bêche pour travailler et cette sorte de caleçon dont nous avons parlé, et lui font porter un habit blanc.

Après qu'il a donné durant tout ce temps des preuves de sa tempérance, on lui accorde la même nourriture qu'aux autres, et on lui permet de se servir des eaux les plus pures pour se laver; ils ne l'admettent pas néanmoins encore à leur société; car, après que l'on a éprouvé sa tempérance durant un an, on veut éprouver outre cela son esprit et son naturel, l'espace de deux années, et si l'on reconnoît qu'il est digne d'être reçu, on le reçoit alors. Toutefois il ne participe point à la table commune qu'il n'ait promis, par des serments solennels et terribles, premièrement, d'honorer la Divinité d'un culte religieux; ensuite de rendre aux hommes ce qui leur est dû selon la justice; de ne faire jamais tort à personne, ni de son propre mouvement, ni quand on le lui auroit commandé; d'abhorrer toujours les méchants, et de secourir et défendre les gens de bien; de garder la foi à tout le monde, et principalement aux puissances supérieures, étant persuadés qu'il n'y a point d'autorité et de domination dans le monde qui ne soit établie de Dieu; et que si lui-même vient à être élevé en puissance, il n'en abusera point, en maltraitant ceux qui lui seront soumis, et n'affectera point de se distinguer d'eux par la magnificence des habits et par tous les autres ornements du luxe. Ils font vœu encore d'aimer toujours la vérité, et de reprendre les menteurs; de ne souiller leurs mains

d'aucun larcin, et de garder leur ame pure de tout gain injuste; de ne rien cacher à ceux de leur profession, et de ne rien découvrir aux autres de leurs mystères, quand on les voudroit contraindre jusqu'à leur faire souffrir la mort même. Outre cela, ils font encore serment de n'enseigner jamais d'autre doctrine que celle qu'ils ont reçue; de garder avec un très grand soin les livres de leur secte et les noms des anges. Voilà les serments par lesquels ils engagent les personnes qui embrassent leur profession.

Quant à ceux qui sont convaincus de quelques fautes considérables, ils les chassent de leur société· et, pour l'ordinaire, celui qui a été ainsi excommunié finit ses jours misérablement; car étant comme lié à eux et par ses serments et par la vie qu'il a menée, on ne lui laisse recevoir aucune nourriture de la main des autres. Ainsi, ne se repaissant que de quelques herbes, son corps se détruit peu-à-peu par la faim, jusqu'à ce qu'il vienne à mourir. C'est pourquoi il y en a plusieurs dont ils ont eu compassion, et qu'ils ont comme rappelés à la vie, lorsqu'ils rendoient leurs derniers soupirs, jugeant que des tourments qui les avoient réduits à une telle extrémité étoient suffisants pour l'expiation de leurs fautes.

Ils sont fort exacts et fort équitables dans leurs jugements. Ils s'assemblent pour le moins au nombre de cent, lorsqu'ils veulent juger de quelque chose; et ce qu'ils ont une fois arrêté demeure ferme et immuable.

Après Dieu, il n'y a point de nom qui leur soit en

plus grande vénération que celui du législateur Moïse; jusque-là que quiconque d'entre eux a osé le blasphémer est aussitôt condamné à mort.

Ils font gloire d'avoir une grande déférence pour les anciens, et de céder à ce que plusieurs ont déterminé.

Ils sont infiniment plus soigneux que tout le reste des Juifs à s'abstenir, les jours de sabbat, de tout travail des mains; car non seulement ils préparent leur nourriture dès le jour précédent, pour ne point même allumer de feu en ce saint jour, mais ils font encore scrupule d'y remuer le moindre instrument et le moindre meuble.

Ils vivent pour l'ordinaire fort long-temps, et il y en a plusieurs d'entre eux qui passent même au-delà de cent ans; ce qui provient, je crois, de la vie sobre et réglée qu'on leur voit mener.

Ils méprisent toutes les adversités, et il n'y a point de douleur si grande, qu'elle ne cède à la grandeur de leur courage. Ils font plus d'état d'une mort belle et glorieuse que de l'immortalité même. La guerre des Romains a fourni des preuves suffisantes de cette disposition de leur ame; car, au milieu des supplices et des tortures, au milieu des feux et des déboitements de membres qu'on leur faisoit endurer, et de tous les divers tourments par lesquels on vouloit les contraindre ou de blasphémer le nom du législateur, ou de manger des viandes qu'ils n'ont pas coutume de manger, non seulement ils ne condescendirent à faire aucune de ces choses, mais ils ne daignoient

pas même flatter leurs bourreaux le moins du monde, et répandre une seule larme.

Au contraire, riant parmi les douleurs, et se moquant de ceux qui les appliquoient aux tortures les plus cruelles, ils rendoient l'ame avec alégresse, et comme la devant bientôt recouvrer. Car c'est une opinion qui s'est affermie parmi eux, que les corps sont mortels et d'une matière qui n'a aucune solidité, au lieu que les ames sont immortelles et durent toujours, et que, sortant d'un air pur et subtil, elles entrent dans le corps comme dans une étroite prison, par la force de certains charmes naturels qui les y entraînent; mais qu'aussitôt qu'elles sont détachées des liens de cette chair, se trouvant comme délivrées d'une longue servitude, elles se réjouissent alors au milieu des airs. Ils soutiennent même (et suivent en cela l'opinion commune des Grecs) qu'il y a au-delà de l'océan une demeure destinée pour les ames innocentes, c'est-à-dire un lieu qui n'est incommodé ni de la pluie, ni de la neige, ni de la chaleur excessive, mais qui est continuellement tempéré par le souffle agréable d'un doux zéphyr qui s'y élève de l'océan; et qu'au contraire, pour les ames criminelles, il y a des cachots qui sont également ténébreux, et où l'on ne trouve que des supplices qui durent toujours.

Voilà quelle est la théologie des Esséniens touchant la nature de l'ame; et leur sagesse a je ne sais quels appas inévitables qui gagnent le cœur de tous ceux qui l'ont une fois goûtée.

Il y en a quelques uns parmi eux qui se mêlent de

prévoir les choses futures, et qui en cherchent la connoissance par la lecture des livres sacrés, par des purifications particulières, et par les oracles des prophètes; et il arrive rarement qu'ils se trompent dans leurs prédictions.

Il y a encore une autre sorte d'Esséniens, qui sont entièrement conformes aux premiers, quant à leur vivre, leurs coutumes, et leurs constitutions, mais qui n'ont pas du mariage le même sentiment qu'eux. Car ils disent que ceux qui ne se marient point retranchent une grande partie de la vie, qui est la succession des enfants, ou plutôt que si tout le monde suivoit leur exemple, toute la race des hommes s'éteindroit bientôt.

Au reste, ils éprouvent leurs femmes durant trois ans, et après qu'ils ont reconnu, par des effets naturels, qu'elles pourront être fécondes, ils se marient enfin. Tout le temps qu'elles sont grosses, ils ne les voient point, montrant bien par-là qu'ils se marient, non pas pour le plaisir, mais pour la seule génération des enfants.

[1] Les Esséniens font profession de remettre entre les mains de Dieu le gouvernement de toutes choses. Ils soutiennent que les ames sont immortelles, et croient que la justice doit être le principal objet de nos desirs. Ils envoient des offrandes au temple, mais ils n'y sacrifient point, à cause de la différence des purifications dont ils se servent. Ce qui fait que

[1] Antiq. jud., lib. XVIII, cap. II.

n'étant point admis comme les autres au temple public, ils font leurs sacrifices en particulier.

Au reste, ce sont des hommes tout-à-fait honnêtes et vertueux, et qui s'emploient tout entiers dans l'exercice de l'agriculture. Mais ce qui les élève au-dessus de tous ceux qui suivent le chemin de la vertu, c'est leur admirable justice; et on n'en trouve aucuns, ni chez les Grecs, ni chez les barbares, qui en aient approché le moins du monde. C'est de toute antiquité qu'ils l'ont embrassée, et jamais rien ne les a détournés de la pratiquer.

Tous leurs biens sont en commun, et celui d'entre eux qui étoit le plus riche ne jouit pas davantage des biens qu'il a apportés en entrant chez eux, que celui qui ne possédoit rien du tout; et, pour comble d'étonnement, ils vivent ainsi étant au nombre de plus de quatre mille.

Ils ne veulent prendre ni femmes ni esclaves, jugeant qu'en prenant ceux-ci l'on viole le droit de nature, et qu'en prenant celles-là l'on s'expose à de continuelles dissensions. C'est pourquoi, vivant seuls et en leur particulier, ils se servent charitablement les uns des autres.

Ils établissent des receveurs, c'est-à-dire quelques prêtres reconnus pour gens de bien, qui doivent, en recevant leurs revenus et tout ce que leurs terres leur rapportent, leur fournir leur pain et leur nourriture[1].

[1] Phil. jud. de vita contemplat.

Après avoir parlé des Esséniens qui ont choisi et embrassé la vie active et laborieuse, et qui excellent avec tant de perfectiou en toutes ses parties, ou au moins en la plupart, pour me servir d'un terme moins fort et plus modeste, j'ai maintenant, pour suivre l'ordre de mon dessein, à parler de ceux qui se sont consacrés à la vie spirituelle et contemplative; j'en dirai donc ce que j'en dois dire, sans ajouter aucune chose du mien, pour embellir mon discours de ces ornements empruntés qui sont si ordinaires aux poëtes et à tous les autres écrivains, à cause de l'indigence où ils sont de telles matières; et sans faire autre chose que de m'attacher simplement à la vérité, qui peut seule épuiser l'esprit le plus riche et le plus fécond; ce qui ne m'empêchera pas néanmoins d'entrer dans la carrière, et de faire tous mes efforts pour n'y point demeurer vaincu; car il ne faut pas que l'extraordinaire vertu de ces grands hommes nous réduise au silence, puisque nous nous croirions criminels de laisser aucune belle action ensevelie.

Le nom de ces amateurs de la sagesse déclare quelle est leur profession; car ils en ont un qui signifie tout ensemble et médecins et adorateurs; ce qui leur convient très bien, soit à cause qu'ils font profession d'une médecine d'autant plus élevée au-dessus de celle qui est en usage dans les villes, que celle-ci ne s'étend que sur les corps, et que celle-là s'exerce sur les ames mêmes, et en chasse des maladies très fâcheuses et très opiniâtres qui ont leur

source dans les plaisirs et dans la cupidité, dans les afflictions et dans les craintes, dans l'avarice et dans la folie, dans l'injustice et dans une infinité d'autres passions et d'autres vices; soit parcequ'ils apprennent, par la connoissance de la nature et des autres vices, à adorer cette essence qui est infiniment meilleure que le bon, et qui est plus simple et plus ancienne que l'unité même.

Au reste, ceux qui embrassent ce genre de vie n'y sont attirés ni par coutume, ni par conseil; mais, étant comme ravis hors d'eux-mêmes par un amour tout céleste, ils ressentent des transports aussi violents que les bacchantes et les corybantes des païens, jusqu'à ce qu'ils jouissent de la vue de l'objet qu'ils aiment. Et ensuite l'ardent desir qu'ils ont de la vie éternelle et bienheureuse, leur faisant croire qu'ils sont déja morts à cette vie misérable et mortelle, ils abandonnent leurs biens entre les mains de leurs enfants ou de leurs autres parents, en les instituant héritiers par une résolution toute volontaire, ou s'ils n'ont point de parents, à leurs plus intimes amis; car il est bien raisonnable que ceux qui ont déja acquis des richesses que l'on peut dire être clairvoyantes, laissent des richesses aveugles à ceux qui sont aveugles eux-mêmes.

Ainsi se dépouillant de toutes leurs possessions, et ne se laissant plus toucher d'aucun objet qui les trompe, ils fuient pour ne regarder jamais derrière eux, et se séparent de leurs frères, de leurs enfants, de leurs femmes, de leurs pères, de leurs mères, de

leurs nombreuses alliances, et de leurs plus étroites amitiés, et enfin des lieux où ils sont nés et où ils ont été élevés, sachant que l'accoutumance que l'on prend a un poids, et un charme auquel il est très difficile de résister. Mais leur retraite du monde ne consiste pas à passer seulement d'une ville en une autre ville, comme ces malheureux et pauvres esclaves qui, étant vendus par ceux à qui ils appartenoient auparavant, ne font que changer de maîtres, et ne sont point délivrés de la servitude.

Car il est certain que toutes les villes, et même les mieux policées, sont toujours pleines d'une infinité de tumultes et de troubles qui ne peuvent être qu'insupportables à un esprit uniquement adonné à l'étude de la sagesse. C'est pourquoi ils ont leur demeure hors de l'enceinte des villes, c'est-à-dire dans de grands jardins ou dans des campagnes désertes dont ils recherchent la solitude, non point par un esprit sauvage et une aversion des hommes, mais parcequ'ils savent combien la conversation de ceux dont la vie est si dissemblable à la leur est importune et dangereuse.

Cette secte est répandue en plusieurs endroits de la terre; aussi est-il bien juste, et que les Grecs, et que les barbares, ne soient point privés de la vue d'une si extraordinaire vertu. Mais il n'y a point de pays où ils soient en si grand nombre que dans les provinces d'Égypte, et principalement aux environs d'Alexandrie.

Ceux d'entre eux qui sont les plus éminents en

sainteté sont envoyés de toutes parts, ainsi qu'une espèce de colonie, en un lieu qu'ils regardent comme leur véritable patrie, et qui est tout-à-fait propre pour la vie qu'ils mènent. Il est situé au-dessus de l'étang Mœris, sur une colline assez plate et assez étendue, et il ne peut être placé plus commodément si l'on regarde la sûreté du lieu et la bonté de l'air que l'on y respire. Je dis que l'on y est en sûreté, à cause du grand nombre des maisons et des bourgades dont il est environné; et quant à la pureté de l'air, elle provient des vapeurs continuelles qui s'élèvent de cet étang et de la mer qui en est proche, et dans laquelle il se décharge. Car les vapeurs de la mer étant aussi subtiles que celles de cet étang qui s'y décharge sont épaisses, il s'en fait un mélange qui rend la température de cet air extrêmement saine.

Leurs logements sont fort simples, et ils ne leur servent que pour deux choses dont ils ne peuvent se passer, c'est-à-dire pour les défendre tant de la chaleur du soleil que de la froideur de l'air. Ils ne sont pas fort proches les uns des autres, comme dans les villes: car les voisinages sont toujours importuns et désagréables à ceux qui aiment et recherchent la solitude avec tant d'ardeur. Ils ne sont pas non plus fort éloignés, parcequ'ils se plaisent à vivre en communauté, et qu'ils veulent se pouvoir secourir les uns les autres, s'ils étoient attaqués par des voleurs.

Ils ont chacun un lieu particulier et sacré, qu'ils appellent un oratoire ou cabinet, dans lequel ils se retirent pour s'instruire en secret dans les mystères

de leur vie toute d'oraison. Ils n'y portent ni boire ni manger, ni rien de tout ce qui est nécessaire pour le besoin du corps, mais seulement les lois et les oracles qui sont sortis de la bouche des prophètes, les hymnes et toutes les autres choses qui peuvent servir à l'accroissement et à la perfection de leurs connoissances et de leur piété.

Le souvenir de Dieu est continuellement gravé dans leur pensée, jusque-là qu'étant endormis ils ne s'entretiennent dans leurs songes que de ses beautés et de sa grandeur, et qu'il y en a même beaucoup qui, en expliquant les choses qui se passent alors en leur imagination, font entendre des paroles d'une philosophie très sainte et très excellente.

Ils ont coutume de prier deux fois le jour, au matin et au soir, c'est-à-dire que quand le soleil se lève ils demandent à Dieu qu'il leur rende la journée véritablement heureuse, et qu'il remplisse leur esprit de la divine lumière; de même que lorsqu'ils se couchent ils demandent encore à Dieu que, leur ame étant déchargée du fardeau des sens et des choses sensuelles, elle puisse être renfermée en elle-même afin que, jouissant d'un parfait repos, elle s'applique tout entière à la recherche de la vérité.

Tout le reste du temps qui est entre le matin et le soir est consacré à la lecture et à la méditation. Car ils lisent les saintes Écritures, et ils s'exercent dans l'étude des préceptes de sagesse qu'ils ont reçus de leurs pères, croyant que les secrets de la nature y sont cachés sous des paroles mystérieuses dont

leurs pères se sont servis pour en enseigner la connoissance.

Ils ont des livres de leurs anciens, qui, ayant été comme les patriarches de leur secte, leur ont laissé plusieurs mémoires de la doctrine de ces allégories, qu'ils regardent comme des originaux et des modèles, par l'imitation desquels ils se conforment au véritable esprit de leur secte; car ils ne se contentent pas de méditer seulement sur les ouvrages des autres, mais ils composent eux-mêmes plusieurs hymnes et plusieurs cantiques à la louange de Dieu, y faisant entrer de toutes sortes de cadences et de mesures, et les embellissant de rimes qui les font paraître beaucoup plus pompeux et plus vénérables.

Les autres six jours de la semaine, ils demeurent chacun en leur particulier, en étudiant dans ces petits cabinets dont nous avons parlé, sans sortir le moins du monde hors de la porte, et sans regarder au-dehors par quelque lieu que ce puisse être. Mais, le jour du sabbat, ils viennent tous ensemble comme en une commune assemblée, et s'asseyent, selon leur âge, avec une honnête contenance, tenant leurs mains sous leur manteau. Lors, celui d'entre eux qui est le plus ancien, et qui a le plus de connoissance de leur doctrine, s'avance au milieu de tous, et leur parle avec un visage et une voix grave, ne disant rien qu'avec prudence et avec jugement, et ne s'arrêtant point à faire ostentation de son éloquence, comme ces orateurs et ces sophistes que nous voyons aujourd'hui, mais songeant seulement à bien expli-

quer et à faire bien comprendre le vrai sens de ses pensées; et ainsi ses paroles ne frappent pas seulement les oreilles de ses auditeurs; mais elles y trouvent un chemin par où elles passent jusques au fond de leur ame, pour y demeurer éternellement gravées. Cependant tous les autres l'écoutent en un profond silence, ne lui témoignant leur approbation que par quelque clin d'œil ou par quelque mouvement de tête.

Cette salle publique, dans laquelle ils s'assemblent tous les jours de sabbat, est divisée en deux différents appartements, l'un des hommes et l'autre des femmes; car elles assistent aussi de tout temps à leurs assemblées, et n'embrassent pas ce genre de vie avec moins d'ardeur et de zèle que les hommes. La muraille donc qui les sépare s'élève de terre environ trois ou quatre coudées de haut, en forme d'une petite cloison, le reste demeurant ouvert jusques aux voûtes, et cela pour deux raisons: la première, pour conserver la pudeur naturelle que les hommes doivent avoir à l'égard des femmes; la seconde, afin que les femmes elles-mêmes étant en un lieu où la voix se puisse ouïr distinctement, elles écoutent sans peine celui qui parle, et ne trouvent aucun obstacle qui les empêche de l'entendre.

Ils embrassent la tempérance comme un fondement qu'ils doivent jeter en leur ame pour y établir ensuite toutes les autres vertus. Jamais aucun d'eux ne boit ou ne mange le moins du monde avant le soleil couché, parcequ'ils croient que les exercices de

la philosophie sont des ouvrages dignes de la lumière, au lieu que les nécessités du corps doivent être ensevelies dans les ténèbres; c'est pourquoi ils donnent à ceux-là toute la journée, et n'accordent à celles-ci qu'une très petite partie de la nuit. Il y en a même quelques uns qui, en l'espace de trois jours, ne songent pas une seule fois à manger, tant ils sont possédés de l'ardent desir d'accroître leurs connoissances. Il y en a d'autres qui trouvent de telles délices et un contentement si grand à se nourrir l'ame des viandes spirituelles de la sagesse, qui leur déploie tous ses trésors et tous ses secrets avec une libéralité sans bornes, qu'ils demeurent à jeun une fois autant que les autres, et passent près de six jours entiers sans rien manger, s'accoutumant à vivre comme les cigales qui, à ce qu'on dit, ne se nourrissent que de l'air, parcequ'elles trouvent dans leur chant, comme je crois, un divertissement qui leur facilite cette abstinence.

Le sabbat est pour eux une fête toute sainte et tout auguste, et ils le célèbrent avec une extraordinaire vénération. C'est en ce jour qu'après avoir pourvu aux nécessités de leur ame, ils ont soin aussi de fortifier la foiblesse de leur corps, étant certes bien juste qu'ils prennent quelque relâche après de si longs travaux, puisque les bêtes mêmes n'en sont pas privées. Mais il n'y a aucune magnificence dans leurs festins, et ils se réduisent à manger un peu de pain qui est fort simple, en y joignant aussi quelques grains de sel pour tout assaisonnement, et un peu

d'hysope, comme font ceux d'entre eux qui sont les plus délicats. Leur breuvage est de l'eau courante; car ils regardent la faim et la soif comme deux fâcheuses maîtresses auxquelles la nature a soumis tout le genre humain, et qui se doivent adoucir, non point par des choses qui les flattent, mais par celles qui sont absolument nécessaires, et sans lesquelles on ne sauroit vivre. C'est pourquoi ils mangent pour n'avoir plus faim, et boivent pour n'avoir plus soif; et ils abhorrent l'assouvissement comme l'ennemi et le destructeur du corps et de l'ame.

Comme les maisons de ces sages, ainsi que nous avons dit ci-dessus, sont dépourvues de magnificence et d'ornement, n'y ayant rien que ce qui y est entièrement nécessaire, il en est de même de leurs habits, qui ne sont pas moins simples et moins modestes, et qu'ils ne prennent que pour se garantir des incommodités du froid et de la chaleur. En hiver, ils portent une robe épaisse et pesante, au lieu de fourrure; et en été, ils se contentent de quelque robe de toile, ou de quelque autre linge dont ils se couvrent. Car, en un mot, la simplicité, la modestie, leur est particulièrement vénérable, sachant que le faste et l'orgueil est le père du mensonge, au lieu que la modestie est la mère de la vérité; et que le mensonge et la vérité sont comme deux sources, dont la première répand dans le monde toute cette multitude de maux dont il est rempli, au lieu que l'autre y fait couler avec abondance toutes sortes de biens humains et divins.

Je veux dire aussi quelque chose de la manière

dont ils se comportent dans leurs festins publics et solennels. Ils y viennent tous vêtus de blanc et avec un visage gai, mais néanmoins extrêmement grave; et aussitôt que le signal leur a été donné par quelqu'un des semainiers (car c'est ainsi qu'ils appellent ceux qui ont la charge du réfectoire), ils se tiennent chacun debout, selon leur rang et avec une grande modestie; et ainsi, avant que de se mettre à table, ils élèvent les yeux et les mains au ciel; les yeux, parcequ'ils ont appris à attacher leur vue sur des objets qui méritent d'être regardés; et les mains, parcequ'elles sont pures de toute avarice, et que jamais elles ne se sont laissé souiller par aucun gain illicite et profane, pour quelque prétexte que ce fût. Ils demandent donc à Dieu qu'il daigne leur être favorable, et qu'il n'y ait rien en ce festin qui ne soit conforme à ses desirs.

Après que leurs prières sont achevées, les plus anciens commencent à se mettre à table les uns après les autres, selon le temps qu'ils sont entrés dans la compagnie; car ils ne mesurent pas l'antiquité par l'âge ou par le nombre des années, vu que ceux qui en ont le plus ne passent parmi eux que comme des enfants et de jeunes gens, s'il n'y a que peu de temps qu'ils ont embrassé leur genre de vie; mais ils regardent comme véritablement anciens ceux qui ont passé leur enfance, leur jeunesse, et toutes leurs années, dans l'étude sainte de cette philosophie contemplatrice, qui est aussi la plus belle et la plus divine.

Ils admettent à leur table des femmes dont la plu-

part sont fort âgées et ont gardé leur virginité, l'ayant embrassée non point par contrainte et malgré elles, comme quelques unes de celles qui exercent la prêtrise parmi les Grecs, dont la virginité est involontaire; mais elles n'y ont été poussées que par le seul amour de la sagesse, dans l'exercice de laquelle ayant voulu passer toute leur vie, elles ont foulé aux pieds toutes les voluptés du corps et des sens.

Toutefois leurs places sont séparées de celles des hommes, ceux-ci étant assis au côté droit, et les femmes au côté gauche.

Si quelqu'un pense que ces nobles et ces généreux amateurs de la sagesse soient couchés à table sur des lits qui, quoiqu'ils ne soient pas richement parés, peuvent au moins tenir quelque chose de la mollesse et de la délicatesse; qu'il sache qu'ils ne se servent que de simples matelas, composés de quelques herbes viles et communes, en ce pays où l'on en fait d'ordinaire de la natte et du papier, se couchant dessus, et les levant tant soit peu vers les coudes afin qu'ils s'y puissent appuyer.

Au reste, ce ne sont point des esclaves qui les servent, et ils croient que c'est entièrement agir contre l'ordre de la nature que de se faire servir par des valets; car les hommes, disent-ils, naissent tous également libres, n'étoit que l'injustice et l'ambition de ceux qui ont voulu semer dans le monde cette malheureuse inégalité qui est la source de tous les maux ont mis entre les mains des puissants la domination qu'ils ont usurpée sur les foibles.

Ils ne possèdent donc point d'esclaves ni de valets, et ils ne sont servis que par des personnes entièrement libres, qui leur rendent ces devoirs officieux sans qu'on les y oblige et sans attendre qu'on le leur commande; mais au contraire ils se viennent présenter eux-mêmes avec joie et avec empressement, avant qu'on les y ait exhortés.

Et qu'on ne pense pas que l'on les admette tous indifféremment en cet emploi, car on les examine auparavant avec grand soin entre les plus jeunes et les meilleurs de la compagnie; et ainsi l'on ne choisit que des personnes sages et bien élevées, et en qui l'on voit un véritable et parfait amour pour la vertu la plus sublime, afin qu'ils puissent servir les frères avec la même affection et la même ardeur que des enfants bien nés serviroient leurs pères et leurs mères, comme en effet ils ne les regardent point autrement que leurs pères communs, et ont pour eux plus de tendresse que pour ceux mêmes que le sang leur a donnés; tant il est vrai qu'il n'y a point de nœud si puissant sur les ames que la vertu!

Ils ne ceignent point leur robe, et ils ne la retroussent point à leur ceinture pour servir à table; mais ils la laissent tout étendue, afin que l'on ne voie en ces festins aucune marque de servitude, cette manière de servir étant particulière aux esclaves. Je sais que quelques uns, entendant ces choses, s'en riront; mais je sais aussi que ceux-là seuls s'en riront dont les actions ne sont dignes que de gémissements et de pleurs.

Le vin n'y entre point du tout, mais ils boivent d'une eau qui est fort claire et fort pure, avec cette seule distinction que le commun d'entre eux la prend toute froide; au lieu que ceux des anciens qui sont d'une complexion plus foible la font chauffer auparavant.

Leur table est pure de toutes viandes qui aient eu vie, et l'on y voit seulement du pain pour toute nourriture, du sel pour tout mets, et quelquefois un peu d'hysope que l'on donne pour tout assaisonnement à ceux qui paroissent les plus délicats. Car la même raison qui porte les prêtres à offrir des sacrifices que l'on appelle sobres, parceque l'on n'y boit point de vin, a porté aussi ces amateurs de la sagesse à n'en point boire, parce, disent-ils, que le vin est un poison qui rend l'ame folle et insensée, et que les viandes si bien apprêtées et si délicieuses ne servent qu'à irriter la concupiscence, qui est la plus insatiable de toutes les bêtes.

Après qu'ils se sont assis à table, le silence est encore plus profond qu'auparavant, et l'on n'en verroit pas un qui osât dire le moindre mot ou respirer un peu fortement; si ce n'est que quelqu'un d'eux propose quelque difficulté de l'Écriture sainte, ou qu'il explique celle qui aura été proposée par un autre. Ce n'est pas qu'il se mette beaucoup en peine d'en trouver l'explication; car son but n'est pas de tirer de la gloire de la subtilité et de la science, mais seulement d'examiner la vérité, et, lorsqu'il l'a trouvée, de ne la point envier à ceux qui, bien qu'ils n'aient

pas une si grande vivacité que lui pour la chercher, ne desirent pas avec moins d'ardeur d'en acquérir la connoissance.

Il leur parle donc, et les instruit avec loisir, pesant et insistant sur ses paroles, et les répétant plusieurs fois, afin de graver profondément dans leur esprit les vérités qu'il leur enseigne. Car autrement, lorsque l'on parle avec trop d'étendue ou avec trop de vitesse, et, comme l'on dit, sans reprendre haleine, l'esprit des auditeurs ne pouvant suivre la volubilité de la langue de celui qui parle, ils sont contraints de demeurer beaucoup en arrière, et ne peuvent atteindre à l'intelligence de ce qu'on leur dit.

Cependant les autres, ayant la vue continuellement attachée sur lui, l'écoutent tous avec une même attention et une même contenance; et s'ils comprennent et entendent parfaitement ce qu'il leur dit, ils le lui font voir par quelque inclination de tête ou par quelque mouvement des yeux; s'ils le trouvent digne de louanges, ils le lui témoignent par la joie et par la sérénité qui se répand sur tout leur visage; et si au contraire il leur vient en l'esprit quelque incertitude et quelque doute, ils le lui font connaître ou en branlant doucement la tête, ou en remuant le bout d'un doigt de la main droite.

Il en est de même de ceux qui ont servi à table; car ils se tiennent debout durant tout le temps qu'il parle, et ne l'écoutent pas avec moins d'attention que les autres.

Lorsque ce docteur juge qu'il leur a suffisamment

parlé, et qu'ils croient tous avoir satisfait à l'obligation qu'ils avoient, l'un d'enseigner à ses auditeurs une doctrine entièrement conforme au véritable esprit de la secte, et les autres de l'écouter, ils frappent tous ensemble des mains pour témoigner leur satisfaction et leur contentement.

Ensuite de quoi, le docteur se lève et chante un hymne à la louange de Dieu, soit qu'il l'ait lui-même nouvellement composé, ou qu'il vienne de quelqu'un de leurs anciens poëtes. Et cependant tous les autres demeurent chacun en leurs places avec modestie, et l'écoutent en un silence très profond, jusqu'à ce qu'il vienne à prononcer les dernières paroles de son cantique. Car alors tous les hommes et toutes les femmes élèvent unanimement leurs voix pour lui répondre.

Le souper étant fini, ils célèbrent la veille qu'ils nomment sacrée, c'est-à-dire que, se levant tous, ils se rangent au milieu de la salle où ils ont soupé, et se divisent en deux chœurs, l'un des hommes, et l'autre des femmes. Chaque chœur choisit pour chef et pour conducteur celui d'entre tous qui est le plus vénérable et le plus habile en l'art de chanter; et ensuite ils chantent plusieurs cantiques composés en la louange de Dieu. Et après que chaque chœur s'est comme rassasié du plaisir de chanter, l'un après l'autre, ils se joignent lors les uns aux autres, et ne font tous qu'un même chœur, afin de goûter ainsi sans aucun mélange les délices de l'amour divin.

En quoi ils imitent ce que firent autrefois nos pè-

res sur la mer Rouge, en considération des merveilles que Dieu y avoit opérées pour eux. Car les hommes et les femmes, se trouvant également transportés d'étonnement et de reconnoissance envers celui qui leur avoit fait voir et éprouver des choses qui étoient élevées au-dessus de toute parole, de toute pensée, et de toute espérance, s'unirent ensemble en un même chœur, et chantèrent des cantiques d'actions de graces à Dieu; Moïse servant de chef et de conducteur aux hommes, ainsi que la prophétesse Marie aux femmes.

C'est ainsi que ces deux bandes de ces sages adorateurs et adoratrices du vrai Dieu s'unissent ensemble; et par le mélange de leurs voix toutes différentes et toutes contraires, celle des hommes étant aussi basse que celle des femmes est élevée, ils forment un concert véritablement agréable et harmonieux. Leurs cantiques sont composés de pensées tout-à-fait nobles, de paroles tout-à-fait belles, ainsi que les chœurs de ceux qui les chantent sont composés de personnes tout-à-fait saintes et religieuses.

Après qu'ils se sont donc enivrés jusques au matin de cette ivresse toute sainte et toute divine, ils sont très éloignés de se sentir ou la tête chargée de vin, ou les yeux chargés de sommeil : mais étant même plus rassis et plus éveillés que lorsqu'ils ont commencé à se mettre à table, ils tournent leur vue et tout le reste du corps vers l'orient; et, dès que le soleil se montre, ils élèvent les mains au ciel et demandent à Dieu qu'il leur rende cette journée heureuse,

qu'il leur fasse connaître la vérité, et qu'il rende leur esprit vif et pénétrant dans la contemplation de ses mystères. Ensuite de quoi ils se retirent chacun en leurs petits oratoires, pour s'appliquer, selon leur coutume, à l'étude et à l'exercice de la philosophie.

Les mages sont en vogue parmi les Perses; et ce sont des personnes qui, par la contemplation des ouvrages de la nature, recherchent la connoissance de la vérité, et qui, s'instruisant à loisir dans la science mystérieuse des vertus divines, en instruisent aussi les autres par des explications très claires et très évidentes. Les Indes ont les gymnosophistes parmi eux, qui, ajoutant l'étude de la morale à celle de la philosophie naturelle, rendent toute leur vie comme un modéle parfait de toutes sortes de vertus [1].

La Palestine et la Syrie ne sont pas moins fertiles en ces grands exemples de sainteté, étant l'une et l'autre peuplées par la nombreuse nation des Juifs, et que les Grecs appellent Esséniens, c'est-à-dire saints, qui est un nom très conforme à leur sainteté; car c'est en la parfaite adoration du vrai Dieu qu'ils excellent priucipalement, non point par l'immolation des bêtes et des victimes, mais par le grand soin qu'ils ont de rendre leurs ames toutes pures et toutes saintes [2].

En premier lieu, ils ont leur demeure dans les campagnes, et s'éloignent des villes le plus qu'ils

[1] Id. Phil. Quod omnis probus lib.
[2] Phil. Quisquis virtuti studet.

peuvent, à cause des vices et des crimes qui y sont si ordinaires, sachant que la vie impure de tous ceux qui y demeurent est comme un air corrompu et pestiféré qui frappe l'ame de plaies mortelles et incurables.

Ils s'exercent, les uns dans l'agriculture, et les autres dans quelques métiers qui s'accordent avec le repos et leur solitude, travaillant ainsi pour leur propre utilité et pour celle de leur prochain, sans amasser des trésors d'or et d'argent, et sans posséder de grands fonds de terre pour en tirer des revenus; mais se fournissant seulement des choses qui sont nécessaires à la vie. Car ils sont peut-être les seuls, entre tous les hommes, qui, demeurant pauvres et dénués de tout bien, plutôt par un dépouillement volontaire que par une indigence forcée, s'estiment très riches et très abondants en toute sorte de félicité, croyant, et certes avec grande raison, que celui-là possède beaucoup, qui se contente de peu de choses.

L'on n'en verra aucun entre eux qui se mêle de travailler ni en dards, ni en javelots, en épées ou en casques, en cuirasses ou en boucliers, en armes ou en machines, ni en quelques instruments de guerre que ce puisse être, ni même en aucunes choses qui, en temps de paix, pourroient servir d'occasions de péché.

Pour ce qui est de faire trafic ou en marchandises, ou en vin, ou sur la mer, ils n'y pensent pas seulement en songe; rejetant loin d'eux tout ce qui est

capable de les faire tomber insensiblement dans l'avarice.

L'on ne voit pas un seul esclave parmi eux; mais, étant tous également libres, ils se servent les uns des autres, et condamnent ceux qui possèdent des esclaves, non seulement comme injustes et ennemis de l'équité, mais même comme des impies et des destructeurs de la loi de la nature, laquelle ayant engendré et nourri tous les hommes, ainsi que leur mère commune, les a rendus frères et propres frères les uns des autres, non point seulement de nom, mais en effet et en vérité. Il n'y a donc, disent-ils, que la violente passion de dominer qui, n'ayant trouvé aucun obstacle à ses malheureux desseins, a rompu les nœuds de cette alliance sacrée, et a fait succéder le désordre à l'union, et l'inimitié à l'amour.

Quant à la philosophie, ils en laissent la logique, comme entièrement inutile pour l'acquisition de la vertu, à ceux qui se plaisent à perdre le temps en paroles; et la physique, comme une science tout-à-fait élevée au-dessus de la nature, à ceux qui aiment à promener leur esprit au-delà des nues, pour parler ainsi, sinon en tant qu'elle traite de l'essence de Dieu et de la création de l'univers; mais ils se réservent la morale, et s'y exercent avec un soin tout particulier, prenant pour guides et pour maîtresses les lois qu'ils ont reçues de leurs pères, dont ils croient qu'il est impossible à l'esprit humain de comprendre la sublimité, s'il n'est rempli d'une lumière toute di-

vine. Ils en enseignent donc l'explication généralement en tout temps, mais particulièrement les jours du sabbat; car ils tiennent le sabbat pour un jour sacré, et ils s'y abstiennent de tout autre ouvrage. Mais s'assemblant tous en des lieux qu'ils estiment saints, et qu'ils appellent synagogues, ils s'asseyent selon leur rang et selon leur âge, c'est-à-dire les jeunes au-dessous des anciens, se tenant tous en une contenance honnête, et avec toute l'attention qu'ils doivent avoir lorsqu'il y a un d'entre eux qui prend les saintes Écritures et leur en lit quelque chose; et en même temps un autre des plus doctes et des plus habiles, remarquant les passages les plus obscurs qui s'y rencontrent, donne aussitôt l'éclaircissement: car toute leur philosophie est cachée sous des figures et des allégories, à l'imitation de celle des anciens philosophes.

Ils sont instruits dans la sainteté, dans la justice, dans la science de bien gouverner les familles et les républiques, dans la connoissance de ce qui est véritablement bon, de ce qui est véritablement mauvais, et de ce qui est indifférent dans la pratique des choses honnêtes, et dans la suite de celles qui leur sont contraires, apprenant à se conduire sur trois principes ou sur trois régles fondamentales: l'amour de Dieu, l'amour de la vertu et l'amour du prochain.

L'amour qu'ils ont pour Dieu paroît en une infinité de choses: premièrement, par la chasteté continuelle et inviolable qu'ils gardent toute leur vie, ensuite par l'horreur qu'ils ont de tout jurement et

de tout mensonge; et par la créance où ils sont que Dieu est l'auteur de tous les biens, et qu'il ne le peut être d'aucun mal.

L'amour qu'ils ont pour la vertu paroît en ce qu'ils n'aiment ni les richesses, ni la gloire, ni les plaisirs; il paroît encore par leur tempérance et leur patience, par leur frugalité, par la simplicité de leur vie, par la facilité de leur humeur, par leur modestie, par le respect qu'ils portent aux lois, par l'uniformité de leurs actions, et par toutes les autres choses semblables.

Enfin, ils font paraître l'amour qu'ils ont pour le prochain, par l'union et l'égalité parfaite et inexplicable dans laquelle ils vivent les uns avec les autres, et par la communauté de biens dont ils font profession, et dont je crois qu'il ne sera pas mal-à-propos de dire ici quelque chose.

Premièrement, nul d'eux n'a aucun logement qui ne lui soit commun avec tous les autres; car, outre qu'ils vivent plusieurs en une même communauté, ils y reçoivent aussi à bras ouverts ceux de leur profession qui les viennent visiter.

Ils n'ont qu'un même lieu où ils renferment tous les meubles et toutes les autres choses qui leur sont nécessaires pour leur ménage; leurs dépenses sont communes aussi bien que leurs vêtements et leur nourriture, mangeant tous en un même réfectoire.

Je sais qu'on ne trouvera point, en quelque autre lieu que ce soit, des personnes qui n'aient aussi qu'une même maison, qu'un même genre de vie, et

qu'une même table. Mais pour eux, n'ont-ils pas raison de le faire? puisque, de tout ce qu'ils reçoivent d'ordinaire à la fin de la journée pour récompense de leurs travaux, ils ne s'en réservent aucune chose; mais ils apportent tout en commun pour en accommoder ceux qui peuvent en avoir besoin.

Ils n'abandonnent point leurs malades comme des personnes inutiles, et qui ne peuvent gagner de quoi vivre; mais ils ont toujours en réserve tout ce qui est nécessaire pour les maladies, et n'épargnent rien qui puisse servir au soulagement de leurs malades.

Ils honorent extrêmement les vieillards, et ils ont pour eux le même respect, le même soin, que de bons et charitables enfants auroient pour leurs pères, leur donnant toute sorte d'assistance corporelle et spirituelle.

Voilà quelle est l'excellence et la sainteté que ces généreux athlètes de la vertu reçoivent de la véritable philosophie, qui, sans leur donner tous ces titres vains et ambitieux que les Grecs s'attribuent, leur propose pour exercices ces actions si saintes et si louables qui établissent l'ame en une parfaite liberté.

FIN DES ESSÉNIENS.

LETTRE
DE L'ÉGLISE DE SMYRNE
TOUCHANT
LE MARTYRE DE SAINT POLYCARPE.
FRAGMENTS TRADUITS D'EUSÈBE.

L'Église de Dieu qui est dans Smyrne, à l'Église de Dieu qui est dans Philomélie[1], et à toutes les autres Églises de la terre qui composent l'Église sainte et catholique,

Que Dieu le père, et son fils, notre seigneur Jésus-Christ, répande sur vous, avec plénitude, sa miséricorde, sa paix, et son amour.

Nos très chers frères, nous vous envoyons le récit des combats de quelques uns de nos martyrs, et particulièrement du bienheureux Polycarpe, qui a comme scellé de son sang la persécution que son martyre a terminée. Car il semble que Dieu nous ait voulu proposer, dans le martyre de ce saint homme, la manière dont nous devons combattre pour son

[1] Eusèbe.

Évangile. Il a permis qu'il ait été livré aux méchants comme le Seigneur l'a bien voulu être lui-même, afin que nous fussions ses imitateurs, et que nous n'ayons pas soin seulement de ce qui nous regarde, mais encore de ce qui regarde notre prochain, vu que c'est un devoir du véritable et parfait amour de ne desirer pas moins le salut de tous ses frères que le sien propre.

Heureux donc, et glorieux sont tous les martyres qu'on souffre pour Dieu, et selon la volonté de Dieu (car la piété chrétienne nous oblige de reconnaître la souveraine puissance de Dieu sur toutes les créatures). Mais qui n'admirera le grand courage, l'invincible patience, et l'ardente charité de ces illustres martyrs qui, bien qu'ils fussent tellement déchirés à coups de fouet, que leurs veines mêmes et leurs artères se montroient à découvert, et que l'on pouvoit discerner sans peine toute la disposition intérieure de leur corps, et enfin qu'ils fussent réduits en un état qui donnoit de la compassion, et causoit des larmes aux plus insensibles de leurs spectateurs, ils étoient néanmoins si constants et si généreux, qu'on n'entendoit jamais aucun d'eux ni gémir ni soupirer?

En quoi ces martyrs de Jésus-Christ nous faisoient bien voir, durant toutes ces tortures, qu'ils étoient absents de leur corps, ou plutôt que le Seigneur lui-même étoit présent en eux et conversoit avec eux; et qu'étant tout remplis de sa grace, ils méprisoient ces peines passagères qui, par un mo-

ment de douleur, leur faisoient éviter une éternité de peines.

Les flammes dont les bourreaux inhumains les environnoient leur paroissoient froides, parcequ'ils ne pensoient qu'à se garantir de celles qui ne s'éteignent jamais, et qu'étant déja moins des hommes que des anges, Dieu même tenoit sans cesse leur ame élevée vers ces biens qui sont réservés à ceux qui auront persévéré jusques à la fin; ces biens que l'oreille n'a point entendus, que l'œil n'a point vus, et que l'esprit de l'homme n'a jamais compris.

Ils ne souffroient pas avec moins de générosité la fureur des bêtes auxquelles on les exposoit, les pointes des pierres aiguës, des écailles de poisson sur lesquelles on les couchoit, et les rigueurs d'une infinité d'autres tortures auxquelles le tyran les appliquoit afin de leur faire abjurer la foi par ces tourments si cruels.

Il n'y a point aussi d'artifice dont le diable ne se soit avisé pour les surprendre; mais, graces à Dieu, ils n'ont pas tous succombé à ses efforts, la constance de l'illustre Germanique ayant servi beaucoup à fortifier la foiblesse de ses compagnons. Car lorsqu'il eut été exposé aux bêtes farouches, il fut si éloigné de s'arrêter aux vains discours du proconsul qui l'exhortoit d'avoir compassion de son jeune âge, qu'il força même la bête de se jeter sur lui, et de le dévorer; tant il souhaitoit de se voir délivré d'une vie qui n'est que corruption et que péché! Ce fut lors que le peuple, tout étonné du con-

rage inébranlable de ces saints disciples de Jésus-Christ, commença à crier : Perdez les impies, que l'on cherche Polycarpe[1] !

Mais un Phrygien nommé Quintus, nouvellement venu de Phrygie, ayant vu les bêtes auxquelles on le menaçoit de l'exposer, se laissa aller à la crainte qu'elles lui donnèrent. Cet homme s'étoit venu présenter de lui-même, et avoit persuadé à quelques autres de le suivre ; mais enfin le proconsul le gagna si bien par ses conseils, qu'il le fit résoudre à jurer par la fortune de César, et à sacrifier aux idoles. C'est pourquoi, nos très chers frères, nous ne pouvons approuver que l'on aille ainsi se présenter de soi-même, comme en effet ce n'est point là ce que l'Évangile nous enseigne[2].

Quant à l'admirable Polycarpe, ayant su tout ce qui se passoit, il en fut si peu troublé qu'il ne vouloit pas même sortir de la ville ; mais, voyant que tout le monde lui conseilloit de s'en éloigner, il se retira dans une petite maison de campagne qui n'en étoit pas fort éloignée, et il demeura là quelque temps, sans sortir ni jour ni nuit, et sans y avoir aucune autre occupation que de prier pour tout le monde, et pour la paix de toutes les Églises de la terre, selon sa coutume. Il eut même, en priant, une vision, trois jours avant d'être pris, dans laquelle il lui sembla voir le chevet de son lit tout en feu ; et s'étant tourné à l'heure même vers ceux qui

[1] Eusèbe. — [2] Idem.

étoient près de lui, il leur dit, par un esprit de prophétie, qu'il devoit être brûlé tout vif[1].

Cependant, ceux qui le cherchoient n'épargnant aucune peine pour le trouver, et étant déja proche de ce lieu, il se retira encore dans une autre petite maison de campagne; et aussitôt ses persécuteurs arrivèrent à celle dont il venoit de sortir. Mais, voyant bien qu'il n'y étoit pas, ils se saisirent de deux jeunes garçons qui s'y trouvèrent, dont l'un, ne pouvant résister aux tourments, fut contraint de découvrir le lieu où le saint vieillard s'en étoit allé. Aussi bien il ne lui étoit pas possible de demeurer plus long-temps caché, vu que quelques uns même de ses domestiques le trahissoient. D'ailleurs, un des intendants de la police, nommé Hérode, n'avoit rien tant à cœur que de le produire dans l'amphithéâtre, ce qui devoit faire entrer Polycarpe dans l'héritage du ciel, et le rendre participant de la gloire de Jésus-Christ; au lieu que ceux qui le trahissoient se rendroient compagnons du supplice de Judas.

Ainsi ses persécuteurs ayant pris ce jeune garçon en leur compagnie partirent le même jour, qui étoit le vendredi, vers l'heure du souper, et s'en allèrent armés et à cheval après ce saint vieillard, comme des archers après quelque insigne voleur. Et étant arrivés la nuit à la maison où il étoit, ils le trouvèrent couché dans une des chambres d'en haut; et,

[1] Eusèbe.

quoiqu'il lui fût assez facile de se retirer encore de ce lieu en un autre, il ne le voulut point entreprendre, disant : Que la volonté de Dieu soit faite! Ayant donc su que ces gens l'attendoient, il descendit en bas, où il leur tint quelques discours, pendant qu'ils s'étonnoient tous de voir, dans un âge si avancé, une constance si admirable, et que quelques uns même d'entre eux disoient : Étoit-ce donc pour prendre ce vieillard vénérable que nous nous sommes donné tant de peine?

Polycarpe commanda que l'on leur apprêtât à manger à l'heure même, autant qu'ils desireroient, et les supplia de lui accorder seulement une heure, pour prier en liberté ; ce qu'ayant obtenu, il commença à prier debout et à haute voix ; mais la grace de Dieu dont il étoit rempli lui fit faire cette prière avec tant de ferveur, qu'il fut même plus de deux heures sans la pouvoir finir, et que tous ceux qui étoient présents, admirant une si grande ferveur, ne pouvoient voir sans quelque regret qu'un vieillard si sage et si vénérable dût être livré à la mort.

Après qu'il eut achevé cette prière, dans laquelle il s'étoit souvenu de tous ceux qui n'étoient jamais venus à sa connoissance, soit grands ou petits, illustres ou inconnus, et généralement de toute l'Église catholique et universelle, l'heure de partir étant venue, on le mit sur un âne, et on l'amena ainsi vers la ville, le jour du grand samedi, c'est-à-dire le samedi saint. Il eut à sa rencontre Hérode, ce magistrat dont nous avons parlé, qui étoit avec son père

Nicetes, dans un chariot, où ayant fait monter le saint vieillard, ils employoient toutes sortes de belles paroles pour le fléchir : Car enfin, lui disoient-ils, quel mal trouvez-vous qu'il y ait à donner à César le nom de Seigneur, à sacrifier, et à faire quelques autres choses semblables pour vous garantir de la mort? D'abord Polycarpe ne leur voulut point répondre ; mais se voyant pressé : Je ne ferai rien, leur dit-il, de ce que vous me conseillez. Si bien que, désespérant de le pouvoir vaincre, ils le chargèrent de mille injures, et le poussèrent d'une telle violence hors du chariot, qu'il tomba à terre, et s'écorcha, en tombant, tout l'os de la jambe. Mais, sans s'étonner le moins du monde, et comme s'il ne lui fût rien arrivé du tout, il poursuivit gaiement, et avec vitesse, tout le chemin qui restoit encore jusqu'à l'amphithéâtre où on le menoit, et où le bruit et la confusion étoit lors si grande que personne ne s'y pouvoit faire écouter.

A peine Polycarpe y eut mis le pied, que l'on entendit une voix du ciel qui lui disoit : Ayez bon courage, Polycarpe, et armez-vous de constance. Personne ne vit celui qui avoit parlé ; mais, quant à la voix, elle fut entendue de tous ceux des nôtres qui étoient présents. Enfin Polycarpe étant entré, il s'éleva aussitôt un grand bruit parmi le peuple, dès qu'il entendit seulement que Polycarpe étoit pris. Le proconsul le fit approcher, et lui demanda s'il étoit celui que l'on nommoit Polycarpe ; ce que le martyr ayant avoué, le proconsul essaya par beau-

coup de raisons à lui faire abjurer la foi, en lui disant : Ayez vous-même quelque respect pour votre âge, et toutes les autres choses qu'ils ont coutume de dire en ces rencontres. Jurez, ajouta-t-il, par la fortune de César, repentez-vous de votre erreur, et dites : Que les impies soient exterminés !

Ce fut lors que Polycarpe ayant regardé d'un visage grave et assuré toute la multitude de ses spectateurs, et leur ayant imposé silence de la main, éleva ensuite les yeux au ciel, et dit en gémissant : Oui, mon Dieu, perdez les impies. Le proconsul, non content de cela, lui dit : Jurez, blasphémez Jésus-Christ, et je vous rends la liberté. Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, répondit Polycarpe, et jamais il ne m'a fait aucun mal. Comment pourrois-je blasphémer mon roi et mon sauveur?

Le proconsul persistant toujours à lui dire qu'il jurât par la fortune de César : Si vous prétendez encore, lui dit Polycarpe, de me faire jurer par la fortune de César, comme vous dites, parceque vous ne savez pas qui je suis, je ne vous le cèle point, je suis chrétien. Et si vous voulez savoir ce que c'est que d'être chrétien, donnez-moi du temps, et je vous en informerai. Le proconsul lui dit : Justifiez-vous devant le peuple. Pour ce qui est de vous, répondit Polycarpe, je ne dédaignerai pas de vous parler sur ce sujet ; car les chrétiens apprennent à rendre aux puissances et aux grandeurs établies de Dieu l'honneur qu'on leur doit, lorsque cet honneur ne blesse point leur religion : mais, quant à cette populace,

nous ne croyons pas qu'elle mérite que nous défendions notre innocence devant elle.

Le proconsul lui dit : J'ai des bêtes sauvages auxquelles je vous ferai exposer si vous ne vous repentez de votre erreur. Faites-les venir, dit Polycarpe; car nous ne savons ce que c'est que de nous repentir du bien pour suivre le mal, et il n'y a que l'iniquité dont on se doive repentir, afin d'embrasser la justice. Le proconsul lui dit : Si vous ne vous repentez, je vous ferai dévorer par les flammes, puisque les bêtes ne vous font point de peur. Mais Polycarpe lui répondit : Vous me menacez d'un feu qui ne brûle que pour un temps, et qui s'éteint un moment après; c'est sans doute que vous ne connoissez pas qu'il y a dans l'autre vie un feu qui brûle toujours, et où les impies doivent être éternellement punis. Mais que tardez-vous? Faites de moi ce que vous voudrez.

Pendant qu'il disoit ces choses, et beaucoup d'autres semblables, l'on voyoit naître en lui une force et une joie toute nouvelle, jusque-là que l'on remarqua même une grace extraordinaire sur son visage, s'étonnant si peu de tout ce qu'on lui disoit, que le proconsul en étoit lui-même tout épouvanté. Mais enfin il envoya un héraut pour crier trois fois au milieu de l'amphithéâtre : Polycarpe a confessé qu'il est chrétien. Aussitôt après ce cri, toute la multitude des païens et des Juifs qui étoient dans Smyrne, ne pouvant plus retenir sa fureur, commença à crier de toute sa force : C'est le docteur de l'impiété dans toute l'Asie, c'est le père des chrétiens, c'est le des-

tructeur de nos dieux, c'est celui qui enseigne à tout le monde de ne leur point sacrifier et de ne les point adorer. Et, en même temps, ils crièrent à un surintendant des jeux, nommé Philippe, qu'il lâchât un lion sur Polycarpe. Mais cet homme leur ayant dit qu'il ne le pouvoit pas, parceque le temps de sa charge étoit expiré, ils crièrent tous unanimement que Polycarpe fût brûlé tout vif; car il falloit que la vision qu'il avoit eue lorsqu'il vit le chevet de son lit tout en feu fût accomplie, aussi bien que les paroles qu'il avoit dites alors par esprit de prophétie, en se retournant vers les fidèles qui étoient avec lui : Il faut, leur dit-il, que je sois brûlé tout vif.

Cette voix du peuple fut aussitôt suivie de l'effet; cette furieuse multitude ramassa promptement dans les boutiques et dans les bains tout le bois qui étoit nécessaire pour le feu; en quoi les Juifs signaloient leur ardeur par-dessus tous les autres, selon leur coutume.

Ainsi, le bûcher étant dressé, le saint martyr se dépouilla de ses vêtements, quitta sa robe, et commença à se déchausser, ce que peut-être il n'avoit encore jamais fait, chaque fidèle s'étant toujours empressé de lui rendre ce pieux office, afin de trouver par-là le moyen de baiser ses pieds sacrés; tant son extraordinaire sainteté le rendoit vénérable à tout le monde, même auparavant son martyre. L'on apprêta donc aussitôt tous les instruments dont il étoit besoin; mais comme il vit que l'on le vouloit clouer à un poteau : Laissez-moi, dit-il, en cette posture;

celui qui me donne le courage d'attendre le feu sans le craindre me donnera aussi la force pour y demeurer ferme, sans que je sois attaché avec des clous.

Ainsi, on ne le cloua pas, et on se contenta de le lier avec des cordes, après qu'il eut lui-même présenté ses mains derrière le poteau afin d'y être attaché. Ce fut en cet état que, comme un illustre agneau choisi du milieu du grand troupeau de l'Église, et préparé pour être immolé en holocauste agréable à Dieu, il éleva les yeux au ciel, et parla de cette manière : Seigneur, Dieu tout puissant, père de Jésus-Christ, votre cher fils, qui doit être béni de tous les hommes, et par qui nous avons reçu la connoissance de votre nom; Dieu des anges et des puissances, aussi bien que de toutes les créatures, et particulièrement de tous les justes qui marchent en votre présence, je vous bénis de ce que vous me faites la grace, en ce jour et à cette heure, de me mettre au nombre de vos martyrs, en me faisant boire le calice de Jésus-Christ, votre fils, pour entrer, par l'incorruption de votre esprit saint, dans la résurrection de la vie éternelle, après que j'aurai été offert aujourd'hui devant vos yeux comme un sacrifice agréable et parfait, selon que vous l'aviez déja ordonné, que vous me l'aviez montré par avance, et que vous l'accomplissez maintenant. O Dieu qui êtes toujours véritable et toujours fidèle, c'est pour cette grace et pour toutes les autres que je vous loue, que je vous bénis, et que je vous glo-

rifie avec Jésus-Christ, votre cher fils, qui est dans le ciel, à qui, comme à vous et au Saint-Esprit, gloire soit maintenant et dans tous les siécles à venir. Ameu.

Il n'eut pas plus tôt achevé sa prière que les bourreaux mirent le feu au bûcher, qui, ayant jeté à l'heure même une flamme éclatante, nous vîmes un miracle véritablement grand; et Dieu a voulu que nous le vissions, afin que nous publiassions ses merveilles à toute la terre; car cette flamme se courbant en forme d'arc, ou comme la voile d'un vaisseau enflée par les veuts, enveloppoit et environnoit de toutes parts le saint martyr, dont le corps étoit au milieu des feux, non point comme une chair qui grilloit, mais comme un pain qui cuiroit, ou comme de l'or et de l'argent qui se purifieroit dans le fourneau; car nous sentîmes même une odeur excellente qui en sortoit, comme si c'eût été de l'eucens qu'on eût brûlé, ou de quelque autre parfum précieux qu'on eût répandu.

Les idolâtres s'étant donc aperçus que le corps de Polycarpe ne pouvoit être consumé par les flammes, commandèrent à un bourreau de s'approcher de lui, et de lui plonger un poignard dans le sein; il exécuta leur commandement, et aussitôt il sortit de la plaie une colombe qui fut suivie d'une si grande abondance de sang que le feu en fut tout éteint; ce qui fit admirer à tous les spectateurs l'extrême différence qu'il y a entre les infidéles et les élus, du nombre desquels étoit Polycarpe, cet ad-

mirable martyr, ce docteur vraiment apostolique et prophétique de notre siècle, et enfin ce grand évêque de l'Église catholique de Smyrne, qui n'a jamais prononcé aucune parole qui n'ait été accomplie, ou qui ne doive s'accomplir un jour.

Mais cet adversaire malicieux et jaloux du bonheur des justes, considérant la gloire du martyre de ce saint et la conduite irréprochable de tout le reste de sa vie, et voyant bien qu'il ne pouvoit ravir la couronne d'immortalité qu'il avoit reçue, et le prix qu'il avoit si justement remporté par sa course, fit tous ses efforts pour nous ravir au moins la possession de ses reliques, lorsque plusieurs des nôtres se préparoient à les recueillir, pour satisfaire au desir que nous avions de voir un corps si saint au milieu de nous.

Il suggéra donc à Nicétes, père d'Hérode et frère d'une femme nommée Nicès, d'aller trouver le proconsul pour le prier de n'accorder point aux chrétiens le corps du martyr, de peur, disoit-il, qu'ils ne commençassent à l'adorer, et n'abandonnassent même leur Jésus crucifié; en quoi il étoit secondé par les Juifs qui sollicitoient la même chose très ardemment, nous ayant déja empêchés de retirer ce saint corps du milieu du feu. Ils ignoroient sans doute que les chrétiens ne peuvent abandonner Jésus-Christ, qui est mort pour le salut de tous ceux qui sont sauvés, et qu'ils n'en adoreront jamais d'autre. Car pour ce qui est de Jésus-Christ, nous l'adorons comme fils de Dieu; mais quant aux martyrs,

nous les honorons comme les vrais disciples et les imitateurs du Seigneur, et nous les aimons autant que mérite l'amour qu'ils ont eu pour leur roi et pour leur maître, priant Dieu qu'il nous fasse la grace de les suivre dans la vertu, et de les accompagner dans la gloire.

Lors un centenier, voyant le bruit que faisoient les Juifs sur ce sujet, prit le corps du martyr, et le fit jeter au milieu du feu pour être brûlé. Mais cela ne nous empêcha pas de recueillir ensuite ses os et ses cendres, qui étoient un trésor pour nous plus estimable que l'or, et plus riche que les pierres les plus précieuses, afin de les mettre dans quelque lieu vénérable et digne de leur sainteté. C'est là que nous espérons de Dieu la grace de célébrer tous, avec alégresse et avec joie, l'heureux jour de sa divine naissance, afin d'honorer la mémoire de ces généreux athlètes de Jésus-Christ, et de laisser à la postérité chrétienne l'exemple de leur zèle et de leur ardeur, afin qu'elle s'efforce de l'imiter.

Voilà, nos très chers frères, tout ce qui s'est passé à Smyrne touchant le martyre que le bienheureux Polycarpe y a souffert avec douze autres disciples de Jésus-Christ, venus de Philadelphie; mais sa gloire a tellement éclaté au-dessus de tous les autres, que l'on n'entend que son nom dans la bouche de tout le monde, jusque-là même que les païens ne sauroient s'empêcher de publier ses louanges de toutes parts. Il n'y a personne qui n'en parle, non seulement comme d'un des plus excellents maîtres

de l'Église, mais comme d'un de ses plus illustres martyrs, et qui ne desire ardemment de pouvoir imiter un martyr si saint et si conforme à l'Évangile de Jésus-Christ; car, ayant surmonté par sa constance la cruauté d'un juge inhumain, et ayant reçu par ce moyen la couronne de l'immortalité, il se réjouit maintenant en la compagnie des apôtres et de tous les justes; il glorifie Dieu le père, et bénit son fils, Notre Seigneur, le sauveur de nos ames, le gardien de nos corps, et le souverain pasteur de l'Église catholique répandue par toute la terre. Voilà les choses dont vous nous aviez demandé un ample récit, mais dont nous ne vous envoyons, pour le présent, par notre frère Marc, qu'une courte relation. Au reste, nous vous prions que, quand vous l'aurez lue, vous en fassiez part à tout le reste de nos frères, afin qu'ils rendent aussi gloire à Dieu qui sait si bien choisir ses fidèles serviteurs, et qui, en nous communiquant sa grace et ses dons, nous peut faire tous entrer dans son royaume éternel, par Jésus-Christ son fils unique, à qui soit gloire, honneur, force, et grandeur dans tous les siècles. Amen.

Saluez de notre part tous les saints. Nous vous saluons tous aussi; et Évariste, qui a écrit la présente lettre, vous salue, lui et toute sa maison.

Saint Polycarpe souffrit le martyre le 26 de mars, le jour du grand samedi, à la huitième heure (c'est-à-dire à deux heures après midi). Il fut pris par Hé-

rode, intendant de la police, Philippe de Trollie étant pontife (c'est-à-dire exerçant parmi les païens le sacerdoce, auquel étoit attachée la surintendance des jeux publics, que les païens estimoient sacrés parcequ'ils les faisoient à l'honneur des dieux), Statius Quadratus étant proconsul, et Jésus-Christ régnant dans tous les siécles, à qui soit gloire, honneur, majesté, et empire éternel, dans la suite de tous les âges. Amen.

FIN DE LA LETTRE DE L'ÉGLISE DE SMYRNE.

LA VIE
DE SAINT POLYCARPE.
FRAGMENTS TRADUITS D'EUSÈBE.

Voici comme Irénée parle de saint Polycarpe dans son troisième livre des Hérésies [1].

Polycarpe non seulement a été instruit par les apôtres, et a eu une étroite liaison avec un grand nombre de ceux qui ont vu Jésus-Christ; mais même les apôtres l'ont ordonné évêque de Smyrne en Asie. Nous l'avons vu nous-mêmes dans nos premières années, car il a vécu fort long-temps, et après être parvenu jusqu'à une extrême vieillesse, il a enfin couronné sa vie par un très illustre et très glorieux martyre.

Il n'a jamais enseigné d'autre doctrine que celle qu'il avoit reçue des apôtres, et que nous recevons de l'Église, comme en effet il n'y a que celle-là seule

[1] Polycarp. servire Christo cœpit anno Chr. 83, Episc. creat., au plus tard en 98 de J.-C., s'il est vrai, comme dit Tertullien, *De præscrip.*, c. XXXII, et Eusèbe, lib. III, c. XXXV, et saint Jérôme, *De scr. eccles.*, qu'il ait été sacré évêque de Smyrne par l'apôtre saint Jean. Voy. *Usser. in Polyc. act.*, p. 61 et 62. Selon ce calcul, qui paroît indubitable, il a été plus de soixante-dix ans évêque.

qui soit véritable. Aussi toutes les Églises de l'Asie, et ceux qui jusques aujourd'hui ont été assis dans la chaire de Polycarpe, témoignent assez, par leurs sentiments et par leur conduite, combien ce grand homme a été un témoin plus vénérable et plus fidèle de la vérité que Valentin, Marcion, et autres semblables prédicateurs du mensonge.

Ce fut lui qui, étant venu à Rome sous le pontificat d'Anicet, ramena à l'Église de Dieu plusieurs de ceux que ces malheureux hérétiques avoient arrachés de son sein, publiant par-tout qu'il n'avoit reçu des apôtres que la seule et unique vérité qui étoit enseignée par l'Église.

Il y a encore aujourd'hui des personnes qui lui ont autrefois entendu dire que Jean, le disciple du Seigneur, étant à Éphèse, alloit un jour pour se laver, et qu'ayant trouvé Cerinthe dans le bain, il en sortit aussitôt avant que de s'être lavé, en disant : Retirons-nous promptement, de peur que le bain où est Cerinthe, cet ennemi de la vérité, venant à tomber, nous ne nous trouvions enveloppés dans ses ruines.

Aussi Polycarpe ayant rencontré un jour Marcion, qui se présenta devant lui en lui disant : Voilà Marcion devant vous ; il faut qu'aujourd'hui vous le connoissiez. Je vous connois déja bien, répondit-il, je sais que vous êtes le fils aîné du démon. Tant les apôtres et leurs disciples ont fait scrupule d'avoir le moindre commerce, non pas même d'un simple entretien, avec les hérésiarques qui falsifioient et corrompoient la vérité ecclésiastique.

Nous avons aussi une excellente lettre que Polycarpe écrivit aux Philippiens, et c'est là que tous ceux qui ont quelque soin de leur salut peuvent apprendre, s'ils veulent, quelle a été la foi que ce grand saint a tenue, et la vérité qu'il a enseignée.

Le bienheureux Polycarpe étaut venu à Rome sous le pontificat d'Anicet, ils traitèrent ensemble sur quelques petits différents qui étoient entre eux, et ils les accordèrent aussitôt, ne voulant pas même entrer dans une dispute contentieuse touchant le jour de la célébration de la Pâque, qui étoit leur principal différent; car Anicet ne pouvoit pas persuader à Polycarpe de ne point garder une coutume qu'il avoit toujours pratiquée avec Jean le disciple de Notre-Seigneur, et avec les autres apôtres, en la compagnie desquels il avoit vécu, non plus que Polycarpe ne pouvoit pas persuader à Anicet de ne point garder une coutume qu'il disoit avoir été pratiquée par tous les prêtres, c'est-à-dire par tous les prélats de son Église, qui avoient été ses prédécesseurs.

Ils communiquèrent donc ensemble comme amis et comme frères, et Anicet laissa célébrer dans l'église, à Polycarpe, le mystère de l'Eucharistie, pour le respect qu'il lui portoit. Enfin ils se séparèrent en paix l'un de l'autre; et ceux qui observoient la coutume de Rome, ou qui ne l'observoient pas, demeurèrent dans l'union de l'Église universelle [1].

[1] An 167, ex Baron. et Petau, 5; M. Aur. I. Anic. — Id., Iren. in epist. ad vict. apud Eus., lib. V, c. xxiv.

ÉPITRE
DE SAINT POLYCARPE,
ÉVÊQUE DE SMYRNE
ET SACRÉ MARTYR DE JÉSUS-CHRIST,
AUX PHILIPPIENS.

Polycarpe et les prêtres qui sont avec lui, à l'Église de Dieu qui est dans Philippes. Que le Dieu tout puissant et le seigneur Jésus-Christ, notre sauveur, répande sur vous avec plénitude sa miséricorde et sa paix.

Je me suis beaucoup réjoui en Jésus-Christ notre seigneur, de ce que vous avez dignement reçu chez vous des personnes qui sont des modèles vivants de la parfaite charité, et que vous aviez accompagné, comme vous deviez, ceux qui étoient chargés de ces chaînes honorables qui sont les précieuses couronnes de ceux que Dieu et Notre Seigneur ont particulièrement choisis pour rendre témoignage à la vérité [1].

Au reste, mes frères, ce n'est pas de mon propre mouvement que je vous écris ici de ce qui regarde

[1] Il entend saint Ignace, arch. d'Ant., Zozime, et Rufe.

les devoirs de la piété et de la justice; mais parceque c'est vous-mêmes qui m'y avez engagé par vos prières; car moi, ni tout autre qui me ressemble, ne sommes point capables de suivre que de bien loin la sagesse de l'illustre et bienheureux Paul, qui, vous ayant autrefois honorés de sa présence, vous a si parfaitement instruits, et si puissamment affermis dans les paroles de la vérité, et qui même, lorsqu'il étoit éloigné de Philippes, a écrit des lettres si excellentes. Si vous les lisez et les considérez avec soin, vous pourrez vous établir de plus en plus dans la foi qui vous a été donnée de Dieu; cette foi est la mère qui vous a tous enfantés, qui est suivie de l'espérance, précédée et conduite par l'amour envers Dieu, Jésus-Christ, et le prochain; car quiconque est animé de ces trois vertus a accompli les préceptes de la justice évangélique, puisque celui qui est possédé de l'amour divin est éloigné de tout péché.

Au contraire, l'avarice est la source de tous les maux. Souvenons-nous donc que nous n'avons rien apporté dans le monde, et que nous n'en emporterons rien aussi. Armons-nous des armes de la justice. Apprenons premièrement à marcher dans les commandements du Seigneur; et après cela, instruisez vos femmes à marcher aussi dans la foi qui leur a été donnée de Dieu, dans la charité, et dans la pureté; qu'elles aient toujours un amour sincère et véritable pour leurs maris, et une charité qui se répande également sur tous les autres, et qui soit accompagnée d'une parfaite continence; qu'elles in-

struisent leurs enfants dans la connoissance et dans la crainte de Dieu.

Que les veuves se conservent chastes et modestes, et marchent dans la foi du Seigneur; qu'elles prient continuellement et pour tout le monde; qu'elles soient éloignées de toutes sortes de calomnies, de médisances, de faux témoignages, d'avarice, et de péché; et qu'elles se représentent sans cesse qu'elles sont les autels vivants de Dieu.

Considérons que l'on ne se moque point de Dieu, et menons une vie qui soit conforme à ses commandements et qui puisse servir à sa gloire.

Que les diacres se rendent toujours irrépréhensibles en la présence de sa justice, et qu'ils vivent comme des ministres de Dieu en Jésus-Christ, et non pas comme des ministres des hommes.

Pour vous autres, mes frères, soyez soumis aux prêtres et aux diacres, comme à Dieu et à Jésus-Christ.

Et vous, vierges, que votre conduite soit irréprochable, et que votre conscience soit toute chaste et toute pure.

Que les prêtres soient pleins de charité, de tendresse pure, et de compassion envers tout le monde; qu'ils ramènent dans le chemin du salut ceux qui en sont égarés; qu'ils visitent tous les malades; qu'ils ne négligent ni la veuve, ni l'orphelin, ni le pauvre; mais qu'ils aient soin de faire toutes sortes de bonnes œuvres devant Dieu et devant les hommes. Qu'ils s'abstiennent de toute colère, de tout égard aux dif-

férentes conditions des personnes et de tout jugement injuste; qu'ils soient éloignés de toute avarice; qu'ils ne croient pas facilement le mal que l'on dit contre quelqu'un; qu'ils ne soient point précipités dans leur jugement; qu'ils ne donnent jamais aucun sujet de scandale; qu'ils évitent les faux frères et ceux qui se servent du nom du Seigneur pour couvrir leur hypocrisie, et tromper les simples.

Car quiconque ne confesse point que Jésus-Christ est venu en une véritable chair est un antechrist; quiconque ne confesse point le martyre de la croix est enfant du diable; et quiconque altère les paroles du Seigneur pour les accommoder à ses propres passions, en niant le jugement à venir, est le fils aîné de Satan.

Fuyons donc les vaines et fausses doctrines de ces corrupteurs, et embrassons la vérité que nous avons reçue par tradition dès le commencement de l'Évangile; soyons vigilants dans les prières, infatigables dans les jeûnes, demandant continuellement à Dieu, à qui rien n'est caché, qu'il ne nous laisse point tomber dans la tentation, le Seigneur ayant lui-même dit que l'esprit est vif, mais que la chair est infirme.

Je vous exhorte tous d'écouter avec une entière docilité la parole de la justice, et de faire tous vos efforts pour imiter cette admirable patience que vous avez vue pratiquer de vos propres yeux, non seulement aux bienheureux Ignace, Zozime, et Rufe, mais à plusieurs autres de vos frères, au grand Paul lui-même, et à tout le reste des apôtres; considérant

que tous les saints n'ont pas couru en vain et sans récompense, mais qu'étant parvenus jusqu'au bout de la carrière de la foi et de la justice, ils y ont reçu le rang et la place qui leur étoit due près du Seigneur qu'ils avoient suivi dans ses souffrances, n'ayant point aimé le siècle présent, mais seulement celui qui est mort pour nous, et que Dieu a ressuscité pour nous.

Je me suis beaucoup affligé pour Valens, qui a été autrefois ordonné prêtre parmi vous, lorsque j'ai su combien il connoît peu la dignité à laquelle il a été élevé. Et c'est pourquoi je vous conjure d'être exempts de toute avarice, d'être toujours chastes et sincères, et de vous éloigner de tout péché: car comment celui qui ne sait pas se gouverner lui-même pourra-t-il instruire les autres?

Quiconque se laisse corrompre par l'avarice sera bientôt souillé de l'idolâtrie, et réputé entre les païens. Y a-t-il personne d'entre vous qui ne sache pas le jugement du Seigneur? Ignorons-nous que les saints jugeront le monde, selon que Paul nous l'apprend? Pour moi, je n'ai jamais cru ni entendu de vous aucune chose semblable. Aussi avez-vous été instruits par ce grand apôtre, et vous avez été les premiers honorés de ses lettres. C'est de vous qu'il se glorifie à toutes les églises qui connoissoient Dieu en un temps où nous autres qui sommes à Smyrne ne le connoissions pas encore.

Je ne puis donc, mes frères, ne point ressentir une extrême douleur pour ce Valens et pour sa femme,

et je souhaite de tout mon cœur que Dieu leur donne la grace d'une véritable pénitence. Au reste, soyez doux et modérés envers eux, et ne les regardez pas comme vos ennemis, mais comme des membres malades et blessés que vous devez tâcher de guérir, afin que tout le corps de votre Église jouisse d'une parfaite santé. Et c'est en agissant de la sorte que vous opèrerez vous-mêmes votre salut.

Je prie Dieu le père de notre seigneur Jésus-Christ, et Jésus-Christ lui-même, qui est le fils de Dieu et le grand-prêtre éternel, de vous établir sur le fondement inébranlable de la vérité, de vous donner un esprit de douceur et exempt de toute colère, de vous faire marcher devant lui avec toute sorte de patience, de modération, de persévérance, et de sûreté, et de vous faire part de la gloire de ses saints aussi bien qu'à nous et à tous ceux qui vivent maintenant sur la terre, et qui doivent croire un jour en Jésus-Christ notre seigneur, et en son père, qui l'a ressuscité d'entre les morts.

Priez pour tous les saints; priez pour les rois, les puissances et les princes, pour ceux qui vous persécutent et vous haïssent, et pour les ennemis de la croix; afin que, travaillant pour le salut de tout le monde, vous parveniez vous-mêmes, par ce moyen, au comble de la perfection.

Vous m'avez écrit, vous et Ignace, que si quelqu'un va d'ici en Syrie, nous y fassions tenir vos lettres. Je ne manquerai pas de le faire dès qu'il s'en présentera quelque occasion favorable.

Nous vous envoyons, comme vous l'avez desiré, les lettres d'Ignace, tant celles qu'il nous avoit adressées que toutes les autres que nous avions entre nos mains. Nous les avons mises à la suite de cette lettre, et vous en pourrez tirer sans doute un très grand profit. Car elles contiennent la véritable doctrine de la foi, de la patience, et de tout ce qui sert à l'édification de notre ame en Jésus-Christ notre seigneur.

Je vous envoie cette lettre par Crescens, dont vous savez que je vous ai toujours recommandé le mérite, et que je vous recommande encore particulièrement; car il a mené une vie tout-à-fait irréprochable tant qu'il a été parmi nous, et je crois qu'il ne vivra pas avec vous d'une autre sorte. Je vous recommande aussi beaucoup sa sœur, lorsqu'elle sera arrivée en vos quartiers. Je souhaite que vous restiez toujours fidéles à Jésus-Christ, et que sa grace vous remplisse tous. Amen.

FIN DE L'ÉPÎTRE DE SAINT POLYCARPE.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE SAINT IRÉNÉE

A FLORIN,

QUI ÉTOIT TOMBÉ DANS L'HÉRÉSIE DES VALENTINIENS [1].

Ce n'est pas là, ô Florin, la doctrine qui vous a été enseignée par les prêtres (c'est-à-dire par les évêques) qui ont été avant nous, et qui eux-mêmes avoient été instruits dans l'école des apôtres. Car je me souviens qu'étant encore enfant je vous ai vu lorsque vous viviez avec tant d'éclat à la cour de l'empereur, dans l'Asie mineure, et que vous faisiez tous vos efforts pour vous insinuer dans les bonnes graces de ce saint homme. Je me souviens même beaucoup plus des choses qui se sont passées alors, que de celles qui sont arrivées plus nouvellement (le souvenir croît en nous à mesure que nous avançons en âge, et s'unit tellement avec notre ame qu'il ne s'en peut plus séparer); de sorte que je pourrois dire encore quel étoit le lieu où étoit assis le bienheureux Polycarpe, lorsqu'il nous instruisoit; quelles étoient ses démarches et ses gestes, son genre de vie et la forme de son corps; quels discours il tenoit au peu-

[1] Eusèbe, liv. V, chap. XIX.

ple, et la manière dont il racontoit les entretiens qu'il avoit eus avec saint Jean et avec les autres disciples qui avoient vu Jésus-Christ, les paroles qu'il avoit entendues d'eux, et les choses qu'ils lui avoient dites touchant le Seigneur, ses miracles et sa doctrine; ce que Polycarpe ayant appris de ceux mêmes qui avoient été les témoins oculaires de la vie du Verbe incarné, nous le racontoit aussi, conformément à ce que nous voyons dans les saintes écritures. Dieu donc ayant eu tant de miséricorde pour moi, qu'il a voulu que je fusse présent à tous les discours de ce grand saint, je les écoutois attentivement, et je les gravois, non pas sur du papier, mais dans le fond de mon cœur, où, par la grace de Dieu, je les conserve encore, et les repasse continuellement dans mon esprit.

Aussi puis-je assurer devant Dieu que si ce bienheureux et apostolique prêtre (c'est-à-dire prélat), eût entendu une si étrange doctrine, il se fût écrié aussitôt en se bouchant les oreilles, et en disant, selon sa coutume: O bon Dieu, m'avez-vous laissé dans le monde jusques à cette heure afin que j'eusse la douleur d'entendre des dogmes si abominables! Je ne doute pas même qu'à l'instant il ne s'en fût enfui du lieu où on lui eût tenu de tels discours, en quelque état qu'il se fût trouvé, et soit qu'il y eût été debout ou assis. C'est ce que l'on peut reconnaître clairement par les lettres qu'il a écrites, soit aux Églises voisines de la sienne, pour les confirmer dans la vérité, soit à quelques uns des frères, pour les avertir de leur devoir et les exhorter à l'accomplir.

VIE
DE SAINT DENIS,
ARCHEVÊQUE D'ALEXANDRIE [1].

[2] L'empereur Philippe étoit sur la troisième année de son empire, lorsque Héracle étant passé de cette vie en l'autre, après seize ans d'épiscopat, Denis lui succéda dans le gouvernement de l'Église d'Alexandrie.

Quant aux choses qui lui arrivèrent [3], je rapporterai ici ce qu'il en dit dans la lettre qu'il a écrite à Germain, où il parle de lui-même en cette manière : Pour ce qui est de moi, dit-il, je parle en la présence de Dieu, et il sait que je ne mens point et que je n'ai jamais pensé à me retirer de mon propre mouvement, et sans m'y être vu engagé par l'ordre de sa providence. Cela est si vrai que, lors même que l'édit de la persécution de Déce [4] fut publié, Sabin ayant envoyé aussitôt Frumentaire pour me chercher, je demeurai quatre jours entiers dans ma maison, attendant que cet homme m'y vînt trouver, lequel cependant parcouroit tout le pays pour ce sujet, visitoit

[1] Anno Christ. 248. — [2] Eusèbe, liv. I, chap. xxxv. — [3] Idem, chap. xl. — [4] An 253.

les chemins, les fleuves et les campagnes, et généralement tous les lieux qu'il croyoit devoir me servir ou de retraite ou de passage. Il falloit sans doute qu'il fût frappé de quelque aveuglement pour ne point trouver ma maison, ou plutôt il ne pouvoit s'imaginer que je demeurasse chez moi dans le temps où l'on me recherchoit de toutes parts. Mais enfin, Dieu m'ayant commandé quatre jours après de me retirer, et m'en ayant ouvert le chemin d'une manière toute miraculeuse, je sortis, quoique avec peine, de ma maison, accompagné de mes domestiques et de plusieurs de nos frères. Et les choses qui sont arrivées depuis font bien voir que tout ce qui s'est passé en cette occasion a été véritablement un ouvrage de la providence de Dieu, puisque nous n'avons pas peut-être été inutiles à quelques personnes....

Et, un peu après, il rapporte ce qui suivit sa retraite, et continue ainsi son discours:

Étant tombés sur le soir entre les mains des soldats, moi et tous ceux qui m'accompagnoient, nous fûmes amenés à Taposiris[1]. Cependant Timothée, qui, par la providence de Dieu, ne s'étoit pas trouvé avec nous, et n'avoit point été pris, étant revenu ensuite à la maison, il la trouva toute déserte et environnée de soldats qui la gardoient, et sut que nous étions tous prisonniers. Écoutez maintenant, poursuit-il, quelle a été l'admirable conduite de la sa-

[1] Petite ville d'Égypte, entre Canope et Alexandrie.

gesse de Dieu; car je vous dirai au vrai ce qui s'est passé. Timothée s'étant mis en fuite, et étant tout rempli de trouble et de frayeur, eut à sa rencontre un paysan qui lui demanda la cause pour laquelle il couroit avec tant de hâte. Timothée lui avoua sincèrement ce qui se passoit. Ce que cet homme ayant entendu, il entra aussitôt dans une maison où il alloit pour se trouver à quelques noces qu'on y célébroit (car ces sortes de gens ont coutume de passer les nuits entières en ces festins), et il raconta la chose à ceux qui y étoient assemblés et qui s'étoient déja mis à table, lesquels s'étant levés à l'heure même, et avec autant de promptitude que s'ils eussent reçu le signal, se mirent à courir de toutes leurs forces, et se vinreut jeter avec de grands cris dans le lieu où nous étions, lequel ayant été aussitôt abandonné des soldats qui nous gardoient, ces gens s'approchèrent de nous, et nous trouvèrent sur quelques couchettes qui n'étoient couvertes de rien. Quant à moi, Dieu m'est témoin que je les prenois d'abord pour des voleurs qui n'étoient venus que pour piller et que pour faire quelque butin; et ainsi, sans bouger de dessus le lit où j'étois couché, je commençai à me dépouiller, et, n'ayant laissé sur moi qu'une simple robe de lin, je leur présentois déja le reste de mes vêtements. Mais ils me commandèrent de me lever, et de me retirer au plus tôt. Ce fut alors que, m'apercevant du sujet pour lequel ils étoient venus, je m'écriai en les suppliant avec instance de se retirer eux-mêmes, et de nous laisser en ce lieu; ou plutôt, s'ils nous vou-

loient faire quelque faveur, d'exécuter par avance le dessein de ceux qui nous avoient amenés, et de me couper la tête. Pendant que je m'écriai de la sorte, comme tous ceux qui m'ont suivi et accompagné dans tous mes travaux le savent assez, ces gens me firent lever par force; mais m'étant ensuite jeté par terre, ils me prirent par les mains et par les pieds, et m'enlevèrent hors de ce lieu. Je fus aussitôt suivi de ceux de mes frères qui ont été les témoins de tout ce que je viens de rapporter, savoir Gaie, Fauste, Pierre et Paul, lesquels, m'ayant pris eux-mêmes entre leurs bras, m'emportèrent hors de cette petite ville, et, m'ayant fait monter sur un âne qui n'étoit point sellé, me ramenèrent en cet état. Ce sont là les choses que Denis a écrites de lui-même.

FIN DE LA VIE DE SAINT DENIS.

DES SAINTS MARTYRS

D'ALEXANDRIE[1].

Voici comme il raconte, dans sa lettre à Fabius, évêque d'Antioche, les combats de ceux qui souffrirent le martyre dans Alexandrie, sous l'empereur Déce. Ce ne fut l'édit de l'empereur qui alluma la persécution qui s'est élevée contre nous, car elle a prévenu d'une année entière la publication de cet édit[2]. Ce fut donc un je ne sais quel faux prophète et magicien, qui, par la prédiction des maux dont il menaçoit la ville d'Alexandrie, émut et excita contre nous toute la multitude des païens, échauffant en eux cet esprit de superstition qui leur a toujours été si naturel, de sorte que ce peuple étant irrité contre

[1] Eusèbe, chap. XLI.

[2] Ann. Christ. 242. — Philon, *De legatione ad Cajum*, p. 1009, décrit une sédition qui s'étoit élevée dans Alexandrie contre les Juifs, et tous les supplices qu'on leur faisoit endurer, le pillage de leurs biens, et plusieurs autres traitements tout semblables à ceux qu'ils faisoient souffrir aux chrétiens; et l'on y peut voir combien ce peuple étoit sujet aux séditions, et combien étoit sérieuse la haine qu'il portoit de tout temps contre les Juifs, avec lesquels il confondoit aisément les chrétiens. Il en parle encore fort amplement dans le traité *contra Flaccum*. Il y décrit le naturel des Alexandrins, et ce qu'il en dit est fort beau. Il en dit entre autres : Τὸ *αἰγυπτιακὸν διὰ βραχυτάτου, σπινθῆρος εἴωθεν ἐκφυσᾶν στάσεις* Dion en parle en mêmes termes.

nous par ses artifices, et se voyant en main une puissance absolue pour commettre toutes sortes de cruautés, commença à croire que toute sa piété et sa dévotion envers les dieux consistoit à répandre le sang des chrétiens.

Premièrement donc, ils se saisirent d'un vieillard nommé Mètre[1], et lui commandèrent de prononcer quelques paroles impies et sacriléges; mais, voyant qu'il ne leur vouloit pas obéir, ils le chargèrent de coups de bâton, et, après lui avoir piqué les yeux et tout le visage avec des roseaux durs et pointus, ils le menèrent[2] hors de la ville, et le lapidèrent.

Après cela, ils amenèrent dans le temple de leurs idoles une femme chrétienne, nommée Quinte[3], et la voulurent contraindre de les adorer; ce qu'ayant refusé de faire avec horreur et exécration, ils la lièrent par les pieds, et la traînèrent par toute la ville, sur un pavé de pierres inégales et escarpées, la déchirant d'un côté à coups de fouet, pendant qu'elle étoit tout écorchée de l'autre par les pointes de ces carreaux, jusqu'à ce qu'ils l'allèrent enfin lapider au même lieu que le précédent. Ils se jetèrent tous ensuite d'une commune fureur dans les maisons de tous les fidèles; et chacun d'eux, allant attaquer ceux de leurs voisins qu'ils reconnoissoient pour tels, pillant et ravageant tout ce qui étoit dans leurs maisons, se saisissant des plus précieux d'entre leurs meubles, et jetant çà et là, ou mettant au feu ceux qui étoient

[1] Saint Mètre. — [2] Εἰς τὸ προαστεῖον. — [3] Sainte Quinte.

plus vils ou qui n'étoient que de simple bois, ils faisoient voir dans Alexandrie l'image d'une ville prise d'assaut. Cependant nos frères se sauvoient le mieux qu'ils pouvoient, et tâchoient de se retirer, voyant avec joie leurs biens perdus et dissipés, à l'imitation de ceux à qui saint Paul a rendu cet honorable témoignage; et jusqu'à présent je ne sache qu'un seul entre eux qui, étant tombé entre les mains des infidèles, a renié le Seigneur.

La très admirable Apollonie[1], qui étoit une vierge déja fort âgée, ayant aussi été saisie par ces barbares, ils lui meurtrirent le visage de tant de coups, qu'ils lui firent sortir toutes les dents de la bouche; ensuite de quoi, ayant dressé un bûcher proche de la ville, ils la menaçoient de la brûler toute vive, si elle ne prononçoit avec eux les blasphèmes que leur impiété lui proposoit. Mais cette courageuse vierge les ayant un peu adoucis par quelques prières, et s'étant ainsi dégagée d'entre leurs mains, elle se jeta tout d'un coup au milieu du feu, où elle fut aussitôt réduite en cendres.

Ils surprirent de même Sérapion[2] lorsqu'il étoit encore chez lui, et après l'avoir appliqué aux plus cruelles tortures, et l'avoir rendu perclus de tous ses membres, ils le précipitèrent du haut de sa maison.

Au reste, il n'y avoit point de rue, point de grand chemin, point de détours par où il nous fût libre de passer; et l'on ne voyoit par-tout que des gens qui

[1] Sainte Apollonie. — [2] Saint Sérapion.

crioient sans cesse que l'on entraînât, et que l'on brûlât à l'heure même tous ceux qui refuseroient de blasphémer.

Les choses demeurèrent long-temps en cet état, jusqu'à ce qu'une sédition et une guerre civile s'étant allumées entre ces malheureux païens, leur fit tourner contre eux-mêmes la cruauté qu'ils avoient exercée contre nous. Ainsi la fureur dont ils étoient animés contre les chrétiens ne pouvant plus avoir son cours ordinaire, nous eûmes quelques intervalles de tranquillité et de relâche.

Mais voilà que l'on nous annonce tout d'un coup le changement d'un règne qui nous étoit si favorable[1]. Les menaces terribles que l'on nous fait renouvellent nos troubles et nos frayeurs. Enfin l'édit de la persécution est publié, et il s'en élève une si effroyable, qu'il sembloit que ce fût de celle-là que le Seigneur eût voulu parler, lorsqu'il a dit que les élus mêmes, si cela étoit possible, seroient en danger de tomber.

Tout le monde aussitôt est saisi de crainte. Entre ceux qui étoient les plus éminents, ou par leur extraction, ou par leurs richesses, les uns vont se présenter eux-mêmes avec crainte pour sacrifier; les autres, et particulièrement ceux qui étoient élevés aux sublimes charges, s'accommodent à la nécessité de leurs affaires; d'autres se laissent entraîner par leurs amis, et sitôt que l'on les appelle par leur nom

[1] An 253.

à ces sacrifices impurs et profanes, ils s'en approchent à l'heure même; les uns pâlissant et tremblant de crainte, comme s'ils alloient moins pour sacrifier que pour être eux-mêmes immolés en sacrifice, jusque-là qu'ils attiroient sur eux la risée de tous ceux qui étoient présents, et qu'ils faisoient juger à tout le monde que leur lâche timidité les rendoit également incapables et de sacrifier, et de mourir. Il y en avoit d'autres au contraire qui, s'approchant des autels avec plus d'audace, protestoient hardiment et effrontément qu'ils n'avoient jamais été chrétiens en toute leur vie. C'est de ces sortes de personnes que le Seigneur a prédit qu'ils seroient sauvés difficilement; et cette prédiction est très véritable.

Quant au commun des chrétiens, les uns suivent l'exemple de ces premiers; les autres se mettent en fuite, ou sont pris par les infidèles; et de ceux-là il y en a eu qui, étant demeurés fermes jusque dans les liens et dans la prison, et quelques uns même durant plusieurs jours de captivité, ont ensuite abjuré la foi avant que d'être amenés devant les juges. Il y en a eu d'autres enfin, qui, ayant souffert généreusement quelques tortures, ont manqué de courage pour souffrir le reste.

Mais quant à ceux que le Seigneur avoit choisis pour être les fermes et bienheureuses colonnes de son Église [1], comme ils étoient soutenus par sa puissance, et qu'ils avoient reçu de lui une force et un

[1] Le saint fait allusion aux vingt-deuxième et vingt-troisième versets du psaume 117

courage qui répondoient à la solidité de la foi sur laquelle ils étoient établis, on les a vus paraître ainsi que les admirables confesseurs de son royaume.

Le premier d'entre eux fut Julien [1]. C'étoit un homme goutteux, qui ne pouvoit se tenir debout, ni moins encore marcher. Mais on le fit apporter devant les juges par deux autres chrétiens, dont l'un renonça aussitôt à la foi, au lieu que l'autre qui avoit nom *Cronien*, et qui étoit surnommé Eunus [2], ayant confessé le Seigneur aussi bien que le saint vieillard Julien, on les mit tous deux sur des chameaux, et on les mena par toute la ville d'Alexandrie, qui est très grande, comme vous savez, les fouettant le long du chemin en cette posture; ensuite de quoi on les brûla dans de la [3] chaux vive [4], en présence de tout le peuple.

Pendant qu'on les menoit au supplice, il y eut un soldat nommé Besas, qui, étant indigné du traitement injurieux que l'on leur faisoit souffrir, s'opposa courageusement à ceux qui en étoient les auteurs. Mais s'étant tous écriés contre lui, on le mit aussitôt

[1] Saint Julien. — [2] Saint Eunus. — [3] Ἀσβέστῳ πυρί.

[4] L'interprète a mis en cet endroit *ardentissimo igne*, et plus bas il a mis *calca viva*. Mais le καὶ αὐτοὶ qui est au deuxième passage fait bien voir qu'ils n'ont tous deux qu'un même sens. Outre que ces païens étoient trop cruels pour faire mourir tout d'un coup, *ardentissimo igne*, ceux contre qui ils étoient si enragés, οὐκ εὐθὺς ἐπὶ τὰ καιριώτατα μέρη τὰς πληγὰς ἔφερον, dit Philon, ἵνα μὴ θᾶττον τελευτήσαντες, τάττον καὶ τὴν τῶν ὀδυνηρῶν ἀντίληψιν ἀπόθωνται. Il dit même qu'ils ne brûloient les Juifs que dans de fort petits feux, composés d'un peu de sarments, διατρορώτερον καὶ ἐπιμηκέστερον ὄλεθρον δειλαίοις τεχνάζοντες.

lui-même en jugement; et ce généreux soldat de Jésus-Christ, ayant glorieusement combattu dans cette illustre guerre de la foi, fut condamné à perdre la tête.

Il y en avoit aussi un autre qui étoit Africain de nation, et que l'on nommoit Macar [1], c'est-à-dire heureux, comme il l'étoit en effet par les bénédictions que Dieu avoit répandues sur lui. Ce Macar donc, n'ayant point voulu se rendre à toutes les sollicitations que le juge lui faisoit pour le persuader d'abjurer sa foi, fut brûlé tout vif.

Après eux parurent Épimaque et Alexandre [2], qui, outre les incommodités de la prison où ils étoient détenus depuis fort long-temps, ayant été découpés avec des rasoirs, déchirés à coups de fouet, et tourmentés par une infinité d'autres supplices, furent aussi consumés dans de la chaux vive.

Ils furent suivis de quatre femmes chrétiennes, dont la première étoit *Ammonarie* [3]; cette sainte vierge, qui irrita tellement le juge, par la protestation qu'elle lui fit de ne jamais prononcer aucun des blasphèmes qu'il vouloit qu'elle prononçât, que cet homme, ayant entrepris de la vaincre à quelque prix que ce fût, la fit appliquer durant un fort long temps aux plus cruelles tortures. Mais elle accomplit fidèlement sa promesse, et on la mena enfin au dernier supplice. Les autres étoient *Mercurie* [4], que son grand âge et sa vertu rendoient extrêmement vénérable [5];

[1] Saint Macar. — [2] Saints Épimaque et Alexandre. — [3] Sainte Ammonarie. — [4] Sainte Mercurie. — [5] Σεμνοπρεπεστάτη πρεσβῦτις.

Denise[1], cette mère féconde en enfants, mais qui ne préféra pas l'amour de ses enfants à l'amour qu'elle avoit pour Dieu; et une autre femme que l'on nommoit encore *Ammonarie*[2]. Comme le juge étoit tout honteux d'avoir exercé en vain tant de cruautés, et qu'il rougissoit de se voir vaincu par des femmes, ces trois dernières ne passèrent point par les tourments, mais il les fit tout d'un coup périr par le fer. Aussi leur illustre conductrice, la généreuse Ammonarie, avoit été assez tourmentée pour toutes les autres.

Ensuite Héron, Ater et Isidore, qui étoient tous trois d'Égypte, furent livrés en jugement avec un jeune enfant de quinze ans, nommé Dioscore[3]. Le juge voulut commencer par ce dernier; et croyant qu'il se laisseroit facilement surprendre, ou intimider, il tenta d'abord de le persuader par de beaux discours, et enfin de le forcer par les supplices; mais Dioscore ne se laissa ni tromper, ni vaincre. Quant aux autres, après qu'il les eut fait mettre tout en sang, voyant qu'ils demeuroient toujours fermes, il les fit aussi jeter au feu. Mais, pour revenir à Dioscore, s'étant fait admirer de tout le monde, et ayant répondu avec une extraordinaire sagesse à toutes les demandes qu'on lui faisoit, le juge, qui ne pouvoit s'empêcher lui-même de l'admirer, le laissa aller, disant qu'en considération de son âge il lui vouloit encore donner du temps pour se repentir. Et maintenant cet invincible soldat de Jésus-Christ est avec

[1] Sainte Denise. — [2] Autre sainte Ammonarie. — [3] Dioscore.

nous, ayant été réservé pour soutenir un combat plus long, et pour remporter une couronne plus sublime et plus glorieuse[1].

Il y eut un autre chrétien qui étoit aussi d'Égypte, et qu'on nommoit Némésien, lequel fut faussement accusé comme un compagnon de voleurs. Mais s'étant purgé, en présence de son centenier[2], d'une calomnie qui lui avoit été imposée avec si peu de fondement, on le déféra ensuite comme chrétien, et on l'amena lié et enchaîné devant le proconsul[3], qui, par une extrême injustice, l'ayant fait fouetter et tourmenter au double de ce que les voleurs ont accoutumé de l'être, le fit brûler en la compagnie de ces infames. Et ainsi ce bienheureux martyr eut l'honneur d'être traité en sa mort comme on auroit traité Jésus-Christ même.

Au reste, il y avoit devant la place où les juges étoient assemblés une compagnie entière de soldats chrétiens, qui étoient Ammon, Zénon, Ptolémée et Ingène[4], et avec eux un vieillard nommé Théophile. Il arriva qu'un chrétien ayant été présenté en jugement, ces généreux soldats reconnurent qu'il étoit près de succomber et de renoncer à la foi. Ce fut alors qu'ils commencèrent à serrer les dents de dépit, à lui faire signe du visage, à tendre les mains vers lui, et à s'agiter de tout le corps pour l'exhorter à demeurer ferme. Tout le monde se tourna aus-

[1] Εἰς μακρότερον ἀγῶνα καὶ διαπρεπέστερον τὸν ἆθλον.
[2] Cela montre qu'il étoit encore un soldat.
[3] Ἡγούμενον. — [4] Soldats chrétiens.

sitôt pour les regarder; mais avant que personne mît la main sur eux, ils vinrent eux-mêmes se présenter devant le tribunal du juge, en disant qu'ils étoient chrétiens: de sorte que le proconsul, et tous ceux de son conseil, commencèrent à être saisis de crainte. Et pendant que les coupables attendoient avec assurance les supplices auxquels ils se voyoient près d'être condamnés, les juges au contraire trembloient de frayeur. Enfin ils sortirent de ce lieu (pour être conduits à la mort) avec la même alégresse que des vainqueurs après leur victoire, étant tout joyeux d'avoir rendu un si illustre témoignage à la vérité, et de voir que Dieu les faisoit triompher d'une manière si glorieuse.

Il y en eut une infinité d'autres[1], soit dans les villes ou dans les bourgades, que les païens immolèrent à leur fureur. J'en rapporterai ici un exemple. Il y avoit un chrétien nommé Ischyrion[2], qui s'étoit mis au service d'un magistrat, et qui étoit comme l'intendant de sa maison. Son maître lui commanda de sacrifier aux dieux; mais, voyant qu'il refusoit de lui obéir, il lui en fit de très grands reproches; voyant ensuite que cela ne l'ébranloit pas, il le chargea de mille injures. Enfin, le voyant toujours inflexible, il prit un grand bâton ferré par le bout, et lui en ayant percé les entrailles de part en part, il le tua.

Que dirai-je du grand nombre de ceux qui, s'étant

[1] Id., cap. XLII. — [2] Saint Ischyrion.

réfugiés dans les déserts et sur les montagnes, y périrent tant par les rigueurs de la faim et de la soif, du froid et des maladies, que par la cruauté des voleurs et des bêtes farouches? Ceux d'entre eux qui sont échappés de tous ces périls savent quels ont été ceux que Dieu a choisis, et qui ont reçu de lui la récompense de leurs travaux. Je ne vous en rapporterai qu'une histoire, et je crois qu'elle suffira pour vous faire juger de ce qui peut être arrivé aux autres.

Chérémon, homme fort âgé, étoit évêque d'une ville qu'on appelle Nil. Ce vieillard, s'étant enfui avec sa femme sur une montagne de l'Arabie, n'est point revenu depuis; et quelques recherches que nos frères aient faites de l'un et de l'autre, ils n'en ont pu apprendre aucune nouvelle, et ne les ont trouvés, ni morts, ni vifs. Il y en a eu plusieurs autres qui, s'étant retirés sur cette même montagne, furent pris par les Sarrasins, et réduits en servitude par ces barbares, dont les uns ont à peine été rachetés avec de très grandes sommes d'argent, et les autres ne l'ont pas pu être encore jusqu'aujourd'hui. . . . .

Ce n'est pas sans sujet, mon très cher frère, que je vous écris ces choses [1]; mais c'est afin que vous connoissiez combien de maux et quelles misères nous avons ici endurés, quoique ceux qui y ont eu plus de part que moi les peuvent aussi connaître plus parfaitement.

[1] Saint Denis d'Alexandrie.

Voici ce qu'il ajoute encore un peu après : Lors donc que ces saints martyrs qui, étant devenus les héritiers du royaume de Jésus-Christ, sont maintenant assis avec lui, et qui, ayant été faits participants de la puissance qu'il a de juger les hommes, les jugent en effet avec lui-même ; lors, dis-je, qu'ils étoient encore parmi nous, ils reçurent à leur communion quelques uns de nos frères qui étoient tombés, et que l'on avoit convaincus du crime d'avoir sacrifié aux idoles. Car, jugeant que les sentiments de regret et de pénitence qu'ils voyoient en eux pourroient être agréables à celui qui aime beaucoup mieux la pénitence du pécheur que sa mort, ils écoutèrent favorablement leurs prières, ils se réconcilièrent avec eux, et donnèrent à l'Église des lettres de recommandation en leur faveur, les faisant participer à leurs prières et à leur [1] communion.

Que nous conseillerez-vous donc, mes frères, en cette rencontre ? Comment devons-nous nous gouverner ? Souscrirons-nous, et nous conformerons-nous à la sentence que ces saints martyrs ont prononcée ? Devons-nous autoriser leur jugement par notre conduite, et faire grace comme ils l'ont faite ? Traiterons-nous avec douceur ceux qu'ils ont traités avec compassion ? ou au contraire devons-nous condamner leur jugement comme injuste et déraisonnable, et nous constituer, par ce moyen, les examinateurs et les juges de ce que ces saints ont arrêté ?

[1] Ἑστιάσεις.

Faut-il que nous contristions leur bonté par notre rigueur, et que nous renversions ce qui a été ordonné par eux?

Ce n'a pas été sans raison que Denis a inséré ces choses dans sa lettre, et qu'il a remué cette question touchant la manière dont on devoit traiter ceux qui, durant la persécution, étoient tombés par infirmité.

Car ce fut en ce temps[1] que Novatien, prêtre de l'Église de Rome, s'étant élevé contre eux par un esprit aveuglé d'orgueil, et soutenant qu'il ne leur pouvoit plus rester aucune espérance de salut, quand même ils feroient leur possible pour retourner à Dieu par une sincère conversion et une confession pure de leurs péchés, il se fit l'auteur d'une secte particulière de gens qui, par un excès de vanité, se nommèrent Purs. Sur quoi, après que l'on eut assemblé à Rome un fort grand concile où se rendirent soixante évêques, outre les prêtres et les diacres, dont le nombre y étoit beaucoup plus grand, et que l'on se fut informé du sentiment particulier de tous les pasteurs des autres provinces, touchant ce qu'on devoit faire sur ce sujet; on déclara, par un décret qui fut publié par-tout, que Novatien et tous les complices de son audace, aussi bien que tous ceux qui adhèreroient à l'opinion cruelle et impitoyable de ce faux docteur, devoient être réputés comme des membres retranchés du corps de l'Église; et que, pour ceux des frères qui étoient malheureusement tombés

[1] Id., chap. XLIII.

durant la persécution, on devoit leur appliquer les remédes de la pénitence, afin de leur procurer la santé[1].

On pourroit rapporter ici l'histoire de Sérapion, écrite par saint Denis, et qui est dans l'office du Saint-Sacrement.

[1] Id., chap. XLIV.

FIN DES MARTYRS D'ALEXANDRIE.

ÉTUDES
DE RACINE
SUR LES DIX PREMIERS LIVRES
DE L'ODYSSÉE.



AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Dans les Mémoires sur la vie de son père, Louis Racine indique l'origine des deux fragments que nous publions aujourd'hui.

Racine étoit à Uzès, où il étudioit en théologie, par complaisance pour un oncle qui vouloit lui résigner un bénéfice :

Mais son astre, en naissant, l'avoit formé poëte,

et il mêloit malgré lui l'étude d'Homère et de Pindare à celle de saint Thomas et de saint Augustin.

Il est difficile de comprendre pourquoi Louis Racine condamna à l'oubli les notes sur les dix premiers livres de l'Odyssée, et sur les Olympiques. Non seulement ces notes renferment des remarques précieuses, mais elles nous ouvrent la source où Racine puisa ses premières inspirations. Ce sont les essais du plus grand poëte de la France, âgé de vingt-deux ans, sur les deux plus grands poëtes de l'antiquité.

Nous offrons ces notes an public comme un modèle des plus excellentes études. La plupart de nos grands écrivains ont ainsi préludé à des chefs-d'œu-

vre : Jean-Jacques Rousseau s'essayoit sur Tacite, Bernardin de Saint-Pierre sur Virgile; et lorsque Fénelon conçut l'idée de Télémaque, il commença par traduire Homère, dont il apprenoit à reproduire les graces, l'énergie et la simplicité [1].

Ce 1er octobre 1825.

[1] Les livres de l'Odyssée sur lesquels Racine a fait des remarques ont été traduits ou analysés par Fénelon. Le rapprochement de ces deux essais peut offrir une étude intéressante.

Au revers du premier feuillet, on trouve ces vers de l'Art poétique d'Horace, écrits de la main de Racine :

Quanto rectius hic qui nil molitur inepte :
Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit et urbes.
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten Scyllamque et cum Cyclope Charybdin.
Semper ad eventum festinat ; et in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit ; et, quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit ;
Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

Avril 1662.

Horace loue le commencement de ce poëme dans son Art poétique, et dit qu'Homère est bien éloigné de la conduite de ces poëtes qui font de grandes promesses à l'entrée de leur ouvrage, et qui donnent après cela du nez en terre : au lieu qu'Homère commence modestement, et montre ensuite de grandes choses.

Homère laisse Ulysse dans l'île de Calypso durant tous les quatre premiers livres, et il ne le fait paraître qu'au cinquième. Cependant il parle de ce qui se passoit entre les dieux au sujet d'Ulysse, et décrit l'état où étoit sa maison à Ithaque.

Ulysse est toujours persécuté de Neptune, et toujours sous la protection de Pallas, et il n'y a que ces deux divinités qui soient opposées l'une à l'autre dans l'Odyssée, au lieu que dans l'Iliade tous les dieux sont divisés en deux partis. Et l'on voit même que tout se passe fort doucement entre Neptune et Pal-

las, qui n'ose pas ouvertement résister aux desseins de son oncle, comme on voit au livre XIII, où elle le dit en propres termes à Ulysse, qui se plaignoit qu'elle l'avoit abandonné depuis la prise de Troie.

LIVRE PREMIER.

Les dieux s'assemblent. Jupiter prend sujet de parler de la mort d'Égisthe, qu'Oreste venoit de tuer pour venger la mort d'Agamemnon son père; et il dit ces belles paroles :

Ὢ πόποι οἷον δή νυ θεοὺς βροτοὶ αἰτιόωνται
Ἐξ ἡμέων γάρ φασι κάκ' ἔμμεναι· οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ
Σφῇσιν ἀτασθαλίῃσιν ὑπέρμορον ἄλγε' ἔχουσιν.

A, 33.

Car, dit-il, n'avions-nous pas envoyé Mercure à Égisthe pour lui dire de ne point épouser Clytemnestre, et de ne point tuer Agamemnon, s'il ne vouloit être tué lui-même? Et cependant il s'est attiré tout cela, en dépit même du destin, c'est-à-dire de nos volontés.

Ὣς ἔφαθ' Ἑρμείας· ἀλλ' οὐ φρένας Αἰγίσθοιο
Πεῖθ' ἀγαθὰ φρονέων· νῦν δ' ἀθρόα πάντ' ἀπέτισεν.

A, 43.

Pallas prend occasion de plaindre Ulysse, qui est malheureux, dit-elle, sans l'avoir mérité; car Calypso le retient et veut qu'il l'épouse, l'amusant par des paroles douces et amoureuses, pour lui faire oublier son pays.

Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
Ἱέμενος καὶ καπνὸν ἀποθρώσκοντα νοῆσαι
Ἧς γαίης θανέειν ἱμείρεται.

Α, 58.

Il exprime par-là combien est puissant l'amour du pays, puisqu'un héros et un esprit aussi fort qu'Ulysse ne souhaite autre chose que de voir seulement la fumée de son pays, et puis mourir, quoiqu'il fût dans une île si belle, comme nous verrons au cinquième livre. Virgile a imité en la personne de Vénus la harangue de Pallas, I, Énéide.

Τέκνον ἐμὸν, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων.

Α, 65.

Homère se sert souvent de cette façon de parler, qui est belle, et qui marque bien qu'une parole lâchée ne se peut plus rappeler.

Pallas prie Jupiter d'envoyer Mercure à Calypso, et cependant elle s'en vient à Ithaque, où elle trouve tous les amants de Pénélope qui jouoient aux dés devant la porte, tandis que leurs valets apprêtoient le souper. Télémaque, au contraire, étoit dans la maison triste et affligé, ayant toujours son père dans l'esprit, et soupirant après son retour. Il voit Pallas sous la figure d'un étranger, et se fâche qu'on la fasse si long-temps attendre à la porte. Il va au-devant d'elle, et la prend par la main. C'est ce qu'on voit bien au long au livre VII, dans l'île des Phéaques, où Ulysse est reçu comme un roi, sans qu'on le connût; et au livre XIV, où il est reçu par son fermier, sous la figure d'un pauvre vieil homme. Et lorsqu'il

remercie son fermier du bon traitement qu'il lui fait, voilà ce que répond Eumeüs :

> Ξεῖν', οὔ μοι θέμις ἔστ', οὐδ' εἰ κακίων σέθεν ἔλθοι,
> Ξεῖνον ἀτιμῆσαι· πρὸς γὰρ Διός εἰσιν ἅπαντες
> Ξεῖνοί τε πτωχοί τε.
>
> Ξ, 57.

Peut-être Homère, étant errant comme il étoit, et n'ayant point de pays certain, a voulu être bien reçu dans les pays étrangers. Et la première chose qu'on dit à un étranger, lorsqu'il entre dans un logis, c'est qu'on le prie de manger, et qu'on l'écoutera après. C'est ce que fait ici Télémaque : il prend ses armes, et les serre avec celles de son père ; il le fait asseoir auprès de lui, lui fait laver les mains, et le fait mettre à table. Voilà l'ordre de tous les festins d'Homère : après que tout est préparé, une servante vient, qui donne à laver avec une aiguière dorée, tenant dessous un grand bassin d'argent ; après on se met à table. Celle qui a soin de la dépense sert toutes sortes de pains et de fruits sur la table :

> Σῖτον δ' αἰδοίη ταμίη παρέθηκε φέρουσα
> Εἴδατα πόλλ' ἐπιθεῖσα χαριζομένη παρεόντων.
>
> Α, 140.

Ce mot d'αἰδοίη fait voir que c'étoit quelque femme âgée. Le cuisinier met après les viandes,

> Δαιτρὸς δὲ κρειῶν πίνακας παρέθηκεν ἀείρας
> Παντοίων·

et met en même tcmps des coupes d'or auprès de chacun. Il semble qu'Homère fait couvrir ses tables

de viandes toujours grossières. (Voyez, Apol. pour Hérodote, seconde partie.) Ainsi, dans l'Iliade, au deuxième livre, Agamemnon sert un bœuf aux chefs de l'armée; Achille sert un mouton aux principaux d'entre eux qui le vont voir, et à Priam tout de même. Et l'on ne voit guère d'autres viandes que des bœufs, des moutons, des chévres, des porcs et des agneaux. Mais ce mot παντοίων, marque ici qu'il y en avoit de plusieurs sortes. Enfin il leur fait verser à boire par un héraut: c'étoit sans doute quelque sorte de valet de pied, ou bien des gens dont on se servoit pour faire des messages, ou des gens qui portoient quelque marque particulière comme des hérauts, à cause qu'on fait comme une espéce de société et d'alliance quand on boit ensemble.

Κήρυξ δ' αὐτοῖσι θάμ' ἐπῴχετο οἰνοχοεύων.

Ce n'est pas qu'il y admet encore d'autres valets, comme on voit par ce vers:

Κοῦροι δὲ κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο.

A, 149.

Ils couronnoient de vin les coupes, c'est-à-dire qu'ils les remplissoient. La première chose qu'on faisoit, c'étoit de boire en l'honneur des dieux, comme de Jupiter l'Hospitalier et de quelques autres dieux, et même de ses meilleurs amis, lorsqu'ils étoient morts ou absents, comme on voit par-tout dans Homère et dans d'autres auteurs. Ainsi dans Héliodore, Calasiris, devant que souper avec Cnémon, boit en l'honneur des dieux et aussi, dit-il, en l'honneur de

Théagène et de Chariclée, qui méritent bien cet honneur. Cette cérémonie consistoit à répandre quelques gouttes de vin, et puis après d'en boire un peu; c'est ce que les Grecs appellent λείβω, et les Latins *libo*, c'est-à-dire *leviter degusto*. Cela s'observoit inviolablement au commencement des festins; et si Homère l'omet ici, il faut attribuer cela à l'importunité de tous ces amoureux qui mettoient le trouble par-tout. Sur la fin du festin, un musicien chantoit. Après qu'on avoit levé les tables, on chantoit encore, ou bien on dansoit : c'est ce que font ici tous ces importuns.

Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο
Μνηστῆρες, τοῖσιν μὲν ἐνὶ φρεσὶν ἄλλα μεμήλει,
Μολπή τ' ὀρχηστύς τε· τὰ γάρ τ' ἀναθήματα δαιτός.

A, 151.

Car ce sont là, dit-il, les embellissements d'un festin. Pour Télémaque, il avoit d'autres choses à songer; et, pendant que le musicien touche son luth, il entretient Pallas, et il lui dit que ces gens-là ont bon temps, parcequ'ils se divertissent aux dépens d'autrui.

Τούτοισιν μὲν ταῦτα μέλει κίθαρις καὶ ἀοιδὴ
Ῥεῖ', ἐπεὶ ἀλλότριον βίοτον νήποινον ἔδουσιν.

A, 161.

Puis il lui demande ce qu'on demandoit d'abord à un étranger.

Τίς, πόθεν εἶς ἀνδρῶν; πόθι τοι πόλις, ἠδὲ τοκῆες;
Ὁπποίης δ' ἐπὶ νηὸς ἀφίκεο;

A, 172.

Après il demande si elle est des anciens amis de la maison, parcequ'on avoit encore plus d'égard à eux; et il dit ces belles paroles à la louange d'Ulysse :

Ἠὲ νέον μεθέπεις, ἦ καὶ πατρώϊός ἐσσι
Ξεῖνος; ἐπεὶ πολλοὶ ἴσαν ἀνέρες ἡμέτερον δῶ
Ἄλλοι, ἐπεὶ καὶ κεῖνος ἐπίστροφος ἦν ἀνθρώπων.

A, 177.

Il faisoit du bien aux hommes, c'est-à-dire qu'il les traitoit toujours bien. Pallas lui répond qu'elle s'appelle Mentes, de Taphe; et que lui et Ulysse sont amis de père. Elle l'assure qu'Ulysse n'est pas mort, et qu'il reviendra assurément à Ithaque. Et puis elle dit à Télémaque, pour lui donner du courage, qu'il ressemble tout-à-fait à Ulysse,

Αἰνῶς γὰρ κεφαλήν τε καὶ ὄμματα καλὰ ἔοικας
Κείνῳ.

A, 210.

Après, Homère décrit parfaitement le caractère d'un jeune homme, en la personne de Télémaque, qui souhaiteroit d'être plutôt le fils de quelque homme riche, qui lui eût laissé beaucoup de biens, que non pas d'Ulysse, qui lui a laissé une maison qui s'en va en ruine à cause de l'insolence des amants de Pénélope.

Ὡς δὴ ἔγωγ' ὄφελον μάκαρος νύ τευ ἔμμεναι υἱὸς
'Ανέρος, ὃν κτέατεσσιν ἑοῖς ἔπι γῆρας ἔτετμεν·
Νῦν δ' ὃς ἀποτμότατος γένετο θνητῶν ἀνθρώπων.

A, 219.

Pallas le console, et lui demande qui sont tous ces

gens-là qui font tant d'insolences chez lui; et elle lui fait cette demande afin de l'irriter davantage. Télémaque dit qu'Ulysse avoit fait une fort bonne maison tandis qu'il demeuroit à Ithaque, mais qu'à présent on ne savoit ce qu'il étoit devenu, et qu'il étoit mort sans faire parler de lui. Il vaudroit bien mieux, dit-il, qu'il fût mort glorieusement devant Troie; les Grecs lui auroient dressé un tombeau, et la gloire en seroit revenue à son fils. Après, il parle de tous les rivaux qui font ensemble l'amour à sa mère.

Ἡ δ' οὔτ' ἀρνεῖται στυγερὸν γάμον, οὔτε τελευτὴν
Ποιῆσαι δύναται· τοὶ δὲ φθινύθουσιν ἔδοντες
Οἶκον ἐμόν. Τάχα δή με διαῤῥαίσουσι καὶ αὐτόν.

A, 251.

Il fait voir là la prudence de Pénélope qui, ayant ce mariage en horreur, ne les rebute pas pourtant tout-à-fait, de peur qu'ils ne s'emportent aux dernières extrémités. Pallas répond que si Ulysse revenoit au logis au terrible état où elle l'a vu quelquefois, il leur feroit d'étranges noces.

Ἀλλ' ἤτοι μὲν ταῦτα θεῶν ἐν γούνασι κεῖται.

A, 269.

Ce vers est assez fréquent dans Homère, pour marquer la providence de Dieu, de qui dépendent toutes choses. Après, elle conseille à Télémaque d'assembler le lendemain tous ses rivaux, et de leur dire hardiment que chacun s'en aille chez soi, et qu'il dise à sa mère que si elle se veut marier elle s'en aille chez ses parents, qui lui feront tel avantage

qu'ils voudront; qu'après cela il aille chercher qui lui donne des nouvelles de son père : si on lui dit qu'il vit encore, qu'il ait patience; que s'il est mort, il lui fasse des funérailles, et qu'il tâche après de se défaire de tous ces importuns, *sive dolo, sive palam*. Car vous n'êtes plus enfant, dit-elle,

Οὐδέ τί σε χρὴ
Νηπιάας ὀχέειν, ἐπεὶ οὐκέτι τηλίκος ἐσσί.

A, 298.

Ne voyez-vous pas, dit-elle, quelle gloire s'est acquise Oreste en vengeant la mort de son père?

Καὶ σὺ φίλος (μάλα γάρ σ' ὁρόω καλόν τε μέγαν τε)
Ἄλκιμος ἔσσ', ἵνα τίς σε καὶ ὀψιγόνων εὖ εἴπῃ.

A, 303.

Télémaque la remercie de ses conseils, et lui veut faire un présent avant qu'elle s'en aille; mais elle remet cela à une autre fois : car jamais Homère ne laisse sortir un étranger qu'il ne lui donne un présent, afin qu'il se souvienne de celui qui l'a reçu à sa maison, et que ce soit à l'avenir une marque de leur amitié. Aussitôt Pallas s'envole comme un oiseau, lui inspirant dans l'ame de la hardiesse et du courage.

Ὑπέμνησέν τέ ἑ πατρὸς
Μᾶλλον ἔτ' ἢ τὸ πάροιθεν.

A, 323.

Et lui s'aperçoit bien que c'est une divinité, et il va trouver les rivaux.

Τοῖσι δ' ἀοιδὸς ἄειδε περικλυτὸς, οἱ δὲ σιωπῇ
Εἵατ' ἀκούοντες.

A, 326.

Ce vers exprime bien l'attention qu'on a dans une grande assemblée lorsque quelque musicien chante. Celui-ci chantoit le retour des Grecs après la prise de Troie. Là-dessus vient Pénélope, qui descend de sa chambre; car elle demeure toujours dans une chambre d'en haut, toute seule avec ses servantes, et n'a point de communication avec ses amants, si ce n'est qu'elle descend quelquefois pour voir ce qui se passe dans le logis, comme présentement pour entendre ce musicien, et elle n'entre jamais dans la salle, mais se tient toujours à l'entrée, ayant deux servantes à ses côtés, telle qu'elle est dépeinte en cet endroit:

Κλίμακα δ' ὑψηλὴν κατεβήσατο οἷο δόμοιο
Οὐκ οἴη· ἅμα τῇ γε καὶ ἀμφίπολοι δύ' ἕποντο.
Ἡ δ' ὅτε δὴ μνηστῆρας ἀφίκετο δῖα γυναικῶν,
Στῆ ῥα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο,
Ἄντα παρειάων σχομένη λιπαρὰ κρήδεμνα·
Ἀμφίπολος δ' ἄρα οἱ κεδνὴ ἑκάτερθε παρέστη.

A, 332.

Homère lui fait toujours tenir un voile ou un mouchoir devant ses joues, pour montrer qu'elle pleuroit presque toujours son mari. Elle dit en pleurant à ce musicien qu'il prenne un autre sujet, parceque celui-là est trop douloureux pour elle. Mais Télémaque, qui veut commencer à prendre quelque autorité dans la maison, et qui est bien aise même qu'on

ehante la gloire de son père, afin d'entretenir le deuil et l'afflietion de Pénélope pour son mari, dit qu'elle laisse faire ce musieien. Car, dit-il, ee n'est pas sa faute si vous pleurez, mais il s'en faut prendre aux dieux qui font les faveurs qu'il leur plaît aux hommes d'esprit en les inspirant. Outre eela, dit-il, les hommes n'aiment rien plus qu'une nouvelle chanson.

Τὴν γὰρ ἀοιδὴν μᾶλλον ἐπικλείουσ' ἄνθρωποι,
Ἥτις ἀκουόντεσσι νεωτάτη ἀμφιπέληται.

A, 353.

C'est-à-dire qu'en matière de poésie les plus nouvelles sont toujours les plus estimées. Mais, poursuit Télémaque, remontez à votre appartement, ayez soin de votre ménage, et laissez l'entretien aux hommes, et à moi sur-tout qui suis le maître du logis.

Ἀλλ' εἰς οἶκον ἰοῦσα τὰ σαὐτῆς ἔργα κόμιζε,
Ἱστόν τ' ἠλακάτην τε, καὶ ἀμφιπόλοισι κέλευε
Ἔργομ ἐποίχεσθαι· μῦθος δ' ἄνδρεσσι μελήσει.

A, 358.

Ce qu'elle fait; et elle s'en va avee ses femmes, où elle pleure continuellement son mari, jusqu'à ce que Minerve lui envoie un peu de sommeil.

Cependant ses amants font grand bruit, et ehacun voudroit bien coucher auprès d'elle. Télémaque leur dit qu'ils se taisent, et qu'ils écoutent ce musicien qu'il appelle

Θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδήν.

A, 373.

Et il leur dit que le lendemain ils s'assemblent, afin qu'il leur déclare sa volonté, et qu'ils s'en aillent tous chacun chez soi, sinon qu'il implorera la vengeance des dieux. Ils se mordent tous les lèvres de rage, admirant la hardiesse de Télémaque. Antinoüs lui dit qu'il est un hardi discoureur, ὑψαγόρην, et qu'il seroit bien marri qu'un homme comme lui fût roi d'Ithaque, comme l'a été son père. Télémaque répond : Je le voudrois bien être, moi, si les dieux m'en faisoient la grace : croyez-vous qu'il y ait du mal à l'être ? Au contraire, dès qu'on est roi, on fait une maison riche et on se fait honorer ; mais le soit qui voudra : au moins je le veux être de ma maison et de la famille qu'Ulysse m'a laissée. Eurymachus répond que cela est en la disposition des dieux de faire un roi ; puis il lui demande quel étoit cet étranger. Télémaque répond que c'étoit Mentes, prince des Taphiens.

Ὣς φάτο Τηλέμαχος, φρεσὶ δ' ἀθανάτην θεὸν ἔγνω.

A, 422.

Après, ils se mettent tous à danser et à chanter jusqu'à la nuit, et alors chacun s'en retourne coucher chez soi. Télémaque se retire en haut à son appartement, où il avoit aussi une fort belle chambre.

La gouvernante Euryclée porte un flambeau devant lui. C'étoit une vieille fille que Laërte avoit achetée fort jeune, et qu'il aimoit beaucoup, et comme sa femme.

Εὐνῇ δ' οὔποτ' ἔμικτο· χόλον δ' ἀλέεινε γυναικός.

A, 435.

Elle avoit nourri Télémaque tout petit, et elle l'aimoit plus que toutes les autres femmes. Elle ouvre donc la porte de sa chambre. Il s'assit, et se déshabille, et donne ses habits à Euryclée, qui les plie et les pend à un porte-manteau tout près de son lit. Ensuite elle s'en va, et ferme la porte; et Télémaque demeure seul dans son lit, et songe toute la nuit à exécuter tout ce que lui a dit Pallas. Ainsi Homère décrit les moindres particularités.

LIVRE II.

Ημος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς.

B, 1.

C'est le vers qui est le plus fréquent dans Homère, et il exprime admirablement le lever de l'aurore. Héliodore l'applique à Chariclée.

Βῆ δ' ἴμεν ἐκ θαλάμοιο θεοῖς ἐναλίγκιος ἄντην.

B, 5.

Il décrit Télémaque, qui sort de sa chambre aussitôt qu'il est habillé. Il appelle les Grecs à l'assemblée, et il vient lui-même, ayant un javelot à la main,

Οὐκ οἶος, ἅμα τῷγε δύο κύνες ἀργοὶ ἕποντο,

B, 11.

Pour montrer sans doute qu'il étoit en équipage de chasseur; et aussitôt il dit que Pallas lui donna une grace tout-à-fait haute.

Θεσπεσίην δ' ἄρα τῷγε χάριν κατέχευεν Ἀθήνη.

B, 12.

Tout le monde l'admiroit, dit-il; et il s'alla seoir à la place de son père, et les vieillards se levèrent devant lui, parceque les vieillards étant plus sages que les jeunes le reconnoissoient pour le successeur de son père. Un vieillard nommé Égyptius,

Ὃς δὴ γήραϊ κυφὸς ἔην καὶ μυρία ᾔδη.

B, 16.

et de plus dont l'un de ses enfants avoit suivi Ulysse et avoit été dévoré par Polyphème, et dont l'autre faisoit l'amour à Pénélope, commence à parler, et demande qui est-ce et à quel dessein on a convoqué l'assemblée : car, dit-il, depuis le départ d'Ulysse nous ne nous sommes point assemblés; mais qu'on dise librement pourquoi nous sommes assemblés à présent. Télémaque répond, et auparavant un héraut lui donne un sceptre à la main. Homère a cette coutume de mettre toujours un sceptre à la main des princes qu'il fait haranguer ; sans doute que cela donnoit plus de grace et plus de majesté. Ainsi, dans le second livre de l'Iliade, parlant d'une assemblée, il appelle les princes σκηπτοῦχοι βασιλῆες ; et il dit qu'Agamemnon se leva pour parler, ayant un sceptre à la main.

Ἀνὰ δὲ κρείων Ἀγαμέμνων
Ἔστη σκῆπτρον ἔχων.

Ἰλιάδ., B, 101.

Et il parle de la dignité de ce sceptre, disant que

Vulcain l'avoit fait pour Jupiter, lequel l'avoit donné à Mercure, et Mercure aux ancêtres d'Agamemnon.

Τῷ ὅγ' ἐρεισάμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα.

Ιλ., Β, 110.

Et dans le troisième livre de l'Iliade, Antenor parlant d'Ulysse lorsqu'il vint à Troie en ambassade avec Ménélas : Lorsqu'il se leva, dit-il, pour haranguer, il avoit les yeux fichés contre terre, et tenoit son sceptre immobile sans le remuer, ni par-devant, ni derrière lui, comme feroit un ignorant; mais, etc.

Σκῆπτρον δ' οὔτ' ὀπίσω οὔτε προπρηνὲς ἐνώμα
Ἀλλ' ἀστεμφὲς ἔχεσκεν ἀΐδρεϊ φωτὶ ἐοικώς.
Φαίης κεν ζάκοτόν τινα ἔμμεναι, ἄφρονά θ' αὔτως.

Γ, 218.

Télémaque donc répond, et décrit bien au long l'insolence de ces jeunes gens qui mangent tout son bien, et les conjure par les dieux d'avoir égard à ce que diront les peuples voisins, et de craindre la colère des dieux mêmes, de peur qu'ils ne les abandonnent à cause de leurs méchantes actions.

Λίσσομαι ἠμὲν Ζηνὸς ὀλυμπίου ἠδὲ Θέμιστος
Ἥτ' ἀνδρῶν ἀγορὰς ἠμὲν λύει ἠδὲ καθίζει.

Οδ., Β, 68.

La justice, dit-il, convoque et termine les assemblées, c'est-à-dire qu'elle autorise tout ce qui s'y passe, à cause qu'un corps a toujours plus d'égard à la justice que des particuliers. Enfin il leur dit qu'il aimeroit mieux que ce fût eux qui mangeassent tout chez lui, et que peut-être ils lui rendroient tout

un jour; mais que c'étoient des jeunes gens et des étrangers dont on ne pourroit jamais avoir raison.

Ὣς φάτο χωόμενος, ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίῃ
Δάκρυ' ἀναπρήσας· οἶκτος δ' ἕλε λαὸν ἅπαντα.
B, 81.

C'étoit une marque d'affliction ou de colère de jeter son sceptre à terre après avoir parlé, au lieu de le rendre aux hérauts. Ainsi, au premier livre de l'Iliade, après qu'Achille a parlé contre Agamemnon, il jette encore son sceptre par terre.

Ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίῃ
Χρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον, ἕζετο δ' αὐτός.
Ἰλ., A, 245.

Et c'étoit comme une marque qu'on ne vouloit pas parler davantage. Ici tout le monde demeure muet.

Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀκὴν ἔσαν, οὐδέ τις ἔτλη
Τηλέμαχον μύθοισιν ἀμείψασθαι χαλεποῖσιν.
Ὀδ., B, 83.

Il n'y a qu'Antinoüs qui étoit le plus insolent, à cause qu'il étoit d'une des meilleures maisons et qu'il aspiroit à la royauté, comme on voit dans la suite. Il dit donc à Télémaque que ce n'est pas leur faute, mais celle de sa mère, qui les tient toujours en haleine, et qui est, dit-il, la plus adroite femme qu'on ait jamais vue; qu'elle les a amusés long-temps en leur disant qu'elle vouloit faire un grand voile pour Laërte, le père d'Ulysse, afin de l'ensevelir.

Μή τίς μοι κατὰ δῆμον Ἀχαιϊάδων νεμεσήσῃ,
Αἴ κεν ἄτερ σπείρου κεῖται πολλὰ κτεατίσσας.
B, 102.

Sans doute que le voile de la sépulture étoit toujours donné au père par ses enfants. Antinoüs dit donc qu'ils attendoient qu'elle eût fait; qu'elle y travailloit en effet le jour, mais qu'elle défaisoit toute la nuit : ce qu'ils reconnurent ensuite. Et ils lui firent achever ce voile malgré elle. Il dit donc à Télémaque qu'il la renvoie chez son père, et qu'il lui ordonne de se marier, au lieu d'employer tous ces artifices pour nous tromper.

Τὰ φρονέουσ' ανὰ θυμὸν ἅ οἱ πέρι δῶκεν Αθήνη
Ἔργα τ' ἐπίστασθαι περικάλλεα καὶ φρένας ἐσθλὰς
Κέρδεά θ' οἷ' οὔπω τίν' ἀκούομεν οὐδὲ παλαιῶν,
Τάων αἳ πάρος ἦσαν ἐϋπλοκαμῖδες Ἀχαιαὶ
Τύρω τ' Ἀλκμήνη τε, ἐϋπλόκαμός τε Μυκήνη
Τάων οὔτις ὁμοῖα νοήματα Πηνελοπείῃ
Ἤδη.

B, 116.

On voit qu'Homère a voulu donner à Pénélope le caractère d'une femme tout-à-fait sage, aussi bien que d'un homme parfaitement adroit à Ulysse. Mais, dit Antinoüs, elle ne considère pas que nous nous ruinons pendant qu'elle nous amuse de la sorte.

Μέγα μὲν κλέος αὐτῇ
Ποιεῖτ', αὐτὰρ σοί γε ποθὴν πολέος βιότοιο.

B, 126.

Car nous ne sortirons point de votre logis jusqu'à ce que quelqu'un de nous l'emméne pour son épouse. Télémaque répond à cela qu'il n'a garde de faire sortir du logis celle qui l'a mis au monde et qui l'a nourri.

Ἀντινο', οὔπως ἐστὶ δόμων ἀέκουσαν ἀπῶσαι,
Ἥ μ' ἔτεχ', ἥ μ' ἔθρεψε.

B, 131.

Car d'un côté, dit-il, mon père vit peut-être encore.

Ἐκ γὰρ τοῦ πατρὸς κακὰ πείσομαι, ἄλλα δὲ δαίμων
Δώσει, ἐπεὶ μήτηρ στυγερὰς ἀρήσετ' Ερινύς
Οἴκου ἀπερχομένη· νέμεσις δέ μοι ἐξ ἀνθρώπων
Ἔσσεται.

B, 135.

On voit là un bel exemple du respect que les enfants doivent avoir pour leur mère: car y avoit-il de plus juste, ce semble, que de faire sortir Pénélope de la maison d'Ulysse, qu'on croyoit mort, afin qu'elle se mariât et qu'elle n'achevât pas la ruine de sa maison? Cependant Télémaque dit que cette parole ne sortira jamais de sa bouche. Mais vous-même, dit-il, sortez de ma maison, et allez faire bonne chère ailleurs; sinon, et si vous aimez mieux manger tout mon bien, mangez. Pour moi, j'invoquerai la vengeance des dieux, comme dans la dernière extrémité.

Κείρετ'· ἐγὼ δὲ θεοὺς ἐπιβώσομαι αἰὲν ἐόντας
Αἴκέ ποτε Ζεὺς δῷσι παλίντιτα ἔργα γενέσθαι.

B, 143.

Telle étoit la confiance qu'on avoit aux dieux. En effet Jupiter lui envoie un bon augure de deux aigles qui se battent au milieu de leur assemblée. Un bon vieillard nommé Alitherses Mastorides enseigne ce que cet augure veut dire, et intimide tous ces jeunes gens; car, dit-il, tous oiseaux ne sont point augure.

Ὄρνιθες δέ τε πολλοὶ ὑπ' αὐγὰς ἠελίοιο
Φοιτῶσ', οὐδέ τε πάντες ἐναίσιμοι.

B, 182.

Il lui dit donc de se taire, et Télémaque aussi, tout grand discoureur qu'il est, μάλα περ πολύμυθον ἐόντα; et qu'il songe seulement à renvoyer Pénélope chez son père, ou à voir manger tout son bien jusqu'à ce qu'elle se marie.

Ἡμεῖς δ' αὖ ποτιδέγμενοι ἤματα πάντα
Εἵνεκα τῆς ἀρετῆς ἐριδαίνομεν, οὐδὲ μετ' ἄλλας
Ἐρχόμεθ', ἃς ἐπιεικὲς ὀπυιέμεν ἐστὶν ἑκάστῳ.

B, 206.

Eh bien, dit Télémaque, n'en parlons plus; mais au moins faites-moi donner un vaisseau afin que j'aille chercher des nouvelles de mon père, afin que je puisse prendre mes mesures là-dessus. Alors Mentor, le plus fidèle des amis d'Ulysse, dit ces belles paroles: Il ne faut plus qu'un roi traite ses peuples avec douceur, puisqu'on ne se souvient plus d'Ulysse, et que tant de gens qui sont ici ne détournent pas seulement de paroles tous ces jeunes gens de leur dessein.

Μή τις ἔτι πρόφρων ἀγανὸς καὶ ἤπιος ἔστω
Σκηπτοῦχος βασιλεύς, μηδὲ φρεσὶν αἴσιμα εἰδὼς,
Ἀλλ' αἰεὶ χαλεπός τ' εἴη καὶ αἴσυλα ῥέζοι
Ὡς οὔτις μέμνηται Ὀδυσσῆος θείοιο
Λαῶν οἷσιν ἄνασσε, πατὴρ δ' ὣς ἤπιος ἦεν.

B, 231.

Mais Liocritus, un des jeunes gens, lui dit des injures, et se moque de tout cela et d'Ulysse, même

quand il seroit de retour. Ainsi l'assemblée est rompue, et chacun s'en va de côté et d'autre. Mais Télémaque va sur le bord de la mer, et, se lavant les mains, invoque Pallas.

Κλῦθί μοι ὁ χθιζὸς θεὸς ἤλυθες ἡμέτερον δῶ.

B, 263.

Pallas vient à lui sous la figure de Mentor, et elle l'excite par les louanges de son père.

Τηλέμαχ', οὐδ' ὄπιθεν κακὸς ἔσσεαι, οὐδ' ἀνοήμων,
Εἰ δή τοι σοῦ πατρὸς ἐνέστακται μένος ἠΰ,
Οἷος ἐκεῖνος ἔην τελέσαι ἔργον τε ἔπος τε.

B, 271.

Mais si vous n'êtes pas son fils, c'est-à-dire si vous ne lui ressemblez pas, vous ne viendrez pas à bout de votre entreprise.

Παῦροι γάρ τοι παῖδες ὁμοῖοι πατρὶ πέλονται·
Οἱ πλέονες κακίους, παῦροι δέ τε πατρὸς ἀρείους.

B, 277.

Mais je vous connois, dit-elle, et espérez tout, principalement avec un ami paternel comme moi, qui vous suivra par-tout. En effet, Pallas protégea toujours Ulysse.

Τοῖος γάρ τοι ἑταῖρος ἐγὼ πατρώϊός εἰμι.

B, 287.

Mais allez; faites provision de vivres, et moi je vous trouverai un vaisseau et des compagnons.

Télémaque s'en va chez lui, et y trouve tous les jeunes gens qui s'apprêtoient à souper. Antinoüs le prend par la main, et le prie de souper avec eux. Té-

lémaque dit qu'il songe plutôt à se venger d'eux, et arrache sa main de celle d'Antinoüs. Les autres se moquent de lui, et lui monte en haut, en une chambre où étoient toutes les provisions du logis, comme de l'or et de l'airain, des habits, ἄλις τ' εὐῶδες ἔλαιον, et de l'excellent vin qu'on gardoit depuis long-temps pour le retour d'Ulysse.

Εν δὲ πίθοι οἴνοιο παλαιοῦ ἡδυπότοιο
Ἕστασαν, ἄκρητον θεῖον ποτὸν ἐντὸς ἔχοντες
Ἑξείης ποτὶ τοῖχον ἀρηρότες, εἴποτ' Ὀδυσσεὺς
Οἴκαδε νοστήσειε καὶ ἄλγεα πολλὰ μογήσας.

B, 341.

Tout cela étoit à la garde d'Euryclée, à qui Télémaque demande tout ce qui lui faut, et le meilleur vin, dit-il, après celui qu'on garde pour mon père. Elle pleure; mais il lui ordonne d'apprêter tout et de ne point dire son départ devant onze ou douze jours, à moins qu'elle n'apprenne d'ailleurs

Ὡς ἂν μὴ κλαίουσα κατὰ χρόα καλὸν ἰάπτῃ.

B, 367.

Ce qu'elle lui promet, et elle prépare tout; et lui s'en retourne avec tous ces jeunes gens pour couvrir son dessein. Pallas cependant, sous la figure de Télémaque, amasse des gens et trouve un vaisseau.

Δύσετό τ' ἠέλιος σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί.

B, 389.

Homère décrit ainsi le soleil couché dans les villes, disant que les rues étoient devenues obscures; et il le fait justement coucher, afin qu'on ne voie point

Pallas, qui monte son vaisseau en mer, et l'équipage. Après, elle endort tous les jeunes gens qui s'en vont chacun chez soi; elle avertit Télémaque que tout est prêt. Il la suit, et fait apporter ses provisions : ils s'embarquent. Pallas fait venir un vent favorable; le vaisseau s'avance en pleine mer: et tous ceux qui étoient dedans boivent en l'honneur des dieux, et sur-tout de Pallas.

Ἐκ πάντων δὲ μάλιστα Διὸς γλαυκώπιδι κούρῃ.

B, 434.

C'est là l'épithète ordinaire de Minerve; et, comme disoient nos vieux traducteurs, Minerve aux yeux pers : c'est entre le bleu et le vert, car ce n'est pas bleu tout-à-fait, comme on voit par ce passage de Cicéron, I, de Nat. Deorum : *cæsios oculos Minervæ, cæruleos Neptuni*. On voit cette couleur dans les yeux de chat, d'où vient que quelques uns l'ont appelée *felineus color;* mais beaucoup mieux dans ceux d'un lion : de là vient que les poëtes ont donné ces yeux-là à Minerve, qui étoit une guerrière. En un mot, ce sont des yeux entre le bleu et le vert, mais des yeux fort reluisants et perçants. Et souvent on n'appelle Minerve que de ce nom-là, *γλαυκῶπις*, comme d'un nom honorable. Ainsi elle le témoigne, lorsqu'elle dit à Junon, tandis que Jupiter étoit en colère contre elle, au huitième livre de l'Iliade:

Ἔσται μὰν ὅτ' ἂν αὖτε φίλην γλαυκώπιδα εἴπῃ.

Ιλ., Θ, 374.

Junon au contraire, qui étoit d'une humeur plus

posée et plus majestueuse, est appelée βοῶπις, aux yeux de bœuf. Ce sont de grands yeux bleus qui ont beaucoup de majesté : aussi Homère ajoute toujours βοῶπις πότνια Ἥρη. Enfin Vénus, qui n'étoit point guerrière et qui ne tenoit pas tant sa gravité, mais qui au contraire étoit d'une humeur gaie et tout amoureuse, est appelée ἑλικῶπις, ou ἑλικοβλέφαρος, aux yeux ou aux prunelles noires, ou, si l'on veut, aux yeux pétillants, et, comme a dit Homère, ὄμματα μαρμαίροντα : ce qui exprime admirablement de certains yeux qui ne peuvent se tenir en place, et qui ont toujours un mouvement adroit et lascif. Catulle appelle cela *ebrios ocellos*, et nous disons quelquefois des yeux fripons : *Atque ipsa in medio sedet voluptas*, dit une ancienne épigramme[1]. Mais, pour revenir à la couleur des yeux de Vénus, Homère les fait noirs, et tous les anciens aussi ; et on voit que la plupart des beautés de l'antiquité ont été ainsi qualifiées.

LIVRE III.

Ἠέλιος δ' ἀνόρουσε λιπὼν περικαλλέα λίμνην
Οὐρανὸν ἐς πολύχαλκον, ἵν' ἀθανάτοισι φαείνῃ
Καὶ θνητοῖσι βροτοῖσιν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν.

Γ, 1.

Ce marais ne peut être autre chose que la mer, qui est en effet un assez beau marais. Au cinquième livre, ἀνεδύσατο λίμνης : partant d'Ino, ils arrivent à Pyle,

[1] Qui commence, *O blandos* oculos *et* INQUIETOS ; ce qui revient au grec. (B.)

et sacrifient aux dieux en prenant terre. Pallas dit à Télémaque qu'il ne doit point être honteux, mais demander librement à Nestor des nouvelles de son père.

Ψεῦδος δ' οὐκ ἐρέει· μάλα γὰρ πεπνυμένος ἐστίν.

Γ, 20.

Il ne vous dira point de fausseté, dit-elle; car il est fort sage. Télémaque lui demande conseil.

Μέντορ, πῶς τ' ἄρ' ἴω. Πῶς τ' ἄρ προσπτύξομαι αὐτόν;

Γ, 22.

Cicéron rapporte ce vers-là, lib. IX, ep. 7, ad Attic. : *Hic ego vellem habere Homeri illam Minervam simulata Mentori cui dicerem*, Μέντορ, etc., et la raison pourquoi Télémaque demande conseil.

Οὐδέ τί πω μύθοισι πεπείρημαι πυκινοῖσιν·
Αἰδὼς δ' αὖ νέον ἄνδρα γεραίτερον ἐξερέεσθαι.

Γ, 23.

Je n'ai pas, dit-il, encore assez d'expérience pour parler. Homère nous apprend par-là qu'un jeune homme ne doit pas s'ingérer de parler, puisque Télémaque, qui étoit un prince si bien né, appréhende de parler; et, dit-il, ce n'est pas honnête à un jeune homme d'interroger un vieillard. Mais Pallas le rassure par ces belles paroles :

Τηλέμαχ', ἄλλα μὲν αὐτὸς ἐνὶ φρεσὶ σῇσι νοήσεις.
Ἄλλα δὲ καὶ δαίμων ὑποθήσεται. Οὐ γὰρ ὀΐω
Οὔ σε θεῶν ἀέκητι γενέσθαι τε τραφέμεν τε.

Γ, 27.

Dites, dit-elle, ce qui vous viendra dans la pensée,

et quelque bon démon vous inspirera le reste. Commencez, et Dieu achévera; car vous ne lui êtes pas indifférent.

Ὣς ἄρα φωνήσασ' ἡγήσατο Παλλὰς Ἀθήνη
Καρπαλίμως, ὁ δ' ἔπειτα μετ' ἴχνια βαῖνε θεοῖο.

Γ, 30.

Pallas lui montra le chemin, et lui marchoit sur les pas de cette déesse. Ils viennent trouver Nestor à une assemblée.

Ἔνθ' ἄρα Νέστωρ ἧστο σὺν υἱάσιν. Ἀμφὶ δ' ἑταῖροι
Δαῖτ' ἐντυνόμενοι κρέα ὤπτων, ἄλλα δ' ἔπειρον.

Γ, 33.

Il étoit assis avec ses enfants, et ses domestiques où ses amis préparoient le souper. D'abord qu'ils virent ces étrangers, ils vinrent tous en foule à eux, les prirent par les mains et les firent asseoir après les avoir salués.

Οἱ δ' ὡς οὖν ξείνους ἴδον, ἄθροοι ἦλθον ἅπαντες
Χερσίν τ' ἠσπάζοντο καὶ ἑδριάασθαι ἄνωγον.

Γ, 35.

Et sur-tout Pisistrate, l'ainé des enfants de Nestor, qui les prend et les fait mettre à table. Homère fait paraître tous les enfants de Nestor fort bien nourris, pour montrer qu'un père sage instruit bien ses enfants. Ainsi, dans l'Iliade, Antilochus, son fils, étoit un des plus braves, et grand ami d'Achille: aussi y mourut-il. Pisistrate donc leur présente à boire, et les avertit de boire en l'honneur de Neptune; car ce

festin est à son honneur : et il dit un peu devant que c'étoit sur le bord de la mer.

Πάντες δὲ θεῶν χατέουσ' ἄνθρωποι.

Γ, 49.

Tout le monde, dit Pisistrate, a besoin des dieux, et par conséquent doit les honorer. Mais il donne la coupe à Pallas la première, parce, dit-il, étranger, que vous paroissez le plus âgé, l'autre étant de mon âge. Pallas fait une prière à Neptune, et puis après donne la coupe à Télémaque.

Ὡς ἄρ' ἔπειτ' ἠρᾶτο, καὶ αὐτὴ πάντα τελεύτα.

Γ, 63.

Elle pria ainsi, dit-il, et elle-même accomplit tout ce qu'elle demandoit à Neptune, ou bien elle accomplit toute la cérémonie des libations. Ils soupent, et après Nestor leur demande qui ils sont. Télémaque lui répond, et avec assurance, car Pallas lui en inspiroit.

Θαρσήσας· αὐτὴ γὰρ ἐνὶ φρεσὶ θάρσος Ἀθήνη
Θῆχ', ἵνα μιν περὶ πατρὸς ἀποιχομένοιο ἔροιτο
Ἠδ' ἵνα μιν κλέος ἐσθλὸν ἐν ἀνθρώποισιν ἔχησιν.

Γ, 77.

Il lui demande des nouvelles de son père, et l'en conjure par son père même, s'il en a jamais reçu quelque service à la guerre de Troie.

Λίσσομαι, εἴ ποτέ τοί τι πατὴρ ἐμὸς ἐσθλός Ὀδυσσεὺς
Ἤ ἔπος ἠέ τι ἐργὸν ὑποστὰς ἐξετέλεσσε
Δήμῳ ἐνὶ Τρώων, ὅθι πάσχετε πήματ' Ἀχαιοί.

Γ, 99.

Car rien ne lie si bien l'amitié que d'avoir enduré de la misère ensemble. En effet Nestor commence à lui parler de la guerre de Troie, et dit qu'ils y ont tant souffert de maux que, quand il seroit cinq ans entiers à en parler toujours, il ne pourroit pas tout dire. Il lui raconte ce qui se passa au retour des Grecs, et comme ils se séparèrent les uns des autres. C'est là le caractère qu'Homère donne à Nestor, de parler beaucoup et de rapporter des histoires de son vieux temps. Nous voyons dans l'Iliade que, quand il y a quelque différent, Nestor se produit toujours, et leur dit qu'ils se taisent tous et qu'il est plus expérimenté qu'eux: aussi avoit-il vu trois siècles. Homère a pratiqué encore cela dans quelques autres vieillards, comme dans Phénix, au neuvième livre de l'Iliade; dans le fermier d'Ulysse, à la fin de l'Odyssée, etc. Nestor dit que jamais ils ne furent d'avis différents lui et Ulysse.

Ἔνθ' ἤτοι εἵως μὲν ἐγὼ καὶ δῖος Ὀδυσσεὺς
Οὔτέ ποτ' εἰν ἀγορῇ δίχ' ἐβάζομεν, οὔτ' ἐνὶ βουλῇ
Φραζόμεθ' Ἀργείοισιν ὅπως ὄχ' ἄριστα γένηται.

Γ, 127.

Cela montre que deux hommes sages discordent rarement quand il s'agit du bien public.

Οἱ δ' ἦλθον οἴνῳ βεβαρηότες υἷες Ἀχαιῶν.

Γ, 140.

Il parle d'une assemblée des Grecs, où tout se passa fort mal et avec désordre, et dit que les Grecs étoient chargés de vin.

Νήπιος· οὐδὲ τὸ ᾔδη ὃ οὐ πείσεσθαι ἔμελλεν.
Οὐ γάρ τ' αἶψα θεῶν τρέπεται νόος αἰὲν ἐόντων.

Γ, 147.

Agamemnon vouloit persuader aux Grecs de demeurer jusqu'à ce qu'ils eussent fait des sacrifices à Pallas. Mais, dit-il, il ne savoit pas qu'il ne leur persuaderoit jamais cela, les dieux ne le voulant pas permettre, parcequ'ils étoient irrités contre eux, et l'esprit des dieux ne se change pas si aisément.

Νύκτα μὲν ἀέσαμεν χαλεπὰ φρεσὶν ὁρμαίνοντες
Ἀλλήλοις. Ἐπὶ γὰρ Ζεὺς ἤρτυε πῆμα κακοῖο.

Γ, 152.

Nous passâmes la nuit en dormant, nous voulant du mal les uns aux autres, car Jupiter préparoit aux Grecs un grand orage de malheurs.

Ἐστόρεσεν δὲ θεὸς μεγακήτεα πόντον.

Γ, 159.

Ce vers exprime bien le calme et la tranquillité de la mer. Il dit donc que quelques uns du nombre desquels il étoit s'embarquèrent et qu'ils eurent un retour assez heureux, mais que les autres avec Agamemnon et Ulysse demeurèrent. Les autres revinrent enfin à ce que j'ai ouï dire, et Agamemnon même qui a été tué et vengé après par son fils.

Ὡς ἀγαθὸν καὶ παῖδα καταφθιμένοιο λιπέσθαι
Ἀνδρός.

Γ, 197.

Tant il est bon de laisser un fils après soi; et vous,

mon enfant, qui êtes beau et grand, ayez du courage, afin que la postérité parle bien de vous.

Καὶ σὺ φίλος, μάλα γάρ σ' ὁρόω καλόν τε μέγαν τε,
Ἄλκιμος ἔσσ', ἵνα τίς σε καὶ ὀψιγόνων εὖ εἴπῃ.

Γ, 200.

Télémaque dit qu'il voudroit bien faire parler de lui, mais qu'il est trop foible, étant seul contre tant d'hommes. Ah! dit Nestor, ils seroient tous bien punis si Pallas vous aimoit autant que votre père, car je n'ai jamais vu les dieux aimer si ouvertement un homme.

Οὐ γάρ πω ἴδον ὧδε θεοὺς ἀναφανδὰ φιλεῦντας
Ὡς κείνῳ ἀναφανδὰ παρίστατο Παλλὰς Ἀθήνη.

Γ, 222.

Télémaque dit que cela n'est pas aisé quand les dieux mêmes s'en méleroient; et aussitôt Pallas prend la parole: Qu'osez-vous dire, Télémaque?

Ῥεῖα θεός γ' ἐθέλων καὶ τηλόθεν ἄνδρα σαῶσαι.

Γ, 232.

Il est aisé à un dieu de sauver un homme, en quelque endroit qu'il soit.

Ἀλλ' ἤτοι θάνατον μὲν ὁμοΐιον οὐδὲ θεοί περ
Καὶ φίλῳ ἀνδρὶ δύνανται ἀλαλκέμεν.

Γ, 237.

Ce n'est pas, dit-elle, que les dieux puissent sauver un homme de la mort, lorsque son heure est venue une fois.

Télémaque change de discours, et dit qu'il veut demander autre chose à Nestor, puisqu'il passe tous

les hommes en science et en sagesse; car il a vu trois générations d'hommes.

Ὥστε μοι ἀθανάτοις ἰνδάλλεται εἰσοράασθαι.
Γ, 247.

De sorte que je le respecte et que je le regarde comme un dieu : cela montre le respect que l'on doit avoir pour les vieillards. Il lui demande donc comment s'est passé la mort d'Agamemnon. Ainsi Homère décrit ce qui s'est passé après la mort d'Achille, où finit son Iliade, tantôt par la bouche de Nestor, tantôt par celle de Ménélas, et par celle d'Ulysse même.

Nestor décrit comme Égisthe, étant amoureux de Clytemnestre, tâchoit de la corrompre; mais cette femme refusoit d'abord une action si déshonnête, car elle étoit d'abord bien conseillée, φρεσὶ γὰρ κέχρητ' ἀγαθῆσι, ayant auprès d'elle un musicien, ἀοιδὸς ἀνήρ, à qui Agamemnon l'avoit fort recommandée. Mais Égisthe emmena ce musicien dans une île déserte, où il le laissa en proie aux oiseaux; et alors cette femme se laissa aller.

Τὴν δ' ἐθέλων ἐθέλουσαν ἀνήγαγεν ὅνδε δόμονδε,
Πολλὰ δὲ μηρί' ἔκηε θεῶν ἱεροῖς ἐπὶ βωμοῖς —
Πολλὰ δ' ἀγάλματ' ἀνῆψεν ὑφάσματά τε χρυσόν τε
Ἐκτελέσας μέγα ἔργον, ὃ οὔποτε ἔλπετο θυμῷ.
Γ, 273.

Et il fit bien des sacrifices aux dieux, mit des cornes sur leurs statues, et leur fit plusieurs autres dons, étant venu à bout d'une chose qu'il n'espéroit pas pouvoir jamais faire: cela montre le transport

d'un homme amoureux. Cependant, dit-il, je revenois avec Agamemnon et Ménélas, son frère, mais Apollon ayant tué de ses flèches Phrontis, le pilote de Ménélas, qui étoit le plus habile de tous les hommes à gouverner un vaisseau quand la tempête étoit violente, Ménélas demeura derrière, et fut emporté en Égypte : et ainsi Égisthe eut la commodité de tuer Agamemnon; ce qui est plus amplement décrit au onzième livre. Égisthe régna sept ans durant, après quoi il fut tué par Oreste. J'ai remarqué qu'Homère ne dit jamais expressément qu'Oreste ait tué sa mère, et qu'il évite cela comme une chose odieuse; mais il le dit couvertement ici :

Ἦτοι ὁ τὸν κτείνας δαίνυ τάφον Ἀργείοισιν
Μητρός τε στυγερῆς καὶ ἀνάλκιδος Αἰγίσθοιο.

Γ, 310.

Il fit un banquet pour la sépulture de sa mère et du lâche Égisthe. Oreste étant jeune avoit été envoyé par sa sœur Électre dans la Phocide, afin qu'il ne fût pas tué par Égisthe. Il n'en revint que douze ans après, selon quelques uns, et sept, selon Homère.

Nestor couseille à Télémaque de n'être pas longtemps hors de son logis.

Καὶ σύ, φίλος, μὴ δηθὰ δόμων ἄπο τῆλ' ἀλάλησο,
Κτήματά τε προλιπὼν ἄνδρας τ' ἐν σοῖσι δόμοισι
Οὕτω ὑπερφίαλους, μήτοι κατὰ πάντα φάγωσι.

Γ, 314.

Mais il dit qu'il aille voir auparavant Ménélas, lequel est nouvellement revenu de bien loin, et d'une mer

dont les oiseaux mêmes ne pourroient pas revenir en un an; car elle est vaste et horrible à voir. Ce n'est pourtant que la Méditerranée : car Ménélas n'avoit été qu'en Égypte, et les héros d'Homère n'ont jamais vu l'Océan, ni même les Romains devant César, qui y monta le premier pour passer en Angleterre. Alors ils se mettent à table, et font des libations à Neptune et aux autres dieux. Pallas leur dit qu'ils se hâtent, et qu'il ne faut pas être trop longtemps à table quand on y est pour faire des libations, parceque ces choses-là sans doute se devoient faire avec révérence. Nestor les retient à coucher, et dit que tant qu'il vivra il ne souffrira pas que le fils d'un tel homme qu'Ulysse couche sur le plancher d'un vaisseau. Après moi, mes enfants auront encore soin de bien traiter les hôtes.

Ἔπειτα δὲ παῖδες ἐνὶ μεγάροισι λίπωνται
Ξείνους ξεινίζειν ὅστις κ' ἐμὰ δώμαθ' ἵκηται

Γ, 356.

Pallas lui dit qu'elle lui sait bon gré; mais, pour éviter de coucher au logis de Nestor, elle dit qu'ayant le plus d'autorité parmi les compagnons de Télémaque, il faut qu'elle les aille trouver, et que dès le matin elle ira chez les Ceucons, où on lui doit une dette qui n'est pas nouvelle ni petite : car les vieilles dettes sont les meilleures.

Ἔνθα χρεῖος μοι ὀφέλλεται, οὔτι νέον γε
Οὐδ' ὀλίγον.

Γ, 367.

Puis elle recommande Télémaque, et s'en va pareille à un aigle, c'est-à-dire terrible comme un aigle.

Φήνη εἰδομένη. Θάμβος δ' ἕλε πάντας ἰδόντας.

Γ, 372.

Les Latins traduisent *ossifraga:* c'est une espèce d'aigle qui est carnassier et qui brise les os; car Pline en rapporte de six espèces, liv. I, c. 3.

Aussitôt Nestor prend Télémaque par la main, et dit qu'il doit être un jour quelque chose de grand, puisque les dieux l'accompagnent si visiblement.

Εἰ δή τοι νέῳ ὧδε θεοὶ πομπῆες ἕπονται.

Γ, 377.

Car assurément, dit-il, c'est là la fille de Jupiter, Pallas. Nestor lui fait un vœu de lui sacrifier une génisse bien saine, large de front, et qui n'est pas encore domptée, et de lui verser de l'or entre les cornes: c'étoit là un des plus augustes sacrifices. Pallas l'écouta. Après, Nestor remène tous ses gendres et ses enfants à son logis, les fait asseoir chacun selon son rang, et puis il remplit une coupe de vin qu'on gardoit depuis onze ans; et ils en boivent tous en l'honneur de Pallas.

Après quoi ils se vont tous coucher. Nestor retient Télémaque, et fait coucher son fils Pisistrate auprès de lui, car il n'étoit pas encore marié; et lui couche dans un appartement d'en-haut avec sa femme. Dès le matin il se léve et se vient seoir sur de belles pierres blanches et reluisantes qui étoient devant sa porte. Là s'étoit assis Néleüs, son père; et Nestor

s'y asseyoit présentement portant un sceptre à la main, et autour de lui s'arrangeoient tous ses enfants, dont Homère nomme six.

Télémaque y vient aussi avec Pisistrate, qui fait le sixième. Nestor commande à ses enfants d'aller, les uns querir une génisse à la campagne, les autres querir les compagnons de Télémaque, les autres d'aller querir l'orfévre afin de faire le sacrifice, et aux autres enfin de donner ordre au dîner.

Ὣς ἔφατ'. Οἱ δ' ἄρα πάντες ἐποίπνυον.

Γ, 431.

Il est aussitôt obéi. La génisse vient, les compagnons de Télémaque, et l'orfévre

Ὅπλ' ἐν χερσὶν ἔχων χαλκήϊα πείρατα τέχνης,
Ἄκμονά τε σφῦράν τ' εὐποίητόν τε πυράγρην.

Γ, 434.

ayant dans les mains ses instruments, son enclume, son marteau et ses tenailles. Il ne se peut rien voir de mieux réglé que toute la famille de Nestor. On voit que chacun fait son office : l'un tient la coignée, l'autre le vase pour recevoir le sang. Nestor tient une aiguière; il invoque Minerve, coupe du poil dessus la tête de la génisse, et puis le jette dans le feu avec de la farine salée que les Latins appellent *mola*, d'où vient *immolo;* les Grecs οὐλοχύτης.

Aussitôt Trasymède, son fils, lui donne un grand coup de hache sur le cou, et la tue; les filles et les femmes font un grand cri, ὀλόλυξαν. Héliodore dit la même chose en un sacrifice de cent bœufs. Aussitôt,

dit-il, qu'on donna les coups de hache, ὠλόλυξαν αἱ γυναῖκες, ἠλάλαξαν οἱ ἀνδρές. La femme de Nestor s'appeloit Eurydice, fille de Clymenus. On fait cuire les viandes, c'est-à-dire les membres de cette génisse découpés; on couvroit les cuisses de la coëffe, c'est-à-dire de la peau qui couvre les intestins, *omentum*. Cependant la belle Polycaste, la dernière des filles de Nestor, lave Télémaque; après quoi il reprend ses habillements.

Ἐκ ῥ' ἀσαμίνθου βῆ δέμας ἀθανάτοισιν ὁμοῖος.

Γ, 469.

Après le dîner, Nestor commande à ses enfants d'accommoder un chariot pour Télémaque, ce qu'ils font. Télémaque y monte, et Pisistrate aussi qui prend les rênes à la main. Ils fouettent les chevaux et partent; ils vont coucher à Pheres, où Dioclès, fils d'Alphée, les reçoit, et le lendemain, à soleil couchant, ils arrivent à Lacédémone.

Μάστιξεν δ' ἐλάαν. Τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην.

Γ, 485.

Ce vers exprime bien des chevaux qui vont légèrement; et il est fréquent dans Homère.

Les livres de l'Odyssée vont toujours de plus beau en plus beau, comme il est aisé de reconnaître, parceque les premiers ne sont que comme pour disposer aux suivants; mais ils n'ont pas paru tous admirables et divertissants.

LIVRE IV.

Ils descendent chez Ménélaüs, lequel étoit occupé à faire les noces de son fils et de sa fille, dont l'une étoit Hermione, fille d'Héléne; car Héléne, dit Homère, n'eut plus d'enfant après la belle Hermione.

Ἑλένῃ δὲ θεοὶ γόνον οὐκ ἔτ' ἔφαινον,
Ἐπειδὴ τὸ πρῶτον ἐγείνατο παῖδ' ἐρατεινὴν
Ἑρμιόνην, ἣ εἶδος ἔχε χρυσῆς Ἀφροδίτης.

Δ, 12.

Ménélaüs l'avoit promise à Pyrrhus, fils d'Achille, lorsqu'ils étoient devant Troie, quoiqu'elle eût déja été accordée à Oreste, qui s'en vengea depuis, et tua Pyrrhus dans le temple d'Apollon; après quoi il la reprit pour son épouse. Mais Homère ne parle point qu'Oreste y fût intéressé. Il dit donc que Ménélaüs envoyoit sa fille à Pyrrhus. Et il marioit à une fille de Sparte son fils Mégapenthes, qui lui étoit né d'une concubine. Il étoit donc en festin où jouoient deux musiciens, tandis que deux danseurs dansoient à la cadence. Dans ce temps-là ces deux jeunes princes parurent à sa porte. Un des domestiques de Ménélaüs lui vient demander s'il les fera entrer ou s'il les enverra chez quelque autre.

Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη ξανθὸς Μενέλαος.

Δ, 31.

Comme s'il se fâchoit qu'on lui fît cette demande. En effet, il répond: Je vous ai toujours vu assez sage jusqu'ici; mais à ce que je vois, vous ne savez ce que

vous dites. Moi qui ai été reçu si favorablement dans tous les pays étrangers, je refuserois ma maison à personne! mais détachez leurs chevaux, et faites-les venir, afin qu'ils soupent; ce qu'on fait, et on observe toutes les cérémonies ordinaires dans Homère. Il faut, leur dit Ménélaüs, que vous soyez nés de quelques princes.

Ἐπεὶ οὔ κε κακοὶ τοιούσδε τέκοιεν.

Δ, 65.

Sur la fin du souper, Télémaque dit tout bas au fils de Nestor qu'il considère la maison de Ménélas combien elle est riche, étant toute brillante d'airain, d'or, d'ambre, d'argent et d'ivoire, et comme il est dit un peu devant

Ὥστε γὰρ ἠελίου αἴγλη πέλεν ἠὲ σελήνης.

Δ, 46.

Mais Télémaque va plus loin, et dit qu'on la prendroit pour le palais de Jupiter.

Ζηνός που τοιήδε γ' Ὀλυμπίου ἔνδοθεν αὐλή.

Δ, 75.

Ménélas l'entend bien, et lui dit qu'il n'y a point de comparaison avec l'éternelle demeure de Jupiter.

.... Ἤτοι Ζηνὶ βροτῶν οὐκ ἄν τις ἐρίζοι.

Δ, 79.

Mais, dit-il, je voudrois n'en avoir pas la troisième partie, et n'avoir pas perdu tant d'amis, surtout Ulysse. Il dit qu'il a erré en Chypre, dans la Phénicie, l'Égypte, l'Éthiopie, et la Lybie, où les agneaux naissent avec des cornes, et où les brebis

portent trois fois l'an; si bien que ni roi ni pâtre ne manquent jamais de lait, ni de fromage, ni de chair.

Ἔνθα μὲν οὔτε ἄναξ ἐπιδευὴς οὔτέ τι ποίμην
Τυροῦ καὶ κρειῶν, οὐδὲ γλυκεροῖο γάλακτος.

Δ, 88.

Il dit, en un mot, ce qui s'est passé chez lui durant cela; et ainsi, dit-il, je ne fais plus autre chose que de pleurer tous mes amis, mais sur-tout Ulysse, que j'aimois principalement. Il dit cela à cause de la ressemblance qu'il trouvoit dans son fils avec lui: cela tire les larmes des yeux de Télémaque, qui se cache de son manteau; ce que Ménélas aperçoit bien. Télémaque songe s'il lui parlera de son père, ou s'il l'en laissera parler le premier. Cependant Hélène descend de son appartement; Homère décrit admirablement son arrivée; et, sans mentir, c'est un plaisir de voir comme il s'entend à faire une description. Il remarque les plus petites choses, et les fait toutes paraître devant les yeux; ainsi on croit voir arriver Pénélope avec toute sa modestie, quand il décrit qu'elle vient; tout de même quand Télémaque va se coucher. Et ici on voit Hélène paraître avec éclat et majesté, quoiqu'il la décrive en ménagère.

Ἐκ δ' Ἑλένη θαλάμοιο θυώδεος ὑψορόφοιο
Ἤλυθεν, Ἀρτέμιδι χρυσηλακάτῳ εἰκυῖα.

Δ, 121.

Parcequ'elle vient à la négligence, il la compare à Diane. Une de ses femmes, nommée Adreste, lui apporte un siège; l'autre, nommée Alcippe, met un carreau dessus.

. . . . . . Τάπητα φέρε μαλακοῦ ἐρίοιο.

Δ, 125.

Phylo l'autre apporte devant elle un vase d'argent pour tenir la laine, en grec τάλαρον· d'où, selon Plutarque, les Romains ont pris le nom de *Talassio*, chanson nuptiale, comme pour avertir les femmes d'avoir soin du ménage. Ce vase lui avoit été donné avec beaucoup d'autres par Alcandra, dame égyptienne, et il étoit bordé d'or. Phylo le met donc aux pieds de sa maîtresse, tout rempli de laine, et dessus étoit étendue sa quenouille garnie d'une laine violette. Hélène s'asseoit sur son siége, où il y avoit aussi un marchepied: car Homère décrit toujours tous les siéges avec un marchepied, quand c'étoient des siéges honorables, comme Junon en promet un au Sommeil, ayant besoin de lui afin qu'il endorme Jupiter. Je te donnerai, dit-elle, un beau siége d'or qui sera incorruptible, et fait des mains de Vulcain; mais comme si ce n'étoit pas assez, elle ajoute:

Ὑπὸ δὲ θρῆνυν ποσὶν ἥσει
Τῷ κεν ἐπισχοίης λιπαροὺς πόδας εἰλαπινάζων.

afin que vous y mettiez vos pieds délicats tout à votre aise. En cet état, Hélène parle à son mari. On voit bien qu'autrefois les dames ne faisoient pas tant de façons qu'elles en font à présent. Et elles vivoient assez familièrement, comme Hélène qui fait apporter avec elle tout son ouvrage, devant des jeunes hommes qu'elle n'avoit jamais vus. Néanmoins elle dit à son mari qu'elle se trompe fort si ce n'est Télé-

maque, tant il lui ressemble; sans doute que c'est à cause qu'il ressembloit à son père. Et si Hélène le devine devant son mari, c'est que les femmes font plus de réflexion et examinent les nouveaux venus avec curiosité, car c'est leur coutume. Ménélas avoue qu'elle a raison.

Κείνου γὰρ τοιοίδε πόδες, τοιαίδε τε χεῖρες,
Ὀφθαλμῶν τε βολαὶ, κεφαλή τ', ἐφύπερθέ τε χαῖται.

Δ, 150.

Virgile dit: *Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.* Mais Homère est plus particulier, et ce tour des yeux ὀφθαλμῶν βολαὶ est tout-à-fait expressif. Aussi, dit Ménélas, cela m'a fait souvenir et parler d'Ulysse, et j'ai remarqué que cela l'a fait pleurer. Le fils de Nestor répond pour lui, parcequ'il est mieux séant qu'un tiers dise qui il est. Il est vrai que c'est lui, dit-il; mais il est sage, et ne veut pas se vanter devant vous que nous écoutons comme un dieu.

Νεμεσσᾶται δ' ἐνὶ θυμῷ,
Ὧδ' ἐλθὼν τοπρῶτον, ἐπεσϐολίας ἀναφαίνειν
Ἄντα σέθεν.

Δ, 159.

Et Nestor m'a envoyé pour vous demander des nouvelles de son père, dont l'absence lui est insupportable, et le fait souffrir beaucoup. Ménélas s'écrie aussitôt:

Ὢ πόποι, ἦ μάλα δὴ φίλου ἀνέρος υἱὸς ἐμὸν δῶ
Ἵκεθ' ὃς εἵνεκ' ἐμεῖο πολεῖς ἐμόγησεν ἀέθλους.

Δ, 170.

La reconnoissance de Ménélas paroît par ces paroles. J'avois résolu, dit-il, de l'aimer plus que personne, et de l'emmener hors d'Ithaque, lui et sa famille, et son peuple, et lui donner une de mes villes, afin que nous vécussions ensemble.

. . . . Οὐ δέ κεν ἡμᾶς
Ἄλλο διέκρινε φιλέοντέ τε τερπομένω τε,
Πρίν γ' ὅτε δὴ θανάτοιο μέλαν νέφος ἀμφεκάλυψεν.

Δ, 179.

Mais quelque dieu nous a envié ce bien-là, et l'a privé de son retour. Ces paroles tendres les font pleurer tous quatre.

Ὥς φατο. Τοῖσι δὲ πᾶσιν ὑφ' ἵμερον ὦρσε γόοιο.
Κλαῖε μὲν Ἀργείη Ἑλένη Διὸς ἐκγεγαυῖα,
Κλαῖε δὲ Τηλέμαχός τε καὶ Ἀτρείδης Μενέλαος,
Οὐδ' ἄρα Νέστορος υἱὸς ἀδακρύτω ἔχεν ὄσσε.

Δ, 184.

Car il se souvenoit de son frère Antilochus, et il dit à Ménélas: Croyez-moi, changeons de discours; car je n'aime pas de pleurer après ou durant le souper,

Οὐ γὰρ ἔγωγε
Τέρπομ' ὀδυρόμενος μεταδόρπιος.

Δ, 194.

mais demain au matin, tant que vous voudrez; car je n'empêche point qu'on pleure les morts, vu que c'est là leur récompense.

Τοῦτό νυ καὶ γέρας οἶον ὀϊζυροῖσι βροτοῖσι
Κείρασθαι τε κόμην βαλέειν τ' ἀπὸ δάκρυ παρειῶν.

Δ, 198.

Ménélas loue son discours, et dit ces belles paroles :

Ῥεῖα δ' ἀρίγνωτος γόνος ἀνέρος ᾧτε Κρονίων
Ὄλβον ἐπικλώσῃ γαμέοντε τε γεινομένῳ τε.

Δ, 208.

Tel qu'est Nestor à qui Dieu a fait la grace de vieillir long-temps et agréablement dans sa maison, et d'avoir des enfants également sages et vaillants. Ainsi ils lavent les mains et soupent; et pour leur faire oublier leur affliction, Hélène jette dans leur vin une drogue d'une herbe qui ôte toute la douleur et la colère.

Νηπενθές τ' ἄχολόν τε, κακῶν ἐπίληθον ἁπάντων.

Δ, 222.

De sorte qu'après cela un homme auroit passé tout le jour sans pleurer, quand il verroit mourir ou sa mère, et qu'on tueroit cruellement son frère, ou même ses fils à ses yeux. Quelques uns croient que cette herbe, qui a été appelée Nepenthes, n'est autre que la buglose, au moins Pline dit qu'elle a les mêmes qualités, l. XXV, c. 3, où il la décrit : *Homerus quidem primus doctrinarum et antiquitatis parens, multus alias in admiratione Circes, gloriam herbarum Egypto tribuit;* et un peu après : *Nobile illud Nepenthes oblivionem tristitiæ veniamque afferens, et ab Helena utique omnibus mortalibus propinandum;* il en parle encore l. XXI, c. 21. Homère dit donc que cette herbe, avec plusieurs autres, avoit été donnée à Hélène par Polydamne, princesse égyptienne.

...... Τῇ πλεῖστα φέρει ζείδωρος ἄρουρα
Φάρμακα πολλὰ μὲν ἐσθλὰ μεμιγμένα πολλὰ δὲ λυγρά.

Δ, 230.

Plutarque applique ce passage à la lecture des poëtes où il y a beaucoup de bonnes choses à prendre, et beaucoup de mauvaises. Homère dit qu'en Égypte chacun y est fort habile médecin, car ils descendent tous de Pæon. Aussi les Égyptiens passoient par-tout pour des devins et des enchanteurs, comme on le voit dans le Calasiris d'Héliodore; cet auteur assure qu'Homère étoit Égyptien, et le prouve.

Puis elle leur parle, et leur dit ces mots qui sont fréquents dans Homère :

Ἀνδρῶν ἐσθλῶν παῖδες (ἀτὰρ θεὸς ἄλλοτ' ἐπ' ἄλλῳ
Ζεὺς ἀγαθόν τε κακόν τε διδοῖ. Δύναται γὰρ ἅπαντα).

Δ, 237.

Pour montrer que la misère et le bonheur n'ôtent et n'ajoutent rien à la vertu d'un homme, puisque ce sont des choses que Dieu donne à qui il veut, Hélène loue Ulysse, et sur-tout lorsqu'il se lacéra lui-même, et que, deguisé en gueux, Δέκτῃ, il entra dans Troie où il fit grand ravage.

Et elle dit qu'elle s'en réjouissoit, desirant alors de revenir avec son premier mari, et déplorant le jour que Vénus l'avoit emmenée à Troie; car elle fait l'honnête femme, et veut dire qu'elle avoit été enlevée par force. Ménélas dit que ce fut bien autre chose lorsqu'ils étoient enfermés dans ce grand cheval de bois où il fermoit la bouche à tous ceux qui vouloient répondre à Hélène qui, par je ne sais quel

instinct, les appeloit tous, en contrefaisant la voix de leurs femmes. Télémaque dit alors : Et le pis, c'est que tout cela ne lui a servi de rien.

Ἄλγιον· οὐ γάρ οἵ τι τάγ' ἤρκεσε λυγρὸν ὄλεθρον.

Δ, 293.

Après ils se vont tous coucher. Du matin Ménélas se léve, et vient demander à Télémaque le sujet de son voyage. Il le lui conte tout au long comme à Nestor. Ménélas, indigné de l'impudence de tous ces beaux amoureux, dit :

Ὢ πόποι, ἦ μάλα δὴ κρατερόφρονος ἀνδρὸς ἐν εὐνῇ
Ἤθελον εὐνηθῆναι ἀνάλκιδες αὐτοὶ ἐόντες.

Δ, 334.

Ainsi, dit-il, lorsqu'une biche vient mettre ses petits dans la tanière d'un lion tandis qu'il en est dehors, le lion revient après, qui les maltraite et les tue, taut la mère que les petits.

Ὡς δ', ὁπότ' ἐν ξυλόχῳ ἔλαφος κρατεροῖο λέοντος
Νεβροὺς κοιμήσασα νεηγενέας γαλαθηνοὺς,
Κνημοὺς ἐξερέησι καὶ ἄγκεα ποιήεντα
Βοσκομένη, ὁ δ' ἔπειτα ἑὴν εἰσήλυθεν εὐνὴν,
Ἀμφοτέροισι δὲ τοῖσιν ἀεικέα πότμον ἐφῆκεν.

Δ, 336.

Rien ne sauroit être mieux dit que cette comparaison, et cela vient bien à de certaines gens qui veulent débaucher des femmes dont les maris valent bien plus qu'eux.

Alors, pour venir à Ulysse, il raconte tous ses voyages, et les maux qu'il endura pour n'avoir pas sacrifié aux dieux.

Οἱ δ' αἰεὶ βούλοντο θεοὶ μεμνῆσθαι ἐφετμέων.

Δ, 354.

Il dit qu'il étoit dans une petite île à une journée de l'Égypte, qu'on appelle le Phare, et que là il alloit mourir de faim, lui et son monde, étant réduit à pêcher quelques poissons pour vivre; mais qu'Inothée, nymphe marine, fille de Protée, au moins, dit-elle, on le dit,

Τόνδε τ' ἐμόν φασιν πατέρ' ἔμμεναι ἠδὲ τεκέσθαι.

Δ, 388.

Elle lui dit qu'elle aille trouver ce Protée qui vient tous les jours dormir la méridienne, là auprès avec tous ses veaux marins. Enfin elle lui donne les mêmes avis que Cyrène en donne à son fils Aristée, au quatrième livre des Géorgiques; car Virgile a traduit cette fable mot pour mot; sinon que Virgile fait cacher Protée dans un coin; et ici Inothée donne trois peaux de ces gros poissons à Ménélas, afin qu'il se cache dessous avec deux de ses amis. Car Protée comptoit son troupeau chaque jour; et Ménélas dit qu'ils n'eussent pu durer à cause de la puanteur de ces peaux. Mais Inothée leur bouche les narines d'ambroisie,

Ἡδὺ μάλα πνείουσαν, ὄλεσσε δὲ κήτεος ὀδμήν.

Δ, 447.

Protée lui demande enfin ce qu'il veut; il dit οἶσθα, γέρον, *scis*, *Proteu*. Protée donc lui dit la cause de ses malheurs, et dit qu'il faut qu'il retourne sacrifier sur le bord du Nil, διϊπετέος ποταμοῖο, qui coule de Jupiter,

c'est-à-dire du ciel, à cause qu'on ignoroit sa source. Ménélas lui demande des nouvelles de ses amis, s'ils sont tous revenus en leur pays. Protée dit qu'il lui en dira, mais qu'il ne sera pas long-temps sans pleurer,

Οὐδέ σέ φημι
Δὴν ἄκλαυτον ἔσεσθαι, ἐπὴν εὖ πάντα πύθηαι.

Δ, 494.

En effet il dit qu'il y a deux des principaux chefs qui ont péri dans leur retour, et qu'il y en a encore un qui est vivant en un endroit de la mer. Le premier est Ajax dont il décrit la mort, non pas selon Virgile qui le fait tuer par Pallas; mais il dit que Neptune, irrité d'une parole impie d'Ajax qui s'étoit vanté d'échapper de la mer malgré tous les dieux, le jeta de son trident contre un rocher où il périt. Après il conte Agamemnon qui revint à son pays, et baisa la terre natale.

Καὶ κύνει ἁπτόμενος ἣν πατρίδα, πολλὰ δ' ἀπ' αὐτοῦ
Δάκρυα θερμὰ χέοντ', ἐπεὶ ἀσπασίως ἴδε γαῖαν.

Δ, 523.

Mais un espion d'Égisthe le vit, et le courut dire à son maître, qui, lui ayant fait un festin, le tua comme un bœuf à l'étable.

Ὥς τίς τε κατέκτανε βοῦν ἐπὶ φάτνῃ.

Δ, 536.

Alors Ménélas ne vouloit plus vivre, d'affliction, et se rouloit sur le sable en pleurant.

Αὐτὰρ ἐπεὶ κλαίων τε κυλινδόμενός τ' ἐκορέσθην.

Δ, 542.

C'est une façon de parler fort ordinaire à Homère, après que je fus soûlé de pleurer. Ainsi Ménélas dit au commencement de ce livre :

Ἄλλοτε μέν τε γόῳ φρένα τέρπομαι, ἄλλοτε δ' αὖτε
Παύομαι, Αἰψηρὸς δὲ κόρος κρυεροῖο γόοιο.

Δ, 103.

C'est une espéce de plaisir de pleurer, et Homère ne dit jamais autrement, sinon il pleura à cœur joie; mais, dit-il, on se soûle bientôt de ce plaisir-là. Protée raconte la vengeance d'Oreste, et enfin il lui dit qu'Ulysse est dans l'île de Calypso, et lui dit que pour lui il ne mourra point à Argos, à cause qu'il est mari d'Hélène et gendre de Jupiter.

Ἀλλά σ' ἐς Ἠλύσιον πεδίον καὶ πείρατα γαίης
Ἀθάνατοι πέμψουσιν, ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθυς·
Τῇπερ ῥηΐστη βιοτὴ πέλει ἀνθρώποισιν·
Οὐ νιφετὸς, οὔτ' ἄρ χειμὼν πολὺς, οὔτε ποτ' ὄμβρος,
Ἀλλ' αἰεὶ ζεφύροιο λιγυπνείοντας ἀήτας
Ὠκεανὸς ἀνίησιν ἀναψύχειν ἀνθρώπους,
Οὕνεκ' ἔχεις Ἑλένην καί σφιν γαμβρὸς Διός ἐσσι.

Δ, 564.

Pindare décrit amplement les Champs-Élysiens, ode II, et dit la même chose qu'Homère ἔνθα μακάρων νᾶσον ὠκεανίδες αὖραι περιπνέουσιν. Mais j'ai remarqué qu'Homère n'en bannit pas tout-à-fait l'hiver, mais il dit qu'il n'y en a guère, et il le dit avec raison, car l'hiver est absolument nécessaire pour faire cette diversité de saisons qui est beaucoup plus agréable

qu'un printemps éternel, pourvu que le froid ou le chaud ne soit pas excessif.

Ὣς εἰπὼν ὑπὸ πόντον ἐδύσατο κυμαίνοντα.

Δ, 571.

Hæc Proteus, et se jactu dedit æquor in altum.

Georg., lib. IV.

Ménélas achève son récit, et offre des présents à Télémaque et sur-tout trois chevaux, mais il le remercie de ses chevaux, et il dit qu'il les garde pour son plaisir (Horace, l. II, ep. 7): Car vous régnez dans un pays où il y a abondance de souchet ou jonc, d'orge, de blé et d'aveine; mais à Ithaque il n'y a point de pré ni de lieu pour exercer les chevaux; elle n'est bonne qu'aux chèvres, et avec tout cela elle en est plus agréable.

Αἰγίβοτος, καὶ μᾶλλον ἐπήρατος ἱπποβότοιο.

Δ, 607.

Il dit cela par l'amour qu'on a pour la patrie. Aussi Ménélas en rit, et lui promet d'autres présents, et même une coupe, qui est le plus beau meuble de son logis. Télémaque dit qu'au reste il demeureroit un an entier avec lui sans songer à son pays ni à ses parents, tant il se plait à l'entendre; mais qu'il n'ose pas faire long-temps attendre sa compagnie, qui l'attend à Pyle.

Ménélas lui dit:

Αἵματος εἶς ἀγαθοῖο, φίλον τέκος.

Δ, 612.

Homère laisse Télémaque chez Ménélas jusqu'au

retour d'Ulysse, et il revient au logis d'Ulysse, et décrit l'étonnement qu'eurent tous ces jeunes gens quand ils surent que Télémaque étoit parti. Homère fait qu'ils l'apprennent fort naturellement d'un d'entre eux, qui lui avoit apprêté son vaisseau : c'est Noémon, fils de Phronius, qui demande à Antinoüs s'il ne sait point quand il reviendra; et il dit qu'il a vu monter avec lui un guide qui étoit ou un dieu ou Mentor,

Μέντορα ἠὲ θεὸν, τῷ δ' αὐτῷ πάντα ἐώκει.

Δ, 655.

Mais, dit-il, ce qui m'étonne, c'est que j'ai vu hier Mentor ici. Ils sont tous fort surpris, et cela leur fait quitter tous leurs jeux, Μνηστῆρες δ' ἄμυδις κάθισαν καὶ παῦσαν ἀέθλων, sur-tout Antinoüs enrage; et Homère dit bien cela :

Μένεος δὲ μέγα φρένες ἀμφιμέλαιναι
Πίμπλαντ', ὄσσε δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι ἐΐκτην.

Δ, 662.

Il fait dessein d'aller au-devant et de le tuer, et ils louent tous ce dessein; mais un héraut qui étoit avec eux, nommé Médon, le découvre à Pénélope. Elle lui demande d'abord qu'est-ce que veulent ces jeunes gens : N'iront-ils jamais ailleurs, dit-elle, et n'ont-ils point de honte de manger tout ce qu'il y a ici? N'avez-vous pas appris de vos pères quel a été Ulysse, et avec quelle douceur il les a gouvernés, sans jamais maltraiter personne, ni d'action, ni de parole en public? Cependant les rois peuvent aimer et haïr qui bon leur semble.

Ἥτ' ἐστὶ δίκη θείων βασιλήων·
Ἄλλον κ' ἐχθαίρῃσι βροτῶν, ἄλλον κε φιλοίη.

Ce n'est pas tout, dit Médon, ils veulent tuer votre fils, à son retour de Pyle.

Elle, qui ne savoit pas seulement qu'il fût parti, tombe en foiblesse, et s'afflige pitoyablement, se jetant par terre et ne voulant pas seoir sur des siéges, οἴκτρ' ὀλοφυρομένη. Toutes ses femmes pleuroient aussi, mais tout bas, μινύριζον, pour montrer que ce n'étoit pas par une simple complaisance. Alors Pénélope fait des plaintes fort touchantes sur le malheur de sa maison, qui lui a fait perdre son mari, bien plus et son fils. Elle veut envoyer Laërte, afin qu'il voie ce qu'il y a à faire; mais Euryclée lui dit qu'elle n'afflige pas à ce point ce bon vieillard, Μηδὲ γέροντα κάκου κεκακωμένον. Et elle lui raconte ce qui s'est passé entre Télémaque et elle: cela la console; et se lavant les mains, et prenant une robe pure, καθαρὰ χροῒ εἵμαθ' ἑλοῦσα, elle fait une supplication à Pallas, dont elle est exaucée. Cependant ces jeunes gens font bruit, et quelques uns croient que Pénélope s'apprête à se marier; mais ils étoient bien loin de leur compte. Antinoüs leur dit qu'ils exécutent leur dessein sans bruit et sans discours.

Δαιμόνιοι, μύθους μὲν ὑπερφιάλους ἀλέασθε.

Aussi Sénéque dit: *Ira quæ tegitur nocet.* Ils préparent donc un vaisseau. Cependant Pénélope ne veut point manger, et songe toujours à son fils, tel qu'un lion songe dans une foule de gens, pour se

garder d'être enfermé. Elle s'endort, et Pallas lui envoie l'idole d'Iphtime, son amie, pour la consoler. Cette idole lui dit de ne point craindre, et que son fils reviendra, οὐ μὲν γάρ τι θεοῖς ἀλιτήμενός ἐστιν. Pénélope lui répond à demi-endormie, et rêvant à demi; ce qu'Homère dit fort bien : Dormant agréablement aux portes des songes. Ἡδὺ μάλα κνώσσουσ' ἐν ὀνειρείῃσι πύλῃσι. Comment, dit-elle, ne m'affliger point, n'ayant plus Ulysse, et voyant mon fils qui s'en est allé, οὔτε πόνων εὖ εἰδὼς, οὔτ' ἀγοράων? L'idole lui dit qu'elle se rassure, et qu'il a pour guide Pallas; mais elle ne lui dit pas si son mari vit encore ou non, κακὸν δ' ἀνεμώλια βάζειν. Les autres vont attendre Télémaque à Asteris, petite île entre Ithaque et Samos.

Description du ciel par Homère, page 65.

Plutarque dit à ce sujet, dans la vie de Périclès : « Les poëtes mettent nos esprits en trouble et en confusion par leurs folles fictions, lesquelles se contredisent à elles-mêmes, attendu qu'ils appellent le ciel, où les dieux habitent, séjour très assuré, et qui point ne tremble, et n'est point agité de vents ni offusqué de nuées, ains est toujours doux et serein, et en tout temps également éclairé d'une lumière pure et nette, comme étant telle habitation propre et convenable à la nature souverainement heureuse et immortelle. Et puis ils les décrivent eux-mêmes pleins de dissensions et inimitiés, de courroux et autres passions, qui ne conviennent pas seulement à hommes sages et de bon entendement. »

Il dit cela sur le nom d'Olympien, qui fut donné à Périclès à cause de son éloquence, et dit qu'il le méritoit bien mieux pour avoir toujours conservé ses mains pures de sang, ce qui lui fit dire en mourant qu'aucun Athénien n'avoit porté le deuil à son occasion; et ce sentiment de Plutarque est parfaitement beau.

LIVRE V.

19 avril.

Homère revient à Ulysse, et laisse là sa femme et son fils. Les dieux s'assemblent, et Pallas obtient son retour. Il commence par la description du matin:

Ἠὼς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τιθωνοῖο
Ὤρνυθ'.

E, 1.

Pallas déplore la misère d'Ulysse que Calypso tient captif. Jupiter envoie aussitôt Mercure dire à cette nymphe qu'elle le renvoie. Mercure part avec cet équipage qui lui est ordinaire. Voici comme Homère le dépeint:

Αὐτίκ' ἔπειθ' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα
Ἀμβρόσια, χρύσεια, τά μιν φέρον ἠμὲν ἐφ' ὑγρὴν,
Ἠδ' ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν ἅμα πνοιῇς ἀνέμοιο.
Εἵλετο δὲ ῥάβδον, τῇτ' ἀνδρῶν ὄμματα θέλγει
Ὧν ἐθέλει, τοὺς δ' αὖτε καὶ ὑπνώοντας ἐγείρει.

E, 45.

Et voici comme Virgile l'a traduit mot à mot au quatrième livre de l'Énéide:

Primum pedibus talaria nectit
Aurea, quæ sublimem alis, sive æquora supra,

Seu terram, rapido pariter cum flamine portant.
Tum virgam capit: hac animas ille evocat Orco
Pallentes, alias sub tristia Tartara mittit;
Dat somnos, adimitque, et lumina morte resignat.

Virgile a encore traduit là suite, et raconte, aux mêmes termes qu'Homère, de la façon que Mercure part du ciel; ils le comparent tous deux à un plongeon; mais Virgile a ajouté cette belle fiction du mont Atlas où il le fait reposer.

Hic primum paribus nitens Cyllenius alis
Constitit: hinc toto præceps se corpore ad undas
Misit.

Il arrive dans l'île de Calypso,

Ἤπειρόνδε
Ἤϊεν, ὄφρα μέγα σπέος ἵκετο τῷ ἔνι νύμφη
Ναῖεν εὐπλόκαμος.

E, 57.

Cette île s'appelle autrement Ogygie; au moins Pline dit que plusieurs ont cru qu'Homère l'appeloit ainsi. *Calypso quam Ogygiam appellasse Homerus existimatur.* Elle est devers l'Italie, près des Locres qui en font une province. Ce qu'Homère appelle ici du mot de caverne n'en étoit pas une sans doute, mais c'étoit quelque grande grotte que la nature avoit faite, et que Calypso avoit ornée pour en faire son palais. Ainsi les nymphes de la mer logeoient véritablement dans des grottes, mais ces grottes étoient riches et comme enchantées, comme on peut voir au quatrième livre des Géorgiques, où Virgile en fait la description. Celle de Calypso étoit bien agréable,

si on croit Homère; car en voici la situation : Il y avoit, dit-il, tout autour une belle forêt pleine d'arbres verts, d'aune, de peuplier et de cyprès odoriférants; et là nichoient des oiseaux à grandes ailes, τανυσίπτεροι, ou qui volent les ailes étendues; il nomme des hiboux, des éperviers et des corneilles à la langue large τανύγλωσσοι τε κορῶναι, et quelques oiseaux marins, ce qui montre que c'étoit un désert tout-à-fait retiré, et qui avoit quelque chose d'affreux. Ce qui est agréable sans doute, quand cela est adouci par quelques autres objets, comme de la vigne, des fontaines et des prairies qu'Homère y met encore.

> Ἡ δ' αὐτοῦ τετάνυστο περὶ σπείους γλαφυροῖο
> Ημερὶς ἡβώωσα, τεθήλει δὲ σταφυλῇσι.
> Κρῆναι δ' ἑξείης πίσυρες ῥέον ὕδατι λευκῷ,
> Πλησίαι ἀλλήλων τετραμμέναι ἄλλυδις ἄλλη.
> Ἀμφὶ δὲ λειμῶνες μαλακοὶ ἴου ἠδὲ σελίνου
> Θήλεον.
>
> Ε, 69.

Σέλινον est ce qu'on appelle en latin *apium*, du persil; c'est une herbe de jardin, et qui n'est pas champêtre; ainsi ces prés-là doivent s'entendre aussi pour des jardins. Et on peut dire que cette belle île étoit en partie inculte et sauvage, et en partie cultivée, ce qui fait un beau mélange. Aussi il ajoute qu'un dieu même l'auroit admirée avec plaisir.

> . . . . . . Ἔνθα κ' ἔπειτα καὶ ἀθάνατός περ ἐπελθὼν
> Θηήσαιτο ἰδὼν καὶ τερφθείη φρεσὶν ᾗσιν.

C'est ce que fit Mercure, et après l'avoir admirée tout son loisir, ἐπειδὴ πάντα ἑῷ θηήσατο θυμῷ, il entra

dans la grotte de Calypso, et elle le reconnut aussitôt; car, dit-il, les dieux se connoissent bien les uns les autres, quand ils demeureroient dans des lieux fort éloignés. On peut appliquer cela aux personnes de condition, lesquelles ont d'ordinaire quelque marque avantageuse qui les fait reconnoître. Il ne *trouva* pas Ulysse, car il étoit allé pleurer tout seul sur le bord de la mer. Homère le décrit admirablement:

Οὐδ' ἄρ' Ὀδυσσῆα μεγαλήτορα ἔνδον ἔτετμεν.
Ἀλλ' ὅγ' ἐπ' ἀκτῆς κλαῖε καθήμενος, ἔνθα πάρος περ
Δάκρυσι καὶ στοναχῆσι καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἐρέχθων
Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο δάκρυα λείβων.

E, 82.

On ne peut pas mieux décrire un affligé. Il étoit assis, dit-il, sur le rivage de la mer, où il nourrissoit sa douleur de larmes, de gémissements et d'inquiétudes, versant des pleurs dans la mer où il avoit les yeux toujours attachés. Il semble qu'on voit un homme qui cherche la solitude pour pleurer, et qui regarde la mer à cause de la passion qu'il a pour son retour. Ainsi Virgile dit des Troyennes, au cinquième livre de l'Énéide:

Cunctæque profundum
Pontum adspectabant flentes.

Cependant la nymphe Calypso interroge Mercure qui l'avoit trouvée travaillant à une toile, et chantant avec une agréable voix; et il dit la même chose de Circé, liv. X:

Κίρκης δ' ἔνδον ἄκουον ἀειδούσης ὀπὶ καλῇ
Ἱστὸν ἐποιχομένης μέγαν ἄμβροτον, οἷα θεάων
Λεπτά τε καὶ χαρίεντα καὶ ἀγλαὰ ἔργα πέλονται.

K, 221.

faisant, dit-il, une grande toile, et incorruptible, telle que sont les ouvrages des déesses, qui ne font rien que de délicat, d'agréable et d'éclatant. Il dit encore que de cette grotte sortoit une odeur de cèdre et de quelque autre bois odoriférant qui brûloient dedans. Virgile a compris tout cela en ces trois vers, parlant de Circé :

Assiduo resonat cantu, tectisque superbis
Urit odoratum nocturna in lumina cedrum
Arguto tenues percurrens pectine telas.

Mais Homère ne dit pas que ce fût pour éclairer; car il dit que ce bois brûloit au foyer. Πῦρ μὲν ἐπ' ἐσχαρόφιν μέγα καίετο, τῆλοθι δ' ὀδμὴ, etc. Il semble qu'Homère a voulu dire que cette île n'étoit habitée que de Calypso, car il ne parle point des habitants. Elle demande donc à Mercure ce qu'il veut; car, dit-elle, vous ne veniez pas souvent ici. Elle le fait manger, et puis après elle lui répond ainsi :

Εἰρωτᾷς μ' ἐλθόντα θεὰ θεόν.

E, 98.

Vous m'interrogez, dit-il, moi qui suis dieu et vous déesse; c'est-à-dire vous savez bien ce que j'ai dans l'esprit. Car, comme il a dit devant que les dieux se connoissent bien les uns les autres,

Οὐ γάρ τ' ἀγνῶτές γε θεοὶ ἀλλήλοισι πέλονται.

E, 80.

il veut dire ici qu'ils lisent chacun dans leurs pensées, c'est-à-dire vous m'interrogez, moi qui lis dans votre ame, et vous qui lisez dans la mienne, et qui savez aussi bien que moi tout ce qui se passe entre les dieux. Mais je vous le dirai pourtant, puisque Jupiter m'a donné cette commission bien malgré moi; car qui se plairoit à passer un si grand espace de mer où il n'y a point d'hommes qui fassent des sacrifices? On diroit que les temples fussent autant d'hôtelleries pour les dieux, et que pour cette raison c'est autant que si Mercure disoit qu'il n'a bu ni mangé depuis qu'il est parti du ciel. Mais, dit-il, il ne faut pas qu'aucun des dieux ait la pensée de désobéir à Jupiter. On voit en plusieurs endroits de l'Iliade combien Jupiter étoit absolu, et comme Junon et son frère l'appréhendoient. Et ainsi on peut dire que l'empire des dieux étoit monarchique.

Il lui dit donc que Jupiter veut qu'elle renvoie Ulysse. Cette parole la fait tressaillir, ῥίγησεν, ce qui marque qu'elle aimoit beaucoup Ulysse.

En effet elle répond que les dieux sont inhumains et jaloux plus que personne, puisqu'ils ne veulent jamais souffrir que les déesses aiment des hommes.

Σχέτλιοί ἐστε θεοὶ ζηλήμονες ἔξοχον ἄλλων,
Οἵτε θεαῖς ἀγάασθε παρ' ἀνδράσιν εὐνάζεσθαι
Ἀμφαδίην, ἤν τίς τε φίλον ποιήσετ' ἀκοίτην.

E, 119.

Ainsi, dit-elle, quand l'Aurore prit Orion pour mari, vous lui portâtes envie, jusqu'à ce que la chaste Diane l'eût tuée de ses flèches. Ainsi, quand Cérès

20.

aux beaux cheveux coucha avec Jason pour satisfaire son amour,

Ὤ θυμῷ εἴξασα μίγη φιλότητι καὶ εὐνῇ.

E, 126.

Jupiter ne fut pas long-temps sans en être averti, et le tua d'un coup de foudre. Vous êtes fâchés tout de même que j'aie auprès de moi un homme que j'ai sauvé de la mort, lorsque Jupiter brûla son vaisseau, où tous ses compagnons périrent; car je l'ai recueilli ici, et l'ai uourri avec grand soin, et l'ai aimé.

Τὸν μὲν ἐγὼ φιλεόν τε καὶ ἔτρεφον, ἠδὲ ἔφασκον
Θήσειν ἀθάνατον καὶ ἀγήραον ἤματα πάντα.

E, 136.

Mais puisqu'il u'est pas permis aux dieux mêmes de désobéir à Jupiter, eh bien! qu'il s'en aille; car, pour le renvoyer je n'ai point de vaisseau, mais je l'assisterai de mes conseils. Mercure dit qu'elle fait bien, et s'envole aussitôt. Elle va chercher Ulysse qu'elle trouve en cet état où il étoit, et qu'Homère décrit encore plus exactement,

Τὸν δ' ἄρ' ἐπ' ἀκτῆς εὗρε καθήμενον· οὐδέ ποτ' ὄσσε
Δακρύοφιν τέρσοντο, κατείβετο δὲ γλυκὺς αἰὼν
Νόστον ὀδυρομένῳ, ἐπεὶ οὐκέτι ἥνδανε νύμφη.
Ἀλλ' ἤτοι νύκτας μὲν ἰαύεσκεν καὶ ἀνάγκῃ
Ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι παρ' οὐκ ἐθέλων ἐθελούσῃ,
Ἤματα δ' ἐν πέτρῃσι καὶ ἠϊόνεσσι καθίζων.

E, 152.

et le reste de ce qu'il a dit anparavant.

Ses yeux, dit-il, n'étoient jamais secs, et les plus beaux de ses jours se consumoient à soupirer pour

son retour : car la nymphe ne lui pouvoit plaire, ou, comme je crois, la nymphe n'agréoit pas son retour. Mais il passoit les nuits avec elle qui le vouloit, quoiqu'il ne le voulût pas, et il alloit pleurer tout le jour sur des rivages et sur des rochers. Calypso lui dit qu'il ne pleure plus, et qu'il se fasse un petit vaisseau de branches d'arbres, et qu'elle le pourvoira de tout ce qu'il lui faut. Ulysse tremble de peur, ῥίγησεν; car il croit qu'elle lui prépare quelque autre mauvais tour, et il veut qu'elle lui jure le contraire. Calypso sourit.

Χειρί τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Ἦ δὴ ἀλιτρός γ' ἐσσὶ καὶ οὐκ ἀποφώλια εἰδώς.

E, 182.

Vous êtes un rusé, dit-elle, et il n'est pas aisé de vous tromper. Après elle le rassure, et jure même par le Styx, qui est, dit-elle, le plus grand et le plus terrible jurement des dieux, qu'elle ne songe point à lui faire mal, mais qu'elle ne lui veut que ce qu'elle se voudroit à elle-même, si elle étoit dans une pareille extrémité.

Καὶ γὰρ ἐμοὶ νόος ἐστὶν ἐναίσιμος, οὐδέ μοι αὐτῇ
Θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι σιδήρεος, ἀλλ' ἐλεήμων.

E, 192.

Après elle le ramène à sa grotte, et le fait asseoir sur le même siège d'où Mercure venoit de se lever. Elle le fait servir à table de viandes telles qu'en mangent les hommes.

. . . . Νύμφη δ' ἐτίθει παρὰ πᾶσαν ἐδωδὴν
Ἔσθειν καὶ πίνειν οἷα βροτοὶ ἄνδρες ἔδουσιν.

E, 197.

Elle s'assit vis-à-vis de lui, et ses servantes lui servent l'ambrosie et le nectar. Cela montre que l'ambrosie n'étoit pas uue viande dont les hommes pussent manger, parcequ'ils n'étoient pas immortels, et que la nature des dieux étoit tout-à-fait différente de celle des hommes. C'est ce qu'on voit plus clairement dans ce bel endroit de la blessure de Vénus, au cinquième livre de l'Iliade. Car Homère dit qu'il n'en coula pas du sang, mais une certaine liqueur pareille au nectar, les dieux ne se nourrissant pas d'une nourriture commune aux hommes. Calypso lui dit alors: Ulysse, vous voulez donc vous en aller? faites ce que vous voudrez, mais assurez-vous que vous aurez bien à souffrir devant que d'arriver chez vous; au lieu que vous seriez ici à votre aise, et vous seriez immortel. Quoique vous ayez tant d'envie de revoir votre femme après qui vous soupirez tous les jours; toutefois je ne crois point lui céder en rien, soit pour le corps, soit pour l'esprit; car une femme mortelle ne disputeroit pas de la beauté et de la taille du corps avec des déesses. Je sais tout cela, répondit Ulysse, et que la sage Pénélope vous est beaucoup inférieure en beauté et en majesté ou en riche taille.

Εἶδος ἀκιδνοτέρη, μέγεθός τ' εἴσαντα ἰδέσθαι·
Η μὲν γὰρ βροτός ἐστι, σὺ δ' ἀθάνατος καὶ ἀγήρως.

E, 218.

Avec tout cela, je souhaite passionnément de voir le jour de mon retour; et s'il faut que je souffre, je souffrirai, ayant l'ame assez patiente; car j'ai déja beaucoup souffert, et je veux bien encore souffrir cela.

Τλήσομαι ἐν στήθεσσιν ἔχων ταλαπενθέα θυμόν·
Ἤδη γὰρ μάλα πόλλ' ἔπαθον καὶ πόλλ' ἐμόγησα
Κύμασι καὶ πολέμῳ· μετὰ καὶ τόδε τοῖσι γενέσθω.

E, 223.

On voit là un beau caractère d'un esprit fort et résolu qui ne craint point les traverses. Le soleil se couche, et alors se retirant tous deux au fond de la grotte,

Τερπέσθην φιλότητι παρ' ἀλλήλοισι μένοντε.

E, 228.

Dès le matin Ulysse s'habille, et Calypso lui met elle-même de fort beaux habits; puis elle lui donne une hache à manche d'olivier, une scie, et le méne en un endroit de l'île où il y avoit force arbres secs, qu'il coupe pour en faire son vaisseau. Calypso lui donne encore un vilebrequin et des clous, tant Homère est exact à décrire les moindres particularités; ce qui a bonne grace dans le grec, au lieu que le latin est beaucoup plus réservé, et ne s'amuse pas à de si petites choses. La langue sans doute est plus stérile, et n'a pas des mots qui expriment si heureusement les choses que la langue grecque. Car on diroit qu'il n'y a rien de bas dans le grec, et les plus viles choses y sont noblement exprimées. Il en va

de même de notre langue que de la latine; elle fuit extrêmement de s'abaisser aux particularités, parceque les oreilles sont délicates et ne peuvent souffrir qu'on nomme des choses basses dans un discours sérieux, comme une cognée, une scie, un vilebrequin. L'italien au contraire ressemble au grec, et exprime tout, comme on peut voir dans l'Arioste, qui est en son genre un caractère tel que celui d'Homère.

Enfin Ulysse bâtit adroitement son vaisseau; et l'on apprend de là qu'il n'est point messéant à un grand homme de faire les plus petites choses, parceque la nécessité les rend souvent très importantes, comme en cette occasion, où vraisemblablement Ulysse n'auroit pu sortir de cette île déserte, s'il n'eût su lui-même se faire un vaisseau aussi bien que le plus habile charpentier du monde, comme dit Homère. Il travailla durant trois jours, et au quatrième tout fut fait, et le monta en mer avec des leviers, μοχλοῖσιν. Tout le bâtiment de ce vaisseau est décrit par le menu. Calypso le pourvoit de vivres et lui envoie un vent favorable; et il part et met les voiles au vent. Il s'assit sur la poupe, et gouverne adroitement le timon, sans souffrir que le sommeil lui fermât les yeux, observant les Pléiades et le Boote qui se couchent tard, et l'Ourse qu'on appelle Chariot, qui est là auprès, et qui regarde l'Orion, et qui est la seule qui ne se mouille point dans les eaux de l'Océan. Il navigua sept jours durant, et au huitième il aperçut la terre de Phéaque qui paroissoit de loin sur cette mer obscure sous la forme d'un bouclier.

Mais par malheur, comme Junon dans Virgile, Neptune le voit en revenant d'Éthiopie par terre sans doute, car il le vit de la montagne de Solyme.

Et comme il étoit fort irrité contre lui à cause qu'il avoit aveuglé Polyphème son fils, il se fâcha fort, et le veut persécuter devant qu'il arrive aux Phéaques, où le destin vouloit qu'il se sauvât. Aussitôt il amasse les nues et frappe la mer avec son trident, excitant toutes les tempêtes, et couvrant de nuages la mer et la terre.

Ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ·
Σὺν δ' εὖρός τε νότος τ' ἔπεσε, ζέφυρός τε δυσαής,
Καὶ βορέης αἰθρηγενέτης μέγα κῦμα κυλίνδων.
E, 295.

Pline a remarqué qu'Homère n'admettoit que ces quatre vents, et que l'antiquité n'en connoissoit point davantage. Il dit que depuis quelques uns en ajoutèrent huit; mais il dit que la meilleure opinion est celle qui les réduit au nombre de huit, dont voici les noms. Il y en a deux dans chacune des quatre parties du ciel. *Ab oriente æquinoctiali, Subsolanus, ab oriente brumali Vulturnus: illum Apeliotem, hunc Eurum Græci nominant. A meridie Auster seu Notus, et ab occasu brumali Africus. Ab occasu æquinoctiali Favonius sive Zephyrus, ab occasu solstitiali Corus. A septentrionibus Septentrio, interque eum et exortum solstitialem Aquilo, Aparctias dicti et Boreas.* Quoi qu'il en soit, Virgile a suivi Homère en cet endroit, l. I de l'Énéide:

Una Eurusque Notusque ruunt, creberque procellis
Africus.

et nomme peu après le Zéphire,

Eurum ad se Zephyrumque vocat.

Il l'a aussi copié dans la suite.

Καὶ τότ' Ὀδυσσῆος λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ,
Ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν.
E, 298.

Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra;
Ingemit.

Τρὶς μάκαρες Δαναοὶ καὶ τετράκις, οἳ τότ' ὄλοντο
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ χάριν Ἀτρείδῃσι φέροντες.
E, 307.

O terque quaterque beati
Queis ante ora patrum Trojæ sub mœnibus altis
Contigit oppetere!

Car, dit-il, il faut que je meure maintenant d'une mort sans honneur.

Νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἵμαρτο ἁλῶναι.
E, 313.

Il dit qu'un vent le vint pousser avec violence, tandis qu'il faisoit ces plaintes.

Talia jactanti, etc.

Mais Ulysse tombe loin de sa frégate, et revient à grande peine dessus les eaux.

Mais quoiqu'il fût noyé d'eau, il n'oublia pas sa frégate,

Ἀλλ' οὐδ' ὡς σχεδίης ἐπελήθετο τειρόμενός περ.
E, 325.

mais il remonta dessus τέλος θανάτου ἀλεείνων. On fuit

toujours tant qu'on peut le dernier passage de la mort, et on ne se rend qu'à l'extrémité.

Τὴν δ' ἐφόρει μέγα κῦμα κατὰ ῥόον ἔνθα καὶ ἔνθα.

E, 328.

Il décrit l'agitation de ce petit vaisseau, qu'il compare à de petites ronces qu'un vent d'automne promène par les campagnes, et qui se roulent l'une avec l'autre. Ainsi, dit-il, les vents promenoient ce vaisseau.

Ἄλλοτε μέν τε νότος βορέῃ προβάλεσκε φέρεσθαι,
Ἄλλοτε δ' αὖτ' εὖρος ζεφύρῳ εἴξασκε διώκειν.

E, 332.

On peut appliquer cela à une ville ou à une république agitée de plusieurs partis, comme a fait Horace dans l'ode qui commence, *O navis, referent in mare te novi fluctus*. Mais Ino Leucothoé, fille de Cadmus, καλλίσφυρος, aux beaux talons, eut pitié d'Ulysse, et mit la tête hors de l'eau, et même se vint asseoir dans son vaisseau. Elle lui dit de se mettre en nage jusqu'au port des Phéaques, et lui donne un ruban de sa tête pour se soutenir; elle rentre après dans la mer. Ulysse prend cela pour une tentation de quelque dieu ennemi, et se résout de demeurer dans son vaisseau tant qu'il pourra. Mais Neptune pousse contre un flot violent, horrible; et comme un grand vent dissipe un monceau de paille qu'il fait voler çà et là, aussi tous les ais du vaisseau se dissipent. Alors Ulysse se dépouille, et étendant sous sa poitrine ce ruban, il se met à nage χεῖρε

πέτασσα. Neptune le voyant en cet état, se croit assez vengé, et chasse ses chevaux vers Ægues, où il avoit un temple. Mais Pallas qui craignoit la présence de son oncle, vient alors au secours d'Ulysse, bouche le chemin des autres vents, et les fait demeurer cois, et permet au seul Boréas de souffler et de fendre les flots, afin qu'Ulysse les puisse traverser. Il est deux jours entiers à nager et à voir toujours la mort devant les yeux.

...... Πολλὰ δέ οἱ κραδίη προτιόσσετ' ὄλεθρον.

E, 390.

Au troisième livre il aperçoit la terre à grande peine, et en s'élevant de dessus les flots.

Ὡς δ' ὅταν ἀσπάσιος βίοτος παίδεσσι φανείη
Πατρὸς, ὃς ἐν νούσῳ κεῖται κρατέρ' ἄλγεα πάσχων
Δηρὸν τηκόμενος, στυγερὸς δέ οἱ ἔχραε δαίμων,
Ἀσπάσιον δ' ἄρα τόν γε θεοὶ κακότητος ἔλυσαν·
Ὡς Ὀδυσῆ' ἀσπαστὸν ἐείσατο γαῖα καὶ ὕλη.

E, 395.

Cette comparaison est tout-à-fait belle et bien naturelle, car il n'est rien de plus doux que de voir revenir un père d'une longue maladie, où sa vie étoit désespérée, tout de même que de voir le port après la tempête. Aussi il se hâte tant qu'il peut de nager; mais quand il est un peu avancé, il entend un bruit impétueux et voit que c'est de l'eau qui bat contre des rochers escarpés, au lieu du port qu'il pensoit trouver. Alors il perd courage et se plaint misérablement, reconnoissant bien que Neptune est irrité

contre lui ; et une vague l'alloit pousser contre ce rocher, où il eut été brisé sans doute, si Pallas ne lui eût mis dans l'esprit de se prendre des mains à ce rocher, et de s'y tenir jusqu'à ce que la vague se fût brisée, ce qu'il fait, et Homère le dit admirablement.

Ἀμφοτέρῃσι δὲ χερσὶν ἐπεσσύμενος λάβε πέτρης,
Τῆς ἔχετο στενάχων, εἵως μέγα κῦμα παρῆλθε.

E, 429.

On diroit qu'on le voit attaché avec les ongles à ce rocher ; mais le reflux de la vague l'arrache de là et l'emporte bien loin dans la mer. Toute la peau de ses mains s'en va en lambeaux, comme quand une poulpe est retirée de sa coquille ; une infinité de petites pierres s'attachent à ses bras. C'est un poisson dont la peau est tendre et qui a plusieurs pieds : *polypus*. Et alors le pauvre Ulysse étoit perdu, si Pallas ne lui eût inspiré de sortir de l'eau où il étoit plongé et de suivre la vague qui se fendoit du côté du rivage. Et il arrive à l'embouchure d'un fleuve qui se déchargeoit dans la mer, et où on ne pouvoit prendre terre. Ulysse lui fait cette prière :

Κλῦθι, ἄναξ, ὅτις ἐσσί· πολύλλιστον δέ σ' ἱκάνω,
Φεύγων ἐκ πόντοιο Ποσειδάωνος ἐνιπάς·
Αἰδοῖος μέν τ' ἐστὶ καὶ ἀθανάτοισι θεοῖσιν,
Ἀνδρῶν ὅστις ἵκηται ἀλώμενος.

E, 446.

C'est ce que Sénèque a traduit dans les vers qu'il fit durant son exil, en ces mots : *res est sacra miser*. Et ce sentiment est d'autant plus beau qu'il est imprimé dans les cœurs par la nature même. Ainsi, dit

Ulysse, je viens à vos eaux et à vos genoux; à vos eaux, σόν τε ῥόον, comme à un fleuve, σά τε γούνατ', comme à un dieu. Et ainsi on peut traiter les fleuves d'une et d'autre façon.

Ἀλλ' ἐλέαιρε, ἄναξ, ἱκέτης δέ τοι εὔχομαι εἶναι.

E, 451.

On révéroit les suppliants et on ne permettoit pas qu'on les touchât. Cela se voit par-tout dans l'histoire, soit aux asiles, soit aux temples, soit aux palais, soit aux statues des princes. Aussi, dit Homère, ce fleuve arrêta son cours et retint ses flots, rendant tout paisible afin qu'il se poussât à bord, ce qu'il fait. Et alors il plie les deux genoux et laisse aller ses mains robustes.

. . . . . Ἀλὶ γὰρ δέδμητο φίλον κῆρ,
Ὤδεε δὲ χρόα πάντα.

E, 455.

Et l'eau de la mer, θάλασσα πολλὴ, lui couloit par le nez et par la bouche, ὁ δ' ἄπνευστος καὶ ἄναυδος

Κεῖτ' ὀλιγηπελέων, κάματος δέ μιν αἰνὸς ἵκανεν.

A la fin, il revient à lui et jette le ruban d'Ino dans le fleuve comme elle lui avoit commandé; le fleuve emporte ce ruban dans la mer, et la nymphe le vient reprendre. La fiction de ce ruban est tout-à-fait belle: car il est vraisemblable que ce ruban ou ce linge, qui couvroit la tête d'une déesse marine, pouvoit soutenir un homme sur l'eau, et cela donne à Homère le moyen de faire paraître Ulysse dans toutes ces extrémités où on croit toujours qu'il va périr; ce qui

suspend l'esprit et fait un fort bel effet. Aussi rien ne peut être mieux décrit qu'Ulysse flottant entre la vie et la mort, trois jours durant, comme il fait. Il ne sait ici s'il doit passer la nuit dans le fleuve, dont il craint la fraîcheur trop grande, ou dans un bois tout proche, où il a peur des bêtes farouches, qui pourroient le surprendre en dormant. Néanmoins il choisit le dernier et va dans ce bois, et trouve deux arbres, l'un d'olivier sauvage, et l'autre d'olivier, tous deux nés d'un même endroit, et si étroitement serrés qu'ils ne pouvoient être pénétrés ni par le souffle des vents, ni par le soleil, ni par la pluie.

Τοὺς μὲν ἄρ' οὔτ' ἀνέμων διάει μένος ὑγρὸν ἀέντων,
Οὐδέ ποτ' ἠέλιος φαέθων ἀκτῖσιν ἔβαλλεν,
Οὔτ' ὄμβρος περάασκε διαμπερές· ὣς ἄρα πυκνοὶ
Ἀλλήλοισιν ἔφυν ἐπαμοιβαδίς.

E, 478.

Là il dresse un lit de feuilles en grande abondance, et assez même pour couvrir trois hommes dans le plus grand froid de l'hiver. Il se couche dessus et se couvre avec quantité de ces feuilles, comme un tison caché sous la cendre en quelque maison écartée.

Ὡς δ' ὅτε τις δαλὸν σποδιῇ ἐνέκρυψε μελαίνῃ
Ἀγροῦ ἐπ' ἐχατιῆς, ᾧ μὴ παρὰ γείτονες ἄλλοι,
Σπέρμα πυρὸς σώζων.

E, 489.

Pallas l'endort.

Ἵνα μιν παύσειε τάχιστα
Δυσπονέος καμάτοιο, φίλα βλέφαρ' ἀμφικαλύψας.

LIVRE VI.

Tandis qu'il dort, Minerve s'en va à la ville des Phéaques. C'est une île autrement dite Corfou, Corcyra, sur la mer Ionie, entre l'Épire et la Calabre. Elle s'appeloit encore Schérie; mais les Phéaques, qui logeoient auparavant près des Cyclopes, dont ils étoient tourmentés, vinrent, sous la conduite de Nausithoüs, habiter cette île. Nausithoüs s'appeloit autrement Phéax et étoit fils d'une nymphe nommée Phéacie, fille d'Asope, que Neptune engrossit. Il avoit bâti une ville, dit Homère, dressé des temples aux dieux et divisé les terres à chacun. Après quoi il mourut; et son fils Alcinoüs régnoit présentement. Homère dit que ce peuple étoit loin des peuples ingénieux, ἑκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων. Cependant il les représente pour les plus ingénieux hommes du monde. Ils ne recevoient point les étrangers chez eux que pour les renvoyer en leur pays quand l'orage les avoit jetés contre leur côtes; ce qu'ils faisoient charitablement, comme ils firent à Ulysse; mais ils n'étoient adroits que de la main et pour les exercices du corps: car c'étoit un proverbe parmi les Grecs et dans Platon, *Alcinoï apologus*, pour des contes à perte de vue, à cause de ceux qu'Ulysse leur fait, se jouant d'eux comme d'hommes grossiers. Néanmoins il y a trois ou quatre personnages qui n'étoient pas bêtes de la manière qu'ils sont ici dépeints; tels qu'Alcinoüs, sa femme Aréte, sa fille Nausicaa, un

musicien et quelques vieillards. Minerve va donc chez Alcinoüs lorsque tout le monde étoit couché, et vient dans la chambre de Nausicaa.

Βῆ δ' ἴμεν ἐς θάλαμον πολυδαίδαλον ᾧ ἔνι κούρη
Κοιμᾶτ' ἀθανάτῃσι φυὴν καὶ εἶδος ὁμοίη.

Z, 15.

Et auprès d'elle deux servantes belles comme les Graces;

Πὰρ δὲ δύ' ἀμφίπολοι Χαρίτων ἄπο κάλλος ἔχουσαι.

car les Graces étoient les servantes de Vénus. Elles étoient donc couchées contre la porte qui étoit bien fermée; mais Minerve entra dedans comme le souffle du vent, et parut à Nausicaa sous la figure d'une de ses compagnes. Elle lui dit qu'elle est bien négligente de laisser là ses beaux habits sans les laver; cependant on vous mariera bientôt, et alors il faut que vous soyez bien vêtue, car cela est honorable et cela réjouit le père et la mère.

Ἐκ γάρ τοι τούτων φάτις ἀνθρώπους ἀναβαίνει
Ἐσθλή. Χαίρουσιν δὲ πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ.

Z, 30.

Allez donc demain les laver et demandez un chariot à votre père, car les bains sont éloignés. Elle disoit cela pour faire en sorte qu'Ulysse qui étoit tout nu eût quelques habits, et parût honnêtement devant Alcinoüs; car elle lui dit de laver aussi les habits de ses frères qui la doivent mener aux noces. Aussitôt Minerve s'en retourne au ciel empyrée qu'Homère décrit ainsi:

Ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη
Οὔλυμπόνδ', ὅθι φασὶ θεῶν ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
Ἔμμεναι, οὔτ' ἀνέμοισι τινάσσεται, οὔτε ποτ' ὄμβρῳ
Δεύεται, οὔτε χιὼν ἐπιπίλναται. Ἀλλὰ μάλ' αἴθρη
Πέπταται ἀννέφελος, λευκὴ δ' ἐπιδέδρομεν αἴγλη.
Τῷ ἔνι τέρπονται μάκαρες θεοὶ ἤματα πάντα.

Z, 42.

Aussitôt l'aurore paroît dans son beau char εὔθρονος. Nausicaa admire son songe, et pour l'exécuter elle vient trouver sa mère et son père ; l'une étoit auprès du feu avec ses servantes, et l'autre s'en alloit à l'assemblée avec les principaux des Phéaciens. Dès qu'elle le voit, elle lui tient ce discours qui est tout-à-fait naïf et propre à une jeune fille. Elle l'appelle son papa quoiqu'elle fût déja à marier.

Πάππα φίλ', οὐκ ἂν δή μοι ἐφοπλίσσειας ἀπήνην
Ὑψηλὴν, εὔκυκλον.

Z, 58.

Il semble qu'elle commande, mais il faut imputer cela à l'affection des pères pour leurs enfants. Elle lui dit donc : Vous voulez que vos habits soient bien propres quand vous paroissez en public. Tout de même j'ai cinq frères qui sont bien aises quand ils vont au bal d'avoir des habits honnêtes ; j'ai soin de tout cela, dit-elle, car elle n'ose pas nommer le nom du mariage.

Ὣς ἔφατ'· αἴδετο γὰρ θαλερὸν γάμον ἐξονομῆναι
Πατρὶ φίλῳ. Ὁ δὲ πάντα νόει.

Z, 67.

Mais il se douta bien de tout, et commanda qu'on

lui attelât un chariot, ce qui est exécuté, et sa mère lui met des viandes dans une corbeille et du vin dans une peau de chèvre, et lui donne aussi de l'huile dans une lampe d'or, afin qu'elle se frottât elle et ses servantes. Elle monte sur le chariot, prend les rênes et le fouet, ses mulets courent aussitôt, et elle arrive aux bains où ses servantes laissent paître les chevaux le long du rivage. Cependant elles lavent tous leurs habits dans le bain qui étoit de l'eau du fleuve, et après les étendent au soleil sur le gravier du rivage. Elles se lavent et se frottent d'huile, et dînent ensuite. Après elles jouent à la balle; c'est comme aujourd'hui à la raquette: elle jetoit une balle, et c'étoit à qui la retiendroit. Cependant on chantoit, et il semble qu'on jouât à la cadence; car il dit que Nausicaa commença la chanson, et il la compare à Diane. Telle qu'est Diane, dit-il, qui se plaît aux flèches sur une montagne ou sur le haut Taygète ou sur l'Érymanthe. Et autour d'elle les nymphes champêtres, filles de Jupiter, se jouent.

Τῇ δέ θ' ἅμα νύμφαι κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο
Ἀγρονόμοι παίζουσι· γέγηθε δέ τε φρένα Λητώ·
Πασάων δ' ὑπὲρ ἥγε κάρη ἔχει ἠδὲ μέτωπα,
Ῥεῖα δ' ἀριγνώτη πέλεται· καλαὶ δέ τε πᾶσαι.

Z, 106.

Voilà la traduction de Virgile, au liv. I de l'Énéide:

Qualis in Eurotæ ripis aut per juga Cynthi
Exercet Diana choros; quam mille secutæ
Hinc atque hinc glomerantur Oreades; illa pharetram
Fert humero, gradiensque deas supereminet omnes;

21.

Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus:
Talis erat Dido.

Il faut que ce soit de cet endroit que parle Pline: . . . . *Apelles pinxit Dianam sacrificantium virginum choro mistam, quibus vicisse Homeri versus videtur idipsum scribentis.*

Ὣς ἥγ' ἀμφιπόλοισι μετέπρεπε παρθένος ἀδμής.

Z, 110.

Mais lorsqu'elles étoient prêtes à s'en aller, Minerve voulant qu'Ulysse s'éveillât et qu'il vît cette belle fille εὐώπιδα κούρην, afin qu'elle le conduisît à la ville, s'avisa de cette invention. La princesse jeta la balle à ses servantes; mais elle les manqua, et la balle tomba dans le fleuve. Ces filles firent un grand cri, et Ulysse s'éveilla. Il songe d'abord en quel pays il est venu; il ne sait s'il est parmi des barbares et des insolents, ou des hommes civils aux étrangers et craignant Dieu. Il ne sait non plus s'il a ouï la voix des nymphes ou de quelques filles. Pour s'en éclaircir, il va droit à elles, et arrache quelques branches pour couvrir sa nudité.

Il s'en va vers elles comme un lion farouche ὀρεσίτροφος, hardi, ἀλκὶ πεποιθὼς, qui, après avoir enduré le vent et la pluie, s'en va tout furieux chercher à manger.

Ὅστ' εἶσ' ὑόμενος καὶ ἀήμενος· ἐν δέ οἱ ὄσσε
Δαίεται· αὐτὰρ ὁ βουσὶν ἐπέρχεται ἢ ὀΐεσσιν,
Ἠὲ μετ' ἀγροτέρας ἐλάφους. Κέλεται δέ ἑ γαστὴρ
Μήλων πειρήσοντα καὶ ἐς πυκινὸν δόμον ἐλθεῖν.

Z, 132.

Ainsi vint Ulysse parmi ces filles tout nu qu'il étoit, car la nécessité l'y forçoit; mais il leur parut terrible étant tout couvert de l'écume de la mer. Et elles s'enfuirent toutes qui deçà, qui delà, le long de la rivière. La seule Nausicaa demeura ferme.

Τῇ γὰρ Ἀθήνη
Θάρσος ἐνὶ φρεσὶ θῆκε καὶ ἐκ δέος εἵλετο γυίων,
Στῆ δ' ἄντα σχομένη.

Z, 140.

Car c'est une marque d'un esprit bien né de n'être point si timide. Et c'est ce que Barclay exprime fort bien en la personne du petit Polyarque qui étoit avec une troupe d'enfants de son âge. J'ai oublié les paroles; c'est vers les derniers livres. Ainsi, au huitième livre de l'Énéide, Pallas, fils d'Évandre, vient hardiment, *audax*, au-devant d'Énée. Ulysse doute s'il doit embrasser ses genoux ou s'il lui fera de loin un discours flatteur et obligeant, afin qu'elle lui donne quelque habit. Ce dernier avis lui semble plus honnête, craignant que cette belle fille ne se fâchât s'il lui alloit embrasser les genoux.

Αὐτίκα μειλίχιον καὶ κερδαλέον φάτο μῦθον.

Z, 149.

En effet cette harangue est une des plus belles pièces d'Homère et des plus galantes. Elle est tout-à-fait propre à un esprit délicat et adroit comme Ulysse, pour gagner quelque crédit auprès de cette belle inconnue.

La voici:

Γουνοῦμαί σε, ἄνασσα. Θεός νύ τις, ἢ βροτός ἐσσι;

. . .

Εἰ μέν τις θεός ἐσσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,
Ἀρτέμιδί σε ἔγωγε Διὸς κούρῃ μεγάλοιο
Εἶδός τε μέγεθός τε φυήν τ' ἄγχιστα ἐΐσκω.

Z, 150.

Voici comme Virgile l'a imité, Énéide, I.

O, quam te memorem? virgo; namque haud tibi vultus
Mortalis, nec vox hominem sonat: o dea certe;
An Phœbi soror, an nympharum sanguinis una?

Mais, comme il n'y avoit guère d'apparence que ce fût une déesse, Ulysse se contente d'en douter, et la cajole comme fille; car il ne faut pas que les louanges soient excessives, et il vaut mieux dire à un homme qu'il est un grand homme que de lui dire qu'il est un dieu: car le dernier passe pour une pure flatterie.

Εἰ δέ τίς ἐσσι βροτῶν τοὶ ἐπὶ χθονὶ ναιετάουσι,
Τρισμάκαρες μέν σοί γε πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,
Τρισμάκαρες δὲ κασίγνητοι· μάλα πού σφισι θυμὸς
Αἰὲν ἐϋφροσύνῃσιν ἰαίνεται εἵνεκα σεῖο,
Λευσσόντων τοιόνδε θάλος χορὸν εἰσοιχνεῦσαν.
Κεῖνος δ' αὖ περὶ κῆρι μακάρτατος ἔξοχον ἄλλων
Ὅς κέ σ' ἐέδνοισι βρίσας οἶκόνδ' ἀγάγηται.

Cette expression est tout-à-fait belle. Ah! dit-il, quelle joie pour vos parents, lorsqu'ils voient une si belle fille paraître dans la danse comme une fleur qui brille par-dessus *tous* les autres! car c'est là que la beauté éclate, chacune ayant soin de se parer. Mais plus heureux, dit-il, celui qui vous épousera en vous chargeant d'une dot immense; pour dire qu'elle méritoit beaucoup: car, dit-il, je n'ai encore

rien vu de si beau, ni homme ni femme, et je suis saisi de vénération,

Σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα.

Z, 162.

Telle ai-je vu une jeune plante de laurier qui croissoit auprès de l'autel d'Apollon à Délos, il n'y a pas long-temps; car j'ai été là, et j'étois suivi de beaucoup de peuple dans ce voyage, qui m'a tant coûté de maux. Il marque en passant qu'il est une personne de conséquence, afin qu'elle l'écoute mieux. J'admirai, dit-il, ce beau rejeton, et je le regardai long-temps, car je n'en avois point vu sortir de terre un si beau; et je vous admire tout de même, et n'ose pas m'approcher de vos genoux, quoique je sois fort affligé. Il lui conte ce qu'il a souffert sur la mer, et lui dit:

Ἀλλὰ, ἄνασσ', ἐλέαιρε. Σὲ γὰρ κακὰ πολλὰ μογήσας
Ἐς πρώτην ἱκόμην.

Z, 176.

Car c'est comme une obligation plus forte d'assister un étranger qui s'est adressé à nous tous les premiers. Et voilà le vœu qu'il fait pour elle:

Σοὶ δὲ θεοὶ τόσα δοῖεν ὅσα φρεσὶ σῇσι μενοινᾷς,
Ἄνδρα τε καὶ οἶκον καὶ ὁμοφροσύνην ὀπάσειαν
Ἐσθλήν. Οὐ μὲν γὰρ τοῦγε κρεῖσσον καὶ ἄρειον
Η ὅθ' ὁμοφρονέοντε νοήμασιν οἶκον ἔχητον
Ἀνὴρ ἠδὲ γυνή. Πολλ' ἄλγεα δυσμενέεσσι,
Χάρματα δ' εὐμενέτῃσι. Μάλιστα δέ τ' ἔκλυον αὐτοί.

Z, 181.

Je souhaite que les dieux vous donnent tout ce que

vous desirez, un mari, une famille, et une bonne intelligence; car il n'y a rien de plus beau que quand une femme et un mari sont d'accord. Quand ils se haïssent, il leur arrive toute sorte de maux, et toute sorte de biens quand ils s'aiment; et ils le reconnoissent eux-mêmes fort bien, ou plutôt, comme je crois, les dieux mêmes les favorisent de plus en plus, lorsqu'ils s'entendent bien l'un avec l'autre.

La princesse lui répoud ces paroles obligeantes:

Ξεῖν' (ἐπεὶ οὔτε κακῷ οὔτ' ἄφρονι φωτὶ ἔοικας),
Ζεὺς δ' αὐτὸς νέμει ὄλβον Ὀλύμπιος ἀνθρώποισιν,
Ἐσθλοῖς ἠδὲ κακοῖσιν, ὅπως ἐθέλῃσιν ἑκάστῳ,
Καί πού σοι τάδ' ἔδωκε, σὲ δὲ χρὴ τετλάμεν ἔμπης.

Z, 188.

Ces paroles sont belles et sont ordinaires dans Homère, pour ne pas mépriser un homme parcequ'il est en un pauvre état, parceque le bonheur et le malheur viennent à chacun selon que Dieu les distribue. Elle lui apprend en quel pays il est, et *qui elle* est elle-même. Et en même temps elle appelle ses servantes, et leur dit : Faut-il s'enfuir pour voir un homme? il n'y en a point d'assez hardi pour venir comme ennemi dans le pays des Phéaques; car ils sont trop aimés des dieux. Mais celui-ci est un malheureux qu'il faut bien traiter ; car tous les étrangers et les pauvres viennent de la part de Jupiter, et il leur faut donner, pour peu que ce soit. Ces servantes s'approchent, et mènent Ulysse sur le bord du fleuve, sous un ombrage, et apportent de l'huile pour le frotter. Mais Ulysse leur dit de se retirer,

parcequ'il auroit honte de paroître nu devant des filles; ce qu'elles font, et elles le redisent à leur maîtresse. Alors Ulysse se lave, et fait disparoître toute l'écume et toutes les ordures de la mer, dont son corps et sa tête étoient couverts. Et après qu'il s'est bien lavé, et qu'il a mis sur son dos la casaque que la princesse lui avoit fait donner, Minerve répand autour de lui une nouvelle beauté, et le fait paraître plus grand et plus gros à proportion. Elle fait descendre sur ses épaules ses beaux cheveux noirs bouclés; car il dit qu'ils étoient de la couleur d'Hyacinthe, qui passe pour noire. Homère répéte cette fiction en deux ou trois endroits, et Virgile l'a imitée au livre I de l'Énéide. Voici comme ils parlent tous deux :

Τὸν μὲν Ἀθηναίη θῆκεν Διὸς ἐκγεγαυῖα
Μείζονά τ' εἰσιδέειν καὶ πάσσονα· κὰδ δὲ κάρητος
Οὔλας ἧκε κόμας ὑακινθίνῳ ἄνθει ὁμοίας.
Ὡς δ' ὅτε τις χρυσὸν περιχεύεται ἀργύρῳ ἀνὴρ
Ἴδρις, ὃν Ἥφαιστος δέδαεν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη
Τέχνην παντοίην, χαρίεντα δὲ ἔργα τελείει·
Ὣς ἄρα τῷ κατέχευε χάριν κεφαλῇ τε καὶ ὤμοις.
Ἕζετ' ἔπειτ', ἀπάνευθε κιὼν ἐπὶ θῖνα θαλάσσης,
Κάλλεϊ καὶ χάρισι στίλβων· θηεῖτο δὲ κούρη.

Ζ, 230.

Restitit Æneas, claraque in luce refulsit,
Os humerosque deo similis: namque ipsa decoram
Cæsariem nato genetrix, lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis afflarat honores.
Quale manus addunt ebori decus; aut ubi flavo
Argentum, Pariusve Lapis, circumdatur auro.

Virgile est plus court, mais il paroît aussi plus délicat, et il met tout l'embellissement d'Énée aux cheveux, au teint du visage et à l'éclat des yeux, au lieu qu'Homère se contente de dire qu'Ulysse parut plus grand et plus gros, et que ses cheveux descendirent sur sa tête. Il est vrai qu'il dit après : κάλλεϊ καὶ χάρισι στίλβων. Virgile finit comme Homère,

Obstupuit primo aspectu Sidonia Dido.

Mais ici Nausicaa dit à ses servantes : Ce n'est point contre la volonté des dieux que cet étranger est venu ici. D'abord il paroissoit comme homme de néant, mais maintenant il est beau comme un dieu. Ah! plût à Dieu que j'eusse un mari comme lui ! ou bien, plût à Dieu que je le pusse appeler mon mari, et qu'il voulût demeurer ici! mais donnez-lui à boire et à manger : ce qu'elles font, et Ulysse mange avec avidité, ἁρπαλέως; car il n'avoit pas mangé de long-temps. Cependant Nausicaa replie tous ses habits et se prépare à s'en aller. Elle monte à son chariot, et dit à Ulysse qu'il la suive. Tant que nous serons dans la campagne, venez derrière mon chariot avec mes femmes : mais lorsque nous arriverons près du port, où le peuple tient son assemblée sur de grandes pierres cavées exprès, et où l'on travaille à l'équipage des vaisseaux, car c'est là toute leur étude, et les Phéaques ne s'appliquent point à l'arc ni au carquois, mais seulement aux voiles et aux rames, j'appréhende leur médisance cruelle, car le peuple est insolent; et peut-être que quelqu'un d'eux diroit mé-

chamment: Qui est ce bel et grand étranger qui suit Nausicaa? Où l'a-t-elle trouvé? Sans doute qu'il sera son mari. Ne l'a-t-elle point sauvé de quelque naufrage? Ou bien, n'est-ce point quelque dieu qui lui sera venu du ciel durant qu'elle faisoit ses prières? Et elle l'aura toute sa vie pour mari: aussi bien méprise-t-elle tous ceux de ce pays qui la recherchent en grand nombre, et tous fort nobles. On voit là une peinture admirable des discours d'une populace qui s'ingère dans toutes les actions des grands.

Aussi Nausicaa dit-elle qu'elle fuit ces bruits-là; et ce me seroient des outrages, dit-elle, car je trouverois moi-même fort mauvais qu'une fille fréquentât des hommes sans le consentement de son père et de sa mère devant qu'être mariée publiquement. C'est pourquoi nous trouverons sur notre chemin l'agréable bois de Pallas où est la métairie et les beaux jardins de mon père; demeurez-y jusqu'à ce que je sois arrivée dans la ville et au palais de mon père, et quand vous jugerez que nous y sommes, entrez dans la ville et demandez le logis de mon père: il est aisé à connaître, et un enfant vous y méneroit, car il n'y en a point de pareil dans l'île des Phéaques. Quand vous serez entré, avancez-vous dans la salle où vous trouverez ma mère assise près du feu contre un pilier où elle file des laines de pourpre avec ses femmes. Vous y verrez mon père qui est auprès d'elle dans son trône.

Τῷ ὅγε οἰνοποτάζει ἐφήμενος, ἀθάνατος ὥς.

Z, 310.

Mais passez-le, et allez embrasser les genoux de ma mère, et assurez-vous que si elle vous veut une fois du bien, vous reverrez vos amis et votre maison si loin que vous en soyez. Cela dit, elle fouette ses mulets qui courent et plient les jambes adroitement.

...... Εὖ δὲ πλίσσοντο πόδεσσιν.

Z, 319.

Mais elle les gouvernoit sagement, afin que ses femmes et Ulysse la pussent suivre, et les fouettoit avec art, νόῳ δ' ἐπέβαλλεν ἱμάσθλην.

Le soleil se couche et ils arrivent au bois sacré de Pallas, où Ulysse invoque la déesse et lui reproche de l'avoir abandonné,

Δός μ' ἐς Φαίηκας φίλον ἐλθεῖν ἠδ' ἐλεεινόν.

Z, 328.

Elle l'exauce, mais elle n'ose pas se découvrir à lui, αἴδετο γάρ ῥα Πατροκασίγνητον, qui étoit grandement irrité contre lui.

LIVRE VII.

Nausicaa arrive à la maison de son père, et ses frères viennent à l'entour d'elle et détachent ses mulets, et la nourrice lui allume du feu. Cependant Pallas a soin d'Ulysse, et afin que personne ne le voie et ne l'importune par des injures ou par des interrogations hors de saison, elle répand autour de lui un nuage épais. C'est ce que Virgile a imité au liv. I de l'Énéide, où Vénus en fait autant à Énée. Et il l'a encore imité en faisant venir Vénus au-devant

d'Énée pour lui apprendre des nouvelles de Carthage, comme ici Homère fait que Pallas vient à la rencontre d'Ulysse sous la figure d'une jeune fille qui porte une cruche d'eau. Ulysse lui demanda: Mon enfant, ne sauriez-vous m'enseigner la maison d'Alcinoüs? Oui, dit-elle, étranger, mon père, je vous la puis bien montrer, car le logis de mon père est tout contre. Il ne se peut rien de plus beau que la justesse et l'exactitude d'Homère; il fait parler tous ses personnages avec une certaine propriété qui ne se trouve point ailleurs, car on diroit qu'il diversifie son style à chaque endroit, tant il garde bien le caractère des gens. Ulysse, par exemple, parle simplement à cette jeune fille, et cette fille lui répond avec naïveté. En d'autres endroits, Ulysse et les autres parlent en héros, et ainsi du reste. Pallas lui dit donc qu'elle le ménera: Mais allez, dit-elle, sans rien dire à personne, et ne regardez personne non plus; car les Phéaques n'aiment pas volontiers les étrangers.

Οὐ γὰρ ξείνους οἵδε μάλ' ἀνθρώπους ἀνέχονται
Οὐδ' ἀγαπαζόμενοι φιλέουσ' ὅς κ' ἄλλοθεν ἔλθοι.

Η, 33.

Ils n'aiment que la marine, et Neptune leur en a donné l'art, et leurs vaisseaux vont plus vite que l'aile d'un oiseau et que la pensée. C'est le naturel des hommes de ce métier d'être brutaux et de n'avoir point de civilité. Et cela tourne davantage à la louange d'Ulysse qui a été si bien reçu de ces gens-là. Il marche derrière Pallas sans que personne

le voie, à cause de ce nuage qui l'environnoit. Ulysse admire le port et les vaisseaux qui y étoient en bel ordre; il admire les grands logis de ces héros et les plans et les murailles hautes et environnées de fossés.

Miratur molem Æneas, magalia quondam;
Miratur portas, strepitumque, et strata viarum.

Enfin voilà, dit Pallas, la maison d'Alcinoüs; vous y trouverez ces rois ou ces princes divins διοτρεφέας, qui sont à table; mais entrez et ne craignez rien.

Un homme hardi réussit toujours mieux dans toutes les occasions, fût-il étranger.

. . . . Μηδέ τι θυμῷ
Τάρβει. Θαρσαλεός γὰρ ἀνὴρ ἐν πᾶσιν ἀμείνων
Ἔργοισιν τελέθει, εἰ καί ποθεν ἄλλοθεν ἔλθοι.
H, 51.

Vous y trouverez d'abord la reine Arété qui est de la même race qu'Alcinoüs; car Neptune engendra premièrement Nausithoüs, de Péribée la plus belle des femmes, laquelle étoit fille du brave Eurymédon qui commanda autrefois aux géants; mais il fit périr ce peuple farouche et se perdit lui-même.

Ἀλλ' ὁ μὲν ὤλεσε λαὸν ἀτάσθαλον, ὤλετο δ' αὐτός.
H, 61.

Nausithoüs régna sur les Phéaques et eut deux fils: Rhexenor et Alcinoüs; mais le premier fut tué par Apollon, étant nouveau marié et sans enfants mâles, ἄκουρον ἐόντα; mais il laissa Arété, fille unique, qu'a épousée Alcinoüs et qu'il honore plus que femme ne peut être honorée sur la terre. Voici l'idée

d'une grande princesse qui est aimée et révérée de tout le monde :

Καί μιν ἔτισ' ὡς οὔτις ἐπὶ χθονὶ τίεται ἄλλη,
Ὅσσαι νῦν γε γυναῖκες ὑπ' ἀνδράσιν οἶκον ἔχουσιν.
Ὣς κείνη περὶ κῆρι τετίμηταί τε καὶ ἐστὶν
Ἔκ τε φίλων παίδων ἔκ τ' αὐτοῦ Ἀλκινόοιο
Καὶ λαῶν οἵ μίν ῥα θεὸν ὡς εἰσορόωντες,
Δειδέχαται μύθοισιν, ὅτε στείχησ' ἀνὰ ἄστυ.
Οὐ μὲν γάρ τι νόου γε καὶ αὐτὴ δεύεται ἐσθλοῦ
Οἷσίν τ' εὖ φρονέῃσι, καὶ ἀνδράσι νείκεα λύει.

H, 68.

Que si elle vous veut du bien, espérez que vous reverrez bientôt votre pays. Aussitôt Minerve s'en alla à Athènes εὐρυάγυιαν, à la maison d'Érechtée, roi d'Athènes, dont les filles souffrirent la mort pour leur patrie, selon Cicéron. Ulysse arrive à la maison d'Alcinoüs, dont voici la description toute entière ; car elle mérite bien d'être copiée mot à mot :

. . . . Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
Ἀλκινόου πρὸς δώματ' ἴε κλυτά· πολλὰ δέ οἱ κῆρ
Ὥρμαιν' ἱσταμένῳ, πρὶν χάλκεον οὐδὸν ἱκέσθαι.
Ὥστε γὰρ ἠελίου αἴγλη πέλεν ἠὲ σελήνης
Δῶμα καθ' ὑψερεφὲς μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο.
Χάλκεοι μὲν γὰρ τοῖχοι ἐρηρέδατ' ἔνθα καὶ ἔνθα
Ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῦ· περὶ δὲ θριγκὸς κυάνοιο·
Χρύσειαι δὲ θύραι πυκινὸν δόμον ἐντὸς ἔεργον·
Ἀργύρεοι δὲ σταθμοὶ ἐν χαλκέῳ ἕστασαν οὐδῷ,
Ἀργύρεον δ' ἐφ' ὑπερθύριον, χρυσέη δὲ κορώνη.
Χρύσειοι δ' ἑκάτερθε καὶ ἀργύρεοι κύνες ἦσαν,
Οὓς Ἥφαιστος ἔτευξεν ἰδυίῃσι πραπίδεσσιν,
Δῶμα φυλασσέμεναι μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο,
Ἀθανάτους ὄντας καὶ ἀγήρως ἤματα πάντα.

Ἐν δὲ θρόνοι περὶ τοῖχον ἐρηρέδατ' ἔνθα καὶ ἔνθα
Ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῖο διαμπερές· ἔνθ' ἐνὶ πέπλοι
Λεπτοὶ ἐΰννητοι βεβλήατο, ἔργα γυναικῶν.
Ἔνθα δὲ Φαιήκων ἡγήτορες ἑδριόωντο,
Πίνοντες καὶ ἔδοντες· ἐπηετανὸν γὰρ ἔχεσκον.
Χρύσειοι δ' ἄρα κοῦροι ἐυδμήτων ἐπὶ βωμῶν
Ἕστασαν, αἰθομένας δαΐδας μετὰ χερσὶν ἔχοντες,
Φαίνοντες νύκτας κατὰ δώματα δαιτυμόνεσσιν.
Πεντήκοντα δέ οἱ δμωαὶ κατὰ δῶμα γυναῖκες.

H, 82.

Dont les unes travailloient à moudre le blé μήλοπα, couleur de pomme, les autres faisoient des toiles plus déliées que les feuilles d'un peuplier; et l'on voyoit dégoutter la teinture où l'on mouilloit ces voiles. Autant que les Phéaques excellent sur les autres hommes dans l'art de conduire les vaisseaux, autant leurs femmes excellent-elles à faire des toiles.

. . . . Πέρι γὰρ σφισι δῶκεν Ἀθήνη
Ἔργα τ' ἐπίστασθαι περικαλλέα καὶ φρένας ἐσθλάς.

H, 111.

Ensuite il vient à la description du jardin, qui est un des beaux endroits de l'Odyssée. Virgile n'en fait point lorsqu'il décrit la maison de Didon. On peut dire que c'est à cause que Didon étoit à Carthage depuis peu de temps, et qu'un jardin n'est pas sitôt dans sa perfection.

Mais les jardins d'Alcinoüs ont été fameux dans toute l'antiquité. Virgile, au liv. II des Géorgiques:

Pomaque, et Alcinoi sylvæ.

Voici donc la description qu'en fait Homère, et

que Le Tasse a voulu imiter dans le palais d'Armide :

Ἔκτοσθεν δ' αὐλῆς μέγας ὄρχατος ἄγχι θυράων
Τετράγυος· περὶ δ' ἕρκος ἐλήλαται ἀμφοτέρωθεν.
Ἔνθα δὲ δένδρεα μακρὰ πεφύκει τηλεθόωντα,
Ὄγχναι καὶ ῥοιαὶ καὶ μηλέαι ἀγλαόκαρποι,
Συκαῖ τε γλυκεραὶ καὶ ἐλαῖαι τηλεθόωσαι.
Τάων οὔποτε καρπὸς ἀπόλλυται, οὐδ' ἀπολείπει
Χείματος, οὐδὲ θέρευς, ἐπετήσιος· ἀλλὰ μάλ' αἰεὶ
Ζεφυρίη πνείουσα τὰ μὲν φύει, ἄλλα δὲ πέσσει.
Ὄγχνη ἐπ' ὄγχνῃ γηράσκει, μῆλον δ' ἐπὶ μήλῳ,
Αὐτὰρ ἐπὶ σταφυλῇ σταφυλὴ, σῦκον δ' ἐπὶ σύκῳ.
Ἔνθα δέ οἱ πολύκαρπος ἀλωὴ ἐῤῥίζωται·
Τῆς ἕτερον μὲν θειλόπεδον λευρῷ ἐνὶ χώρῳ
Τέρσεται ἠελίῳ, ἑτέρας δ' ἄρα τε τρυγόωσιν,
Ἄλλας δὲ τραπέουσι· πάροιθε δέ τ' ὄμφακές εἰσιν,
Ἄνθος ἀφιεῖσαι, ἕτεραι δ' ὑποπερκάζουσιν.
Ἔνθα δὲ κοσμηταὶ πρασιαὶ παρὰ νείατον ὄρχον
Παντοῖαι πεφύασιν, ἐπηετανὸν γανόωσαι.

C'est-à-dire des parterres ornés de fleurs continuelles; et il y avoit encore deux fontaines, dont l'une se répandoit par tout le jardin, et l'autre alloit par-dessous la cour du logis auprès de la porte, où toute la ville venoit puiser de l'eau.

Τοῖ' ἄρ ἐν Ἀλκινόοιο θεῶν ἔσαν ἀγλαὰ δῶρα.
H, 133.

Ulysse, après avoir tout admiré dans son ame, entre dans la salle où les plus apparents des Phéaques étoient à table, et faisoient une libation en l'honneur de Mercure.

Ὧ πυμάτῳ σπένδεσκον ὅτε μνησαίατο κοίτου.

H, 139.

La raison de cela étoit sans doute qu'il avoit le pouvoir d'endormir et de réveiller lorsqu'il vouloit avec sa verge, comme Homère le dit au commencement du cinquième livre, et Virgile au quatrième:

Dat somnos, adimitque.

Ulysse entre donc toujours environné de cette obscurité qui le rendoit invisible; il va se jeter aux genoux d'Arété, et alors ce nuage miraculeux se dissipe, et tout le monde est effrayé de voir un homme devant eux. Ulysse fait sa prière à Arété, la conjurant par le nom de son père, qu'il avoit fort bien retenu, de faire en sorte qu'on le renvoie chez lui; et, attendant sa réponse, il étoit dans la cendre pour la toucher davantage, jusqu'à ce que le vieillard Échenéus, qui étoit le plus ancien,

Καὶ μύθοισι κέκαστο, παλαιά τε πολλά τε εἰδώς.

H, 158.

dit à Alcinoüs qu'il a tort de laisser un étranger à terre; faites-le asseoir, et commandez qu'on verse du vin en l'honneur de Jupiter, qui accompagne les suppliants, lesquels sont en vénération, et faites apporter à souper à cet étranger. Alcinoüs prend Ulysse par la main et le fait asseoir dans un beau siége, d'où il fait lever le jeune Laodamas, son fils, qui étoit assis près de lui, et qu'il aimoit plus que tous les autres. Ulysse mange donc ce qu'on lui apporte; et cependant Alcinoüs dit à Pontonoüs, son héraut,

qu'il donne du vin à tout le monde, afin qu'il boive en l'bonneur de Jupiter: et après que chacun a bu autant qu'il a voulu, Alcinoüs dit que chacun s'en aille coucher chez lui, et que demain au matin ils viennent en bonne compagnie, afin que nous traitions, dit-il, cet étranger, et que nous donnions ordre pour son retour, afin qu'on le reméne chez lui sans aucun danger, et qu'après cela il reçoive tout ce que les Parques lui ont destiné.

Ἔνθα δ' ἔπειτα
Πείσεται ἅσσα οἱ Αἶσα Κατακλῶθές τε βαρεῖαι
Γεινομένῳ νήσαντο λίνῳ, ὅτε μιν τέκε μήτηρ.

H, 197.

Que si c'est quelqu'un des dieux qui soit descendu du ciel, il en arrivera ce qu'il leur plaira; car d'ordinaire les dieux nous apparoissent visiblement quand nous leur faisons des hécatombes, et mangent avec nous: et quelquefois ils se déguisent en forme de voyageurs, et après se découvrent à nous, car nous sommes leurs alliés, aussi bien que les cyclopes et les géants. L'on diroit qu'Homère a pris ce beau sentiment dans les livres de Moïse, que les dieux prennent quelquefois la figure des voyageurs pour éprouver l'hospitalité de ceux qui les servent, et qui sont favorisés d'eux, comme on voit par l'histoire d'Abraham.

Ulysse rejette bien loin cette pensée d'Alcinoüs. Ayez d'autres sentiments, dit-il, car je ne suis point semblable aux immortels qui habitent le ciel, ni de corps, ni d'esprit,

Ἀλλὰ θνητοῖσι βροτοῖσιν·
Οὕστινας ὑμεῖς ἴστε μάλιστ' ὀχέοντας ὀϊζὺν
Ἀνθρώπων, τοῖσίν κεν ἐν ἄλγεσιν ἰσωσαίμην.
H, 212.

et je puis dire même que j'ai plus souffert que personne. Mais permettez-moi de souper à mon aise, tout affligé que je suis; car rien n'est plus impudent qu'un ventre affamé;

Οὐ γάρ τι στυγερῇ ἐπὶ γαστέρι κύντερον ἄλλο
Ἔπλετο, ἥτ' ἐκέλευσεν ἕο μνήσασθαι ἀνάγκῃ,
Καὶ μάλα τειρόμενον, καὶ ἐνὶ φρεσὶ πένθος ἔχοντα.
H, 217.

Notre langue ne souffriroit pas dans un poëme héroïque cette façon de parler, qui semble n'être propre qu'au burlesque; elle est pourtant fort ordinaire dans Homère. En effet, nous voyons que dans nos poëmes, et même dans les romans, on ne parle non plus de manger que si les héros étoient des dieux qui ne fussent pas assujettis à la nourriture: au lieu qu'Homère fait fort bien manger les siens à chaque occasion, et les garnit toujours de vivres lorsqu'ils sont en voyage. Virgile en fait aussi mention, quoique plus rarement qu'Homère, et il ne le fait que dans des occasions importantes, comme au premier livre, après le naufrage, Énée tua des cerfs qu'il donna à ses gens, qui en avoient bien besoin; ensuite le souper de Didon, où cette princesse devient amoureuse: et c'est ce qui lui fait dire au quatrième livre, pour éviter les répétitions,

Nunc eadem, labente die, convivia quærit;

au troisième, le dîner des Harpies; au cinquième, en l'honneur d'Anchise; au septième, pour accomplir la prophétie,

Heus! etiam mensas consumimus!

et au huitième, le sacrifice d'Évandre. Voilà, ce me semble, tous les endroits où il est parlé de manger dans Virgile. Mais dans Homère il en est fait mention presque par-tout, et plus encore dans l'Odyssée que dans l'Iliade, parceque Homère ne parle presque que d'affaires domestiques, au lieu que l'Iliade est pour les actions publiques. En cet endroit, on recommence par trois fois à boire, à l'occasion d'Ulysse et des libations qu'on faisoit aux dieux; ensuite de quoi chacun se va coucher. Ulysse demeure seul, et Arété et Alcinoüs auprès de lui. Arété reconnoît le vêtement que sa fille lui avoit donné, et qu'elle-même avoit fait de ses mains. Elle lui demande donc qui le lui a donné: Ne dites-vous pas que vous avez été jeté par l'orage en ce pays-ci? Et Ulysse lui répond, et lui dit de quel pays il vient. Il y a assez loin d'ici une île qu'on appelle Ogygie, où demeure la nymphe Calypso, fille d'Atlas,

Δεινὴ θεός, οὐδέ τις αὐτῇ
Μίσγεται, οὔτε θεῶν, οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων.
Ἀλλ' ἐμὲ τὸν δύστηνον ἐφέστιον ἤγαγε δαίμων
Οἶον.

H, 247.

Il conte de quelle manière il a vécu là sept ans durant, toujours en affliction,

Εἵματα δ' αἰεὶ
Δάκρυσι δεύεσκον, τά μοι ἄμβροτα δῶκε Καλυψώ.
H, 260.

Enfin, de quelle façon elle le renvoya, les périls étranges qu'il courut sur la mer, comme il arriva à leur île, comme il s'endormit toute une nuit et jusqu'au soleil couchant du lendemain. Ce fut alors que je vis votre fille, qui paroissoit comme une déesse parmi ses femmes,

Τὴν ἱκέτευσ'. Ἡ δ' οὔτι νοήματος ἤμβροτεν ἐσθλοῦ,
Ὡς οὐκ ἂν ἔλποιο νεώτερον ἀντιάσαντα
Ἐρξέμεν· αἰεὶ γάρ τε νεώτεροι ἀφραδέουσιν.
H, 293.

Elle me traita plus charitablement que je n'eusse attendu d'une jeune personne; car les jeunes gens sont presque toujours légers d'esprit.

Alcinoüs dit qu'elle a eu tort néanmoins de ne le pas amener avec elle, vu qu'il s'étoit adressé à elle toute la première. Ulysse s'excuse, et dit qu'il n'a pas voulu venir avec lui, craignant, dit-il, que vous n'en eussiez quelque déplaisir.

Δύσζηλοι γάρ τ' εἰμὲν ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων.
H, 308.

Nous sommes, dit-il, naturellement jaloux, nous autres hommes; mais Alcinoüs lui répond qu'il n'est pas si prompt à se fâcher, et que l'honnêteté est toujours belle,

Ἀμείνω δ' αἴσιμα πάντα.
H, 311.

Il entend, comme je crois, la civilité. Après tout, on voit, par cette action d'Ulysse, combien il faut éviter de donner aucun soupçon, et éviter plutôt la compagnie d'une femme que de mettre sa réputation en danger. Il est vrai que ce fut Nausicaa elle-même qui donna ce sage conseil à Ulysse; et Ulysse le trouve si juste qu'il ne veut pas souffrir que son père lui impute pour cela le moindre reproche d'incivilité, parceque la civilité n'est pas préférable à l'honnêteté et au soin de la réputation. Aussi Alcinoüs, admirant la sagesse d'Ulysse: Bien loin, dit-il, d'avoir quelque ombrage de vous, je voudrois que vous voulussiez de ma fille, tel que vous êtes,

Αἶ γὰρ, Ζεῦ τε πατὲρ καὶ Ἀθηναίη καὶ Ἄπολλον,
Τοῖος ἐὼν οἷός ἐσσι, τά τε φρονέων ἅ τ' ἐγώ περ,
Παῖδά τ' ἐμὴν ἐχέμεν, καὶ ἐμὸς γαμβρὸς καλέεσθαι,
Αὖθι μένων· οἶκον δέ τ' ἐγὼ καὶ κτήματα δοίην.

pourvu que vous y demeurassiez volontiers, car jamais personne ne vous retiendra ici malgré vous, Dieu m'en garde! Demain je donnerai ordre à votre retour; et vous serez remené en votre pays, si loin qu'il soit, quand il seroit plus éloigné que l'Eubée, qu'on dit être la plus éloignée de ce pays. Cependant nos vaisseaux y ont mené Rhadamante pour y voir le fils de la terre Tityus, et l'ont ramené chez lui en un jour. Ulysse se réjouit à cette nouvelle; après, on lui dit que son lit est fait, et qu'il vienne coucher: ce qu'il fait, et tous les autres aussi.

LIVRE VIII.

Dès le matin Alcinoüs et Ulysse se lèvent, et s'en vont à l'assemblée; et Pallas, déguisée en héraut, va appeler tout le monde par la ville, et leur inspire de bons sentiments pour Ulysse, et le fait paraître plus beau lui-même, et lui donne l'art de vaincre dans tous les jeux où les Phéaques l'éprouveroient. Alcinoüs ouvre l'assemblée, et exhorte le peuple à préparer un vaisseau et à élire cinquante-deux jeunes hommes pour reconduire Ulysse; et cependant il prie les principaux et les plus anciens, qu'il appelle σκηπτοῦχοι βασιλῆες, de venir à son logis, afin de festoyer cet étranger : et que personne n'y manque, dit-il. Faites aussi venir le divin chantre Démodocus, à qui Dieu a donné la grace de chanter agréablement tout ce qu'il veut.

Τῷ γάρ ῥα θεὸς πέρι δῶκεν ἀοιδὴν
Τέρπειν, ὅππη θυμὸς ἐποτρύνῃσιν ἀείδειν.

Θ, 45.

A l'heure même on va équiper le vaisseau, et puis tout le monde vient chez Alcinoüs, jeunes et vieux.

...... Πολλοὶ δ' ἄρ' ἔσαν νέοι ἠδὲ παλαιοί.

Θ, 59.

Alcinoüs fait tuer une douzaine de brebis, de sangliers, ou plutôt des porcs et deux bœufs. Le héraut amène le chantre. Il semble qu'Homère se soit voulu dépeindre sous la personne de ce chantre, s'il est

vrai qu'il étoit aveugle, comme on dit : car les Muses, dit-il, l'aimoient uniquement et lui avoient donné du bien et du mal. Elles l'avoient privé de la vue, et lui avoient donné l'art de bien chanter.

Κήρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθεν ἄγων ἐρίηρον ἀοιδὸν
Τὸν πέρι Μοῦσ' ἐφίλησε, δίδου δ' ἀγαθόν τε κακόν τε·
Ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε, δίδου δ' ἡδεῖαν ἀοιδήν.

Θ, 63.

Le héraut lui donne un siége, θρόνον ἀργυρόηλον, au milieu de la salle, contre un pilier où étoit pendu un luth, qu'il lui met entre les mains, et met une table auprès de lui garnie de viandes et de vin, afin qu'il bût quand il voudroit. Sur la fin du diner, il commence à chanter.

Μοῦσ' ἄρ' ἀοιδὸν ἀνῆκεν ἀειδέμεναι κλέα ἀνδρῶν
Οἴμης, τῆς τότ' ἄρα κλέος οὐρανὸν εὐρὺν ἵκανε
Νεῖκος Ὀδυσσῆος καὶ Πηλείδεω Ἀχιλῆος.

Θ, 74.

C'étoit la coutume de ce temps-là de toucher le luth, et de chanter tous ensemble; et les chansons ordinaires étoient la louange des belles actions. Ainsi, au neuvième livre de l'Iliade, Homère représente agréablement Achille, qui jouoit du luth lorsque les principaux des Grecs le vinrent voir dans sa tente. Il semble que les autres poëtes aient tenu cela au-dessus de leurs héros, car ils ne leur donnent jamais cette qualité, qui étoit néanmoins affectée des grands hommes, comme Cicéron remarque de Thémistocle, qui, ayant déclaré en bonne compagnie qu'il n'en savoit pas jouer, *habitus est indoctior.* Cela

convient fort bien à Achille pour le divertir durant tout le temps qu'il demeuroit seul dans son vaisseau.

Τὸν δ' εὗρον φρένα τερπόμενον φόρμιγγι λιγείῃ,
Καλῇ, δαιδαλέῃ, ἐπὶ δ' ἀργύρεος ζυγὸς ἦεν·
Τὴν ἄρετ' ἐξ ἐνάρων, πόλιν Ἠετίωνος ὀλέσσας.
Τῇ ὅγε θυμὸν ἔτερπεν, ἄειδε δ' ἄρα κλέα ἀνδρῶν.
Πάτροκλος δέ οἱ οἶος ἐναντίος ἧστο σιωπῇ,
Δέγμενος Αἰακίδην, ὁπότε λήξειεν ἀείδων.

Ἰλιάδ., I, 187.

Et lorsqu'il vit entrer Ulysse et les autres chefs de l'armée grecque, il se leva αὐτῇ σὺν φόρμιγγι.

Mais ici Homère, par un bel incident, et pour surprendre davantage l'esprit du lecteur, fait chanter la guerre de Troie, qui étoit une chanson, dit-il, dont la gloire montoit déja jusqu'au ciel. Il l'a déja fait chanter dans la maison d'Ulysse, mais c'est quelque chose de plus étonnant qu'on la chante parmi les Phéaques. Virgile, qui a voulu imiter cette invention, a mis des tableaux à Carthage, où Énée voit la guerre de Troie.

Quæ regio in terris nostri non plena laboris!

Le musicien chante la dispute d'Achille et d'Ulysse, Agamemnon se réjouissant de les voir ainsi aux mains, à cause que l'oracle lui avoit prédit que la ruine de Troie seroit proche alors.

...... Τότε γάρ ῥα κυλίνδετο πήματος ἀρχὴ
Τρωσί τε καὶ Δαναοῖσι, Διὸς μεγάλου διὰ βουλάς.

Ὀδ., Θ, 82.

Cela fait venir les larmes aux yeux d'Ulysse, et il

fait comme son fils faisoit chez Ménélas, il met sa robe devant ses yeux.

. . . . Κάλυψε δὲ καλὰ πρόσωπα·
Αἴδετο γὰρ Φαίηκας ὑπ' ὀφρύσι δάκρυα λείβων.

Θ, 85.

Quand le musicien cesse de chanter, il se découvre le visage, et, prenant un verre, il boit en l'honneur des dieux; mais sitôt que le musicien recommençoit, car on se plaisoit à l'entendre, et on le faisoit recommencer souvent, Ulysse se cachoit encore pour pleurer. Personne n'y prenoit garde; mais Alcinoüs, qui étoit auprès de lui, s'en aperçoit et l'entend soupirer. Il fait donc cesser, et dit qu'il faut aller s'exercer aux jeux, afin que l'étranger puisse réciter à ses amis combien les Phéaques sont excellents à la lutte, au combat de main, à la danse et à la course. Tout le monde va donc pour voir les jeux; le héraut, prenant le chantre par la main, l'amène avec les autres. Toute la jeunesse dont Homère compte les noms s'apprête à combattre, et entre autres trois enfants d'Alcinoüs, Halius, Clytonéus et le beau Laodamas, qui étoit le mieux fait de tout le peuple. On commence par la course,

Τοῖσι δ' ἀπὸ νύσσης τέτατο δρόμος. Οἱ δ' ἅμα πάντες
Καρπαλίμως ἐπέτοντο κονιόντες πεδίοιο.

Θ, 121.

Clytonéus passe les autres de beaucoup. Ensuite on joue aux trois autres jeux, et Laodamas est vainqueur aux poings, *pugilatu;* et il dit à ses amis qu'il faut demander à l'étranger s'il sait quelqu'un de ces

jeux, y étant assez propre de son corps, soit pour les cuisses et les jambes, les mains et le cou robuste, et outre cela étant encore dans la force de la jeunesse, si ce n'est que ses travaux ne l'aient beaucoup affoibli. Car je ne crois pas, dit-il, que rien affoiblisse plus un homme que la mer, si fort qu'il soit. Euryalus le vaillant loue son dessein. Ainsi Laodamas vient prier Ulysse de montrer son adresse; car, dit-il, il n'y a point de plus grande gloire à un homme que d'être adroit des pieds et des mains : et en cela il parloit sans doute comme un jeune homme qui n'est jamais sorti de son pays. Aussi Ulysse lui répond qu'il le prie de l'excuser,

Κήδεά μοι καὶ μᾶλλον ἐνὶ φρεσὶν, ἤπερ ἄεθλοι.

Θ, 155.

Et maintenant que je suis ici pour obtenir le secours dont j'ai besoin, il me siéroit mal de me jouer et de combattre contre vous autres. Euryalus lui dit incivilement qu'il n'a point l'apparence d'un galant homme, mais que c'est sans doute quelque marchand qui ne sait que trafiquer sur mer, puisqu'il ne sait pas les exercices des honnêtes gens. Ulysse, se sentant piqué, lui répond qu'il parle un peu trop en étourdi.

Οὕτως οὐ πάντεσσι θεοὶ χαρίεντα διδοῦσιν
Ἀνδράσιν, οὔτε φυὴν, οὔτ' ἂρ φρένας, οὔτ' ἀγορητύν.
Ἄλλος μὲν γὰρ τ' εἶδος ἀκιδνότερος πέλει ἀνὴρ,
Ἀλλὰ θεὸς μορφὴν ἔπεσι στέφει, οἱ δέ τ' ἐς αὐτὸν
Τερπόμενοι λεύσσουσιν· ὁ δ' ἀσφαλέως ἀγορεύει
Αἰδοῖ μειλιχίῃ, μετὰ δὲ πρέπει ἀγρομένοισιν,

Ἐρχόμενον δ' ἀνὰ ἄστυ, θεὸν ὥς, εἰσορόωσιν·
Ἄλλος δ' αὖτ' εἶδος μὲν ἀλίγκιος ἀθανάτοισιν,
Ἀλλ' οὔ οἱ χάρις ἀμφιπεριστέφεται ἐπέεσσιν.

Θ, 168.

On voit bien que Dieu ne donne pas ses graces à tout le monde, ni le bon naturel, ni l'esprit, ni l'éloquence : car l'un n'aura point de beauté sur le visage, et Dieu en donne à ses discours ; tout le monde l'écoute et le regarde avec plaisir, et lui parle avec assurance, et néanmoins avec une modestie charmante, et il fait ce qu'il veut de son assemblée ; et, lorsqu'il va par la ville, on le regarde comme un dieu. Cet endroit est admirable sans mentir, et l'éloquence ne sauroit pas être mieux décrite, sur-tout cette belle pensée :

. . . . Ὁ δ' ἀσφαλέως ἀγορεύει
Αἰδοῖ μειλιχίῃ

Θ, 172.

qui montre bien qu'il faut toujours parler avec confiance, mais néanmoins avec une agréable modestie qui gagne les cœurs. Au contraire, d'autres ont fort bonne mine, mais ils n'ont point de graces dans leurs discours : vous êtes de ceux-là, dit-il ; car vous êtes beau et bien fait, mais vous n'êtes pas assez sage, θυμοδακὴς γὰρ μῦθος, car vos discours sont offensants. Cependant je suis plus habile que vous ne pensez, et, tout fatigué que je suis, je ne laisserai pas de vous le montrer. Disant cela, il prend un palet et le jette extrêmement loin. Pallas, déguisée en homme, y met une marque, afin qu'on le voie et l'assure de

la victoire. Ulysse s'en réjouit, étant bien aise d'avoir là trouvé un homme qui lui fût favorable.

Καὶ τότε κουφότερον μετεφώνεε Φαιήκεσσι·

Θ, 202.

Il dit qu'il combattra à toute sorte de jeux contre qui voudra, excepté contre Laodamas, parcequ'il est son hôte. Et qui voudroit, dit-il, se battre contre son ami! ce seroit une sottise, et ce seroit brouiller toutes ses affaires. Pour les autres, il n'en refuse pas un, et croit être plus vaillant que pas un homme de son temps.

Ἀνδράσι δὲ προτέροισιν ἐριζέμεν οὐκ ἐθελήσω.

Θ, 224.

Cela montre le respect qu'on doit avoir pour les anciens. Et il ajoute qu'il ne voudroit pas disputer à la course, parceque la mer a affoibli ses genoux.

Alcinoüs prend la parole, et dit qu'on ne trouve point à redire à ce qu'il dit de lui-même, parcequ'il a été injustement attaqué, et qu'il se loue avec raison. Mais il lui dit de trouver bon que ces jeunes gens dansent devant lui, afin qu'il en puisse faire quelque jour le récit à ses amis : car nous autres, dit-il, nous ne mettons pas toute notre étude aux combats et aux exercices pénibles.

Αἰεὶ δ' ἡμῖν δαίς τε φίλη κίθαρίς τε χοροί τε
Εἵματά τ' ἐξημοιβὰ, λοετρά τε θερμὰ καὶ εὐναί.
Ἀλλ' ἄγε, Φαιήκων βητάρμονες, ὅσσοι ἄριστοι,
Παίσατε.

Θ, 249.

Alors on va querir un luth pour Démodocus, on

élit neuf juges pour mettre l'ordre à la danse, on nettoie la place et on la fait spacieuse. Démodocus se met au milieu avec son luth; et les jeunes gens, πρωθῆβαι, c'est-à-dire qui entroient en adolescence, se mettent autour de lui.

Πέπληγον δὲ χορὸν θεῖον ποσίν. Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
Μαρμαρυγὰς θηεῖτο ποδῶν, θαύμαζε δὲ θυμῷ.

Θ, 265.

Cependant le musicien chantoit les amours de Mars et de Vénus, qui ont été tant chantés par tous les poëtes. Lucrèce les a décrits en cinq ou six vers, au commencement de son poëme:

Belli fera munera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devinctus vulnere amoris:
. . . .
Pascit amore avidos inhians in te, dea, visus;
. . . .
Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super, etc.

Il y a apparence qu'Homère, que Pline appelle le père de l'antiquité, *antiquitatis parens*, l'a été aussi de cette fable.

Le musicien chante donc

Ἀμφ' Ἄρεος φιλότητος ἐϋστεφάνου τ' Ἀφροδίτης
Ὡς τὰ πρῶτα μίγησαν ἐν Ἡφαίστοιο δόμοισι
Λάθρη, πολλὰ δ' ἔδωκε, λέχος δ' ᾔσχυνε καὶ εὐνὴν
Ἡφαίστοιο ἄνακτος.

Θ, 268.

Cela montre que c'est depuis long-temps que les femmes se laissent aller aux présents. Le Soleil, qui

les avoit vus lorsqu'ils se divertissoiênt, en porte la nouvelle à Vulcain.

Ἥφαιστος δ' ὡς οὖν θυμαλγέα μῦθον ἄκουσε
Βῆ ῥ' ἴμεν ἐς χαλκεῶνα, κακὰ φρεσὶ βυσσοδομεύων.

Θ, 273.

Cela exprime bien la rage couverte d'un homme jaloux. Il vint dans sa boutique.

. . . . Κόπτε δὲ δεσμοὺς
Ἀῤῥήκτους, ἀλύτους, ὄφρ' ἔμπεδον αὖθι μένοιεν.

Après qu'il eut forgê cette machine, il alla dans la chambre où étoit son lit, et répandit ces filets par tout le lit, les attachant aux quatre piliers, et il en attache encore plusieurs au ciel du lit.

Ἠΰτ' ἀράχνια λεπτὰ, τά γ' οὔ κέ τις οὐδὲ ἴδοιτο,
Οὐδὲ θεῶν μακάρων· πέρι γὰρ δολόεντα τέτυκτο.

Θ, 281.

Ensuite il feignit d'aller à Lemnos, qui étoit la ville où il se plaisoit le plus; et Mars ne fut pas endormi.

Οὐδ' ἀλαοσκοπιὴν εἶχε χρυσήνιος Ἄρης.

Θ, 286.

Mais sitôt qu'il crut Vulcain parti, il vint à son logis, ἰσχανόων φιλότητος ἐϋστεφάνου Κυθερείης. Elle ne faisoit que de revenir de chez Jupiter, son père; et elle étoit assise lorsque Mars entra.

Ἔν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
« Δεῦρο, φίλη, λέκτρονδε τραπείομεν εὐνηθέντε.
« Οὐ γὰρ ἔθ' Ἥφαιστος μεταδήμιος, ἀλλά που ἤδη
« Οἴχεται ἐς Λῆμνον μετὰ Σίντιας ἀγριοφώνους. »

Ὣς φάτο. Τῇ δ' ἀσπαστὸν ἐείσατο κοιμηθῆναι.
Τὼ δ' ἐς δέμνια βάντε κατέδραθον.

Θ, 292.

Ce mot ne signifie pas là dormir, comme il y a dans la version, car ils n'en eurent pas le loisir; mais il veut dire se coucher,

Ἀμφὶ δὲ δεσμοὶ
Τεχνήεντες ἔχυντο πολύφρονος Ἡφαίστοιο·
Οὐδέ τι κινῆσαι μελέων ἦν, οὐδ' ἀναεῖραι.
Καὶ τότε δὴ γίγνωσκον ὅτ' οὐκέτι φυκτὰ πέλοντο.

Vulcain ne tarda guère à venir, car le soleil avoit fait sentinelle pour lui, et l'avoit averti. Il vint dans la chambre; et cette vue le fâcha fort.

Ἔστη δ' ἐν προθύροισι· χόλος δέ μιν ἄγριος ᾗρει,
Σμερδαλέον δ' ἐβόησε, γέγωνέ τε πᾶσι θεοῖσιν·

Θ, 305.

Venez, ô Jupiter! et vous autres, dieux immortels, venez voir des choses honteuses et qui ne sont pas supportables. C'est ainsi que Vénus m'outrage à cause que je suis boiteux, et qu'elle aime le cruel Mars,

Οὕνεχ' ὁ μὲν καλός τε καὶ ἀρτίπος, αὐτὰρ ἔγωγε
Ἠπεδανὸς γενόμην. Ἀτὰρ οὔτι μοι αἴτιος ἄλλος,
Ἀλλὰ τοκῆε δύω.

Θ, 311.

Je voudrois qu'ils ne m'eussent point mis au monde. Je ne crois pas qu'ils puissent aisément dormir ensemble, quelque amour qu'ils aient, et peut-être ne voudront plus y revenir; mais je les tiendrai

renfermés jusqu'à ce que Jupiter me rende tout le douaire de sa fille.

Οσσα οἱ ἐγγυάλιξα κυνώπιδος εἵνεκα κούρης,
Οὕνεκά οἱ καλὴ θυγάτηρ· ἀτὰρ οὐκ ἐχέθυμος.

Θ; 320.

Ainsi parla-t-il; et tous les dieux accoururent à sa maison. Neptune y vint; et l'agréable Mercure, et l'adroit Apollon y vint aussi.

Θηλύτεραι δὲ θεαὶ μένον αἰδοῖ οἴκοι ἑκάστη.

Θ, 325.

Les dieux vinrent donc à la porte de la chambre.

Ἔσταν δ' ἐν προθύροισι θεοὶ, δωτῆρες ἐάων·
Ἄσβεστος δ' ἄρ' ἐνῶρτο γέλως μακάρεσσι θεοῖσιν,
Τέχνας εἰσορόωσι πολύφρονος Ηφαίστοιο.

Et chacun disoit à son voisin: Les mauvaises actions ne réussissent point bien, et quelquefois le foible attrape le plus fort.

« Οὐκ ἀρετᾷ κακὰ ἔργα. Κιχάνει τοι βραδὺς ὠκύν·
« Ὡς καὶ νῦν Ηφαιστος ἐὼν βραδὺς εἷλεν Ἄρηα,
« Ὠκύτατόν περ ἐόντα θεῶν, οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν,
« Χωλὸς ἐὼν, τέχνῃσι. Τὸ καὶ μοιχάγρι' ὀφέλλει. »

Θ, 330.

C'est-à-dire qu'il est coupable d'adultère manifeste, ayant été pris en flagrant délit. Ainsi se parloient-ils les uns aux autres; et Apollon interrogea Mercure.

Ερμεία, Διὸς υἱὲ, διάκτορε, δῶτορ ἐάων,
Η ῥά κεν ἐν δεσμοῖς ἐθέλοις κρατεροῖσι πιεσθεὶς
Εὕδειν ἐν λέκτροισι παρὰ χρυσέῃ Ἀφροδίτῃ;

Θ, 336.

Et Mercure lui répondit:

Αἲ γὰρ τοῦτο γένοιτο, ἄναξ ἑκατηβόλ' Ἄπολλον!
Δεσμοὶ μὲν τρὶς τόσσοι ἀπείρονες ἀμφὶς ἔχοιεν,
Ὑμεῖς δ' εἰσορόωτε, θεοὶ πᾶσαί τε θέαιναι·
Αὐτὰρ ἐγὼν εὕδοιμι παρὰ χρυσέῃ Ἀφροδίτῃ.

Θ, 340.

Tous les dieux se prirent à rire; mais Neptune n'en rit point du tout : au contraire, il prioit toujours Vulcain de les délier, et s'engageoit à lui payer tout ce qu'il faudroit. Mais Vulcain le prioit de ne lui en parler point, et qu'il n'étoit pas meilleur que les autres.

Δειλαί τοι δειλῶν γε καὶ ἐγγύαι ἐγγυάασθαι.

Θ, 352.

Et comment vous pourrois-je attraper dans mes filets, si Mars s'en étoit une fois fui sans rien payer?

Mais Neptuue l'en pressa tellement, et en répondit de telle façon, que Vulcaiu les délia. Mais pourquoi Neptune est-il le seul qui s'empresse pour leur délivrance, vu que Jupiter, le père de l'un et de l'autre, n'en dit pas un mot? Je crois que c'est à cause que Neptune étoit le plus sérieux d'entre les dieux, et le moins enjoué; c'est ce que Lucien fait dire à Momus dans le *Jupiter tragique :* O Dieu! dit-il, Neptune, que vous êtes *ruste* et grossier! Aussi l'on voit qu'il n'y a rien de plus *ruste* que ces sortes de gens qui sont toujours sur la mer,

Stetitque in limine barbis horrentibus nauta.

PETR.

23.

outre que la mer est le plus farouche de tous les éléments. Enfin ils sortent de ces filets.

Τὼ δ' ἐπεὶ ἐκ δεσμοῖο λύθεν, κρατεροῦ περ ἐόντος,
Αὐτίκ' ἀναΐξαντε, ὁ μὲν Θρήκηνδε βεβήκει,
Ἡ δ' ἄρα Κύπρον ἵκανε φιλομμειδὴς Ἀφροδίτη,
Ἐς Πάφον. Ἔνθα δέ οἱ τέμενος, βωμός τε θυήεις.
Ἔνθα δέ μιν Χάριτες λοῦσαν καὶ χρῖσαν ἐλαίῳ
Ἀμβρότῳ, οἷα θεοὺς ἐπενήνοθεν αἰὲν ἐόντας.
Ἀμφὶ δὲ εἵματα ἕσσαν ἐπήρατα, θαῦμα ἰδέσθαι.

Θ, 361.

Après cela, Alcinoüs fit danser deux de ses enfants, qui excelloient sur tous les autres. L'un jetoit une balle bien haut en l'air, et l'autre, s'élevant de la terre, la prenoit avant que de retomber. Après, ils dansèrent, et tout le monde leur applaudissoit. Ulysse prend occasion de flatter Alcinoüs, et lui dit qu'il avoit raison de flatter leurs danseurs, et qu'il étoit tout étonné de les voir.

Ὣς φάτο. Γήθησεν δ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο.

Θ, 386.

Ce mot de μένος est d'ordinaire dans Homère pour dire la personne, ou l'esprit, ou le courage. Il met ici ἱερὸν μένος, parceque les rois sont des personnes sacrées. Alcinoüs exhorte les douze principaux d'entre eux de lui donner chacun un talent et quelque vêtement riche, et de l'apporter chez lui, et dit à Euryalus de se réconcilier avec lui de paroles et par présents. Chacun loue le discours d'Alcinoüs, et envoie son présent par un hérant.

Euryalus fait présent à Ulysse de son épée, en lui disant :

Χαῖρε, πάτερ ὦ ξεῖνε. Ἔπος δ' εἴπερ τι βέβακται
Δεινὸν, ἄφαρ τὸ φέροιεν ἀναρπάξασαι ἄελλαι.

Θ, 409.

Ulysse lui répond généreusement :

Καὶ σὺ, φίλος, μάλα χαῖρε, θεοὶ δέ τοι ὄλβια δοῖεν!
Μηδέ τί τοι ξίφεός γε ποθὴ μετόπισθε γένοιτο.

Θ, 414.

Cette forme de réconciliation est fort belle et fort honnête; et il semble qu'Homère a voulu donner des exemples de toutes les actions civiles dans l'Odyssée, comme de militaires dans l'Iliade : car la querelle d'Achille et d'Agamemnon, et leur réconciliation, est une idée des querelles des grands; et celle-ci, des particuliers, qui sont bien plus faciles à terminer. On porte les présents chez Alcinoüs, lequel dit à sa femme de lui faire aussi le sien comme les autres, et de mener Ulysse au bain, afin qu'il en soupe de meilleur cœur; et il lui donne aussi sa coupe d'or, afin qu'il se souvienne de lui lorsqu'il fera des libations en l'honneur des dieux. Aussitôt Arété, sa femme, commande à ses femmes de mettre de l'eau sur le feu; ce qu'il exprime ainsi :

Γάστρην μὲν τρίποδος πῦρ ἄμφεπε, θέρμετο δ' ὕδωρ.

Θ, 438.

Cependant elle fait apporter une belle cassette, où elle enferme tous les présents qu'on a faits à Ulysse, et lui dit de la bien fermer lui-même, afin qu'on ne

lui dérobe rien dans le vaisseau tandis qu'il dormira. Alors Ulysse ferme le couvercle, et y fait un nœud difficile, ποικίλον, que Circé lui avoit appris. Ensuite il va au bain, et on a soin de lui comme d'un dieu,

Τόφρα δέ οἱ κομιδή γε, θεῷ ὥς, ἔμπεδος ἦεν.

Lorsqu'il revient dans la salle, ἄνδρας μέτα οἰνοποτῆρας, la belle Nausicaa l'arrête à l'entrée, et lui dit: Bonjour, étranger; souvenez-vous de moi quand vous serez de retour chez vous, puisque je vous ai sauvé la vie,

...... Ὅτι μοι πρώτῃ ζωάγρι' ὀφέλλεις.

Θ, 463.

Ulysse lui répond fort civilement; et puis il s'en va seoir auprès du roi, et se met à table. Le héraut amène l'aimable musicien Démodocus, qui étoit honoré des peuples, et le fait asseoir au milieu de tous les conviés. Ulysse lui envoie un grand quartier de fesse de porc, c'est-à-dire, ce me semble, d'un cochon de lait, et force sauce autour, θαλερὴ δ' ἦν ἀμφὶς ἀλοιφή. Donnez cela, dit-il, à Démodocus, et dites-lui que je [1], tout triste que je suis.

Πᾶσι γὰρ ἀνθρώποισιν ἐπιχθονίοισιν ἀοιδοὶ
Τιμῆς ἔμμοροί εἰσι καὶ αἰδοῦς, οὕνεκ' ἄρα σφέας
Οἴμας Μοῦσ' ἐδίδαξε, φίλησε δὲ φῦλον ἀοιδῶν.

Θ, 480.

Démodocus est fort réjoui de la bonne volonté d'Ulysse; et, sur la fin du souper, Ulysse lui dit:

[1] Cette lacune existe dans Racine.

Δημόδοκ', ἔξοχα δή σε βροτῶν αἰνίζομ' ἁπάντων.
Ἢ σέγε Μοῦσ' ἐδίδαξε, Διὸς παῖς, ἢ σέγ' Ἀπόλλων·
Λίην γὰρ κατὰ κόσμον Ἀχαιῶν οἶτον ἀείδεις.

Θ, 488.

Mais, dit-il, poursuivez et chantez ce qu'ils firent dans ce cheval de bois qu'Ulysse amena dans le château de Troie. Si vous chantez cela comme il faut, je dirai à tout le monde

Ὡς ἄρα τοι πρόφρων θεὸς ὤπασε θέσπιν ἀοιδήν.

Θ, 499.

Ainsi parla Ulysse, ὁ δ' ὁρμηθεὶς θεοῦ ἤρχετο: ce qu'il chante fort bien, et loue principalement Ulysse d'avoir combattu comme un Mars, et d'avoir vaincu par l'assistance de Pallas; ainsi chantoit-il excellemment.

. . . . Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
Τήκετο, δάκρυ δ' ἔδευεν ὑπὸ βλεφάροισι παρειάς.

Θ, 521.

Et il ajoute cette belle comparaison, qui est sans doute un des endroits les plus achevés d'Homère:

Ὡς δὲ γυνὴ κλαίῃσι φίλον πόσιν ἀμφιπεσοῦσα,
Ὅστε ἑῆς πρόσθεν πόλιος λαῶν τε πέσῃσιν,
Ἄστεϊ καὶ τεκέεσσιν ἀμύνων νηλεὲς ἦμαρ·
Ἡ μὲν τὸν θνήσκοντα καὶ ἀσπαίροντ' ἐσιδοῦσα,
Ἀμφ' αὐτῷ χυμένη, λίγα κωκύει· οἱ δέ τ' ὄπισθεν
Κόπτοντες δούρεσσι μετάφρενον ἠδὲ καὶ ὤμους,
Εἴρερον εἰσανάγουσι, πόνον τ' ἐχέμεν καὶ ὀϊζύν·
Τῆς δ' ἐλεεινοτάτῳ ἄχεϊ φθινύθουσι παρειαί.

Le roi s'aperçoit des larmes d'Ulysse, et ayant

peur que le chant ne lui plaise pas, il le fait cesser: Car, dit-il, nous ne nous réjouissons ici que pour divertir l'étranger; car un étranger tient lieu de frère à un homme sage. Il prie Ulysse de lui dire son nom, car, dit-il, il n'y a point d'homme au monde, bon ou mauvais, qui n'ait son nom, vu que les pères et mères en donnent toujours un à leurs enfants d'abord qu'ils sont nés. Dites-nous aussi votre pays, afin que nos navires le sachant elles vous y mènent; car elles n'ont point besoin de matelots, et n'ont point de gouvernail comme les autres; car elles savent elles-mêmes l'intention des hommes, et connoissent tous les pays et toutes les villes, et passent fort vite les eaux de la mer, sans qu'il leur arrive jamais aucun danger, car elles sont couvertes de nuages et d'obscurité: de quoi Neptune étant jaloux a prédit qu'un jour un de nos vaisseaux revenant de conduire quelqu'un se changeroit en montagne devant cette ville, et lui boucheroit le chemin de la mer. Homère prépare déja cet incident, qu'il doit faire arriver à l'occasion d'Ulysse. Enfin il demande à Ulysse pourquoi il pleure sitôt qu'il entend parler du siége de Troie, que les dieux ont voulu ruiner, afin qu'elle serve de chanson aux siècles futurs. N'y avez-vous point perdu quelque parent, ou quelque gendre, ou quelque beau-père, lesquels nous sont les plus chers après ceux de notre sang, ou bien quelque ami savant ou sage, et d'agréable humeur?

Ἤ τίς που καὶ ἑταῖρος ἀνὴρ κεχαρισμένα εἰδὼς

Ἐσθλός; ἐπεὶ οὐ μέν τι κασιγνήτοιο χερείων
Γίνεται, ὅς κεν, ἑταῖρος ἐών, πεπνύμενα εἰδῇ.

Θ, 585.

LIVRE IX.

Ulysse commence le récit de ses voyages, comme Énée fait à Didon; mais au lieu que le récit d'Énée ne tient que deux livres, celui d'Ulysse en tient quatre. Il répond à Alcinoüs sur ce qu'il avoit fait cesser le musicien. Grand prince, dit-il, il est toujours beau d'entendre les musiciens, sur-tout celui-ci qui chante d'une voix égale aux dieux : car, dit-il, je ne crois pas qu'il y ait rien de plus beau au monde que de se réjouir dans les festins et dans les concerts, lorsque le peuple cependant est en repos et réjouissances.

Οὐ γὰρ ἔγωγέ τί φημι τέλος χαριέστερον εἶναι,
Ἢ ὅτ' ἂν εὐφροσύνη μὲν ἔχῃ κάτα δῆμον ἅπαντα,
Δαιτυμόνες δ' ἀνὰ δώματ' ἀκουάζωνται ἀοιδοῦ
Ἥμενοι ἑξείης, παρὰ δὲ πλήθωσι τράπεζαι
Σίτου καὶ κρειῶν, μέθυ δ' ἐκ κρητῆρος ἀφύσσων
Οἰνοχόος φορέῃσι καὶ ἐγχείῃ δεπάεσσιν.
Τοῦτό τί μοι κάλλιστον ἐνὶ φρεσὶν εἴδεται εἶναι.

Ι, 5.

Il dit son nom et son pays. Je suis Ulysse, dit-il.

Εἴμ' Ὀδυσεὺς Λαερτιάδης, ὃς πᾶσι δόλοισιν
Ἀνθρώποισι μέλω, καί μευ κλέος οὐρανὸν ἵκει.

Ι, 20.

Δόλος se prend là en bonne part pour adresse, prudence. Je suis bienvenu de tout le monde, à cause de mes adresses; et ma gloire est répandue par-tout.

Sum pius Æneas fama super æthera notus.

Il décrit la situation d'Ithaque : Elle est rude, dit-il; mais elle est bonne pour élever des enfants, τρηχεῖ', ἀλλ' ἀγαθὴ κουροτρόφος. C'est peut-être à cause de cette rudesse même; car il n'y a rien qui soit moins propre à l'éducation de la jeunesse qu'un pays mou et délicieux. Enfin, dit-il, je ne vois rien de plus charmant que mon pays; et c'est en vain que Calypso, grande déesse, et Circé, tout de même, m'ont voulu retenir dans leurs grottes, souhaitant me fléchir de ce côté-là.

Ὣς οὐδὲν γλύκιον ἧς πατρίδος οὐδὲ τοκήων
Γίνεται, εἴπερ καί τις ἀπόπροθι πίονα οἶκον
Γαίῃ ἐν ἀλλοδαπῇ ναίει ἀπάνευθε τοκήων.

I, 35.

Il commence le récit de ses voyages.

Ἰλιόθεν με φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσεν,
Ἰσμάρῳ.

I, 40.

Il pilla cette ville, prit force butin, et vouloit s'en aller; mais ses compagnons se mirent à boire et à faire grand'chère. Cependant les Cicons allèrent appeler leurs voisins, Κίκονες Κικόνεσσι γεγώνευν; et ils vinrent charger en grand nombre les gens d'Ulysse, autant qu'il y a de feuilles et de fleurs au printemps. Ils se battirent jusqu'au soir,

Ἦμος δ' ἠέλιος μετενίσσετο βουλυτόνδε.

I, 59.

Alors les gens d'Ulysse eurent du dessous; il en pé-

rit plusieurs, et le reste gagna les vaisseaux, non sans avoir appelé par trois fois chacun de leurs compagnons qui leur manquoient. Quand ils furent en haute mer, la tempête vint; ils furent obligés de prendre terre et d'attendre le vent durant deux jours et deux nuits,

Κείμεθ', ὁμοῦ καμάτῳ τε καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἔδοντες.
I, 76.

Au troisième jour il se remit en mer, et le vent le poussa à la fin à la terre des Lotophages; il envoie quelques uns de ses compagnons pour savoir quels peuples c'étoient. Les Lotophages ne leur firent point d'autre mal que de leur faire manger de leurs fruits. Ce pays est une île devers l'Afrique, appelée ainsi à cause d'un fruit qu'elle porte, que les Grecs appellent lotos. Il est si délicieux que cela a donné lieu à la fable de dire que ceux qui en avoient une fois mangé ne se souvenoient plus de leur pays. Il y a en Égypte une herbe qui porte le même nom, et qu'Homère met au nombre de celles qui naissent pour le plaisir des dieux, à ce que dit Pline, l. XXII, c. 21. En effet Homère, au quatorzième livre de l'Iliade, parlant de Jupiter et de Junon, dit ces paroles :

Τοῖσι δ' ὑπὸ χθὼν δῖα φύεν νεοθηλέα ποίην
Λωτόν θ' ἑρσήεντα, ἰδὲ κρόκον, ἠδ' ὑάκινθον
Πυκνὸν καὶ μαλακόν, ὃς ἀπὸ χθονὸς ὑψόσ' ἔεργε.
Ιλ., Ξ, 348.

Mais en cet endroit de l'Odyssée, c'est un arbre qui

portoit ce fruit merveilleux qui fait oublier toutes choses à ceux qui en mangent, de sorte qu'ils veulent demeurer avec les Lotophages. Ulysse fut obligé de ramener par force ses compagnons, qui pleuroient, et de les lier dans leurs vaisseaux, et faisant rentrer tous les autres de peur qu'ils ne mangeassent de ce fruit; ils s'en allèrent dans l'île des Cyclopes, qu'il appelle des tyrans et des gens sans lois, lesquels, dit-il, se fiant aux dieux immortels, ne plantent et ne labourent point de leurs mains.

Οὔτε φυτεύουσιν χερσὶν φυτὸν, οὔτ' ἀρόωσιν.
Οδ., I, 109.

On dit que la Sicile fut autrefois habitée par des gens cruels et barbares qui ont donné lieu à la fable des Cyclopes. Et s'il dit ici qu'ils se fioient aux dieux immortels, c'est-à-dire à la nature et à la bonté du terroir, car on voit bien ensuite qu'ils se moquoient des dieux, aussi il dit que tout y venoit sans être semé ni cultivé, comme le blé, l'orge et le vin, auxquels la pluie donne de l'accroissement; mais pour eux, ils n'ont aucunes lois ni aucune police.

Τοῖσιν δ' οὔτ' ἀγοραὶ βουληφόροι, οὔτε θέμιστες·
Ἀλλ' οἵγ' ὑψηλῶν ὀρέων ναίουσι κάρηνα
Ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι· θεμιστεύει δὲ ἕκαστος
Παίδων ἠδ' ἀλόχων, οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσιν.
I, 113.

Et assez près de là il y a une petite île toute couverte d'arbres et pleine de biches et de chevreuils, qui ne sont point troublés par les chasseurs, qui se travail-

lent et se paissent en courant sur le faîte des montagnes, ni par les bergers, ni par les laboureurs. Mais cette île n'étant point cultivée est déserte d'hommes, et n'est habitée que par des chèvres ; car les Cyclopes n'ont point de navires peintes, μιλτοπάρηοι, ni d'ouvriers qui leur en puissent bâtir afin de voyager sur la mer, comme font les autres hommes : car ils cultiveroient cette île, qui de soi n'est point mauvaise, et qui porteroit de chaque chose en sa saison.

. . . . Φέροι δὲ κεν ὥρια πάντα·
Ἐν μὲν γὰρ λειμῶνες ἁλὸς πολιοῖο παρ' ὄχθας
Ὑδρηλοὶ, μαλακοί· μάλα κ' ἄφθιτοι ἄμπελοι εἶεν.
Ἐν δ' ἄροσις λείη· μάλα κεν βαθὺ λήϊον αἰεὶ
Εἰς ὥρας ἀμῷεν, ἐπεὶ μάλα πῖαρ ὑπ' οὖδας.

I, 132.

Elle a port fort commode, et où il n'est besoin ni de câble ni d'ancre, mais on *n'y* peut demeurer tant qu'on veut et y attendre le vent ; et là, sous une grotte, il y a une claire fontaine entourée d'aunes : c'est là où aborda Ulysse.

. . . . Καί τις θεὸς ἡγεμόνευε
Νύκτα δι' ὀρφναίην· οὐδὲ προὐφαίνετ' ἰδέσθαι·
Ἀὴρ γὰρ παρὰ νηυσὶ βαθεῖ' ἦν, οὐδὲ σελήνη
Οὐρανόθεν προὔφαινε· κατείχετο δὲ νεφέεσσιν.
Ἔνθ' οὔτις τὴν νῆσον ἐσέδρακεν ὀφθαλμοῖσιν·
Οὔτ' οὖν κύματα μακρὰ κυλινδόμενα προτὶ χέρσον
Εἰσίδομεν, πρὶν νῆας ἐϋσσέλμους ἐπικέλσαι.

I, 143.

Virgile a imité cette description d'une nuit obscure lorsqu'il fait aussi aborder Énée à l'île des Cyclopes :

Ignarique viæ Cyclopum allabimur oris.

. . . .

Nam neque erant astrorum ignes, nec lucidus æthra
Syderea polus, obscuro sed nubila cœlo
Et lunam in nimbo nox intempesta tenebat.

Mais celle d'Homère paroît beaucoup plus achevée, et entre plus dans le particulier, car la description de Virgile peut aussi bien venir sur la terre que sur la mer; mais celle d'Homère revient parfaitement à une nuit sur la mer. Ce qui rend celle de Virgile fort belle, c'est ce grand bruit du mont Etna qu'on entendoit durant la nuit sans pouvoir discerner ce que c'étoit.

. . . . . . Nec quæ sonitum det causa videmus.

Quand il est jour, Ulysse prend terre dans cette île, et en admire la beauté. Les nymphes lui suscitent des chevreuils pour le dîner de ses gens. Aussitôt ils prennent leurs arcs et leurs haches et courent après; et Dieu leur donne une fort belle chasse. Il avoit douze vaisseaux, et il départit neuf chevreuils à chacun, et on lui en donne dix pour le sien. Ils demeurent là jusqu'au soir à faire grand'chère; car ils avoient encore beaucoup de vin de réserve qu'ils avoient pris au pillage d'Ismare, ville des Cicons. Il jette la vue sur l'île des Cyclopes, et il voit la fumée qui en sort, et il entend le bruit des chévres et des brebis. Il attend encore la nuit et le lendemain au matin, et il fait demeurer là le reste de ses vaisseaux, et s'en va avec le sien pour voir qui sont les habitants de cette île. Quand ils sont arrivés au bord, ils voient

une grande grotte ombragée de lauriers, et là dormoient grand nombre de brebis et de chèvres, et en tenant de cette grotte étoit bâtie une espèce de grande salle où étoit couché un homme prodigieusement grand, lequel habitoit loin du voisinage des autres, car il étoit fort méchant : et c'étoit une chose étrange combien il étoit grand ; et il ne ressembloit pas à un homme qui mange du pain, c'est-à-dire à un homme commun, ἀνδρί γε σιτοφάγῳ, mais plutôt à une haute montagne séparée des autres. Ulysse commande à ses gens de l'attendre, et en ayant pris douze avec lui, il s'y en alla après avoir pris un vaisseau de vin noir, μέλανος, et fort délicieux, que lui avoit donné Maron, prêtre d'Apollon, à cause qu'il avoit sauvé lui, sa femme et ses enfants ; car il demeuroit à Ismare, dans un bois *sacré* à Apollon. Il fit de beaux présents à Ulysse, sept talents d'or *travaillé*, une coupe d'argent, et douze vaisseaux d'un vin doux et sans mélange, ou incorruptible,

Ἡδὺν ἀκηράσιον, θεῶν ποτόν.

Et pas un de ses valets ni de ses servantes ne savoit qu'il l'eût ; et il n'y avoit que lui.

Ἀλλ' αὐτός, ἄλοχός τε φίλη, ταμίη τε μί' οἴη.

I, 208.

Et ce vin-là étoit si puissant qu'on y mettoit vingt mesures d'eau, sur une de vin,

Τὸν δ' ὅτε πίνοιεν μελιηδέα οἶνον ἐρυθρὸν,
Ἓν δέπας ἐμπλήσας, ὕδατος ἀνὰ εἴκοσι μέτρα
Χεῦ' · ὀδμὴ δ' ἡδεῖα ἀπὸ κρητῆρος ὀδώδει,
Θεσπεσίη. Τότ' ἂν οὔτοι ἀποσχέσθαι φίλον ἦεν.

Et Pline dit que ce n'est point une fable, liv. XIV, ch. 4 : *Durat etiam vis eadem in terra generi vigorque indomitus. Quippe cum Mutianus ter consul* (c'est sans doute ce grand capitaine qui fit Vespasien empereur) *ex his qui nuperrime prodidere sextarios singulos octonis aquæ misceri compererit præsens in eo tractu; esse autem colore nigrum, odoratum vetustate pinguescere* (et on l'appeloit *vinum maroneum*). *Vino antiquissima claritas maroneo.* Et il ajoute qu'Aristée fut le premier, en ce pays-là, voisin de la Thrace, qui mêla le miel avec le vin, *suavitate præcipue utriusque naturæ sponte provenientis.* Cela montre qu'Homère n'a rien dit sans fondement; et on voit bien qu'il étoit instruit de tout ce qu'il y a de beau dans la nature. Ulysse prit donc un petit vaisseau avec quelques vivres, et son courage l'excita à aller trouver cet homme.

Ἄνδρ' ἐπελεύσεσθαι, μεγάλην ἐπιειμένον ἀλκὴν,
Ἄγριον, οὔτε δίκας εὖ εἰδότα, οὔτε θέμιστας.

1, 215.

Ils entrèrent dans l'antre de ce Cyclope, et ils ne le trouvèrent pas. Homère ne dit pas son nom; mais les autres poëtes, comme Théocrite, Virgile et Ovide, l'ont appelé Polyphème. Ils trouvèrent dans son antre des vaisseaux tout pleins de lait, et les étables remplies d'agneaux, de cabris, séparés les uns des autres; les jeunes agneaux à part, les plus jeunes ailleurs, et en un autre endroit ceux qui ne faisoient que de naître. On voyoit nager le lait clair sur tous les vases; et tous ceux qui servoient à traire le lait

étoient tout prêts. Les compagnons d'Ulysse le prioient bien fort de prendre force fromages, et de chasser dans leurs vaisseaux tout ce qu'ils pourroient d'agneaux et de cabris; et il eût bien fait.

Οὐδ' ἄρ' ἔμελλ' ἑτάροισι φανεὶς ἐρατεινὸς ἔσεσθαι.

I, 231.

Ils s'amusèrent donc à manger quelques fromages en attendant; et il vint bientôt, portant une charge de bois qu'il jeta à la porte pour faire cuire son souper. Ce bois fit grand bruit en tombant, et ils se retirèrent tout effrayés jusqu'au fond de l'antre. Le Cyclope fit entrer toutes les chèvres et les brebis pour tirer le lait, et laissa les mâles à la porte. Et étant entré, il ferma son antre avec une pierre si grosse que vingt-deux chariots à quatre roues ne l'auroient jamais pu bouger de là; et il dit un peu après que cette *botte* fermoit son antre comme qui fermeroit un carquois ou un étui de son couvercle.

Τόσσην ἠλίβατον πέτρην ἐπέθηκε θύρῃσιν.

I, 244.

Et s'étant assis,

. . . . Ἤμελγεν ὄϊς καὶ μηκάδας αἶγας,
Πάντα κατὰ μοῖραν, καὶ ὑπ' ἔμβρυον ἧκεν ἑκάστῃ.

Après quoi il fit prendre avec la présure la moitié de son lait, et le mit bien proprement sur des claies d'osier, et mit le reste dans des pots pour boire à son souper.

Homère a voulu décrire le ménage des champs en la personne de Cyclope, et tous les poëtes l'ont suivi

en faisant un berger de Polyphème, témoin la belle églogue de Théocrite, qu'Ovide a copiée dans le treizième livre de ses Métamorphoses. Après qu'il eut ainsi tout disposé, il alluma du feu, et vit Ulysse et ses compagnons, et leur demanda qui ils étoient, si c'étoient des marchands ou des pirates. Dès qu'ils l'ouïrent, ils pensèrent mourir de peur à l'effroyable ton de sa voix.

Δεισάντων φθόγγον τε βαρὺν αὐτόν τε πέλωρον.

I, 258.

Ulysse pourtant lui répondit qu'ils étoient Grecs et soldats d'Agamemnon, dont la gloire étoit répandue par-tout.

Τόσσην γὰρ διέπερσε πόλιν, καὶ ἀπώλεσε λαοὺς
Πολλούς.

I, 266.

Et il le prie, au nom de Jupiter, vengeur des suppliants et des étrangers, d'avoir pitié d'eux en leur donnant quelque chose, et de respecter les dieux. Le Cyclope lui répondit: Vous êtes bien sot, mon ami, et vous venez de bien loin, puisque vous me dites de craindre ou de respecter les dieux,

Νήπιός εἰς, ὦ ξεῖν', ἢ τηλόθεν εἰλήλουθας.

I, 273.

Car les Cyclopes ne se soucient point de votre Jupiter, nourri d'une chèvre, ni de tous les dieux; car nous valons bien plus qu'eux, et je ne t'épargnerai ni toi ni les tiens, en considération de Jupiter, si ce

n'est que je le fasse de mon bon gré. Mais dis-moi si tu as ici près quelque vaisseau.

Ὣς φάτο πειράζων, ἐμὲ δ' οὐ λάθεν εἰδότα πολλά.
I, 281.

Et il lui répondit que son vaisseau s'étoit échoué contre leur île. A cela, cette ame farouche ne répondit rien, et il jeta les mains sur deux de ses compagnons, qu'il brisa contre terre comme de petits chiens; la cervelle couloit par terre, et la rendoit humide: et, les ayant coupés par morceaux, il les apprêta pour son souper, et les dévora comme un lion nourri sur les montagnes, mangeant tout jusqu'aux intestins, les chairs et la moelle des os,

Ἡμεῖς δὲ κλαίοντες ἀνεσχέθομεν Διὶ χεῖρας,
Σχέτλια ἔργ' ὁρόωντες· ἀμηχανίη δ' ἔχε θυμόν.
I, 295.

Et après qu'il eut rempli son grand ventre, μεγάλην ἐμπλήσατο νηδὺν, de chair humaine et de lait qu'il buvoit par-dessus, il se coucha tout de son long parmi ses brebis, et s'endormit. Ulysse eut envie de lui fourrer son épée dans le cœur.

Οὐτάμεναι πρὸς στῆθος, ὅθι φρένες ἧπαρ ἔχουσιν,
Χεῖρ' ἐπιμασσάμενος.
I, 302.

C'est-à-dire de la fourrer jusqu'aux gardes dans un si grand corps; mais il songea que s'il le tuoit ils fussent aussi bien morts là-dedans, leur étant impossible de reculer cette horrible pierre qui bouchoit l'antre. Ils attendirent donc en gémissant le retour

du jour; et quand il fut venu, le Cyclope fit de même que le soir, et prit aussi deux des compagnons d'Ulysse pour son dîner, après lequel il mena paître son troupeau et ferma sa caverne. Ulysse demeura là.

> ... . Κακὰ βυσσοδομεύων,
> Εἴ πως τισαίμην, δοίη δέ μοι εὖχος Ἀθήνη.
>
> I, 317.

Il aperçut contre la muraille une grande branche d'olivier, que le Cyclope avoit coupée pour en faire son bâton quand elle seroit sèche. Elle étoit aussi grande que le mât d'un vaisseau chargé, à vingt rames. Il en coupa la longueur d'une toise qu'il donna à ses compagnons pour l'*amenuiser* par le bout, et la mit après dans le feu pour la mieux ajuster. Ensuite de quoi il la cacha sous le fumier, qui étoit là en grande abondance. Il jeta au sort pour prendre quatre de ses compagnons qui l'aidassent à lui crever l'œil quand il dormiroit, et le sort tomba sur ceux qu'il eût voulu choisir lui-même. Sur le soir, le Cyclope revient et fait rentrer dans son antre tout son troupeau, mâles et femelles, soit qu'il le fit exprès, ou que Dieu le voulût ainsi. Homère prépare une invention pour faire sortir Ulysse. Et après qu'il eut fermé encore son antre, et fait le reste à son ordinaire, il prit encore deux des compagnons d'Ulysse. A ce compte-là, il y en eut six de mangés, et il n'en restoit plus que six autres avec Ulysse. Cependant Virgile n'en compte que deux, et mal ce me semble, car Homère en compte trois fois deux, au souper du premier jour et au dîner et au souper du lendemain.

C'est au troisième livre de l'Énéide, où il imite parfaitement Homère. Ovide en parle, en passant, au quatorzième livre des Métamorphoses. Enfin Ulysse, tenant une coupe pleine de ce vin délicieux, lui dit:

Κύκλωψ, τῆ· πίε οἶνον.

I, 348.

Je crois que de ce mot de τῆ, qui signifie *prend*, vient le même mot que nous disons aux chiens. Voyez, lui dit-il, quel vin étoit dans notre vaisseau. Je vous en donnerai encore un coup afin que vous me renvoyiez.

...... Σὺ δὲ μαίνεαι οὐκέτ' ἀνεκτῶς.

Comment voulez-vous que personne vous vienne jamais voir, puisque vous êtes si cruel? Il prit le vin et le but.

.... Ἥσατο δ' αἰνῶς
Ἡδὺ ποτὸν πίνων, καὶ μ' ᾔτεε δεύτερον αὖτις·
Δός μοι ἔτι πρόφρων, καί μοι τεὸν οὔνομα εἰπὲ,

I, 354.

Afin que je te fasse quelque présent, car nous avons de bon vin parmi nous; mais celui-là semble être écoulé du nectar et de l'ambrosie. Ulysse lui eu donne par trois fois, et il en but inconsidérément par trois fois. Et quand le vin eut un peu occupé son esprit, Ulysse lui parla d'une façon flatteuse, et lui dit qu'il s'appeloit Οὖτις, personne. Le Cyclope lui répondit brutalement:

Οὖτιν ἐγὼ πύματον ἔδομαι μετὰ οἷς ἑτάροισιν.

I, 370.

Il s'endormit là-dessus, *κὰδ δέ μιν ὕπνος ᾕρει πανδαμάτωρ*: son gosier exhaloit le vin et la chair humaine. Alors Ulysse ayant pris son levier tout ardent, et ayant fortifié ses gens, *αὐτὰρ θάρσος ἐνέπνευσεν μέγα δαίμων*, ils le fichèrent dans son œil, Ulysse s'appuyant dessus pour l'enfoncer, comme on enfonceroit un vilebrequin dans une pièce de bois. Son œil grilloit et petilloit comme un fer chaud qu'un forgeron baigne dans l'eau pour le renforcer. Le Cyclope fit un cri horrible qui les écarta tous. Les Cyclopes accoururent, et lui demandèrent si quelqu'un l'assassinoit; il répondit:

> Ὦ φίλοι, Οὖτίς με κτείνει δόλῳ, οὐδὲ βίηφιν.
>
> I, 409.

Et ils lui répondirent qu'il prît donc patience s'il sentoit du mal, et qu'il priât son père Neptune. Ulysse rit de son erreur.

> Κύκλωψ δὲ στενάχων τε καὶ ὠδίνων ὀδύνῃσιν,
> Χερσὶ ψηλαφόων,
>
> I, 416.

Il ouvrit son antre, se mit à la porte pour voir si quelqu'un sortiroit parmi les brebis; car il croyoit Ulysse si sot que cela.

> . . . . . . Πάντας δὲ δόλους καὶ μῆτιν ὕφαινον,
> Ὥστε περὶ ψυχῆς.
>
> I, 423.

C'est ce que Virgile a fort bien imité:

> Oblitusve sui est Ithacus discrimine tanto.

Il lia chacun de ses gens sous trois beliers, dont celui du milieu en portoit un; et lui se mit hardi-

ment sous un grand belier, s'attachant à sa laine violette. Le Cyclope fit sortir tout son troupeau le matin; les brebis qui étoient chargées de lait crioient, et lui les manioit *tous* sur le dos. Le belier sortit le dernier, chargé de sa laine et d'Ulysse. Polyphème lui tient un discours tout-à-fait beau et déplorable. Quand Ulysse est sorti, il délie ses gens, et ils s'en vont à leur vaisseau. Ulysse lui insulte de loin. Il lui jette un gros rocher, qui rapproche son vaisseau près du bord. Ulysse, en remontant, lui insulte encore malgré tous ses compagnons, et lui dit son nom. Le Cyclope s'écrie que le devin Télémus lui avoit prédit qu'Ulysse lui créveroit l'œil.

Νῦν δέ μ' ἐὼν ὀλίγος τε καὶ οὐτιδανὸς καὶ ἄκικυς.

I, 516.

Il jette un plus gros rocher, et invoque Neptune qu'il tourmente Ulysse, lequel sacrifie son belier à Jupiter.

. . . . Ὁ δ' οὐκ ἐμπάζετο ἱρῶν.

I, 554.

Mais il méditoit leur perte.

LIVRE X.

Ulysse, continuant ses voyages, va en Éolie; il y avoit sept îles qu'on appeloit de ce nom, toutes proches l'une de l'autre. Elles furent appelées ainsi à cause de cet Éole qui y régnoit du temps du siége de Troie. On l'a fait roi des vents, à cause qu'il fut le premier qui les remarqua, ou bien à cause d'une

montagne ou deux qui sont dans ces îles qui jetoient du feu; et à la fumée les habitants conjecturoient que les vents souffleroient. Celle où Éole demeuroit et où Ulysse aborde s'appeloit Strongyle. Elles sont assez près de la Sicile, à douze milles d'Italie. Ce prince étoit donc le roi des vents, et il l'appelle φίλος ἀθανάτοισι θεοῖσι. C'est lui à qui Junon fait une si belle harangue au premier livre de l'Énéide. Il avoit, dit Homère, douze enfants, six garçons et six filles; il les maria les uns avec les autres, si bien qu'ils demeuroient tous auprès de leur père et de leur mère.

Οἱ δ' αἰεὶ παρὰ πατρὶ φίλῳ καὶ μητέρι κεδνῇ
Δαίνυνται· Παρὰ δέ σφιν ὀνείατα μυρία κεῖται·
Κνισσῆεν δέ τε δῶμα περιστεναχίζεται αὐλῇ
Ἤματα· νύκτας δ' αὖτε παρ' αἰδοίῃς ἀλόχοισιν
Εὕδουσ', ἔν τε τάπησι καὶ ἐν τρητοῖς λεχέεσσιν.

K, 8.

Cela représente parfaitement bien une maison paisible et commode, et qui n'est troublée d'aucune division. Ulysse y fut fort bien re u, et Éole le retint un mois durant, lui demandant toutes les particularités du siége de Troie; et lorsq ie Ulysse le pria de le renvoyer, il lui donna tous les vents enfermés dans une peau de bœuf, qu'il lia dans son vaisseau avec une chaîne d'argent afin que pas un n'échappât.

...... Ἵνα μήτι παραπνεύσῃ ὀλίγον περ.

K, 25.

Il n'enferma point le Zéphire.

Αὐτὰρ ἐμοὶ πνοιὴν Ζεφύρου προέηκεν ἄῆναι,

Ὄφρα φέροι νῆάς τε καὶ αὐτούς. Οὐδ' ἄρ' ἔμελλεν
Ἐκτελέειν· αὐτῶν γὰρ ἀπωλόμεθ' ἀφραδίῃσιν.

Ce passage se peut appliquer aux mauvais chrétiens, à qui Dieu donne des graces pour les conduire au salut; mais ils périssent par leurs propres fautes.

En effet, après avoir navigué neuf jours, et *qu*'au dixième ils voyoient leur patrie,

Καὶ δὴ πυρπολέοντας ἐλεύσσομεν, ἐγγὺς ἐόντας,
K, 31.

et que ceux qui portoient les flambeaux étoient déja proche, je crois que c'étoit quelque fanal qui étoit au port d'Ithaque, comme il y en avoit en plusieurs endroits. Alors Ulysse s'endormit de fatigue, car il ne quittoit jamais le gouvernail.

Αἰεὶ γὰρ πόδα νηὸς ἐνώμων, οὐδέ τῳ ἄλλῳ
Δῶχ' ἑτάρων, ἵνα θᾶσσον ἱκοίμεθα πατρίδα γαῖαν.
K, 33.

Cela montre que les hommes intelligents font tout eux-mêmes, et qu'ils ne s'en rapportent point à leurs compagnons. Et il en prit mal à Ulysse de n'avoir pas pu continuer; car ses compagnons s'allèrent imaginer que cette peau étoit sans doute pleine d'or et d'argent : et ils se disoient entre eux,

Ὢ πόποι! ὡς ὅδε πᾶσι φίλος καὶ τίμιός ἐστιν
Ἀνθρώποις, ὅτεών τε πόλιν καὶ γαῖαν ἵκηται!
K, 39.

Il s'en va tout chargé de butin, et nous revenons les mains vides; mais voyons ce qu'Éole lui a donné.

Ὣς ἔφασαν. Βουλὴ δὲ κακὴ νίκησεν ἑταίρων.

K, 47.

Ils délièrent cette peau, et tous les vents en sortirent aussitôt : si bien qu'un tourbillon les enleva tout pleurants bien loin de leur pays. Ulysse, s'étant éveillé, délibéra en lui-même s'il se jetteroit dans la mer.

Ἠ ἀκέων τλαίην, καὶ ἔτι ζωοῖσι μετείην.
Ἀλλ' ἔτλην καὶ ἔμεινα· καλυψάμενος δ' ἐνὶ νηῒ
Κείμην. Αἱ δ' ἐφέροντο κακῇ ἀνέμοιο θυέλλῃ.

K, 53.

Les vents les repoussèrent en Éolie, et Ulysse s'en alla chez Éole, prenant avec lui un héraut et un de ses compagnons. Ils le trouvèrent à table avec sa femme et ses enfants. Ils furent fort surpris de le revoir, et lui en demandoient la cause; il leur dit, d'un ton fort triste,

« Ἄασάν μ' ἕταροί τε κακοὶ, πρὸς τοῖσί τε ὕπνος
« Σχέτλιος. Ἀλλ' ἀκέσασθε, φίλοι· δύναμις γὰρ ἐν ὑμῖν. »
. . . .
Οἱ δ' ἄνεῳ ἐγένοντο· πατὴρ δ' ἠμείβετο μύθῳ.

K, 69.

Vous diriez que ces enfants n'osassent parler devant leur père, lequel prit la parole et lui dit :

« Ἔῤῥ' ἐκ νήσου θᾶσσον, ἐλέγχιστε ζωόντων.
« Οὐ γάρ μοι θέμις ἐστὶ κομιζέμεν οὐδ' ἀποπέμπειν
« Ἄνδρα τὸν, ὅς κε θεοῖσιν ἀπέχθηται μακάρεσσιν.
« Ἔῤῥ', ἐπεὶ ἀθανάτοισιν ἀπεχθόμενος τόδ' ἱκάνεις. »
Ὣς εἰπὼν, ἀπέπεμπε δόμων βαρέα στενάχοντα.

K, 73.

Tel étoit le respect que les païens portoient aux dieux, vu qu'ils n'eussent pas voulu assister un homme qui paroissoit ennemi des dieux, de peur de les offenser. Ulysse s'en alla donc, et au septième jour il arriva au pays des Lestrigons. Pline dit que c'étoit une ville qui depuis a été appelée Formia, assez près du port de Caiète, aujourd'hui Nole, dans la Campanie. Homère nomme la ville de Lamus; c'étoit le père d'Antiphates, fils de Neptune, d'où est descendue la famille patricienne d'Ælius Lamia. Horace, liv. III, od. 7.

Ulysse entra dans le port, qui étoit fort propre et fort paisible.

.... Λευκὴ δ' ἦν ἀμφὶ γαλήνη.

K, 95.

Il appelle peut-être le calme blanc, à cause que l'eau paroît blanche lorsqu'elle n'est point agitée. Il vit de la fumée assez loin de là, et il envoya deux de ses compagnons pour savoir quel pays c'étoit. Ils trouvèrent la fille d'Antiphates qui alloit puiser de l'eau à une fontaine hors la ville. Elle leur enseigna la maison de son père, qui étoit roi de ce pays-là. Ils y furent, et ils y trouvèrent sa femme, aussi haute qu'une montagne, et ils en eurent peur.

.... Τὴν δὲ γυναῖκα
Εὗρον, ὅσην τ' ὄρεος κορυφὴν, κατὰ δ' ἔστυγον αὐτήν.

K, 113.

Et elle fit venir son mari à la place, lequel leur préparoit un fort mauvais traitement; car d'abord qu'il

les vit il en prit un pour son souper, et les deux autres s'en coururent de toute leur force vers leur vaisseau. Antiphates appela les autres citoyens, qui vinrent en grand nombre, plus semblables à des géants qu'à des hommes; et, prenant de grosses pierres, ils vinrent fondre sur leurs navires: et alors il tomba dessus une grêle horrible, et il s'éleva un grand fracas d'hommes qui périssoient et de vaisseaux qui se brisoient; et embrochant les hommes comme des poissons, ils se les gardoient pour leur souper. Ulysse, tirant son épée, coupa le câble de son vaisseau, et faisant ramer ses compagnons s'éloigna au plus vite.

Ἀσπασίως δ' ἐς πόντον ἐπηρεφέας φύγε πέτρας
Νηῦς ἐμή. Αὐτὰρ αἱ ἄλλαι ἀολλέες αὐτόθ' ὄλοντο.

K, 132.

Mais tous les autres périrent. Il s'en alla donc bien marri de la perte de ses compagnons, mais bien aise d'avoir évité la mort.

.... Πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ,
Ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο, φίλους ὀλέσαντες ἑταίρους.

Il arriva à l'île OEée, autrement dite l'île de Circé. Pline dit que c'étoit autrefois une île, mais que la mer s'étant retirée elle avoit été attachée à la terre ferme. Circé étoit fille du Soleil et de Persée, et sœur d'OEtas, roi de Colchos et père de Médée, aussi grande enchanteresse que Circé. Cette ville est dans la Campanie, et les Latins l'appeloient *Circes domus.* Ulysse demeura deux jours au port de cette île, fort

affligé à son ordinaire, et le troisième; prenant sa javeline et son épée, il alla faire la découverte de l'île. Il monta sur un tertre vert, d'où il vit sortir de la fumée au travers des arbres, et il s'en retourna vers son vaisseau pour y envoyer quelques uns de ses compagnons après le dîner; et en chemin quelque Dieu eut pitié de lui. Il envoya devers lui un grand cerf, ὑψίκερων, qui sortoit d'un bois pour venir boire à un fleuve, car il se sentoit pris de la chaleur du soleil.

...... Δὴ γάρ μιν ἔχεν μένος ἠελίοιο.
K, 161.

Il le frappa de sa javeline sur l'épine du dos, et elle entra bien avant. Il tomba sur la poussière en gémissant.

Κὰδ δ' ἔπεσ' ἐν κονίῃσι μακὼν, ἀπὸ δ' ἔπτατο θυμός.
K, 164.

Ulysse retira sa javeline de la plaie, et, l'ayant mise à terre, il coupa des branches d'osier, et ayant fait un lien d'une aune de long, il en lia le cerf par les pieds; et il descendit vers son vaisseau, le traînant sur ses épaules, et s'appuyant sur sa javeline: car c'étoit, dit-il, une fort puissante bête; et, l'ayant jeté devant son vaisseau, il appela *son* compagnon, et leur parla à chacun avec des paroles fort caressantes. Mes amis, nous ne mourrons pas encore cette fois-ci, jusqu'à ce que le jour destiné arrive; mais, courage, tandis que nous avons des vivres, ne nous laissons pas mourir de faim.

Ils sortirent sur le rivage, et admirèrent ce beau cerf.

.... Μάλα γὰρ μέγα θηρίον ἦεν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπησαν ὁρώμενοι ὀφθαλμοῖσιν,

K, 181.

Ils lavèrent les mains, et se mirent à manger et à boire jusqu'au soir; et quand le soleil fut couché, ils s'endormirent sur le rivage. Le matin Ulysse les assembla, et leur dit:

Ὦ φίλοι· οὐ γάρ τ' ἴδμεν ὅπη ζόφος, οὐδ' ὅπη ἠώς,
Οὐδ' ὅπη ἠέλιος φαεσίμβροτος εἶσ' ὑπὸ γαῖαν,
Οὐδ' ὅπη ἀννεῖται.

K, 191.

Et il leur dit qu'il faut de nécessité aller voir en quel pays ils sont.

...... Τοῖσιν δὲ κατεκλάσθη φίλον ἦτορ,

K, 199.

Se souvenant de la barbarie d'Antiphates et du Cyclope, et ils pleuroient tous amèrement; mais cela ne servoit de rien.

Ἀλλ' οὐ γάρ τις πρῆξις ἐγίγνετο μυρομένοισιν.

K, 203.

Il divisa ses compagnons en deux bandes, et il étoit le chef de l'une, et Eurylochus de l'autre. Il jeta le sort de chacun dans un casque, et celui d'Eurylochus vint; il s'en alla donc avec vingt-deux autres, tout en pleurant, et laissant les autres qui pleuroient aussi de leur côté. Ils trouvèrent la maison de Circé dans un vallon, bien bâtie, et dans un lieu as-

sez éminent, ou bien dans un lieu avantageux. Elle étoit environnée de loups champêtres et de lions, qu'elle avoit apprivoisés par des breuvages malfaisants. Ces loups et ces lions n'étoient pas hommes métamorphosés, mais des loups en effet, ὀρέστεροι, sauvages, qu'elle avoit rendus privés; et ils ne se ruèrent point sur les gens d'Ulysse, mais ils vinrent au-devant d'eux en les caressant de leurs longues queues, tout de même que des chiens caressent leur maître quand il revient de quelque festin, car il leur apporte d'ordinaire quelques friandises : ainsi ces loups et ces lions les caressoient.

Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἀμφὶ ἄνακτα κύνες δαίτηθεν ἰόντα
Σαίνωσ'· αἰεὶ γάρ τε φέρει μειλίγματα θυμοῦ·
Ὣς τοὺς ἀμφὶ λύκοι κρατερώνυχες ἠδὲ λέοντες
Σαῖνον.

K, 217.

Et ils eurent peur, voyant de si grosses bêtes. Ils vinrent à la porte de cette déesse aux beaux cheveux; et ils l'entendirent qui chantoit : voyez au cinquième livre. Polites, le meilleur et le plus sage des amis d'Ulysse, dit aux autres que c'étoit quelque femme ou quelque déesse qui chantoit, et qu'il falloit appeler au plus vite; ce qu'ils firent : et Circé leur vint ouvrir la porte, et les pria d'entrer. Ils la suivirent tous imprudemment, excepté Eurylochus, qui demeura à la porte, soupçonnant quelque trahison. En effet, d'abord qu'ils furent entrés, elle les fit asseoir sur de beaux siéges, et leur fit un mélange de

fromage, de farine, de miel frais et de vin, et mêla dans le pain des venins malfaisants, afin qu'ils oubliassent leur pays. Homère, ce semble, ne fait pas mettre le poison de Circé dans les breuvages, mais dans le pain, ἀνέμισγε δὲ σίτῳ φάρμακα λύγρ'. Ovide, au contraire, qui, au reste, a suivi Homère mot à mot, lui fait mettre ce suc empoisonné dans le breuvage, au quatorzième livre des Métamorphoses. Homère nomme ici le vin Pramnien, qui étoit encore fameux du temps de Pline, et qui naissoit à l'entour de Smyrne, dans l'Asie. Après donc qu'elle leur eut donné à boire, elle les frappa d'une baguette, et les renferma dans un toit à cochon; et ils prirent tous la figure de cochon, la tête, la voix, le corps et le poil. Néanmoins leur esprit étoit toujours ferme et entier comme auparavant.

...... Αὐτὰρ νοῦς ἦν ἔμπεδος, ὡς τὸ πάρος περ.
K, 241.

Ceux qui se sont mêlés d'expliquer les fables ont dit que cette métamorphose des compagnons d'Ulysse en cochons signifioit que ces gens-là, s'étant abandonnés au vin et à la bonne chère, étoient devenus comme des cochons. Cependant cela ne revient pas bien au sens d'Homère, qui dit que leur esprit étoit aussi entier qu'auparavant; car il est bien certain que l'ivrognerie et la crapule gâtent l'esprit tout le premier: et on peut dire des gens qui y sont adonnés que ce sont des cochons sous la figure humaine; au lieu que ceux-ci étoient des hommes sous la fi-

gure de cochons. Néanmoins tout le monde l'entend en ce sens-là; et Horace, parlant d'Ulysse,

> Sireuum voces et Circes pocula nosti,
> Quæ si cum sociis stultus cupidusque bibisset
> Sub domina meretrice fuisset turpis et excors,
> Vixisset cauis immundus, vel amica luto sus.

Elle leur donne donc des glands à manger, et autres telles viandes propres aux cochons.

> ...... Οἷα σύες χαμαιευνάδες αἰὲν ἔδουσιν.
>
> Κ, 244.

Eurylochus, qui avoit été sage, s'en vint droit à Ulysse pour lui apporter cette nouvelle; mais il ne pouvoit parler, de tristesse.

> Κῆρ ἄχεϊ μεγάλῳ βεβολημένος· ἐν δέ οἱ ὄσσε
> Δακρυόφιν πίμπλαντο, γόον δ' ὠΐετο θυμός.
>
> Κ, 248.

Il lui conte donc comme ses compagnons sont tous entrés, et qu'il n'en est pas sorti un seul. Ulysse prend son épée, et dit à Eurylochus de le conduire. Eurylochus se jette à ses pieds, et le prie de n'y point aller, parcequ'il n'en reviendra point. Ulysse lui dit qu'il demeure donc à boire et à manger; mais que pour lui il est obligé d'y aller.

> ...... Κρατερὴ δέ μοι ἔπλετ' ἀνάγκη.
>
> Κ, 274.

Assez près de la maison de Circé il rencontre Mercure à la verge d'or, χρυσόῤῥαπις, ressemblant à un jeune homme à qui le poil ne fait que de naître,

. . . . Τοῦπερ χαριεστάτη ἥϐη.

K, 280.

Mercure l'arrête, et lui apprend l'état de ses compagnons; et, afin qu'il n'y tombe pas, il lui donne un remède puissant pour rendre inutiles les breuvages de Circé. C'est une herbe que Mercure arrache de la terre, et en montre la nature à Ulysse.

Ῥίζῃ μὲν μέλαν ἔσκε, γάλακτι δὲ εἴκελον ἄνθος.

K, 305.

Les dieux, dit-il, l'appellent *moly*; elle est difficile à déraciner aux hommes, mais tout est possible aux dieux. Pline, au liv. XXV, c. 4, l'appelle *laudatissimam herbarum*. Il dit qu'elle croissoit vers la montagne de Cyllène, en Arcadie, *radice rotunda nigraque magnitudine cœpæ folio scyllæ, effodi autem difficulter*. Les Grecs dépeignent la fleur noire, quoique Homère la décrive blanche. Quelques médecins croient qu'il en vient aussi dans la Campanie; et Pline dit qu'on lui en avoit apporté une sèche, qu'on avoit trouvée dans la Campanie, et que sa racine étoit de trente pieds de long. Il dit en un autre endroit qu'elle est excellente contre la magie. Mercure la donne donc à Ulysse, et lui dit que quand, après avoir mangé, Circé lui donnera un coup de sa baguette, il tire son épée comme pour la tuer; et alors, dit-il, elle aura peur, et vous invitera à coucher avec elle. Cela montre que pour surmonter la volupté il faut du courage et de la tempérance; car Socrate entend cette vertu par l'herbe moly. Mercure dit à Ulysse

qu'il ne refuse point de coucher avec elle, afin d'obtenir la délivrance de ses compagnons, mais qu'il la fasse jurer auparavant le grand serment des dieux, qu'elle ne lui fera point de mal ni d'affront.

Μή σ' ἀπογυμνωθέντα κακὸν καὶ ἀνήνορα θείῃ.
K, 302.

Mercure s'envole, et Ulysse poursuit son chemin, roulant bien des choses dans son esprit.

...... Πολλὰ δέ μοι κραδίη πόρφυρε κιόντι.
K, 310.

Il entre donc chez Circé; elle le traite comme ses compagnons: mais, quand elle lui voit tirer l'épée, elle s'écrie, et, lui embrassant les genoux, lui dit: Qui êtes-vous, qui ne ressentez point la force de ce breuvage que personne n'a jamais pu éviter? N'êtes-vous point cet Ulysse si adroit, que Mercure m'a toujours prédit devoir venir ici? Mais remettez votre épée, et couchons ensemble, afin que nous ayons plus de confiance l'un à l'autre. Il lui répond qu'il n'en fera rien jusqu'à ce qu'elle lui jure de ne lui point faire mal; et alors ils se mettent au lit. Ils sont servis par quatre servantes qui étoient nées des fontaines, des arbres, et des fleuves. L'une couvre les siéges de tapis de pourpre *par haut*, et par le bas, de lin; les dossiers étoient revêtus de pourpre, et le reste de lin, pour être plus mollement. L'autre dresse des tables d'argent, et les couvre de vaisselle d'or. L'autre verse d'un vin excellent dans un vase d'argent, prépare des coupes d'or; et la dernière apporte

de l'eau, et allume du feu sous un trépied: elle fait chauffer l'eau, et ensuite lave Ulysse, et lui verse doucement cette eau le long de la tête et des épaules,

Ὄφρα μοι ἐκ κάματον θυμοφθόρον εἵλετο γυίων,

K, 364.

afin de soulager la lassitude de ses membres, θυμοφθόρον, parceque le travail du corps abat l'esprit. Après qu'on l'a frotté d'huile, on le met à table, et Homère le fait servir selon sa coutume. Mais Ulysse ne vouloit point manger, songeant à d'autres choses, et étant toujours affligé.

Ἀλλ' ἥμην ἀλλοφρονέων.

K, 375.

Circé s'en met en peine, et tâche de le rassurer; mais il lui dit: O Circé! quel homme juste et raisonnable voudroit manger avant que de voir sortir ses compagnons de l'état où ils sont! Faites-les-moi voir donc, si vous voulez que je mange. Elle s'en va à l'étable avec sa baguette, et en fait sortir ses compagnons, qui étoient comme des porcs de neuf ans; et, les frottant d'une drogue contraire à la première, le poil de cochon leur tombe, et ils deviennent des hommes plus jeunes encore et plus beaux à voir qu'auparavant. Cela pourroit s'appliquer à des débauchés qui, sortant une fois de leurs débauches, sont plus sages que jamais.

Καὶ πολὺ καλλίονες καὶ μείζονες εἰσοράασθαι.

K, 397.

Ils se jettent tous au cou d'Ulysse, et se mettent

tous à pleurer; toute la maison en retentit, et Circé même en est émue de pitié. Alors elle dit à Ulysse d'aller à son vaisseau, de le tirer à terre, et de mettre leurs provisions et leurs armes dans quelque caverne, et puis de revenir chez elle avec tous ses compagnons. Ulysse lui obéit, et s'en va à son vaisseau, où il trouve tout son monde affligé et désespérant de le revoir. Il décrit la joie qu'ils eurent pour lors, et la compare à la joie que de jeunes veaux ont de revoir leurs mères, qui viennent de paître.

Cette comparaison est fort délicatement exprimée, car ces mots de veaux et de vaches ne sont point choquants dans le grec, comme ils le sont en notre langue, qui ne veut presque rien souffrir, et qui ne souffriroit pas qu'on fît des éclogues de vachers, comme Théocrite, ni qu'on parlât du porcher d'Ulysse comme d'un personnage héroïque; mais ces délicatesses sont de véritables foiblesses.

Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἄγραυλοι πόριες περὶ βοῦς ἀγελαίας
Ἐλθούσας ἐς κόπρον, ἐπὴν βοτάνης κορέσωνται,
Πᾶσαι ἅμα σκαίρουσιν ἐναντίαι, οὐδ' ἔτι σηκοὶ
Ἴσχουσ', ἀλλ' ἀδινὸν μυκώμεναι ἀμφιθέουσιν
Μητέρας·

κ, 411.

Ainsi les compagnons d'Ulysse l'embrassèrent en pleurant, et il leur sembloit qu'ils étoient de retour à Ithaque, et dans leur logis. Ils lui demandent que sont devenus les autres, et il leur dit qu'ils les viennent voir eux-mêmes, buvants et mangeants, après qu'ils auront tiré leur vaisseau à terre. Les autres

lui obéissoient; mais Eurylochus les en détournoit à toute force. On voit par-là que quand ces esprits médiocres ont une fois réussi en quelque chose, ils en deviennent fiers, et veulent qu'on croie tout ce qu'ils disent pour des oracles. Aussi Ulysse, tout en colère, le vouloit tuer, quoiqu'il fût son parent; mais les autres l'apaisèrent, et le prièrent de le laisser là tout seul : mais il aima mieux suivre les autres, craignant la colère d'Ulysse.

FIN DES REMARQUES SUR L'ODYSSÉE.

ÉTUDES
DE RACINE
SUR LES OLYMPIQUES
DE PINDARE.

REMARQUES
SUR PINDARE.

ODE I.

A HIÉRON,

VAINQUEUR A LA COURSE DU CHEVAL CÉLÈTES.

Ἄριστον μὲν ὕδωρ.

Il appelle l'eau le plus excellent de tous les éléments, pour deux raisons: 1° à cause que d'elle se forment les autres, car l'air se fait d'une eau subtilisée, la terre d'une eau condensée, et le feu, se faisant d'un air plus subtil, tire aussi par conséquent son origine de l'eau; 2° parceque l'eau et l'humidité est ce qui est le plus nécessaire aux animaux vivants et inanimés, car nous vivons de ce que la terre produit: or, les semences ne peuvent pousser sans humidité.

.... ὁ δὲ
Χρυσὸς, αἰθόμενον πῦρ
Ἅ τε διαπρέπει νυ-
κτὶ, μεγάνορος ἔξοχα πλούτου.

L'or éclate autant par-dessus les richesses qu'un

feu allumé éclate au milieu de la nuit. Il appelle les richesses μεγάνορα πλοῦτον, parceque ceux qui sont riches font les grands hommes, ou parceque les richesses font de grandes choses. Un commentateur dit que Pindare a suivi son inclination naturelle en louant les richesses.

Μηκέθ' ἀλίου σκόπει
Ἄλλο θαλπνότερον
Ἐν ἁμέρᾳ φαεινὸν ἄστρον,
Ἐρήμας δι' αἰθέρος.

Ne cherchez point d'astre plus échauffant ni plus brillant que le soleil durant le jour, lorsqu'il éclaire l'air désert.

Les uns disent que ἔρημος veut dire, en cet endroit, chaud et ardent, en sorte que personne n'ose aller à l'air, qui est par conséquent désert; d'autres disent que la mer a des poissons, et la terre les autres animaux qui l'habitent, mais qu'aucun d'eux ne fait sa demeure dans l'air; enfin d'autres disent qu'il veut dire par-là que l'air est calme, tranquille et sans nuages; quelques uns disent qu'il entend la sphère du feu.

Δρέπων μὲν
Κορυφὰς ἀρετᾶν ἄπο πασᾶν·
Ἀγλαΐζεται δὲ καὶ
Μουσικᾶς ἐν ἀώτῳ,
Οἷα παίζομεν φίλαν
Ἄνδρες ἀμφὶ θαμὰ
Τράπεζαν.

Il dit qu'Hiéron étoit élevé au sommet de toutes les vertus, et qu'il en recueilloit le fruit, et qu'il se

plaisoit aux fleurs et aux douceurs de la musique, ou bien qu'il se plaisoit aux odes qui sont la fleur de la musique. Or, quand un prince se plaît aux exercices de la musique, qui sont des exercices de paix, c'est une marque que son royaume est paisible. Tels sont, dit-il, les chants que nous jouons autour de la table amie, parcequ'on n'y appelle que des amis, ou bien à cause qu'elle noue les amitiés.

Ἀλλὰ Δωρίαν ἀ-
πὸ φόρμιγγα πασσάλου
Λάμβαν'.

Mais prends ton luth dorien du clou où il est attaché. Il l'appelle dorien, parceque des trois harmonies dorienne, phrygienne et lydienne, la dorienne ou la dorique étoit la plus grave.

Σύτο, δέμας
Ἀκέντητον ἐν δρόμοισι παρέχων,
Κράτει δὲ προσέμιξε δεσπόταν
Συρακόσιον, ἱπποχάρμαν
Βασιλῆα.

Il loue le cheval d'Hiéron, qui, courant sans attendre l'éperon, menoit son maitre à la victoire, savoir Hiéron, roi de Syracuse, qui aimoit les chevaux.

Ἦ θαυματὰ πολλὰ·
Καί πού τι καὶ βροτῶν φρένα
Ὑπὲρ τὸν ἀληθῆ λόγον
Δεδαιδαλμένοι ψεύδεσι ποικίλοις
Ἐξαπατῶντι μῦθοι·

Après avoir conté la fable de Pélops, à qui les

dieux rendirent une épaule d'ivoire après que Cérès eut mangé la sienne; il y a, dit-il, beaucoup de choses merveilleuses, et cependant des fables embellies de divers mensonges trompent et divertissent l'esprit humain beaucoup plus que de véritables discours.

Χάρις δ' ἅπερ ἅπαντα τεύ-
χει τὰ μείλιχα θνατοῖς,
Ἐπιφέροισα τιμὰν,
Καὶ ἄπιστον ἐμήσατο πιστὸν
Ἔμμεναι τὸ πολλάκις.

Par cette grace qui rend tout agréable aux hommes, et qui donne le prix aux choses, il entend la grace de la poésie.

Ἁμέραι δ' ἐπίλοιποι,
Μάρτυρες σοφώτατοι.

Mais les jours de l'avenir sont des juges sages et infaillibles.

Ἔστι δ' ἀνδρὶ φάμεν
Ἐοικὸς ἀμφὶ Δαιμόνων κά-
λά.

Il sied bien à un homme, ou il est juste que l'homme parle toujours bien des dieux.

Ἐμοὶ δ' ἄπορα, γαστρίμαργον
Μακάρων τιν' εἰπεῖν.
Ἀφίσταμαι. Ἀκέρδεια λέλογχεν
Θαμινὰ κακαγόρως.

Il dit cela après avoir réfuté la fable que Pélops avoit été mis en pièces par les dieux, pour être mangé; il dit seulement que Pélops fut enlevé par

Neptune au palais de Jupiter, pour lui servir d'échanson, comme après lui Ganymède.

Ἀλλὰ γὰρ κατα-
πέψαι μέγαν ὄλβον οὐκ ἐδυ-
νάσθη· κόρῳ δ' ἕλεν
Ἄταν ὑπέροπλον.

Il parle de Tantale, que les dieux avoient honoré plus qu'aucun homme; mais il ne put digérer ce grand bonheur, et il s'attira un malheur infini par son dégoût. Il fait allusion aux viandes qui nuisent beaucoup à l'estomac, lorsqu'il ne les sauroit digérer. Quelques uns entendent par ce dégoût l'orgueil et l'insolence. Il marque par-là qu'un homme qui ne peut digérer son bonheur se perd souvent.

Εὐφροσύνας ἀλᾶται·
Ἔχει δ' ἀπάλαμον βίον
Τοῦτον, ἐμπεδόμοχθον.

Il décrit la misère de Tantale, qui, voulant détourner de sa tête cette pierre qui est pendue sur lui, ne sauroit avoir de joie, et mène une vie toujours pénible.

...... Ἀθανάτων ὅτι κλέψας
Ἀλίκεσσι συμπόταις
Νέκταρ ἀμβροσίαν τε
Δῶκεν οἷσιν ἄφθιτον
Θέσσαν.

Les uns expliquent cela en disant que Tantale découvrit les mystères des dieux; d'autres disent que c'étoit un naturaliste qui voulut découvrir la nature du soleil.

Εἰ δὲ θεὸν
Ἀνήρ τις ἔλπεταί τι λαθέ-
μεν ἔρδων, ἁμαρτάνει.

Celui-là se trompe qui croit faire quelque chose au-dessus des dieux.

Τοὔνεκα προῆκαν υἱὸν
Ἀθάνατοί οἱ πάλιν
Μετὰ τὸ ταχύποτμον
Αὖθις ἀνέρων ἔθνος.

Les dieux punissent Tantale en la personne de son fils, en le renvoyant parmi les hommes qui meurent bientôt.

Πρὸς εὐάνθεμον δ' ὅτε φυὰν
Λάχναι νιν μέλαν γένειον ἔρεφον,
Ἑτοῖμον ἀνεφρόντισεν γάμον.

Il appelle la jeunesse florissante. Il dit que Pélops chercha un mariage qui se présentoit. L'histoire est qu'OEnomaüs étoit si fort épris de la beauté de sa fille qu'il ne croyoit pas que personne la méritât. Il ne la donnoit qu'à cette condition que son amant la devoit enlever à la course d'un char. Il étoit derrière le char avec une pique; et quand son chariot, qui étoit le plus vite du monde, avoit atteint l'autre, il perçoit de sa lance l'amant de sa fille. Il en avoit déja tué treize quand Pélops eut recours à Neptune, lequel, selon quelques uns, gagna le cocher d'OEnomaüs afin qu'il laissât courir Pélops avec Hippodamie; mais, selon Pindare, Neptune donna à Pélops un char d'or, tiré par des chevaux ailés.

Ἄγχι δ' ἐλθὼν
Πολιᾶς ἁλὸς οἶος ἐν ὄρφνᾳ,
Ἄπυεν βαρύκτυπον
Εὐτρίαιναν.

Il appelle la mer chenue, ou parceque c'est le premier et le plus ancien des éléments, ou à cause que sa continuelle agitation la fait blanchir.

Ὁ μέγας δὲ κίνδυ-
νος ἄναλκιν οὐ φῶ-
τα λαμβάνει. Θανεῖν δ' οἷσιν ἀνάγκα,
Τί κέ τις ἀνώνυμον γῆρας ἐν σκότῳ
Καθήμενος ἕψοι μάταν, ἁπάντων
Καλῶν ἄμμορος;

Puisque aussi bien il faut mourir, pourquoi consumer une vieillesse inconnue dans les ténèbres, dénuée de vertu et d'honneur [1]?

Ἀρεταῖσι μεμαλότας υἱούς.

Il eut des enfants adonnés à la vertu.

Τύμβον ἀμφίπολον
Ἔχων πολυξενωτάτῳ πα-
ρὰ βωμῷ.

Il a un sépulcre tout environné de la multitude des pèlerins.

Ὁ νικῶν δὲ λοιπὸν ἀμφὶ βίοτον
Ἔχει μελιτόεσσαν εὐδίαν,
Ἀέθλων γ' ἕνεκεν.

Ou parceque cette victoire est le comble de l'hon-

[1] Achille, *Iphigénie en Aulide*.

neur, ou parcequ'il n'a plus besoin de combattre davantage, ayant une fois vaincu.

Τὸ δ' ἀ-
εὶ παράμερον ἐσλὸν,
Ὕπατον ἔρχεται παν-
τὶ βροτῷ.

Les hommes oublient les biens qu'ils ont reçus par le passé, et ne goûtent bien que ceux qui leur viennent de jour en jour. Ou le bien qui nous arrive sans discontinuer est le souverain bien, ou le bien qui nous arrive après l'avoir bien souhaité est le bien qui nous plait davantage : comme Hiéron, qui a vaincu après avoir fait tous ses efforts pour vaincre.

Πέποιθα δὲ ξένον
Μή τιν' ἀμφότερα
Καλῶν τε ἴδριν ἄλλον, ἢ καὶ δύ-
ναμιν κυριώτερον,
Τῶν γε νῦν, κλυταῖσι δαιδα-
λωσέμεν ὕμνων πτυχαῖς.

Je suis certain que je ne louerai jamais personne qui soit plus savant et vertueux que Hiéron, ou bien jamais personne ne vous louera avec plus de connoissance et plus de force que moi.

Θεὸς ἐπίτροπος ἐ-
ὼν τεαῖσι μήδεται,
Ἔχων τοῦτο κῆδος, Ἱέρων,
Μερίμναισιν.

Cela s'entend, ou du dieu protecteur d'Hiéron, ou du dieu de la poésie.

Ἐπ᾽ ἄλλοι-
σι δ᾽ ἄλλοι μεγάλοι· τὸ δ᾽ ἔσχατον, κορυ-
φοῦται βασιλεῦσι.

Les uns excellent en une chose, les autres excellent en une autre; mais les rois excellent souverainement aux choses où les autres n'excellent que médiocrement. Ou bien la puissance des rois est le souverain degré d'honneur.

Μηκέτι
Πάπταινε πόρσιον.

Ne souhaitez rien davantage que la gloire que vous venez d'acquérir aux jeux, ou bien que la dignité que les dieux vous ont donnée.

Εἴη σέ τε τοῦτον
Ὑψοῦ χρόνον πατεῖν, ἐμέ
Τε τοσσάδε νικαφόροις
Ὁμιλεῖν, πρόφαντον σοφίᾳ καθ᾽ Ἑλ-
λανας ἐόντα παντᾷ.

Puissiez-vous cependant jouir de la gloire où vous êtes élevé; et moi puissé-je jouir de la conversation des braves comme vous, me rendant fameux parmi les Grecs par ma sagesse! Le sens est qu'autant que Hiéron est heureux d'être vainqueur et d'être roi, autant Pindare se croit-il heureux de converser avec des héros comme lui, et de chanter leurs louanges.

Cet Hiéron étoit si beau, si brave et si généreux, qu'il passa pour un prodige. Théocrite lui a adressé quelques églogues.

ODE II.

A THÉRON, TYRAN OU ROI D'AGRIGENTE,

VAINQUEUR A LA COURSE DU CHARIOT.

Ἀναξιφόρμιγγες ὕμνοι
Τίνα θεὸν, τίν' ἥρωα,
Τίνα δ' ἄνδρα κελαδήσομεν;

Il appelle les chansons reines des instruments, parcequ'on compose les chansons, et puis on y accommode le luth.

Γεγωνητέον ὀπὶ
Δίκαιον ξένον
Ἔρεισμ' Ἀκράγαντος,
Εὐωνύμων τε πατέρων
Ἄωτον, ὀρθόπολιν·

Il appelle Théron la fleur de ses illustres parents, parcequ'il étoit de la race de Cadmus. Il le loue aussi d'être le conservateur de sa ville.

Αἰών τ' ἔφε-
πε μόρσιμος, Πλοῦτόν
Τε καὶ χάριν ἄγων
Γνησίαις ἐπ' ἀρεταῖς.

Le temps et la destinée a comblé leurs vertus de richesses et de bonheur.

Τῶν δὲ πεπραγμένων,
Ἐν δίκᾳ τε καὶ παρὰ δίκαν,
Ἀποίητον οὐδ' ἂν
Χρόνος ὁ πάντων πατὴρ

Δύναιτο θέμεν, ἔργων τέλος.
Λάθα δὲ πότμῳ σὺν εὐδαίμονι γένοιτ' ἄν.
Ἐσλῶν γὰρ ὑπὸ χαρμάτων,
Πῆμα θνάσκει παλίγκοτον δαμασθὲν,

Il dit cela à cause que Théron avoit été en guerre avec Hiéron. Le temps ne sauroit pas empêcher que cela n'ait été fait; mais le bonheur et la joie présente doit faire oublier tous ces malheurs.

Ἕπεται δὲ λόγος εὐθρόνοις
Κάδμοιο κούραις, ἔπα-
θον αἳ μεγάλα. Πένθος
Δὲ πιτνεῖ βαρὺ
Κρεσσόνων πρὸς ἀγαθῶν.

Il fait venir là l'histoire des filles de Cadmus, parceque Théron étoit de cette race. Elles furent donc toutes malheureuses; mais après elles devinrent immortelles, comme Sémélé et Ino.

Ἦ τοι
Βροτῶν γε κέκριται
Πεῖρας οὔτι θανάτου,
Οὐδ' ἁσύχιμον ἁμέραν
Ὁπότε παῖδ' ἁλίου
Ἀτειρεῖ σὺν αγαθῷ
Τελευτάσομεν.
Ῥοαὶ δ' ἄλλοτ' ἄλλαι
Εὐθυμιᾶν τε μέτα καὶ
Πόνων ἐς ἄνδρας ἔβαν.

Il appelle les Journées filles du Soleil; il y en a qui expliquent ce vers, ἁσύχιμον ἁμέραν, pour le jour de la mort, parcequ'elle finit tous nos travaux.

Οὕτω δὲ Μοῖρ', ἅ τε πατρώϊον
Τῶν δ' ἔχει τὸν εὔφρονα πότμον,
Θεόρτῳ σὺν ὄλϐῳ
Ἐπί τι καὶ πῆμ' ἄγει
Παλιντράπελον ἄλλῳ χρόνῳ.

Il revient à Théron, dont la race a été heureuse, et puis après malheureuse, et ensuite est retournée à son premier bonheur.

Τὸ δὲ τυχεῖν,
Πειρώμενον ἀγωνίας
Παραλύει δυσφρόνων.
Ὁ μὰν πλοῦτος ἀρεταῖς
Δεδαιδαλμένος
Φέρει τῶν τε καὶ τῶν
Καιρὸν, βαθεῖαν ὑπέχων
Μέριμναν ἀγροτέραν.

Les richesses qui sont ornées de la vertu supportent aisément la bonne et la mauvaise fortune. C'est ce qu'a dit élégamment Sapho :

« Πλοῦτος ἄνευ ἀρετῆς οὐκ ἀσινὴς πάροικος
« Ἡ δὲ ἐξ ἀμφοτέρων κρᾶσις εὐδαιμονίας ἔχει
« Τὸ ἄκρον. »

Callimachus a eu la même pensée en ces vers :

« Οὔτ' ἀρετῆς ἄτερ ὄλϐος ἐπίσταται ἄνδρας ἀέξειν
« Οὔτ' ἀρετὴ ἀφένοιο, δίδου δ' ἀρετήν τε καὶ ὄλϐον. »

Ἀστὴρ ἀρίζηλος, ἀλαθινὸν
Ἀνδρὶ φέγγος.

L'un ou l'autre, dit-il, est un astre brillant, et le véritable ornement d'un homme.

Εἰ δέ μιν ἔχει
Τις, οἶδε τὸ μέλλον,
Ὅτι θανόντων μὲν ἐν-
θάδ᾽ αὐτίκ᾽ ἀπάλαμνοι φρένες
Ποινὰς ἔτισαν. Τὰ δ᾽ ἐν τᾷδε Διὸς ἀρχᾷ
Ἀλιτρὰ κατὰ γᾶς δικά-
ζει τις ἐχθρᾷ λόγον φράσαις ἀνάγκᾳ.

Il représente la justice de l'autre monde, où sont punis les crimes de celui-ci. Ἐχθρᾷ, parcequ'on n'y juge point par amis, mais selon les actions commises.

Ἴσον δὲ νύκτεσσιν αἰεὶ,
Ἴσα δ᾽ ἐν ἀμέραις ἅλι-
ον ἔχοντες, ἀπονέστερον
Ἐσλοὶ νέμονται βίο-
τον, οὐ χθόνα ταράσσον-
τες ἐν χερὸς ἀκμᾷ,
Οὐδὲ πόντιον ὕδωρ
Κεινὰν παρὰ δίαιταν· ἀλ-
λὰ παρὰ μὲν τιμίοις
Θεῶν οἵ τινες ἔχαι-
ρον εὐορκίαις
Ἄδακρυν νέμονται
Αἰῶνα· τοὶ δ᾽ ἀπροσόρα-
τον ὀκχέοντι πόνον.

Il montre la différence des bons qui vivent toujours en l'autre monde sans travail et sans affliction, sans labourer la terre et sans naviguer sur la mer, ou, comme d'autres expliquent, sans se battre sur la terre et sans se battre sur la mer.

Ὅσοι δ᾽ ἐτόλμασαν ἐς τρὶς
Ἑκατέρωθι μείναντες

Ἀπὸ πάμπαν ἀδίκων ἔχειν
Ψυχὰν, ἔτειλαν Διὸς
Ὁδὸν παρὰ Κρόνου τύρ-
σιν· ἔνθα μακάρων
Νᾶσος ὠκεανίδες
Αὖραι περιπνέουσιν· ἄν-
θεμα δὲ χρυσοῦ φλέγει,
Τὰ μὲν χερσόθεν ἀπ᾿ ἀ-
γλαῶν δενδρέων,
Ὕδωρ δ᾿ ἄλλα φέρβει·
Ὅρμοισι τῶν χέρας ἀνα-
πλέκοντι καὶ στεφάνοις.

Il parle ici des plus parfaits qui ont persévéré dans la vertu, et qui, marchant par la voie de Jupiter, sont arrivés aux îles des Bienheureux, où brillent des fleurs dorées, tant celles qui naissent dessus les arbres que celles que l'eau nourrit, comme les roses, etc.

Quelques uns ont cru qu'il entendoit parler de la métempsycose en la personne de ceux qui ont persévéré dans la vertu par-tout où ils ont été, c'est-à-dire dans une condition ou dans une autre; mais il semble qu'il ne veuille parler que de ceux qui dans l'une et l'autre fortune ont toujours été également vertueux: et cela vient mieux au discours qu'il a tenu auparavant de ces diverses fortunes. Car, dit-il, ces esprits fiers et intraitables, ἀπάλαμνοι, qui ont abusé de leur fortune, sont punis. Ceux qui se sont honnêtement gouvernés ne sont point tourmentés; mais ceux qui ont gardé leur ame toujours inviolable à l'injustice, en quelque état qu'ils aient été, et qui

ont suivi la voie de Jupiter, c'est-à-dire le chemin des héros et des dieux, ceux-là vont dans les îles Heureuses. Homère les décrit comme Pindare, quatrième livre de l'Odyssée.

Ὃς Ἕκτορ' ἔσφαλε, Τροίας
Ἄμαχον ἀστραβῆ κίο-
να.

Il parle d'Achille, qui vainquit Hector, la colonne inébranlable de Troie.

Πολλά μοι ὑπ' ἀγκῶ-
νος ὠκέα βέλη
Ἔνδον ἐντὶ φαρέτρας
Φωνᾶεντα συνετοῖσιν· ἐς
Δὲ τὸ πᾶν ἑρμηνέων
Χατίζει.

Il dit que ses flèches, c'est-à-dire ses vers, se font bien entendre aux savants, mais qu'ils ont besoin d'interprète pour être entendus du peuple.

Σοφὸς ὁ πολ-
λὰ εἰδὼς φυᾷ·
Μαθόντες δὲ, λάβροι
Παγγλωσσίᾳ, κόρακες ὥς,
Ἄκραντα γαρύετον
Διὸς πρὸς ὄρνιχα θεῖον.

Il dit que celui-là est véritablement sage qui est naturellement savant: cela s'entend de la poésie plus que de pas une autre science; car il veut dire qu'il n'y a point de bon poëte que ceux qui le sont naturellement, et qu'au contraire ceux qui ne le sont que par étude sont comme des corbeaux qui croassent

méchamment au prix du divin oiseau de Jupiter, qui est l'aigle.

Φίλοις ἄνδρα μᾶλλον
Εὐεργέταν πραπίσιν ἀ-
φθονέστερόν τε χέρα.

Il dit qu'aucune ville n'a mis au monde, depuis cent ans, un homme plus obligeant et plus libéral que Théron.

Ἀλλ' αἶνον ἔβα κόρος
Οὐ δίκᾳ συναντόμενος, ἀλ-
λὰ μάργων ὑπ' ἀνδρῶν,
Τὸ λαλαγῆσαι θέλων,
Κρύφον τε θέμεν ἐσλῶν καλοῖς
Ἔργοις.

L'envie et l'insolence attaquent la gloire de Théron, et excitent les méchants hommes à le troubler, afin d'étouffer ses belles actions sous leurs crimes. Quelques parents de Théron, envieux de sa gloire, firent la guerre contre lui.

ODE III.

AU MÊME THÉRON.

Καλλιπλοκάμῳ Ἑλένᾳ,

Hélène aux beaux cheveux.

Ὕμνον ὀρθώσαις ἀκαμαντοπόδων
Ἵππων ἄωτον.

Faisant un hymne à la louange de ses chevaux infatigables à la course.

Διχόμηνις ὅλον χρυσάρματος
Ἑσπέρας ὀφθαλμὸν ἀντέφλεξε Μήνα.

La pleine Lune sur un char d'or montroit tout son visage sur le soir. Il l'appelle διχόμηνις, parcequ'elle coupe le mois en deux.

Ἀλλ' οὐ καλὰ δένδρε' ἔθαλλε
Χῶρος ἐν βάσσαις Κρονίου Πέλοπος.
Τούτων ἔδοξε
Γυμνὸς αὐτῷ κᾶπος ὀξεί-
αις ὑπακουέμεν αὐγαῖς ἁλίου.

La plaine d'Élide, étant dépouillée d'arbres, étoit sujette aux violentes ardeurs du soleil.

Εἰ δ' ἀριστεύει μὲν ὕδωρ, κτεάνων
Δὲ χρυσὸς αἰδοιέστατον·
Νῦν γε πρὸς ἐχατιὰν Θή-
ρων ἀρεταῖσιν ἱκάνων ἅπτεται
Οἴκοθεν Ηρακλέος στηλᾶν. Τὸ πόρσω
Δ' ἔστι σοφοῖς ἄβατον,
Κἀσόφοις. Οὐ μὴν διώξω. Κεινὸς εἴην.

Comme l'eau est le plus excellent des éléments, et l'or le plus précieux des métaux, aussi Théron ayant remporté la plus belle victoire, qui est celle des jeux olympiques, il est au plus excellent degré d'honneur; et par ses vertus domestiques il va jusqu'aux colonnes d'Hercule, au-delà desquelles ni sage ni ignorant ne peut aller. Je ne passe donc point plus outre, c'est-à-dire je ne le louerai pas davantage; car je l'entreprendrois vainement.

ODE IV.

A PSAUMIS DE CAMÉRINE,

VAINQUEUR AU CHARIOT.

Ἐλατὴρ ὑπέρτατε βροντᾶς
Ἀκαμαντόποδος
Ζεῦ · (τεαὶ γὰρ ὧραι, etc.)

Il appelle le tonnerre infatigable à la course, pour faire allusion aux chevaux qui courent aux jeux olympiques. Il dit que les heures appartiennent à Jupiter, ou parcequ'il est le maître du temps; ou bien il entend par-là les cinq années qui sont le terme des jeux olympiques, dédiés à Jupiter.

Ξείνων δ' εὖ πρασσόντων, ἔσαναν
Αὐτίκ' ἀγγελίαν,
Ποτὶ γλυκεῖαν ἐσθλοί.

Les gens de bien sont ravis quand ils entendent dire que leurs amis ont fait quelque chose de beau.

Δέκευ χαρίτων ἕκα-
τι τόνδε κῶμον,
Χρονιώτατον φάος εὐρυ-
σθενέων ἀρετᾶν.

Reçois cet hymne en action de graces, lequel fera vivre long-temps la mémoire des vertus; car les belles actions sont étouffées, si la poésie ne les chante.

Ἐπεί μιν
Αἰνέω, μάλα μὲν
Τροφαῖς ἕτοιμον ἵππων,

Χαίροντά τε ξεινίαις πανδόκοις,
Καὶ πρὸς ἡσυχίαν φιλόπολιν
Καθαρᾷ γνώμᾳ τετραμμένον.

Car il y a des gens qui aiment leur ville; mais ils n'aiment pas le repos comme Psaumis.

Οὐ ψεύδεϊ τέγξω
Λόγον. Διάπειρά τοι
Βροτῶν ἔλεγχος.

Je ne souillerai point mon discours de mensonge, en louant sans doute un homme déja âgé d'avoir remporté le prix; car l'expérience fait connaître les hommes, comme elle a fait connaître Erginus, un des Argonautes, qui sembloit déja vieux, et ne laissa pas de vaincre à la course, quoique les femmes de Lemnos se moquassent de lui.

Χαλκοῖσι δ' ἐν ἔντεσι νικῶν
Δρόμον, ἔειπεν Ὑψιπυλείᾳ,
Μετὰ στέφανον ἰών·
Οὗτος ἐγὼ ταχυτᾶτι·
Χεῖρες δὲ καὶ ἦτορ ἴσον.

Tel que vous me voyez, dit-il à Hypsipyle, fille de Thoas, pour qui se faisoient ces jeux à son tombeau, mes mains et mon corps répondent encore à la vitesse de mon esprit; c'est-à-dire, si je fais de grands desseins, j'ai de la force assez pour les mettre en exécution.

Φύονται δὲ καὶ νέοις
Ἐν ἀνδράσι πολιαὶ
Θαμὰ, καὶ παρὰ τὸν ἁλικίας
Ἐοικότα χρόνον.

Ou parceque souvent les vieillards sont encore jeunes et vigoureux, ou parcequ'en effet les cheveux blanchissent souvent avant la vieillesse.

ODE V.

AU MÊME PSAUMIS,

VAINQUEUR EN TROIS COURSES.

Αἰεὶ δ' ἀμφ' ἀρεταῖσι πόνος δαπά-
να τε μάρναται πρὸς
Ἔργον κινδύνῳ κεκαλυμμένον.
Εὖ δὲ ἔχοντες, σοφοὶ καὶ πολί-
ταις ἔδοξαν ἔμμεν.

Il parle, ou de la victoire que Psaumis a remportée, ou bien de ce que Psaumis a rebâti de nouveau sa ville, Camérine.

Σωτὴρ ὑψινεφὲς Ζεῦ,
. . . .
Ἱκέτας σέθεν ἔρχομαι, Λυδίοις
Ἀπύων ἐν αὐλοῖς,
Αἰτήσων πόλιν εὐα-
νορίαισι τάνδε κλυταῖς
Δαιδάλλειν· σέ τ', Ὀ-
λυμπιόνικε, Ποσει-
δανίαισιν ἵπποις
Ἐπιτερπόμενον, φέρειν γῆρας εὔ-
θυμον ἐς τελευτὰν,
Υἱῶν, Ψαῦμι, παρισταμένων. Ὑγί-
εντα δ' εἴ τις ὄλβον
Ἄρδει, ἐξαρκέων κτεάτεσσι, καὶ

Εὐλογίαν προστιθεὶς, μὴ ματεύ-
σῃ Θεὸς γενέσθαι.

Il prie Jupiter d'orner la ville de Psaumis, en lui donnant d'illustres habitants, et de donner à Psaumis une vieillesse heureuse, ayant toujours ses enfants auprès de lui; et puis il loue ceux qui, jouissant d'une forte santé, se contentent de ce qu'ils ont, et tâchent seulement d'être en bonne réputation, et il dit qu'en cet état ils ne doivent point souhaiter d'être dieux.

ODE VI.

A AGÉSIAS SYRACUSAIN.

Χρύσεας ὑποστάσαντες εὐ-
τειχεῖ προθύρῳ θαλάμου
Κίονας, ὡς ὅτε θαητὸν μέγαρον,
Πάξομεν. Ἀρχομένου δ' ἔργου πρόσωπον
Χρὴ θέμεν τηλαυγές.

Comme quand on bâtit un beau logis, on embellit le vestibule de colonnes dorées; aussi, quand on commence un ouvrage, il y faut donner une face éclatante.

Τίνα κεν φύγοι ὕμνον
Κεῖνος ἀνὴρ, ἐπικύρσαις ἀφθόνων
Ἀστῶν ἐν ἱμερταῖς ἀοιδαῖς;

Parceque d'ordinaire les habitants d'une même ville sont envieux l'un contre l'autre.

Ἀκίνδυνοι δ' ἀρεταὶ
Οὔτε παρ' ἀνδράσιν, οὔτ' ἐν ναυσὶ κοίλαις,

Τίμιαι. Πολλοὶ δὲ μέ-
μνανται, καλὸν εἴ τι πονηθῇ.

C'est ce qu'Hésiode dit aussi :

« Τῆς δ' ἀρετῆς ἱδρῶτα θεοὶ προπάροιθεν ἔθηκαν. »

Ποθέω στρατιᾶς
Ὀφθαλμὸν ἐμᾶς, ἀμφότερον,
Μάντιν τ' ἀγαθὸν,
Καὶ δουρὶ μάρνασθαι.

Il fait dire cela à Adraste, lorsqu'il perdit Amphiaraüs, Thébain, que la terre engloutit avec son char, lorsqu'il alloit être tué avec ses compagnons.

Ἆ τοι, Ποσειδάωνι μι-
χθεῖσα Κρονίῳ, λέγεται
Παῖδ' ἰοβόστρυχον Εὐάδναν τεκέμεν.
Κρύψε δὲ παρθενίαν ὠδῖνα κόλποις.

Il parle de Pitané, fille d'Eurotas, d'où est venue la race d'Agésias; car Pitané eut Évadné, de laquelle Apollon eut Iamos, qui fut le premier de cette race. Tous ceux qui naissoient d'une mère, avant qu'elle fût mariée, s'appeloient παρθένιοι.

Ὑπ' Ἀπόλλωνι γλυκεί-
ας πρῶτον ἔψαυσ' Ἀφροδίτας.

Il parle d'Évadné, qui fut oonnue par Apollon.

Ἐν θυμῷ πιέσαις
Χόλον οὐ φατὸν ὀ-
ξείᾳ μελέτᾳ ᾤχετ' ἰών.

Il parle d'Æpilus, roi de Bessane, en Arcadie, qui retira chez lui Évadné, eucore enfant. Il étoit donc fort en colère, la voyant grosse. Il alla consulter l'o-

racle d'Apollon à Delphes, qui lui avoit appris qu'Apollon étoit celui qui l'avoit engrossée. Et cependant Évadné accoucha d'un enfant sous un buisson.

Ἀ δὲ φοινικόκροκον
Ζώναν καταθηκαμένα,
Κάλπιδά τ' ἀργυρέαν,
Λόχμας ὑπὸ κυανέας
Τίκτε θεόφρονα κοῦρον.

Apollon lui rendit Lucine favorable: ainsi elle accoucha d'un enfant; mais la douleur l'ayant forcée de le mettre à terre, deux dragons aux yeux bleus vinrent, et le nourrirent avec grand soin par l'ordre des dieux, lui donnant l'innocent venin des abeilles pour nourriture. Cependant le roi, étant revenu de Delphes, demanda où étoit l'enfant d'Évadné et d'Apollon, lequel devoit être un grand prophète, lui et sa race: personne n'en savoit rien.

Ἀλλ' ἐγ-
κέκρυπτο γὰρ σχοίνῳ βατίᾳ τ' ἐν ἀπει-
ράτῳ, ἴων ξανθαῖσι καὶ παμπορφύροις
Ἀκτῖσι βεβρεγμένος ἁβρὸν
Σῶμα.

De là vient que sa mère le nomma Iamos.

Τερπνᾶς δ' ἐπεὶ
Χρυσοστεφάνοιο λάβεν
Καρπὸν ἥβας.

Il appelle la jeunesse couronnée d'or, ou à cause sans doute que c'est le plus bel âge de la vie, ou à cause que les cheveux sont blonds et ne blanchissent pas encore.

Τιμῶντες δ᾽ ἀρετάς,
Ἐς φανερὰν ὁδὸν ἔρχονται. Τεκμαίρει
Χρῆμ᾽ ἕκαστον. Μῶμος ἐκ
Δ᾽ ἄλλων κρέμαται φθονεόντων.

Chaque action témoigne la vertu d'un homme, et les hommes qui sont vertueux marchent par un chemin découvert, ou parceque la vertu ne se cache point, ou à cause qu'elle est glorieuse.

...... Ἐσσὶ γὰρ ἄγγελος ὀρθός,
Ἠϋκόμων σκυτάλα μοισᾶν, γλυκὺς
Κρητὴρ ἀγαφθέγκτων ἀοιδᾶν.

Il parle à un musicien, qu'il appelle l'ambassadeur des muses.

Ἀθύλογοι
Δέ μιν λύραι μολπαί τε γινώσκοντι. Μὴ
Θραύσοι χρόνος ὄλβον ἐφέρπων.

Il loue Hiéron, qu'il dit être comme des lyres et des chansons.

Ἀγαθαὶ δὲ πέλον-
τ᾽ ἐν χειμερίᾳ νυκτὶ θοᾶς
Ἐκ ναὸς ἀπε-
σκίμφθαι δύ᾽ ἄγκυραι.

Il dit allégoriquement qu'il est bon dans une tempête d'avoir deux ancres pour assurer un vaisseau; aussi il est bon à Agésias d'être citoyen de deux villes, de Syracuse, et dans l'Arcadie.

ODE VII.

A DIAGORAS,

Πύκτῃ, VAINQUEUR AU COMBAT DE MAIN.

Il commence par une belle comparaison qu'il fait d'une coupe pleine de vin à un poëme qu'il appelle le nectar des muses.

Φιάλαν ὡς εἴ τις ἀ-
φνειᾶς ἀπὸ χειρὸς ἑλὼν,
Ἔνδον ἀμπέλου καχλάζοι-
σαν δρόσῳ, δωρήσεται
Νεανίᾳ γαμβρῷ προπίνων
Οἴκοθεν οἴκαδε, πάγ-
χρυσον, κορυφὰν κτεάνων,
Συμποσίου τε χάριν, κᾶδός τε τιμά-
σαις ἑὸν, ἐν δὲ, φίλων
Παρεόντων, θῆκέ μιν ζα-
λωτὸν ὁμόφρονος εὐνᾶς·
Καὶ ἐγὼ νέκταρ χυτὸν,
Μοισᾶν δόσιν, ἀθλοφόροις
Ἀνδράσιν πέμπων, γλυκὺν καρ-
πὸν φρενός γ'.

Tout de même qu'un homme riche, prenant à la main une coupe pleine de vin, la porte à son gendre, et lui porte le plus précieux de ses meubles, tant pour l'honneur du festin que pour honorer son alliance, et le fait estimer heureux de ses amis pour l'amitié qui est entre le gendre et le beau-père; aussi je porte maintenant un nectar tout pur, lequel est

un don des muses et le doux fruit de mon esprit, afin de réjouir nos vainqueurs.

Ὁ δ' ὄλϐιος, ὃν
Φᾶμαι κατέχοντ' ἀγαθαί.
Ἄλλοτε δ' ἄλλον ἐποπτεύει Χάρις ζω-
θάλμιος, ἁδυμελεῖ
Θ' ἅμα μὲν φόρμιγγι, παμφώ-
νοισί τ' ἐν ἔντεσιν αὐλῶν.

Celui-là est heureux qui est en bonne réputation; mais il y en a peu qui soient honorés et loués par la poésie, laquelle immortalise les hommes et leur donne une vie florissante. Il y en a qui entendent ce mot de Χάρις pour la fortune.

Ὑμνέων παῖδ' Ἀφροδίτας,
Ἀελίοιό τε νύμφαν
Ῥόδον εὐθυμάχαν.

Il est ordinaire à Pindare de donner aux villes le nom des nymphes qui ont été appelées comme elles, et d'en faire des divinités.

Ἁδόντα Δίκᾳ.

Un homme qui plaisoit à la justice, c'est-à-dire un homme juste.

Ἀμφὶ δ' ἀνθρώ-
πων φρεσὶν ἀμπλακίαι
Ἀναρίθμητοι κρέμανται.
Τοῦτο δ' ἀμάχανον εὑρεῖν,
Ὅ τι νῦν καὶ ἐν τελευ-
τᾷ φέρτατον ἀνδρὶ τυχεῖν.

Il dit cela à cause que Tlépolémus, aïeul de Dia-

goras, avoit tué le frère de sa mère; ensuite de quoi l'oracle lui ordonna de quitter son pays, et de venir à Rhodes, où il régna heureusement.

Αἱ δὲ φρενῶν ταραχαὶ
Παρέπλαγξαν καὶ σοφόν.

Ainsi la colère avoit emporté Tlépolémus.

Ἔνθα ποτὲ
Βρέχε θεῶν βασιλεὺς ὁ μέγας
Χρυσαῖς νιφάδεσσι πόλιν.

Ainsi Homère a dit de la même ville de Rhodes:

« Καί σφι θεσπέσιον πλοῦτον κατέχευε Κρονίων. »

Ensuite il décrit tout-à-fait bien la naissance de Pallas. Lorsque Vulcain, dit-il, avec une hache d'airain fit sortir Minerve de la tête de Jupiter:

Πατέρος Ἀθαναία κορυφὰν κατ' ἄκραν
Ἀνορούσαισ' ἀλάλα-
ξεν ὑπερμάκει βοᾷ·
Οὐρανὸς δ' ἔφριξέ νιν καὶ Γαῖα μάτηρ.

Alors le Soleil, φαυσίβροτος, commanda aux Rhodiens de bâtir en l'honneur de Pallas; et le vénérable Prométhée, c'est-à-dire la Prévoyance, y mit les vertus et la joie. La vénération qu'on a pour les dieux en prévoyant le bien et le mal qu'ils nous peuvent faire produit dans les cœurs la vertu et la joie; mais ils oublièrent de porter du feu pour le sacrifice, et firent des sacrifices sans feu. Le commentaire ne dit point à quelle cause Pindare dit cela.

Jupiter leur versa donc une pluie d'or.

Κείνοισι μὲν ξαν-
θὰν ἀγαγὼν νεφέλαν,
Πολὺν ὗσε χρυσὸν·

Et Pallas leur donna l'art d'exceller par-dessus tous les autres dans les ouvrages de main, ἀριστοπόνοις χερσί: car on eût vu dans leurs rues des statues qui sembloient être animées.

Ἔργα δὲ ζωοῖσιν ἑρπόν-
τεσσί θ' ὁμοῖα κέλευθοι
Φέρον· ἦν δὲ κλέος
Βαθύ.

En effet, les Rhodiens ont inventé l'art de la sculpture. Quelques uns croient que c'a été Dédale. Pindare parle peut-être ici de ces statues qu'on faisoit marcher, et dont il est parlé dans Platon, ce me semble, *in Conus*.

. . . . . . Δαέντι δὲ καὶ σοφία
Μείζων ἄδολος τελέθει.

Quelque adroit que soit un homme, néanmoins il est beaucoup plus habile quand il est instruit, et est moins sujet à manquer: comme les Rhodiens, qui étoient naturellement adroits, furent encore instruits par Minerve.

Φαντὶ δ' ἀνθρώπων παλαιαὶ
Ῥήσιες.

C'est-à-dire les poëtes, sans doute, qui étoient les historiens de ce temps. Et en effet c'est une fable qu'il rapporte pour montrer la raison pour laquelle Rhodes est consacrée au Soleil. Rhodes, dit-il, étoit

au fond de la mer, et ne paroissoit pas encore, lorsque les dieux firent le partage de la terre entre eux; mais le Soleil étant absent, personne ne se souvint de lui, et ils laissèrent ce dieu pur et chaste sans aucune ville.

Il appelle le Soleil ἁγνὸν θεὸν, parcequ'il purifie tout de ses rayons. A son retour, Jupiter vouloit recommencer les partages, mais le Soleil ne voulut pas, et dit qu'il voyoit au bord de la mer une fort belle île, et qu'il la prenoit pour lui. Il commanda donc à la Parque Lachésis de confirmer les partages, et aux dieux de jurer qu'ils ne les violeroient point, mais que cette ville lui seroit éternellement consacrée; ce qui fut fait : et cette île sortit de la mer toute fertile, et le Soleil la prit pour lui.

Ἔχει τέ μιν ὁ-
ξειᾶν ὁ γενέθλιος ἀκτίνων πατὴρ,
Πῦρ πνεόντων ἀρχὸς ἵππων.

Et là, c'est-à-dire dans cette île, ayant couché avec une nymphe du même nom, il en eut sept enfants fort sages et de bon esprit, dont l'un eut trois enfants, lesquels, ayant habité cette île, donnèrent leurs noms aux lieux où ils habitèrent. C'est là qu'on fait des jeux en l'honneur de Tlépolémus, qui accompagna les Rhodiens au siége de Troie, où il mourut; et Diagoras, dit-il, y a été couronné deux fois, et quatre fois aux jeux Isthmiens, deux fois à Némée et à Athènes. Le fer, la lance, qui est le prix des jeux d'Argos, le connoît bien. Cette expression est belle et hardie. Il est connu en Arcadie, à Thèbes et

en Béoce, à Ægine et à Pellane, où il a vaincu six fois; et la pierre où l'on écrit le nom des vainqueurs, à Mégare, ne connoît que lui. Après avoir compté toutes ses victoires, il invoque *à* Jupiter, afin qu'il rende Diagoras aimé de ses citoyens et des étrangers.

Ἐπεὶ ὕβριος ἐχθρὰν
Ὁδὸν εὐθυπορεῖ,
Σάφα δαεὶς, ἅτε οἱ πατέρων
Ὀρθαὶ φρένες ἐξ ἀγαθῶν
Ἔχρaον.

C'est-à-dire qu'il a appris de ses pères à révérer les dieux. Sa ville, dit-il, a souvent été en réjouissances pour les victoires qu'il a acquises.

Ἔχει
Θαλίας καὶ πόλις. Ἐν
Δὲ μιᾷ μοίρᾳ χρόνου,
Ἄλλοτ' ἀλλοῖαι διαιθύσσουσιν αὖραι.

En un moment les vents changent, et les choses prennent tout une autre face; car Diagoras, qui, peu de temps auparavant, avoit eu de l'affliction, se voit maintenant glorieux; ou bien, en un sens contraire, c'est sans doute ce Diagoras dont parle Gellius, qui eut trois enfants, excellents en trois différentes luttes, qu'il vit vaincre tous trois en un même jour aux jeux Olympiques; et comme ses enfants, ayant mis leur couronne sur sa tête, le baisoient en présence de tout le peuple, il expira entre leurs mains. Cicéron en parle aussi au livre I des Tusculanes.

ODE VIII.

A ALCIMÉDON ET TIMOSTHÈNES, ATHLÈTES, ET MILÉSIAS, MAÎTRE DES ATHLÈTES.

Ἄλλα δ' ἐπ' ἄλλον ἔβαν
Ἀγαθῶν· πολλαὶ δ' ὁδοὶ
Σὺν θεοῖς εὐπραξίας.

Les uns sont heureux en une chose, les autres en une autre, et il y a plusiéurs chemins pour devenir heureux quand on a les dieux favorables. Il dit cela parceque l'un avoit vaincu aux jeux Olympiques, et l'autre aux Néméens; comme il ajoute :

Ἦν δ' ἐσορᾷν καλὸς· ἔργῳ
Τ' οὐ κατὰ εἶδος ἐλέγχων.

Il parle d'Alcimédon, qui étoit beau à voir, et qui ne déshonoroit point sa beauté par ses actions. C'est ce qu'Hector reproche à Pâris, au livre III de l'Iliade :

Δύσπαρι, εἶδος ἄριστε, γυναιμανές.

Et il dit un peu après : Les Grecs croient que tu es un homme de conséquence,

Οὕνεκα καλὸν
Εἶδος ἔπ'· ἀλλ' οὐκ ἔστι βίη φρεσὶν, οὐδέ τις ἀλκή.

Après, il parle d'Ægine, où le peuple étoit fort humain aux étrangers : c'étoit le pays d'Alcimédon.

Ἔνθα σώτειρα, Διὸς ξενίου
Πάρεδρος, ἀσκεῖται Θέμις,

Ἔξοχ' ἀνθρώπων. Ὅ τι γὰρ
Πολὺ, καὶ πολλᾷ ῥέπει,
Ὀρθᾷ διακρίνειν φρενὶ μὴ παρὰ καιρὸν
Δυσπαλές.

Il dit que la justice, laquelle est comme l'assistante et la conseillère de Jupiter l'Hospitalier, est révérée là plus que par-tout ailleurs; car ce n'est pas, dit-il, une chose aisée de garder l'équité et la mesure dans une si grande foule de gens, en parlant du peuple de cette ville, ou des étrangers qui y abordoient, voulant dire qu'il est bien difficile, parmi tant d'étrangers, de les contenter tous, et de recevoir chacun selon son mérite. Et il ajoute après :

Τεθμὸς δέ τις ἀθανάτων
Καὶ τάνδ' ἁλιερκέα χώραν
Παντοδαποῖσιν ὑπέστασε ξένοις
Κίονα δαιμονίαν.

C'a été un arrêt des dieux que ce pays fût tout environné de la mer, afin que ce fût le refuge et comme la colonne de tous les étrangers, de quelque pays qu'ils fussent. Puissent-ils jamais ne se lasser d'une si belle pratique!

Ὁ δ' ἐπαντέλλων χρόνος
Τοῦτο πράσσων μὴ κάμοι·
. . . .
Τερπνὸν δ' ἐν ἀνθρώποις ἴσον ἔσσεται οὐδέν.

Il n'y a rien qui plaise également à tout le monde. Les uns aiment une chose, les autres une autre. Si on loue deux personnes également, il y en aura quel-

qu'un de jaloux. Aussi, si je loue Milésias, je crains, dit-il,

Μὴ βαλέτω με λίθῳ τραχεῖ φθόνος,

je crains que l'envie ne me jette des pierres.

Κουφότεραι γὰρ ἀπειράτων φρένες.

Les gens sans expérience sont d'ordinaire foibles et légers d'esprit. Il dit cela au sujet de Milésias, qui étoit le maître de ces deux jeunes athlétes, et qui lui-même avoit souvent combattu. Celui, dit-il, qui fait les choses par expérience est plus capable de montrer aux autres.

Διδάξασθαι δέ τοι,
Εἰδότι ῥαΐτερον. Ἄγνω-
μον δὲ, τὸ μὴ προμαθεῖν.

C'est une chose ridicule d'enseigner sans avoir appris; mais celui-ci peut enseigner, beaucoup mieux que personne, comment il faut vaincre: et on peut dire qu'il a vaincu en Alcimédon, puisque la gloire du disciple rejaillit sur le maître; cet Alcimédon, qui a vaincu quatre jeunes hommes, et qui les a fait retourner avec honte et n'osant pas seulement ouvrir la bouche, mais se tenant clos et couverts, et cherchant des chemins détournés comme tous les vaincus.

Ὃς τύχα μὲν δαίμονος, ἀ-
νορέας δ' οὐκ ἀμπλακών,
Ἐν τέτρασι παίδων ἀπεθήκατο γυίοις
Νόστον ἔχθιστον, καὶ ἀτιμοτέραν
Γλῶτταν, καὶ ἐπίκρυφον οἶμον·

Il étoit, dit-il, favorisé des dieux; mais il n'étoit pas privé de force et de courage.

Sa victoire a donné à son père une joie de père et une nouvelle force pour résister à la vieillesse.

Πατρὶ δὲ πατρὸς ἐνέπνευσεν μένος
Γήραος ἀντίπαλον.
Ἀΐδα τοι λάθεται,
Ἄρμενα πράξας ἀνήρ.

Il revient à Alcimédon. Un homme, dit-il, qui fait de belles actions ne songe point à la morale, et ne s'en soucie point. Cela me fait souvenir des Blepsiades, ses ancêtres, dont il faut que je recueille la mémoire; car voilà la sixième victoire qui est entrée dans leur famille: et cela les rendra encore plus glorieux.

Ἔστι δὲ καί τι θανόντεσσιν μέρος
Κὰν νόμον ἐρδόμενον.

Les morts ont aussi leur légitime, c'est-à-dire la gloire qui les suit après leur mort.

Κατακρύπτει δ' οὐ κόνις
Συγγόνων κεδνὰν χάριν.

La terre qui les couvre n'empêche pas qu'ils ne prennent part à la gloire de leurs descendants. Ainsi, lorsque Iphion, un des ancêtres d'Alcimédon, apprendra sa victoire de la Renommée ou de l'Ambassade, fille de Mercure; car il en fait un personnage,

Ἑρμᾶ δὲ θυγατρὸς ἀκούσαις Ἰφίων
Ἀγγελίας,

il contera cette nouvelle à Callimachus, un autre

de ses aïeux. Cependant je prie les dieux de le conserver en santé, et que la déesse Némésis ne s'oppose point à sa félicité.

ODE IX.

A ÉPHARMOSTUS.

Il appelle les muses ἑκαταβόλους, parceque leurs chansons s'étendent fort loin ; Δία τε φοινικοστερόπαν, Jupiter aux rouges éclairs.

Οὔ-
τοι χαμαιπετέων λόγων ἐφάψῃ
Ἀνδρὸς ἀμφὶ παλαίσμασιν
Φόρμιγγ' ἐλελίζων.

Il ne faut pas se servir de discours bas et rampants en chantant les victoires d'Épharmostus, citoyen d'Oponte, capitale des Locres.

Ἐγὼ δέ τοι φίλαν πόλιν
Μαλεραῖς ἐπιφλέγων ἀοιδαῖς,
Καὶ ἀγάνορος ἵππου θᾶσσον
Καὶ ναὸς ὑποπτέρου παντᾷ
Ἀγγελίαν πέμψω ταύταν,
Εἰ σύν τινι μοιριδίῳ παλάμᾳ
Ἐξαίρετον Χαρίτων νέμομαι
Κᾶπον· κεῖναι γὰρ ὤπασαν
Τὰ τέρπν'. Ἀγαθοὶ δὲ
Καὶ σοφοὶ κατὰ δαίμον' ἄνδρες
Εγένοντο.

Pour l'honneur de cette ville, et pour la faire éclater par mes chansons illustres, je veux répandre

par-tout la victoire d'Épharmostus, et en faire voler la nouvelle plus vite qu'un cheval léger, ou qu'un navire ailé, pourvu que je sois assisté des Graces; car les grands hommes sont tels par le secours des dieux. Autrement Hercule auroit-il pu résister tout seul contre trois dieux, contre le trident de Neptune, l'arc d'Apollon et la verge de Pluton?

Οὐδ' Ἀΐδας ἀκι-
νήταν ἔχε ῥάβδον,
Βρότεα σώμαθ' ᾇ κατάγει
Κοίλαν πρὸς ἀγυιὰν
Θνησκόντων.

Dans la rue ténébreuse, c'est-à-dire dans la sombre demeure des morts.

Ἀπό μοι λόγον
Τοῦτον, στόμα, ῥίψον.

Pindare se repent d'avoir parlé de ces dissensions des dieux, comme d'une chose qui leur est injurieuse.

Ἐπεὶ τόγε λοιδορῆσαι
Θεοὺς, ἐχθρὰ σοφία· καὶ
Τὸ καυχᾶσθαι παρὰ καιρὸν,
Μανίαισιν ὑποκρέκει.

C'est une mauvaise sagesse de mal parler des dieux, et c'est une espéce de fureur de faire gloire de cette impiété. Ὑποκρέκει veut dire approche, comme quand on accorde un instrument on cherche le son de l'oreille, et on approche du vrai son. Cet endroit est beau contre ceux qui font les esprits forts.

Μὴ νῦν λαλάγει τὰ τοι-
αῦτ'. Ἔα πόλεμον, μάχαν τε πᾶσαν,
Χωρὶς ἀθανάτων.

Il faut laisser là les dissensions des dieux, ou plutôt il ne faut point admettre de dissensions entre les dieux. Il faut plutôt faire l'éloge d'Oponte, ville ancienne, où Deucalion et Pyrrha s'établirent lorsque le déluge fut passé.

...... Ἄτερ
Δ' εὐνᾶς ὁμόδαμον
Κτισάσθαν λίθινον γόνον·
Λαοὶ δ' ὀνόμασθεν.

Mais il quitte ce sujet comme trop commun pour en traiter un autre.

Αἴνει δὲ παλαιὸν
Μὲν οἶνον, ἄνθεα δ' ὕμνων
Νεωτέρων.

C'est ce que dit Homère, au premier livre de l'Odyssée. Il décrit donc la généalogie de la ville d'Oponte, qui venoit d'une fille de Jupiter; car Jupiter enleva Protogénée, femme de Locrus, et lui fit un enfant, de peur que Locrus ne mourût sans enfants. Cette charité de Jupiter est fort plaisante.

Μὴ καθέλοι μιν αἰ-
ὼν, πότμον ἐφάψας,
Ὀρφανὸν γενεᾶς. Ἔχε
Δὲ σπέρμα μέγιστον
Ἄλοχος.

Jupiter la ramena à son mari, lequel, croyant que c'étoit son enfant, l'appela du nom de son grand-père maternel, Opuns, fils de Deucalion.

Ὑπέρφατον ἄνδρα μορφᾷ
Τε καὶ ἔργοισι· πόλιν δ' ὤ-
πασεν λαόν τε διαιτᾷν.

Cet enfant fut un homme extraordinaire pour sa beauté et pour ses actions. Il habita la ville d'Oponte, et force étrangers se rangèrent auprès de lui; mais il honora sur-tout Ménœtius, père de Patrocle. Pindare fait cette digression pour embellir son sujet, qui seroit trop stérile d'ailleurs; et il parle de la valeur de Patrocle, qu'il montra contre les Mysiens, leur résistant seul avec Achille. Depuis ce temps-là, Achille l'aima et lui commanda de ne se mettre jamais en bataille qu'auprès de lui. Patrocle étoit citoyen d'Oponte.

Ἐξ οὗ Θέτιος γό-
νος οὐλίῳ μιν ἐν ἄρει
Παραγορεῖτο, μήποτε
Σφετέρας ἄτερθε ταξιοῦσθαι
Δαμασιμβρότου αἰχμᾶς.

Achille lui dit ces paroles dans Homère:

Μὴ σύγ' ἄνευθεν ἐμεῖο λιλαίεσθαι πολεμίζειν
Τρωσὶ φιλοπτολέμοισι· ἀτιμότερον δέ με θήσεις.

Il souhaite une grande éloquence pour dignement louer les victoires d'Épharmostus.

Εἴην
Εὑρησιεπὴς ἀναγεῖσθαι
Πρόσφορος ἐν Μοισᾶν δίφρῳ·
Τόλμα δὲ καὶ ἀμφιλαφὴς δύναμις
Εσποιτο.

Plût à Dieu que je pusse inventer de belles paro-

les pour chanter dans le chariot des muses, c'est-à-dire au style des muses, qui marche comme dans un char roulant, au lieu que la Prose marche à pied; et que la Hardiesse me suivît avec l'Abondance et la Fécondité! car l'un ne suffit pas sans l'autre.

Il parle des diverses victoires qu'il a remportées comme garçon et comme homme.

Ἄργει τ' ἔσχεθε κῦδος ἀν-
δρῶν· παῖς δ' ἐν Ἀθάναις.
. . . .
Ὡραῖος ἐὼν καὶ
Καλὸς, κάλλιστά τε ῥέξας.

Étant beau garçon et ayant fait de fort belles choses. Il parle de ses autres victoires, et conclut ainsi:

Τὸ δὲ φυᾷ κράτιστον ἅπαν.
Πολλοὶ δὲ διδακταῖς
Ἀνθρώπων ἀρεταῖς κλέος
Ὤρουσαν ἑλέσθαι.
Ἄνευ δὲ Θεοῦ, σεσιγα-
μένον γ', οὐ σκαιότερον χρῆ-
μ' ἕκαστον.

Tous les commentateurs sont fort empêchés de dire le sens de ces deux derniers vers, qui sont en effet fort obscurs. Il dit donc que ce qui est naturel est toujours le meilleur. Plusieurs ont voulu acquérir de la gloire par des qualités qu'ils avoient acquises ou empruntées de l'art; mais les choses qui se font autrement que par la nature (car Dieu ne veut dire autre chose que la nature) doivent plutôt être ensevelies dans le silence que publiées. Cela se doit

appliquer à toutes sortes de sciences, soit à la poésie, soit aux jeux, et ainsi du reste. C'est pourquoi il ajoute que chacun doit s'appliquer aux choses où il a plus de disposition naturelle.

Ἐντὶ γὰρ ἄλλαι
Ὀδῶν ὁδοὶ περαίτεραι.
Μία δ' οὐχ ἅπαντας ἄμμε θρέψει
Μελέτα. Σοφίαι μὲν αἰπει-
ναί.

La sagesse est difficile à obtenir (je crois qu'il entend la perfection): il y a plusieurs sciences différentes, mais il est difficile d'y être parfait. Il conclut en s'exhortant lui-même. Puis donc que tu as ce don-là, c'est-à-dire que tu es naturellement savant et bon poëte, loue hardiment Épharmostus, publie que c'est un homme héroïque.

Εὔχειρα, δεξιόγυιον, ὁρῶν-
τ' ἀλκάν.

C'est-à-dire qui porte sa générosité empreinte dans ses yeux, qui a les yeux guerriers et courageux.

ODE X.

A AGÉSIDAMUS,

JEUNE GARÇON LOCRIEN DE LA PROVINCE DES ÉPIZÉPHYRIENS,

LUTTEUR.

Car les Locres étoient divisés en trois provinces, les Épizéphyriens, qui confinoient avec l'Italie; les

Ozoles avec l'Étolie; et les Épicnémides avec l'Euboée. Il commence cette ode par un ressouvenir. Il avoit promis à Agésidamus de faire une ode pour lui, et l'avoit oublié. Il lui en veut payer l'usure, et c'est pourquoi il accompagne cette ode d'une autre petite.

Muses, dit-il, montrez-moi en quel endroit de mon écrit j'ai laissé Archidamus, car j'ai oublié que je lui devois un poëme; et toi, Vérité, fille de Jupiter, garantis-moi du blâme d'avoir manqué de parole à un ami.

Ἀλλὰ σὺ καὶ θυγάτηρ
Ἀλάθεια Διὸς,
Ὀρθᾷ χερὶ ἐρύκετον ψευδέων
Ἐνιπὰν ἀλιτόξενον.

Il est vrai que j'ai été long-temps sans m'acquitter; mais je me mettrai à couvert en payant l'intérêt. Je veux donc absorber cette dette, et composer un hymne en sa faveur et en celle de son pays; c'est ce que veut dire le mot de κοινόν: car la ville des Zéphyriens aime la vérité, et ils sont affectionnés aux muses et à la guerre.

Μέλει τέ σφισι Καλλιόπα
Καὶ χάλκεος Ἄρης.

Hercule a bien été mis en fuite en se battant contre Cycnus, fils de Mercure, qui tuoit tous les passants et de leurs têtes vouloit bâtir un temple; et si Agésidamus il faut qu'il en rende grace à Iolas, son maître d'exercice, comme Patrocle à Achille: car les instructions et les exemples des autres font souvent

parvenir au comble de la gloire, pourvu qu'on soit outre cela secouru de Dieu.

Θήξαις δέ κε φῦντ' ἀρετᾷ, ποτὶ
Πελώριον ὁρμάσαι κλέος ἀ-
νήρ, Θεοῦ σὺν παλάμᾳ.
Ἄπονον δ' ἔλαβον χάρμα παῦροί τινες,
Ἔργων πρὸ πάντων βιότῳ φάος.

Peu de gens acquièrent du bonheur sans peine, et ont fait éclater leur vie et leurs actions. Il raconte l'inimitié d'Hercule avec Augéas, dont il avoit nettoyé l'écurie. Augéas ne lui vouloit point donner sa récompense; mais il fut bien puni.

Καὶ μὰν
Ξεναπάτας Ἐπειῶν βασιλεὺς, ὄπιθεν
Οὐ πολλὸν, ἴδε πατρίδα πολυκτέανον
Ὑπὸ στερεῷ πυρὶ πλαγαῖς τε σιδάρου
Βαθὺν εἰς ὀχετὸν ἄτας ἵζοισαν ἑὰν πόλιν.

Il vit sa ville réduite dans un abyme de misères; car, ajoute-t-il, il n'est pas aisé de se réconcilier avec des puissances offensées.

Νεῖκος δὲ κρεισσόνων ἀποθέσθ' ἄπορον.

Hercule tua donc Augée, roi de Pise ou d'Élide; et, ayant amassé là toute son armée, il y dédia un temple à Jupiter, son père, et y institua les jeux Olympiques, ayant dressé une grande place pour ce dessein sur le bord du fleuve Alphée[1]. A cette pre-

[1] Ce lieu fut aussi nommé δωδεκάθεος, à cause des douze dieux principaux.

mière institution les Parques se trouvèrent, et le Temps.

Ὅ τ' ἐξελέγχων μόνος
Ἀλάθειαν ἐτήτυμον
Χρόνος.

C'est-à-dire que le Destin vouloit que ces jeux fussent immortels, et avec lui le temps, qui l'a appris aux siècles suivants.

Il fait mention de ceux qui furent victorieux à la première fois; et parceque ces jeux se célébroient au clair de la lune, lorsqu'elle étoit pleine, il dit:

Ἐν δ' ἕσπερον ἔφλεξεν εὐώπιδος
Σελάνας ἐρατὸν φάος·

Ou bien, c'est-à-dire seulement que ces jeux-là se célébroient le 15 du mois. Ensuite des jeux, tout le temple retentissoit d'applaudissements; et, suivant cette coutume, nous faisons des hymnes en l'honneur de Jupiter Foudroyant. Et les vers qui ont été inventés à Thèbes bien du temps après, c'est-à-dire les vers lyriques, accompagnent ou répondent à la flûte; et ces vers ne sont pas moins agréables au vainqueur qu'un fils légitime l'est à son père vieux et mourant. Cette comparaison est fort bien exprimée.

Ἀλλ' ὥστε παῖς ἐξ ἀλόχου πατρὶ
Ποθεινὸς [1] ἥκοντι νεότατι
Τὸ πάλιν ἤδη, μάλα δέ τοι θερ-
μαίνει φιλότατι νόον·

[1] Qui redevient enfant.

Ἐπεὶ πλοῦτος ὁ λα-
χὼν ποιμένα ἐπακτὸν ἀλλότριον,
Θνάσκοντι στυγερώτατος·

Car il n'y a rien de plus fâcheux *qui* se meurt, que de laisser son bien en la puissance d'un étranger. Autant est-il déplaisant à un homme qui a fait de belles choses, de mourir sans être honoré de louanges.

Καὶ ὅταν καλὰ ἔρξαις, ἀοιδᾶς ἄτερ,
Ἀγησίδαμ', εἰς Ἀΐδα σταθμὸν
Ἀνὴρ ἵκηται, κενεὰ πνεύσας,
Ἔπορε μόχθῳ βραχύ τι τερπνόν.

Ce n'est pas un grand plaisir; mais il n'en va pas de même de vous: car les Muses répandront votre gloire par-tout.

Τὶν δ' ἁδυεπής τε λύρα
Γλυκύς τ' αὐλὸς ἀνα-
πάσσει χάριν· ἔχοντι δ' εὐρὺ κλέος
Κόραι Πιερίδες Διός.

Et à votre sujet je loue aussi la ville de Locres.

Μέλιτι [1]
Δ' εὐάνορα πόλιν καταβρέχων, παῖδ' ἐ-
ρατὸν,

Et vous sur-tout, Agésidamus, que j'ai vu victorieux.

Ἰδέᾳ τε καλὸν
Ὥρᾳ τε κεκραμένον,

[1] Le miel de la poésie.

Doué de beauté et de jeunesse, laquelle a rendu Ganymède immortel par l'ordre de Vénus.

Ἅ τ' ἀναι-
δέα Γανυμήδει τὸν πότμον ἅ-
λαλκε, σὺν Κυπρογενεῖ.

Il appelle la Mort impudente, parcequ'elle ne respecte personne.

ODE XI.

AU MÊME AGÉSIDAMUS.

Il commence par une belle comparaison de la poésie avec les vents et la pluie.

Ἔστιν ἀνθρώποις ἀνέμων ὅτε πλείστα
Χρῆσις· ἔστιν δ' οὐρανίων ὑδάτων
Ὀμβρίων, παίδων νεφέλας.
Εἰ δὲ σὺν πόνῳ τις εὖ πράσσοι, μελιγάρυες ὕμνοι
Ὑστέρων ἀρχαὶ λόγων τέλλεται,
Καὶ πιστὸν ὅρκιον μεγάλαις ἀρεταῖς.

Les poëmes sont cause qu'on parle long-temps après des belles actions, et sont un gage fidéle des grandes vertus; et les victoires olympiques sont celles à qui les louanges doivent être moins enviées.

Ἀφθόνατος δ' αἶνος Ὀλυμπιονίκαις
Οὗτος ἄγκειται.

C'est moi qui sais donner de telles louanges, et un homme instruit des dieux, comme moi, produit toujours de belles pensées.

Ἐκ θεοῦ δ' ἀνὴρ σοφαῖς ἀνθεῖ ἐσαεὶ πραπίδεσσιν.

C'est pourquoi je compose cet hymne à votre louange et en l'honneur de votre ville, ô Agésidamus! Puis, adressant son discours *des* Muses, Vous pouvez hardiment, leur dit-il, aller dans cette ville, et vous y réjouir ou y danser; je vous réponds que ses citoyens ne sont pas ennemis des étrangers, ni ignorants de belles choses.

Ἔνθα συγκωμάξατ'. Ἐγγυάσσομαι
Μή μιν, ὦ Μοῖσαι, φυγόξενον στρατὸν,
Μηδ' ἀπείρατον καλῶν,
Ἀκρόσοφον δὲ καὶ αἰχματὰν ἀφίξεσθαι. Τὸ γὰρ
Ἐμφυὲς οὔτ' αἴθων ἀλώπηξ
Οὔτ' ἐρίβρομοι λέοντες
Διαλλάξαιντο ἦθος.

Il appelle le renard αἴθων, ou à cause qu'il est vif, ou plutôt à cause qu'il est roux. Il dit que le renard ne quitte point sa finesse, et le lion son courage, parcequ'il a loué ce peuple d'être adroit et d'être courageux.

ODE XII.

A ERGOTÈLES D'HIMÈRE, VILLE DE SICILE,

VAINQUEUR A LA LONGUE COURSE.

Il invoque la Fortune, qu'il appelle fille de Jupiter Libérateur, afin qu'elle prenne sous sa protection la ville d'Himère.

Τὶν γὰρ ἐν πόντῳ κυβερνῶνται θοαὶ
Νᾶες, ἐν χέρσῳ τε λαιψηροὶ πόλεμοι,

Κἀγοραὶ βουλαφόροι· αἵ γε μὲν ἀνδρῶν
Πόλλ' ἄνω, ταὶ δ' αὖ κάτω
Ψεύδη μεταμώνια τέμνοι-
σαι, κυλίνδοντ' ἐλπίδες.

Il compare nos espérances aux navires qui coupent des apparences trompeuses comme des flots, tantôt en haut et tantôt en bas; et cette comparaison est parfaitement exprimée.

Σύμβολον δ' οὔ πώ τις ἐπιχθονίων
Πιστὸν, ἀμφὶ πράξιος ἐσ-
σομένας, εὗρεν θεόθεν.
Τῶν δὲ μελλόντων τετύφλωνται φράδαι.

C'est ce qu'Horace a rendu en ces paroles, liv. III, ode 29:

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus;
Ridetque si mortalis ultra
Fas trepidat.

Pindare poursuit cette matière, et ajoute:

Πολλὰ δ' ἀνθρώποις παρὰ γνώμαν ἔπεσεν,
Ἔμπαλιν μὲν τέρψιος. Οἱ δὲ ἀνιαραῖς
Ἀντικύρσαντες ζάλαις,
Ἐσθλὸν βαθὺ πήματος ἐν μι-
κρῷ πεδάμειψαν χρόνῳ.

Horace, liv. I, ode 34:

Valet ima summis
Mutare, et insignem attenuat Deus,
Obscura promens. Hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit; hic posuisse gaudet.

Pindare dit tout cela au sujet d'Ergotéles, qui, ayant été banni de Candie, son pays, durant des troubles, s'étoit venu habituer à Himère, et avoit remporté le prix des jeux Olympiques. Anssi il ajoute en s'adressant à lui, que s'il fût demeuré toujours dans son logis, comme un coq qui ne se bat que sur son fumier, il n'auroit rien fait d'illustre, et la gloire de ses pieds, c'est-à-dire sa vitesse, se fût flétrie.

Υἱὲ φιλάνορος, ἤτοι καὶ τεά κεν,
Ἐνδομάχας ἅτ' ἀλέκτωρ,
Συγγόνῳ παρ' ἑστίᾳ
Ἀκλεὴς τιμὰ κατεφυλλορόησε ποδῶν·
Εἰ μὴ στάσις ἀντιάνειρα
Κνωσίας ἄμερσε πάτρας.

Au lieu qu'à présent, ayant vaincu aux jeux Olympiques et aux autres jeux, vous avez honoré Himère, où sont les bains des nymphes, et y vivez comme en votre propre pays.

ODE XIII.

A XÉNOPHON CORINTHIEN,

VAINQUEUR A LA COURSE DU CHARIOT ET AUX CINQ JEUX.

Il appelle Corinthe ἀγλαόκουρον, c'est-à-dire pleine de belles filles ou de beaux garçons; il dit que la police y régne.

Ἐν τᾷ γὰρ Εὐνομία ναίει, κασίγνη-
ταί τε, Δίκα πολίων
Ἀσφαλὲς βάθρον, καὶ ὁμό-
τροπος Εἰράνα, ταμίαι

Ἀνδράσι πλούτου, χρύσεαι
Παῖδες εὐβούλου Θέμιτος.
Ἐθέλοντι δ' ἀλεξεῖν Ὕβριν, Κόρου
Ματέρα θρασύμυθον.

Ce n'est pas l'Insolence qui est mère de la Saturité, mais la Saturité qui est mère de l'Insolence.

Homère :

Τίκτει τοι Κόρος ὕβριν Ὕόταν κακῷ ὄλβος ἕποιτο.

C'est-à-dire que ces deux filles de Thémis, la Justice et la Paix, bannissent l'Insolence, mère, ou plutôt fille de l'Oisiveté.

Ἄμαχον δὲ κρύψαι τὸ συγγενὲς ἦθος.

Il dit cela au sujet des Corinthiens qui ne démentoient point leur bon naturel, ou il s'entend lui-même, disant que c'est son naturel de louer les excellents hommes.

Πολλὰ δ' ἐν
Καρδίαις ἀνδρῶν ἔβαλον
Ὧραι πολυάνθεμοι ἀρ-
χαῖα σοφίσμαθ'. Ἅπαν δ' εὑρόντος ἔργον.

Le temps a mis au jour beaucoup de belles inventions des anciens; mais, quoiqu'elles soient maintenant communes, toutefois la gloire en appartient aux inventeurs. Les Corinthiens avoient trouvé les poids, les mesures, et beaucoup d'autres choses. Pindare dit ici que ce sont eux qui ont inventé les danses en rond, qu'il appelle dithyrambes. Il dit qu'ils ont aussi trouvé l'art de brider les chevaux et de les conduire, et d'avoir aussi les premiers un double aide

dans les temples des dieux. Il dit aussi que les sciences et l'art militaire y fleurissent.

Ἐν δὲ Μοῖσ' ἁδύπνοος,
Ἐν δ' Ἄρης ἀνθεῖ νέων
Οὐλίαις αἰχμαῖσιν ἀνδρῶν.

Il invoque Jupiter, afin qu'il soit favorable à ses hymnes et aux louanges de Xénophon, lequel a vaincu et a remporté les cinq prix: ce qui n'étoit jamais arrivé à un homme seul.

Οὐκ
Ἀντεβόλησεν τῶν ἀνὴρ
Θνατὸς οὔπω τις πρότερον.

Il raconte le grand nombre de ses autres victoires, et dit à la fin qu'il est aussi malaisé de les compter toutes que de compter le gravier de la mer. Cette hyperbole est démesurée. Aussi il ajoute que la médiocrité est une bonne chose, et qu'il est bon de la connaître et de la suivre par-tout, c'est-à-dire qu'il n'en veut pas dire davantage.

Ἕπεται δ' ἐν ἑκάστῳ μέτρον. Νοῆσαι δὲ καιρὸς ἄριστος.

Il se jette sur les louanges de Corinthe et de ses anciens habitants, comme de Sisyphe, qu'il appelle adroit comme un dieu, de Médée, et de Bellérophon qui, voulant monter le cheval Pégase, n'en pouvoit venir à bout, jusqu'à ce que Pallas lui en donnât en dormant une bride, qu'il appelle φίλτρον ἱππειῶν, laquelle étoit d'or, δαμασίφρονα χρυσόν.

Car les dieux rendent aisé ce qui paroissoit hors d'espérance.

> Πληροῖ δὲ θεῶν δύναμις καὶ τὰν παρ' ὅρκον
> Καὶ παρὰ ἐλπίδα κού-
> φαν κτίσιν γ'.

En effet, le généreux Bellérophon ayant mis cette bride à la bouche du cheval ailé, il sauta dessus tout armé, et lui faisoit faire la volte; et il alla dessus faire la guerre aux Amazones, à la Chimère et aux Solymes. Je ne dirai rien de sa mort; et cela sans doute à cause qu'elle n'étoit pas glorieuse pour Bellérophon, qui tomba de dessus le cheval Pégase, et se rompit la cuisse.

Horace dit, ode 11, liv. IV:

> Terret ambustus Phaethon avaras
> Spes; et exemplum grave præbet ales
> Pegasus, terrenum equitem gravatus
> Bellerophontem;
>
> Semper ut te digna sequare...

Homère décrit bien au long l'histoire de Bellérophon, au sixième livre de l'Iliade, en la personne de son petit-fils Glaucus, qui s'alloit battre contre Diomède; et c'est aussi au sujet de Glaucus que Pindare en parle, disant que Glaucus se glorifioit parmi les Troyens d'être petit-fils de Bellérophon: et il fait cela pour imiter Homère.

> Τὸν δ' ἐν Οὐλύμπῳ φάτναι
> Ζηνὸς ἀρχαῖαι δέχονται.

Il parle du cheval Pégase, car il fut changé en as-

tre, et Aratus dit que même parmi les astres il y en a quelques uns qui s'appellent les ânes. Mais, dit-il, je m'arrête trop hors de mon sujet, ayant entrepris de louer les Corinthiens et de prêter ma main aux Muses, ἀγλαοθρόνοις, pour les louer; Μοίσαις ἔβαν ἐπίκουρος. Il loue donc les diverses victoires des Corinthiens, et s'engage de louer celles qu'ils remporteront encore. Puis il finit, priant Jupiter qu'il donne de l'agrément à ses vers, et qu'il les fasse estimer.

Ἀλλὰ κούφοισιν ἐκνεῦσαι ποσίν
Ζεῦ τέλει, αἰδῶ διδοὺς
Καὶ τύχαν τερπνῶν γλυκεῖαν.

Il dit κούφοισιν ποσί, c'est-à-dire qu'il finisse son hymne, en sorte que personne n'y trouve à redire et n'en soit choqué.

ODE XIV ET DERNIÈRE.

A ASOPICHUS D'ORCHOMÈNE,

VAINQUEUR A LA COURSE.

Il adresse tout son discours aux Graces qui résidoient à Orchoméne, ville de Bœoce, d'où étoit Asopichus. Céphisus est un fleuve qui y passe. Il les prie d'assister favorablement à cette chanson qu'il fait pour Asopichus.

Καφισίων ὑδάτων λαχοῖ-
σαι, αἵ τε ναίετε [1] καλλίπωλον ἕ-

[1] Noble par ses chevaux.

ὅραν, ὦ λιπαρᾶς ἀοίδιμοι βασίλειαι
Χάριτες Ὀρχομενοῦ,
Παλαιγόνων Μινυᾶν ἐπίσκοποι,
Κλῦτ', ἐπεὶ εὔχομαι·

Minyus fut le premier roi d'Orchomène, fils de Neptune.

Σὺν γὰρ ὑμῖν τὰ τερπνὰ καὶ τὰ γλυκέα
Γίνεται πάντα βροτοῖς·
Εἰ σοφὸς, εἰ καλὸς, εἴ τις ἀγλαὸς
Ἀνήρ. Οὔτε γὰρ θεοὶ
Σεμνᾶν Χαρίτων ἄτερ
Κοιρανέοντι χορούς,
Οὔτε δαῖτας· ἀλλὰ πάντων
Ταμίαι ἔργων ἐν οὐρανῷ,
Χρυσότοξον θέμεναι
Παρὰ Πύθιον Ἀπόλλωνα θρόνους,
Αένναον σέβοντι πατρὸς
Ὀλυμπίοιο τιμάν.

Il dit qu'elles sont assises auprès d'Apollon. En effet, à Delphes, elles étoient placées à sa main droite, parcequ'elles président aux sciences et aux vers comme lui. Il ajoute leurs noms.

Πότνι' Ἀγλαΐα, φιλησίμολπέ
Τ' Εὐφροσύνα, θεῶν κρατίστου παῖδες,
Ἐπάκοοι νῦν, Θαλία τε ἐ-
ρασίμολπε, ἰδοῖσα τόνδε
Κῶμον ἐπ' εὐμενεῖ τύχᾳ
Κοῦφα βιβῶντα· Λυδίῳ γὰρ

Parceque cet hymne étoit une chanson à danser; et il ajoute ensuite qu'il est sur un ton lydien. Ensuite il s'adresse à la Renommée, qu'il appelle Écho,

et lui dit qu'elle aille aux Enfers devers Cléodamus, le père d'Asopichus, pour lui raconter la victoire de son fils.

Μελαντειχέα δόμον
Φερσεφόνας ἴθι, Ἀχοῖ.

Ce mot de μελαντειχὲς est fort expressif pour décrire l'Enfer, comme si ses murailles étoient toutes noircies de fumée. Au reste, il y avoit deux Orchoménes, l'une en Arcadie, l'autre en Bœoce, qui est celle-ci, que l'on appeloit le séjour des Graces, parceque ce fut là où on leur sacrifia la première fois.

FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.





